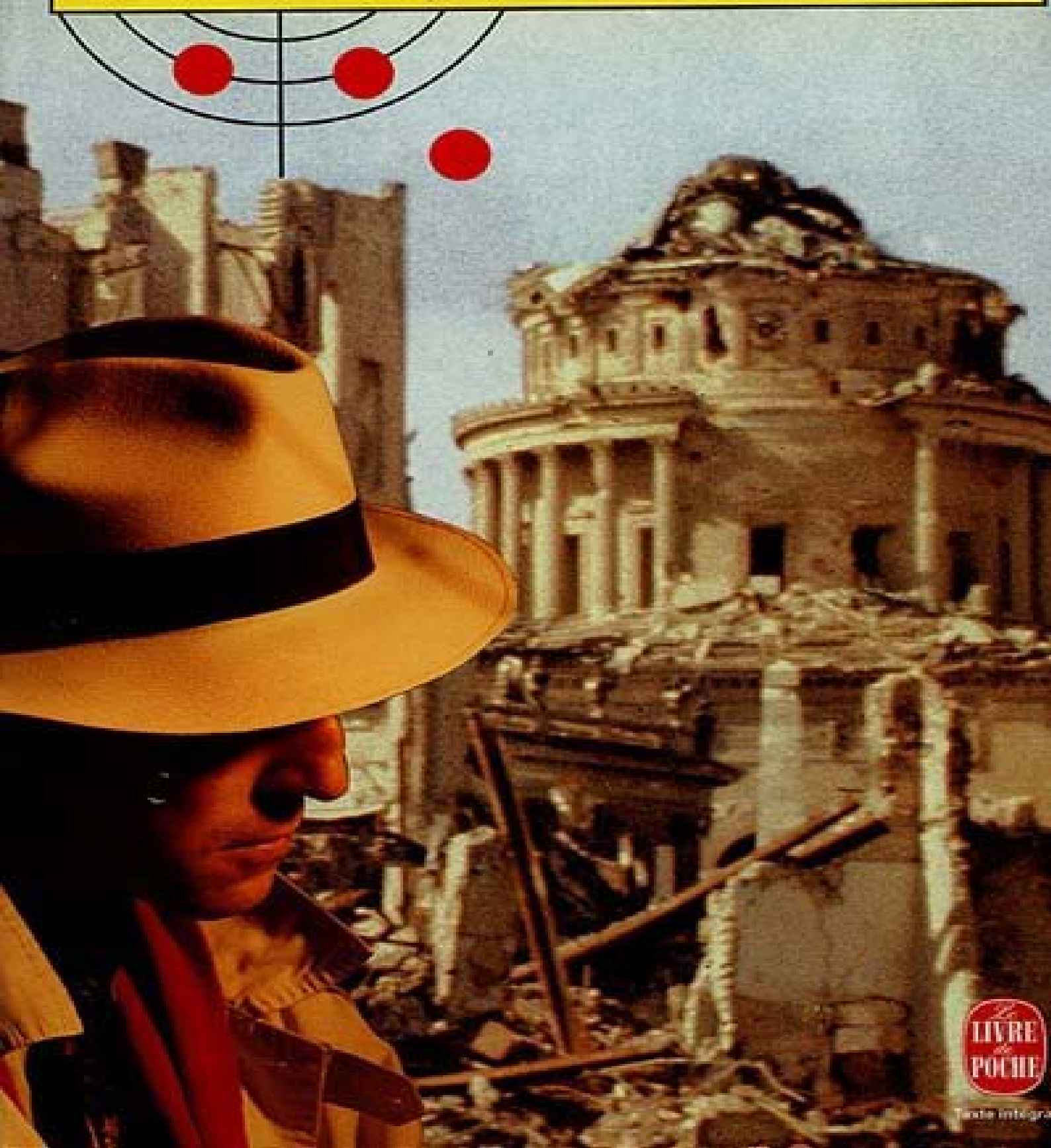


PHILIP KERR

Un requiem allemand



LIVRE
de
POCHÉ

Texte intégral

Philip Kerr

Un requiem allemand



Ce n'est pas ce qu'ils ont construit.
C'est ce qu'ils ont détruit.
Ce ne sont pas les maisons.
C'est l'espace entre les maisons.
Ce ne sont pas les rues existantes.
Ce sont les rues qui n'existent plus.
Ce ne sont pas tes souvenirs qui te hantent.
Ce n'est pas ce que tu as écrit.
C'est ce que tu as oublié, ce que tu dois oublier.
Ce que tu devras continuer à oublier toute ta vie.

Extrait de A German Requiem, de James Fenton

PREMIÈRE PARTIE

Berlin, 1947

À notre époque, si vous êtes allemand, vous êtes au Purgatoire bien avant de mourir, et vos souffrances ici-bas valent pour tous les péchés de votre pays restés sans châtement comme sans repentir, ce jusqu'au jour où, par la grâce des Puissances – tout au moins de trois d'entre elles – l'Allemagne sera enfin purifiée.

Car à présent nous vivons dans la peur, la peur des Popovs, surtout. Et cette angoisse n'a d'égale que celle, quasi universelle, des maladies vénériennes, qui ont presque tourné à l'épidémie. D'ailleurs, ces deux fléaux sont généralement considérés comme synonymes.

C'était une belle et froide journée, une de ces journées qu'on aimerait passer à caresser le chien et à recharger le poêle. Je n'avais ni l'un ni l'autre : le mazout était rare et je n'ai jamais beaucoup aimé les chiens. Cependant, la couverture dans laquelle j'avais enroulé mes jambes me tenait chaud, et je me félicitais de pouvoir travailler à la maison – le salon faisant office de bureau. C'est alors qu'on frappa à ce qui se voulait la porte d'entrée.

Je jurai et me levai du canapé.

— Ça ne prendra qu'une minute, criai-je à travers le panneau de bois. Ne partez pas. (Je tournai la clé dans la serrure et tirai sur la grosse poignée de cuivre.) Ça ira plus vite si vous poussez de votre côté, criai-je à nouveau.

Des chaussures crissèrent sur le palier, puis une pression s'exerça de l'autre côté. La porte frémit et finit par s'ouvrir sur un homme de haute taille d'une soixantaine d'années. Avec ses pommettes saillantes, son nez mince et court, ses rouflaquettes à l'ancienne et son air furieux, il me fit songer à un vieux babouin pas commode.

— J'ai dû me fouler quelque chose, grogna-t-il en se massant l'épaule.

— J'en suis navré, dis-je en m'effaçant pour le laisser entrer. L'immeuble a été salement secoué. Il faudrait arranger cette porte, mais il est impossible de trouver les outils nécessaires. (Je lui indiquai le salon.) Ceci dit, nous ne pouvons pas nous plaindre. On a pu remplacer les carreaux, et le toit résiste à la pluie. Asseyez-vous, ajoutai-je en désignant l'unique fauteuil pendant que je reprenais place sur le divan.

L'homme posa sa serviette, ôta son chapeau melon et s'assit en exhalant un soupir épuisé. Il ne déboutonna pas son pardessus gris, mais j'aurais eu mauvaise grâce à lui en vouloir.

— J'ai vu votre affiche sur un mur, dans Kurfurstendamm, expliqua-t-il.

— Vraiment ? dis-je.

J'avais un vague souvenir des quelques mots griffonnés la semaine précédente sur un bout de bristol. Une idée de Kirsten. Avec toutes les demandes en mariage et les publicités pour agences matrimoniales qui couvraient les murs des immeubles défoncés de Berlin, j'aurais juré que personne ne remarquerait mon bristol. Pourtant Kirsten avait eu raison.

— Je m'appelle Novak, dit-il. Dr Novak. Je suis ingénieur dans une usine métallurgique de Wernigerode. Nous extrayons et traitons les métaux non ferreux.

— Wernigerode, dis-je. Dans les monts Harz, n'est-ce pas ? En Zone Est ?

Il acquiesça de la tête.

— Je suis venu donner une série de conférences à l'université de Berlin. Ce matin j'ai reçu un télégramme à mon hôtel, le Mitropa.

Je fronçai les sourcils en essayant de me souvenir de l'établissement.

— Un de ces hôtels-bunkers, vous savez, dit Novak. (Un instant, il parut sur le point de le décrire, puis changea d'avis.) Le télégramme était de ma femme. Elle me demande de rentrer tout de suite.

— Quelle raison invoque-t-elle ? Il me tendit le papier.

— Elle dit que ma mère est souffrante.

Je dépliai le télégramme et parcourus les quelques mots dactylographiés qui, effectivement, annonçaient que la vieille dame était au plus mal.

— J'en suis désolé.

Le Dr Novak secoua la tête.

— Vous ne la croyez pas ? fis-je.

— Je suis presque sûr que ce n'est pas ma femme qui m'a envoyé ça, dit-il. Ma mère est âgée, mais elle est en pleine forme. Elle fendait du bois il y a encore deux jours. Non, je pense que c'est un piège des Russes pour me faire rentrer.

— Pourquoi cela ?

— Ils manquent cruellement de scientifiques en Union soviétique. Je les soupçonne de vouloir m’y transférer pour travailler dans une de leurs usines.

Je haussai les épaules.

— Dans ce cas pourquoi vous avoir autorisé à vous rendre à Berlin ?

— Vous semblez prêter à l’Autorité militaire soviétique une efficacité qu’elle est loin d’avoir. À mon avis, l’ordre de mon transfert vient juste d’arriver de Moscou, et l’AMS souhaite me récupérer au plus vite.

— Avez-vous télégraphié à votre femme ? Pour savoir de quoi il retournait ?

— Oui. Elle m’a répondu de rentrer sur-le-champ.

— Vous voudriez donc savoir si les Popovs l’ont arrêtée.

— J’ai été voir la police militaire ici à Berlin, dit-il, mais... Il eut un long soupir évocateur.

— Ils ne vous seront d’aucun secours, confirmai-je. Vous avez bien fait de venir me trouver.

— Pouvez-vous m’aider, Herr Gunther ?

— Ça signifie passer dans la Zone, fis-je à mi-voix. (À vrai dire je me parlai à moi-même, comme si j’avais besoin de me convaincre, ce qui était le cas.) À Potsdam, je connais quelqu’un au quartier général du groupe des Forces soviétiques en Allemagne. On peut l’acheter, mais il faudra y mettre le prix.

Il opina d’un air solennel.

— Vous n’auriez pas par hasard des dollars, Dr Novak ? Il secoua la tête.

— Il y aura aussi mes honoraires, ajoutai-je.

— Que proposez-vous ?

Du menton, je désignai sa serviette.

— Qu’est-ce que vous avez là-dedans ?

— Bah, juste des papiers.

— Vous devez bien avoir autre chose. Réfléchissez. À votre hôtel, peut-être ?

Il baissa la tête et laissa échapper un nouveau soupir en cherchant quel objet de valeur il pourrait bien me proposer.

— Herr Doktor, avez-vous pensé à ce que vous alliez faire si votre femme est bien aux mains des Russes ?

— Oui, fit-il l'air sombre et son regard s'éteignit un instant.

Sa réaction était éloquente. Frau Novak était en mauvaise posture.

— Attendez une seconde, dit-il en plongeant la main dans la poche intérieure de son manteau. (Il en sortit un stylo en or.) Il y aurait peut-être ceci.

Il me tendit l'objet.

— C'est un Parker. Dix-huit carats. Je me livrai à un rapide calcul.

— Environ 1 400 dollars au marché noir, dis-je. Cela devrait contenter notre Russkof. Ils aiment les stylos presque autant que les montres, ajoutai-je en haussant les sourcils d'un air entendu.

— Je crains de ne pouvoir me séparer de ma montre, dit Novak. C'est un cadeau. De ma femme...

Il eut un pâle sourire devant l'ironie involontaire de sa remarque. Je hochai la tête d'un air compréhensif et décidai de faire avancer les choses avant qu'il ne soit rongé de culpabilité.

— Bien, venons-en à mes honoraires. Vous avez parlé de métallurgie. Vous n'auriez pas accès à un laboratoire, par hasard ?

— Bien sûr que si.

— Avec une fonderie ?

Il acquiesça d'abord distraitement, puis avec vigueur lorsqu'il comprit où je voulais en venir.

— Vous voulez du charbon, n'est-ce pas ?

— Pouvez-vous en récupérer ?

— Combien ?

— Je pensais à une cinquantaine de kilos.

— C'est d'accord.

— Revenez dans vingt-quatre heures, lui dis-je. Je devrais pouvoir vous communiquer quelques informations.

Une demi-heure plus tard, après avoir laissé un mot à ma femme, je sortis de l'appartement et me dirigeai vers la gare.

Fin 1947, Berlin ressemblait encore à une acropole en ruine, ou à quelque énorme mégalithe témoignant des ravages de la guerre et des dégâts causés par 75 000 tonnes d'explosifs de forte puissance. Les destructions infligées à la capitale de Hitler étaient sans précédent : une dévastation à l'échelle wagnérienne,

le Ring réduit en poussière – les derniers feux du crépuscule des dieux.

Dans beaucoup de quartiers, un plan des rues n'était guère plus utile qu'une éponge de laveur de carreaux. Les artères principales zigzaguaient comme des rivières au milieu de monceaux de décombres. Des sentiers escaladaient d'instables et traîtresses montagnes de gravats d'où, l'été, s'élevait une puanteur indiquant sans erreur possible qu'il n'y avait pas que du mobilier et des briques ensevelis dessous.

Les boussoles étant introuvables, il fallait beaucoup de patience pour s'orienter dans ces fantômes de rues le long desquelles ne subsistaient, comme un décor abandonné, que des façades de boutiques et d'hôtels ; il fallait également une bonne mémoire pour se souvenir des immeubles dont ne restaient que des caves humides où des gens s'abritaient encore ; d'autres, plus hardis, avaient emménagé au rez-de-chaussée d'immeubles dont la façade avait été soufflée, exposant comme dans une maison de poupée géante l'intérieur des appartements et les gens qui y vivaient ; les toits encore en place et les escaliers sûrs étant rares, peu de gens se risquaient à occuper les étages.

Vivre dans les décombres de l'Allemagne était alors aussi dangereux que dans les derniers jours de la guerre : à chaque instant un mur pouvait s'écrouler, une bombe exploser. C'était une véritable loterie.

À la gare, j'achetai un ticket qui, je l'espérais, me vaudrait le gros lot.

Ce soir-là, je m'installai à bord du dernier train en partance de Potsdam à Berlin. J'avais le wagon pour moi tout seul. J'aurais dû faire preuve d'une plus grande prudence, mais j'étais aveuglé par la satisfaction d'avoir obtenu les informations que voulait le docteur, et fatigué, car cette affaire m'avait pris toute la journée et l'essentiel de la soirée.

Une bonne partie de mon temps était passée en transport. Les déplacements demandaient en général deux ou trois fois plus de temps qu'avant la guerre. Le voyage à Potsdam, qui ne prenait alors qu'une demi-heure, durait à présent près de deux heures. Je m'apprêtais à m'endormir lorsque le train ralentit et s'immobilisa.

Au bout de quelques minutes la porte du wagon s'ouvrit et un soldat russe, d'une taille imposante et dégageant une forte odeur, monta dans la voiture. Il marmonna un vague salut auquel je répondis d'un hochement de tête poli. Presque aussitôt il se mit à se balancer sur ses talons et je me raidis en le voyant décrocher de son épaule puis armer la carabine Mosin Nagant qu'il portait. Mais au lieu de la pointer sur moi, il fit feu par la vitre du wagon. Après quelques secondes, je repris ma respiration en réalisant qu'il venait d'adresser un signal au conducteur du train.

Comme le convoi s'ébranlait, le Russe rota, se laissa tomber sur la banquette, se débarrassa, d'un revers de main crasseuse, de sa casquette en peau d'agneau puis, se carrant contre le dossier du siège, ferma les yeux.

De la poche de mon manteau, je sortis le numéro du jour du Telegraf, alors édité sous le contrôle des Britanniques. Un œil sur le Russe, je fis mine de lire. La plupart des articles rapportaient des crimes : dans la Zone Est, viols et cambriolages étaient aussi répandus que la mauvaise vodka qui, bien souvent, en était à

l'origine. Parfois l'Allemagne semblait encore plongée dans les affres de la guerre de Trente Ans.

Je ne connaissais que quelques femmes qui pouvaient se prévaloir de n'avoir pas été violées ou molestées par un Russe. Même en faisant la part de l'imagination de quelques névrosés, il y avait toujours un nombre impressionnant de crimes sexuels. Ma femme m'avait cité plusieurs jeunes filles agressées encore récemment, à la veille du trentième anniversaire de la Révolution russe. L'une d'entre elles, infectée par la syphilis après avoir été violée par cinq soldats de l'Armée rouge dans un commissariat de Rangsdorff, avait porté plainte. On l'avait soumise à un examen médical forcé, puis inculpée pour prostitution. Pourtant, certains disaient que les Popovs prenaient seulement de force ce que les femmes allemandes ne demandaient pas mieux que de vendre aux Anglais et aux Américains.

Porter plainte auprès de la Kommendatura soviétique pour avoir été dévalisé par des soldats de l'Armée rouge était tout aussi vain. En général, on vous informait que « tout ce que le peuple allemand possède lui a été offert par le peuple soviétique ». C'était la formule consacrée qui sanctionnait les innombrables vols opérés dans la Zone Est, et vous pouviez vous estimer heureux d'être encore en vie pour signaler l'agression. Les exactions commises par l'Armée rouge et ses nombreux déserteurs rendaient les voyages à l'intérieur de la Zone aussi risqués qu'un vol à bord du Hindenburg. Des passagers de la ligne Berlin-Magdebourg avaient été dépouillés de tout et jetés nus sur la voie ; la route de Berlin à Leipzig était réputée si dangereuse que les véhicules y circulaient la plupart du temps en convoi : le Telegraf avait rapporté que quatre boxeurs allant disputer un combat à Leipzig avaient été dévalisés et qu'on ne leur avait laissé que la vie. Les forfaits les plus célèbres étaient les soixante-quinze agressions commises par le « gang à la limousine bleue », qui opérait sur la route Berlin-Michendorf et comptait parmi ses chefs le vice-président soviétique de la police de Potsdam.

Je déconseillais le voyage à ceux qui envisageaient de se rendre à l'Est. « Ne portez surtout pas de montre, disais-je à ceux

qui s'obstinaient. Les Russes en raffolent. Ne portez que de vieux vêtements et chaussures – les Popovs aiment la bonne qualité. Ne discutez pas avec eux, ne leur répondez pas – ils ont la gâchette facile. Si vous devez absolument leur parler, ne manquez pas d'insulter ces fascistes d'Américains. Et ne lisez pas d'autre journal que leur Tàglische Rundschau. »

C'étaient de bons conseils, et j'aurais été bien avisé de les suivre, car soudain le Popov qui me tenait compagnie se leva et se planta devant moi, me dominant de toute sa taille.

— Vi vihodeetye (Vous descendez) ? lui demandai-je.

Il cligna des paupières d'un air mauvais, jeta un œil assassin à mon journal et me l'arracha des mains.

Il était sans doute originaire d'une tribu montagnarde, un stupide Tchétchène aux yeux noirs en amande, avec une large mâchoire noueuse et un torse comme une cloche renversée. C'était le genre de sauvage dont nous aimions nous moquer. On racontait qu'ils ignoraient l'usage des toilettes, qu'ils mettaient leur nourriture dans la cuvette des toilettes, croyant qu'il s'agissait de réfrigérateurs. Certaines de ces histoires étaient toutefois véridiques.

— Lzhy ! (Mensonges !), rugit-il en brandissant le journal, et découvrant une rangée de grosses dents jaunâtres, il posa le pied sur la banquette et se pencha vers moi. Lganyo, ajouta-t-il en me noyant sous des effluves de bière et de saucisse.

Il s'aperçut de ma répulsion, et sa grosse tête grisonnante sembla retourner cette idée dans tous les sens. Laissant tomber à terre le Telegraf, il tendit sa main calleuse.

— Ya hachoo padarok, dit-il avant de répéter lentement en allemand : Je veux cadeau.

Je lui souris en hochant la tête d'un air stupide et compris qu'il me fallait le tuer ou être tué.

— Padarok, ânonnai-je. Padarok.

Je me levai lentement et, toujours souriant et hochant la tête, remontai ma manche gauche pour lui montrer mon poignet nu. A présent le Russkof souriait aussi, convaincu qu'il allait faire une bonne affaire. Je haussai les épaules.

— Oo menya nyet chasov, lui dis-je pour expliquer que je n'avais pas de montre à lui donner.

— Shto oo vas yest (Alors qu'est-ce que tu as) ?

— Nichto, dis-je en secouant la tête et en l'invitant à fouiller mes poches. Rien.

— Shto oo vas yest ? répéta-t-il d'une voix plus forte.

Je me revis face au pauvre Dr Novak, dont la femme, j'en avais eu confirmation, était bien aux mains du MVD. Mais cette fois c'était à moi de faire une proposition.

— Nichto, répétais-je.

Le sourire disparut des lèvres du Popov. Il cracha par terre.

— Vroon (Menteur), grogna-t-il en me repoussant. Je secouai la tête et lui dis que je ne mentais pas.

Il allait me pousser une nouvelle fois lorsqu'il interrompit son geste et prit ma manche entre son pouce et son index crasseux.

— Doraga (Cher), dit-il d'un air gourmand en tâtant l'étoffe. Je fis non de la tête, mais c'était du cachemire noir – le genre de tissu qu'il ne fallait jamais porter dans la Zone – et il était inutile de discuter : le Russkof dégrafait déjà sa ceinture.

— Ya hachoo vashi koyt, dit-il en se débarrassant de sa capote reprise.

Il gagna alors la porte du wagon, l'ouvrit d'un geste brusque et m'annonça que si je ne lui donnais pas mon manteau, il me jetterait hors du train.

U ne faisait aucun doute dans mon esprit qu'il me balancerait dehors, que je lui donne mon manteau ou non. Je crachai par terre à mon tour.

— Nu, nyelzya (Rien à faire), dis-je. Tu veux mon manteau ? Alors viens le chercher, espèce de gros svinya plein de soupe, gros connard de kryestyan'in. Allons, viens le chercher, raclure d'ivrogne.

Furieux, le Popov grogna et s'empara de la carabine qu'il avait laissée sur la banquette. Ce fut sa première erreur. L'ayant vu avertir d'un coup de feu le conducteur du train, je savais qu'il n'y avait plus de cartouche dans le canon. Ce raisonnement déductif lui prit quelques secondes de plus qu'à moi, de sorte que lorsqu'il actionna la culasse pour recharger, je lui avais déjà balancé la pointe de ma botte dans l'aine.

La carabine cliqueta en tombant par terre tandis que le Russkof se pliait en deux de douleur. Il porta une main à son

entrejambe, mais, de l'autre, me frappa la cuisse avec une telle violence que ma jambe fut bientôt aussi insensible qu'un gigot de mouton.

Comme il se redressait, je lui expédiai un direct du droit, mais sa grosse paluche m'immobilisa le poing. Il voulut me saisir à la gorge et je lui envoyai un coup de tête. Il lâcha mon poing pour porter instinctivement sa main au navet qui lui tenait lieu d'appendice nasal. Je tentai un nouveau direct, mais il esquiva et m'agrippa par les revers de mon manteau. Ce fut sa seconde erreur, mais je mis une demi-seconde à comprendre. Sans raison apparente il poussa un hurlement et s'écarta de moi en titubant, les mains dressées devant lui comme un chirurgien en action, ses doigts lacérés pissant le sang. À cet instant seulement je me souvins des lames de rasoir que j'avais cousues plusieurs mois auparavant sous mes revers en prévision d'une telle situation.

Je plongeai dans ses jambes et le renversai. Le haut de son buste bascula à l'extérieur de la porte du train lancé à toute vapeur. Ecrasant de tout mon poids ses jambes qui ruaient, je m'efforçai de l'empêcher de reprendre pied dans le wagon. Des mains gluantes de sang essayèrent de me saisir le visage, puis me serrèrent le cou avec l'énergie du désespoir. Sa prise se resserra et j'entendis l'air gargouiller dans ma gorge comme une cafetière à vapeur.

Je le frappai plusieurs fois sous le menton, puis, de la paume, tentai de le repousser dans la nuit. Je sentis la peau de mon front durcir comme je suffoquais.

Un terrible mugissement éclata dans mes oreilles comme si une grenade venait de m'exploser sous le nez, puis, l'espace d'une seconde, je sentis la pression de ses doigts se relâcher autour de ma gorge. Je voulus le frapper à la tête, mais ne rencontrai que le vide au bout d'un moignon de vertèbres sanguinolentes. Un arbre, ou un poteau télégraphique, avait proprement décapité mon adversaire.

Haletant, je me rejetai à l'intérieur du wagon, trop épuisé pour céder à la nausée qui m'envahissait. Mais je n'y résistai que quelques secondes et, me relevant d'un bond, je vomis copieusement pardessus le cadavre du soldat.

Plusieurs minutes s'écoulèrent avant que je retrouve assez de forces pour pousser le corps hors du wagon et jeter la carabine à sa suite. J'allai balancer à son tour la capote crasseuse du Popov, mais je fus surpris par le poids du vêtement. En fouillant les poches je découvris un .38 automatique de fabrication tchécoslovaque, quelques montres – sans doute volées – et une demi-bouteille de Moscovskaya. Ayant décidé de garder l'arme et les montres, je débouchai la vodka, en essuyai le goulot et la brandis vers la nuit glaciale.

— Alla rasi bo sun (Que Dieu te garde), dis-je avant d'avaler une généreuse rasade.

Ensuite je balançai dehors bouteille et capote, et refermai la portière.

À l'arrivée à Berlin, des flocons de neige virevoltaient dans l'air comme des mèches de coton et formaient de petites congères au pied des murs. La température s'était nettement refroidie et le ciel semblait nous menacer de pire encore. Dans les rues, le brouillard s'étirait au ras du sol comme une fumée de cigare au-dessus d'une nappe soigneusement empesée. Un peu plus loin, je croisai, sous le pâle faisceau d'un réverbère, un soldat britannique qui regagnait ses quartiers d'un pas incertain avec plusieurs bouteilles de bière dans chaque main. En voyant mon visage, le sourire de l'ivrogne se figea sur ses lèvres et il jura avec effroi.

Je m'éloignai en boitillant et entendis se casser une bouteille que des doigts nerveux avaient lâchée. Alors seulement je réalisai que mes mains et mon visage étaient maculés du sang du Russe, et sans doute du mien. Je devais ressembler à la dernière toge de Jules César.

Je me faufilai dans une ruelle et me nettoyai avec de la neige. J'eus l'impression que ma peau s'en allait en même temps que le sang, et mon visage dut sans doute ressortir de l'opération aussi rouge qu'auparavant. Ma glaciale toilette achevée, je repris mon chemin d'un air aussi assuré que possible et parvins à mon immeuble sans encombre.

Il était minuit passé quand j'ouvris ma porte d'un coup d'épaule – il était plus facile d'entrer que de sortir de chez moi. M'attendant à trouver ma femme au lit, je ne fus pas surpris de

l'obscurité qui régnait dans l'appartement. Pourtant, lorsque je gagnai la chambre, je constatai qu'elle n'y était pas.

Je vidai mes poches et me préparai à me coucher.

Étalées sur la table de nuit, toutes les montres du Popov – une Rolex, une Mickey Mouse, une Patek en or et une Doxas – marchaient, n'accusant qu'une ou deux minutes d'écart. La vision d'une telle précision ne fit toutefois que rendre plus aigu le retard de Kirsten. Si, sans parler de mon épuisement, je n'avais pas eu ma petite idée de l'endroit où elle se trouvait et de ce qu'elle était en train d'y faire, je me serais peut-être inquiété.

Les mains tremblantes de fatigue, le cerveau douloureux comme si on me l'avait passé à l'attendrisseur, je me traînai jusqu'à mon lit avec la vivacité d'un bœuf en train de ruminer.

Une explosion lointaine me réveilla. On dynamitait tous les jours des ruines dangereuses. Le vent hurlait comme une meute de loups à la fenêtre et je me serrai contre le corps chaud de Kirsten tandis que mon esprit décryptait lentement la série d'indices qui me précipitaient une nouvelle fois dans l'obscur labyrinthe du doute : le parfum sur sa nuque, l'odeur de cigarette imprégnant ses cheveux.

Je ne l'avais pas entendue rentrer.

Peu à peu, ma jambe droite et mon crâne se remirent à danser leur valse douloureuse et, fermant les yeux à nouveau, je grognai et me retournai péniblement sur le dos en me remémorant les terribles événements de la veille. J'avais tué un homme. Pire : j'avais tué un soldat russe. Que j'aie agi par légitime défense n'aurait, je le savais, que peu de poids aux yeux du tribunal soviétique. Il n'existait qu'une seule sentence pour le meurtre d'un soldat de l'Armée rouge.

Je me demandai combien de témoins m'avaient vu quitter la gare de Potsdam avec les mains et le visage d'un chasseur de têtes sud-américain. Je décidai qu'il serait plus sage pour moi de me tenir à l'écart de la Zone Est pendant quelques mois. Pourtant, la vue du plafond craquelé par les bombes me rappela que la Zone pourrait bien venir jusqu'à moi : Berlin était comme cette large fissure entaillant la surface blanche, pendant qu'attendait dans un coin le sac de plâtre que j'avais acheté au marché noir dans l'intention de la reboucher. De la même façon, tout le monde s'attendait à ce que Staline colmate ce petit espace de liberté qu'était Berlin.

Je me glissai hors du lit, me lavai dans la bassine, m'habillai et allai préparer le petit déjeuner à la cuisine.

Je découvris sur la table plusieurs denrées qui n'y étaient pas la veille au soir : du café, du beurre, une boîte de lait condensé et

quelques barres de chocolat – le tout provenant d'un Post Exchange, ou PX, les seules boutiques approvisionnées, mais réservées aux militaires américains. En raison du rationnement, les magasins allemands étaient vidés aussitôt qu'un arrivage survenait.

N'importe quelle nourriture était la bienvenue : avec nos coupons qui, entre Kirsten et moi, ne représentaient que 3 500 calories par jour, nous avions souvent faim – j'avais perdu près de quinze kilos depuis la fin de la guerre. Mais en même temps, j'avais quelques doutes quant aux méthodes par lesquelles Kirsten se procurait cette nourriture. Pour l'instant toutefois, j'oubliai mes soupçons et mis quelques patates à frire en y ajoutant de l'ersatz de marc de café pour leur donner du goût.

L'odeur de cuisine réveilla Kirsten qui apparut dans l'encadrement de la porte.

— Est-ce qu'il y en a pour deux ? demanda-t-elle.

— Bien sûr, dis-je en posant une assiette devant elle. C'est alors qu'elle remarqua les bleus sur mon visage.

— Mon Dieu, Bernie, qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Je me suis battu avec un Russkof hier soir. (Je la laissai effleurer mes blessures et exprimer ses inquiétudes avant de m'asseoir pour manger.) Le salopard voulait me rançonner. On s'est un peu cognés mais il a filé. Ça ne devait pas être son premier coup de la soirée. Il est parti en laissant des montres.

Je préférais ne pas lui dire qu'il était mort. Il était inutile d'être deux à nous inquiéter.

— Je les ai vues. Pas mal. Il doit y en avoir pour 2 000 dollars.

— J'irai au Reichstag ce matin pour essayer de les vendre à des Popovs.

— Prends garde qu'il ne t'y cherche pas.

— Sois tranquille. Je ferai attention.

Je mangeai quelques patates puis m'emparai de la boîte de café américain et la fixai d'un regard dépourvu d'expression.

— T'es rentrée drôlement tard hier, non ?

— Tu dormais comme un bébé. (Kirsten vérifia la tenue de sa coiffure du plat de la main avant d'ajouter :) On a eu beaucoup de travail. Un Yankee avait réservé la salle pour son anniversaire.

— Je vois.

Ma femme était institutrice, mais elle travaillait comme serveuse dans un bar de Zehlendorf réservé aux soldats américains. Sous le manteau que le froid l'obligeait à porter dans l'appartement, elle avait déjà revêtu la robe rouge et le minuscule tablier à volants qui constituaient son uniforme.

Je soupesai la boîte de café.

— Tu as volé tout ça ?

Elle acquiesça en évitant mon regard.

— Je ne comprends pas que tu ne te fasses pas pincer, dis-je. Ils ne vous fouillent donc jamais ? Ils ne remarquent pas que des produits disparaissent ?

Elle rit.

— Tu n'imagines pas la quantité de nourriture qu'il y a là-bas. Les Yankees se tapent plus de 4 000 calories par jour. Un GI avale ta ration mensuelle de viande en un seul repas, et il lui reste encore de la place pour la glace ! (Elle sortit un paquet de Lucky Strike de sa poche.) Tu en veux une ?

— Ça aussi, tu l'as piqué ? fis-je en prenant une cigarette et en me penchant vers l'allumette qu'elle venait de frotter.

— Sacré détective, marmonna-t-elle avant d'ajouter d'un ton irrité : Figure-toi qu'un soldat me les a données. Certains d'entre eux ne sont que des gamins, tu sais. Ils peuvent se montrer très gentils.

— Ça, je n'en doute pas, m'entendis-je grommeler.

— Ils aiment bavarder, voilà tout.

— Je suis sûr que ton anglais s'améliore tous les jours, fis-je.

Je lui décochai aussitôt un grand sourire pour gommer le sarcasme qui aurait pu transparaître dans ma voix. Ce n'était pas le moment. Pas encore. Je me demandais si elle allait me parler du flacon de Chanel que j'avais récemment découvert caché au fond d'un de ses tiroirs. Mais elle n'y fit aucune allusion.

Kirsten était partie depuis longtemps au snack-bar où elle travaillait quand on frappa à la porte. Craignant toujours les conséquences de la mort du Russe, je glissai son automatique dans la poche de ma veste avant d'aller ouvrir.

— Qui est là ?

— Le Dr Novak.

Notre affaire fut promptement conclue. Je lui expliquai que mon informateur au sein du quartier général du GSOV avait eu confirmation, grâce à un coup de téléphone à la police de Magdebourg, ville de la Zone la plus proche de Wernigerode, que Frau Novak était retenue « pour sa sécurité personnelle » par le MVD. Sitôt Novak rentré chez lui, sa femme et lui devaient être transférés « dans la ville ukrainienne de Kharkov pour y effectuer un travail vital pour les intérêts des peuples de l'Union des Républiques socialistes soviétiques ».

Novak opina d'un air sombre.

— Logique, soupira-t-il. La plupart de leurs recherches en métallurgie s'effectuent là-bas.

— Qu'allez-vous faire ? demandai-je.

Il secoua la tête avec une telle expression d'abattement que je me sentis désolé pour lui. Je l'étais toutefois moins à son propos qu'à celui de Frau Novak qui, elle, était prisonnière.

— En tout cas, vous savez où me trouver si vous avez besoin de mes services.

D'un mouvement de tête Novak désigna le sac de charbon que je l'avais aidé à sortir du taxi et à monter jusque chez moi.

— Si j'en crois l'état de votre visage, vous l'avez bien mérité, dit-il.

— Disons que je ne suis pas allé au charbon pour rien, dis-je, marquant une courte pause avant d'ajouter : Je sais que ce ne sont pas mes affaires, Dr Novak, mais allez-vous rentrer chez vous ?

— Vous avez raison. Ce ne sont pas vos affaires.

Je lui souhaitai bonne chance quand même. Après son départ, je transportai une pelletée de charbon dans le salon où, avec une méticulosité mêlée d'impatience à l'idée d'avoir à nouveau chaud chez moi, je préparai et allumai un feu dans le poêle.

Allongé sur le divan, je passai une agréable matinée, et caressai l'idée d'achever la journée de même. Mais dans l'après-midi je trouvai une canne dans un placard et gagnai en boitillant le Kurfurstendamm où, après avoir lanterné près d'une demi-heure, je pris un tramway allant vers l'est.

— Arrêt marché noir ! annonça le conducteur lorsque nous arrivâmes en vue des ruines de l'ancien Reichstag.

Le tram se vida.

Aucun Allemand, si respectable fût-il, ne dédaignait de se livrer un jour ou l'autre au marché noir. Avec un revenu hebdomadaire moyen d'environ 200 marks – le prix d'un paquet de cigarettes -même les entreprises légales devaient compter sur les nombreuses occasions de trafic pour payer leurs employés. Les gens n'utilisaient leurs Reichsmarks, pratiquement dénués de toute valeur, que pour régler le loyer et acheter leurs dérisoires rations alimentaires. Pour un étudiant en sciences économiques, Berlin représentait le modèle parfait d'un système alliant nécessité et rapacité.

Devant les murs noircis du Reichstag, sur un espace de la taille d'un terrain de football, près de mille personnes aux airs de conspirateurs étaient rassemblées en petits groupes. Certains tendaient devant eux, comme des passeports à un poste-frontière, ce qu'ils étaient venus vendre : tablettes de saccharine, cigarettes, aiguilles de machines à coudre, café, coupons de rationnement (faux pour la plupart), chocolat, préservatifs. D'autres allaient d'un groupe à l'autre, jetant un regard dédaigneux aux articles proposés en attendant de trouver ce qu'ils étaient venus acheter. Ici l'on trouvait de tout, depuis le papier établissant que votre maison avait été bombardée jusqu'au faux certificat de dénazification assurant que son propriétaire était exempt d'« infection nazie », ce qui lui permettait de solliciter un emploi soumis au contrôle des Alliés, que ce soit chef d'orchestre ou cantonnier.

Il n'y avait pas que des Allemands. Loin de là. Les Français venaient acheter des bijoux pour leurs fiancées restées au pays, tandis que les Anglais cherchaient des appareils photo pour immortaliser leurs vacances au bord de la mer. Les Américains étaient friands d'antiquités, soigneusement produites à leur intention dans les nombreuses échoppes de Savignyplatz. Quant aux Popovs, ils venaient dépenser leur solde dans des montres. Du moins, je l'espérais.

Je me plaçai près d'un homme appuyé sur des béquilles, dont la jambe artificielle dépassait de la musette qu'il portait à l'épaule. Tenant mes montres par les bracelets, je les exhibai devant moi. Au bout d'un moment, j'adressai un signe de tête

amical à mon voisin unijambiste qui, apparemment, n'avait rien à proposer, et lui demandai ce qu'il vendait.

Il hocha la tête en direction de sa musette.

— Ma jambe, dit-il sans la moindre trace de regret.

— Dommage.

Son visage n'exprima qu'une tranquille résignation. Il baissa alors les yeux sur mes montres.

— Elles sont chouettes, dit-il. Tout à l'heure y'avait un Russkof qu'en cherchait une. Si vous me laissez 10% je vous le ramène.

Je songeai au temps qu'il me faudrait attendre dans le froid avant de conclure une vente.

— Cinq, m'entendis-je rétorquer. S'il achète.

L'homme acquiesça et, tripode ambulant, s'éloigna du côté de l'opéra Kroll. Dix minutes plus tard il était de retour, hors d'haleine, accompagné par deux soldats russes qui, après de longues tractations, achetèrent la Mickey Mouse et la Patek en or pour 1 700 dollars.

Lorsqu'ils furent partis, je sortis neuf billets de la liasse graisseuse qu'ils m'avaient remise et les donnai à l'unijambiste.

— Comme ça vous pourrez peut-être garder votre jambe, dis-je.

— Peut-être, dit-il en reniflant.

Mais, un peu plus tard, je le vis les échanger contre cinq cartouches de Winston.

Je n'eus aucune autre proposition cet après-midi-là et, après avoir fixé les deux montres restantes à mon poignet, je décidai de rentrer. Mais en passant devant les ruines du Reichstag, avec ses fenêtres murées et son dôme en équilibre précaire, je remarquai un graffiti qui se grava en lettres brûlantes sur mon estomac : « Quand ils voient ce que font nos femmes, l'Allemand pleure et le GI jouit dans son froc. »

Le train pour Zehlendorf et le secteur américain de Berlin me déposa au sud de Kronprinzenallee et du Johnny's American Bar où travaillait Kirsten, situé à moins d'un kilomètre du Quartier général américain.

Il faisait déjà sombre lorsque je dénichai le Johnny's, un endroit bruyant et illuminé, aux fenêtres embuées, avec des Jeep

garées devant. Une pancarte au-dessus de la porte indiquait que le bar était réservé aux seuls « First Three Graders », précision dont j'ignorais la signification. Devant la porte se tenait un vieillard voûté comme un igloo. C'était l'un des milliers de ramasseurs de mégots que comptait la ville et qui, au même titre que les prostituées, avaient chacun leur secteur réservé. Les trottoirs devant les bars et les clubs américains étaient bien sûr les plus convoités, puisqu'on pouvait y récolter jusqu'à cent mégots en une seule journée, ce qui représentait de dix à quinze cigarettes reconstituées, soit environ 5 dollars.

— Hé, le vieux, lui dis-je. Tu aimerais te faire quatre Winston ? Je sortis le paquet que j'avais acheté au Reichstag et en éjectai quatre cigarettes dans ma paume. Les yeux chassieux du type faisaient à toute vitesse la navette entre mon visage et les cigarettes.

— En échange de quoi ?

— Deux maintenant et deux quand tu viendras me prévenir que cette fille sort d'ici.

Je lui remis la photo de Kirsten que je gardai dans mon portefeuille.

— Joli petit lot, fit-il d'un air égrillard.

— T'occupe pas de ça.

Je tendis le pouce vers un bar crasseux un peu plus loin dans Kronprinzenallee, en direction du QG militaire US.

— Tu vois ce café ? Je t'attends là-bas.

Le ramasseur de mégots me salua de l'index et, empochant la photo et les deux Winston, voulut reprendre son exploration du caniveau. Je le retins par le mouchoir malpropre qui enserrait son cou mal rasé.

— Et ne m'oublie pas, hein ? fis-je en le garrottant. On dirait que tu t'es dégoté un bon coin, alors je saurai où te trouver si tu ne viens pas me prévenir. Compris ?

Le vieil homme parut comprendre mon désarroi. Il eut un affreux sourire.

— P't-être qu'elle, elle vous a oublié, m'sieur. Mais vous pouvez compter sur moi.

Son visage, constellé de taches et d'auréoles huileuses comme le sol d'un garage, devint écarlate pendant que je resserrai ma prise.

— T'as plutôt intérêt, fis-je avant de le laisser aller, peu fier de le rudoyer ainsi.

Je lui donnai une cigarette de plus pour la peine et, coupant court à ses excessives démonstrations de gratitude, me dirigeai vers le boui-boui.

Là, pendant ce qui me parut une éternité mais ne dura en réalité que deux heures, j'attendis, attablé devant un grand verre de mauvais cognac, fumant plusieurs cigarettes en écoutant les conversations autour de moi. Lorsque le ramasseur de mégots vint me retrouver, ses traits scrofuleux arboraient un sourire triomphal. Je le suivis dehors.

— La femme, m'sieur, dit-il en tendant un bras vers la gare. Elle est partie par là. (Il se tut pendant que je lui réglai le reste de sa prime, puis ajouta :) Avec son schàtzi. Un capitaine, il m'a semblé. Un beau jeune homme en tout cas.

Préférant ne pas en entendre plus, je partis du pas le plus rapide dont j'étais capable dans la direction qu'il m'avait indiquée.

Bientôt j'aperçus Kirsten et l'officier américain qui l'accompagnait en la tenant par l'épaule. Je suivis de loin, dans la clarté crue de la pleine lune, leur promenade insouciant qui les conduisit à un immeuble en ruine dont les six étages s'étaient effondrés les uns sur les autres en un étrange feuilleté. Ils disparurent à l'intérieur. Je me demandai si je devais les suivre. Avais-je besoin de tout voir ?

Une bile amère jaillit de mon foie et détruisit la graisse du doute qui pesait sur mon estomac.

Comme des moustiques, je les entendis avant de les voir. Ils parlaient mieux anglais que je ne le comprenais, mais elle paraissait lui expliquer qu'elle ne pouvait pas rentrer à une heure indue deux soirs d'affilée. Un nuage glissant devant la lune obscurcit la scène. Je me faufilai derrière un éboulis, d'où j'espérais avoir un meilleur point de vue. Quand le nuage s'éloigna, laissant la clarté lunaire filtrer de nouveau entre les chevrons nus du toit, je les vis nettement. Ils ne parlaient plus.

Pendant un instant, ils formèrent comme une allégorie de l'innocence, elle s'agenouillant devant lui tandis qu'il posait les mains sur ses cheveux comme pour une bénédiction divine. Je me demandai pourquoi Kirsten remuait ainsi la tête, mais son partenaire râla de plaisir et je compris en éprouvant une brusque sensation de vide. Je me faufilai dehors et passai la soirée à m'abrutir d'alcool.

Je passai la nuit sur le divan, fantaisie que Kirsten, qui dormait à poings fermés lorsque j'étais rentré en titubant, attribua peut-être à l'ivresse qu'elle décela le lendemain à mon haleine. Je fis mine de dormir jusqu'à ce qu'elle quitte l'appartement, mais ne pus l'empêcher de m'embrasser sur le front avant de partir. Je l'entendis siffloter en descendant l'escalier. Je me levai et, de la fenêtre, la regardai s'éloigner dans Fasanenstrasse en direction de la gare du Zoo d'où elle prenait le train pour Zehlendorf.

Lorsque je l'eus perdue de vue, je tentai de rassembler les rares vestiges de ma personnalité afin de faire face à la journée qui commençait. Mon crâne palpitait comme les flancs d'un doberman excité, mais après une toilette à l'eau glaciale, quelques tasses du café du capitaine et une cigarette, je me sentis un peu mieux. Cependant, hanté par le souvenir de Kirsten taillant une pipe à l'officier américain et par les images des violences que je pourrais lui faire subir, à lui, j'en oubliai celles que j'avais infligées à un soldat de l'Armée rouge et ouvris sans précaution au premier coup frappé à la porte.

Quoique de petite taille, le Russe aurait dominé le plus grand des soldats de l'Armée rouge grâce aux trois étoiles dorées et au galon bleu ciel qu'il portait sur les épaulettes argent de sa capote grise, lesquels l'identifiaient comme un palkovnik, un colonel du MVD, la police secrète soviétique.

— Herr Gunther ? s'enquit-il poliment.

J'acquiesçai d'un air sombre, furieux de mon imprudence. Je me demandai où j'avais laissé l'arme du Russe, et si je devais tenter de mettre la main dessus. Mais peut-être avait-il posté des hommes au bas de l'escalier dans la perspective d'une telle éventualité ?

L'officier ôta sa casquette, claqua des talons tout en relevant brusquement la tête comme un Prussien.

— Palkovnik Poroshin, pour vous servir. Puis-je entrer ?

Il n'attendit pas ma réponse. C'était le genre de type habitué à n'obéir qu'à sa propre volonté.

Guère plus âgé que 30 ans, le colonel portait les cheveux plutôt longs pour un militaire. Il releva la mèche tombée sur ses yeux bleu pâle et la rabattit sur son crâne étroit tout en se livrant à une assez bonne imitation d'un sourire. Il prenait un plaisir visible à mon embarras.

— Vous êtes bien Herr Bernhard Gunther, n'est-ce pas ? Je préfère m'en assurer.

Je fus surpris qu'il connaisse mon identité, mais plus encore qu'il ouvre et me tende un élégant étui à cigarettes en or. La teinte jaunâtre de l'extrémité de ses doigts témoignait qu'il entendait fumer et non vendre des cigarettes. Or, les hommes du MVD n'avaient pas pour habitude d'en offrir aux suspects qu'ils arrêtaient. C'est pourquoi j'acceptai son offre et admis que tel était bien mon nom.

Il coinça sa cigarette entre ses dents et sortit un briquet Dunhill.

— Et vous êtes un... (il fit la grimace lorsque la fumée lui irrita l'œil)... un sh'pek... comment dit-on en allemand ?

— Détective privé, traduisis-je du tac au tac tout en regrettant aussitôt ma précipitation.

Poroshin haussa les sourcils.

— Tiens, tiens, remarqua-t-il avec une légère surprise qui se transforma vite en intérêt puis en plaisir sadique. Vous parlez russe.

— Un peu, rétorquai-je en haussant les épaules.

— Ce n'est pourtant pas un mot courant. En tout cas pour quelqu'un qui ne maîtrise pas notre langue. En russe, sh'pek signifie aussi lard de porc salé. Le saviez-vous ?

— Non.

A la vérité, lorsque j'étais prisonnier de guerre chez les Soviétiques, j'en avais tellement mangé, étalé sur un affreux pain noir, que je ne risquais pas de l'oublier. S'en doutait-il ?

— Nye shooti (Vraiment) ? s'étonna-t-il en souriant. Je suis sûr que si. Comme je suis sûr que vous savez que je suis du MVD, pas vrai ? Vous voyez comme je fais bien mon travail ? Cela ne fait pas cinq minutes que nous parlons et déjà je peux dire que vous essayez de dissimuler que vous parlez très bien le russe. Mais pourquoi ?

— Si vous me disiez ce que vous voulez, colonel ?

— Allons, allons. En tant qu'officier de renseignements, il est tout naturel que je cherche à savoir. Vous êtes bien placé pour comprendre une telle curiosité, non ?

La fumée enveloppa son nez en forme d'aileron de requin tandis qu'il plissait les lèvres en un rictus d'excuse.

— Il ne fait pas bon pour un Allemand d'être trop curieux, dis-je. Surtout en ce moment.

Il haussa les épaules, s'approcha de mon bureau et regarda les deux montres qui y étaient posées.

— Peut-être, murmura-t-il d'un ton songeur.

J'espérais qu'il n'aurait pas l'idée d'ouvrir le tiroir dans lequel, je m'en souvins à ce moment, j'avais rangé l'automatique du soldat russe. J'essayai de le ramener au motif de sa visite.

— N'est-il pas vrai que les détectives privés et les agences de renseignements sont interdits dans votre zone ? fis-je.

Il finit par s'éloigner du bureau.

— Vyerno (Exact), Herr Gunther. Et ceci parce que de tels organismes n'ont aucune utilité dans une démocratie...

Poroshin émit une série de ta, ta, ta ! lorsque je fis mine de l'interrompre.

— Taisez-vous, Herr Gunther, je vous en prie. Vous étiez sur le point de dire qu'on peut difficilement définir l'Union soviétique comme une démocratie. Mais si vous le disiez, le camarade Secrétaire général pourrait vous entendre et envoyer d'affreux bonshommes comme moi vous kidnapper, vous et votre femme. Naturellement, vous et moi savons très bien qu'en ce moment les seuls individus prospères de cette ville sont les prostituées, les trafiquants et les espions. Il y aura toujours des prostituées, et le marché noir cessera dès que la monnaie allemande sera remise à flot. Ce qui nous laisse les espions. C'est la nouvelle profession à la mode, Herr Gunther. Vous devriez

cesser de faire le détective. Il y a tant d'autres possibilités pour des gens comme vous.

— On dirait que vous me proposez un travail, colonel. Il grimaça un sourire.

— Ça ne serait peut-être pas une mauvaise idée. Mais ce n'est pas pour ça que je suis venu vous voir. Puis-je m'asseoir ? demanda-t-il en se tournant vers le fauteuil.

— Mais je vous en prie. Je crains de ne pouvoir vous offrir autre chose que du café.

— Non, merci. Le café me rend nerveux.

Je rectifiai ma position sur le divan et attendis.

— Il se trouve qu'un de nos amis communs, Emil Becker, s'est mis dans de sales draps, annonça-t-il.

— Becker ?

Je réfléchis un moment et me souvins d'un visage à l'époque de l'offensive russe de 1941 ; avant ça, il était dans la Reichskriminal Polizei – la Kripo.

— Je ne l'ai pas vu depuis un bon moment. Et je ne dirais pas vraiment que c'est un ami. Mais qu'a-t-il fait ? Pourquoi l'avez-vous arrêté ?

Poroshin secoua la tête.

— Vous m'avez mal compris. C'est avec les Américains qu'il a des ennuis, pas avec nous. Avec la police militaire américaine à Vienne, pour être précis.

— Si ce n'est pas vous mais avec les Américains, c'est qu'il a dû effectivement commettre un délit.

Poroshin ignora le sarcasme.

— Il est accusé du meurtre d'un officier américain. Un capitaine.

— Eh bien, ça peut arriver à tout le monde d'avoir envie de s'en faire un, dis-je. (Je secouai la tête en voyant son air perplexe.) Je disais ça en passant. Ce n'est pas grave, ne faites pas attention.

— Ce qui est grave, c'est que Becker n'a pas tué cet Américain, déclara-t-il d'un ton ferme. Il est innocent. Mais les Américains ont accumulé les présomptions et il finira au bout d'une corde si personne ne lui vient en aide.

— Je ne vois pas ce que je peux faire.

— Eh bien c'est simple, il désire vous engager pour prouver son innocence. Il vous rétribuera généreusement. Qu'il perde ou gagne son procès, il est disposé à vous donner 5 000 dollars.

Je lâchai un sifflement.

— C'est une grosse somme.

— La moitié réglable dès maintenant, en or. Le reste à votre arrivée à Vienne.

— Et quel est votre intérêt dans cette affaire, colonel ?

Il se tortilla le cou enserré par le col de sa tunique immaculée.

— Comme je vous l'ai dit, Becker est un ami.

— Cela vous ennuerait-il de me donner quelques précisions ?

— Il m'a sauvé la vie, Herr Gunther. Je dois tout faire pour l'aider. Mais vous comprendrez que pour d'évidentes raisons politiques il m'est difficile de lui apporter mon aide au grand jour.

— Comment se fait-il que vous soyez si bien au fait des desiderata de Becker ? J'ai du mal à croire qu'il vous téléphone d'une prison américaine.

— Il a un avocat. C'est lui qui m'a demandé de vous contacter. Et de vous proposer d'aider votre vieux camarade.

— Il n'a jamais été mon ami. Il est exact que nous avons travaillé ensemble autrefois. Mais dire que nous sommes de vieux camarades, non.

Poroshin haussa les épaules.

— Comme vous voulez.

— Où Becker trouvera-t-il 5 000 dollars ?

— C'est un homme de ressources.

— Ça m'en a tout l'air. Que faisait-il ces temps-ci ?

— Il gérait une entreprise d'import-export, avec des bureaux ici et à Vienne.

— Bel euphémisme. Je suppose qu'il s'agit de marché noir ? Poroshin hocha la tête d'un air contrit et m'offrit une deuxième cigarette de son étui en or. Je la fumai avec une lenteur délibérée, me demandant où se situait la petite part de vérité de toute cette histoire.

— Alors, qu'en dites-vous ?

— C'est non, finis-je par décréter. Pour plusieurs raisons. Je commencerai par la plus polie.

Je me levai et gagnai la fenêtre. Dans la rue, j'aperçus une BMW flambant neuve avec un fanion russe sur l'aile ; un soldat de l'Armée rouge à l'air peu commode était appuyé à la carrosserie.

— Colonel Poroshin, vous n'avez pas été sans remarquer qu'il est de plus en plus problématique d'entrer ou de sortir de cette ville. Berlin est encerclée par la moitié de l'Armée rouge. Sans même parler des restrictions concernant les déplacements des citoyens allemands, il semble que les choses se soient notoirement compliquées ces dernières semaines, y compris pour vos soi-disant alliés. Vu le nombre de personnes déplacées qui tentent d'entrer illégalement en Autriche, il est compréhensible que les Autrichiens approuvent les restrictions à l'entrée dans leur pays. Bien. Voilà la raison polie.

— Rien de ce que vous évoquez ne constitue un problème, rétorqua Poroshin d'une voix mielleuse. Je serai tout prêt à tirer quelques ficelles pour un vieil ami comme Emil. Laissez-passer, carte rose, tickets, tout sera prêt. Faites-moi confiance pour procéder aux arrangements nécessaires.

— Vous venez de toucher du doigt la seconde raison pour laquelle je refuse ce travail. C'est la raison la moins polie. Je n'ai pas confiance en vous, colonel. Pourquoi vous croirais-je ? Vous parlez de tirer quelques ficelles pour aider Emil, mais vous pourriez tout aussi bien les tirer pour obtenir l'effet contraire. Les choses ne sont jamais sûres avec vous autres. Je connais un homme qui, quand il a été démobilisé, a trouvé sa maison occupée par des officiels du Parti communiste – des gens pour qui il a été très facile de tirer quelques ficelles pour le faire déclarer fou et interner dans un asile. Je sais aussi qu'il y a à peine deux mois, j'ai quitté un couple d'amis dans un bar situé dans votre secteur de Berlin, et que, quelques minutes après mon départ, des soldats soviétiques ont cerné l'endroit et envoyé tous ceux qui s'y trouvaient en travail forcé pour deux semaines. C'est pourquoi, je le répète, colonel, je n'ai pas confiance en vous et ne vois aucune raison de penser le contraire. Je sais très bien que je pourrais être arrêté dès que je poserai le pied dans votre secteur.

Poroshin éclata de rire.

— Mais pourquoi ? Pourquoi vous arrêterait-on ?

— J'ignorais qu'il fallait une raison. (Je haussai les épaules avec exaspération.) Peut-être parce que je suis détective. Aux yeux du MVD, je ne vaudrais guère mieux qu'un espion américain. Je crois savoir que le camp de Sachsenhausen, que vos troupes ont libéré, est à présent rempli d'Allemands accusés d'espionnage au profit des Américains.

— Me permettez-vous, Herr Gunther, de faire preuve d'arrogance sur un seul point ? Pensez-vous sérieusement que moi, Palkovnik du MVD, je consacrerai tout ce temps à machiner votre arrestation alors que j'ai tant à faire au sein du Conseil de Contrôle allié ?

— Vous êtes à la Kommendatura ? fis-je avec surprise.

— J'ai l'honneur d'être l'officier de renseignements rattaché au gouverneur militaire soviétique adjoint. Renseignez-vous au quartier général du Conseil, dans Elsholzstrasse, si vous ne me croyez pas. (Il s'interrompit dans l'attente d'une réaction de ma part.) Alors ? Qu'en dites-vous à présent ?

Comme je gardai le silence, il soupira et secoua la tête.

— Je ne comprendrai jamais les Allemands, fit-il.

— Vous parlez pourtant très bien notre langue. Et puis Marx était allemand, après tout.

— Oui, mais c'était aussi un Juif. Vos compatriotes ont tenté pendant douze ans de rendre les deux choses inconciliables. Encore un point que je ne comprends pas. Alors, avez-vous changé d'avis ?

Je fis non de la tête.

— Très bien, fit-il.

Le colonel ne manifesta aucune irritation devant mon refus. Il consulta sa montre et se leva.

— Je dois partir, reprit-il en sortant un calepin et y griffonnant quelques chiffres. Si vous changez d'avis, vous pourrez me joindre à ce numéro. C'est à Karlshorst. Le 55-16-44. Demandez la Section spéciale de sécurité du général Kaverntsev. Je vous donne aussi mon numéro personnel : 05-00-19.

Poroshin sourit en me remettant le papier.

— Si vous vous faites arrêter par les Américains, dit-il, je vous conseille de ne pas leur montrer ces numéros. Ils vous prendraient pour un espion.

Il en riait encore dans l'escalier.

Pour tous ceux qui avaient cru au « Vaterland », ce n'était pas la défaite qui réfutait la vision ancestrale de la société, mais la reconstruction. L'exemple de Berlin, ruinée par la vanité des hommes, enseignait en effet qu'après une guerre, quand les soldats sont morts et les murs détruits, une ville n'est plus constituée que de ses femmes.

Je m'avançai vers un canyon de granit gris qui aurait pu être l'entrée d'une mine en pleine activité, et d'où émergeait, sous la surveillance d'un groupe de femmes préposées au déblaiement, un convoi de camions chargés de briques. Sur le flanc de l'un des véhicules figurait à la craie l'inscription : « Pas de temps pour l'amour. » Un rappel que les visages maculés de poussière et les carrures de lutteurs de ces ouvrières rendaient inutile. Mais ces femmes dissimulaient des cœurs aussi gros que leurs biceps.

Souriant sous leurs sifflets et lazzis – que faisais-je de mes mains alors qu'on reconstruisait la ville ? – et brandissant ma canne comme excuse, je poursuivis jusqu'à Pestalozzistrasse où, d'après Friedrich Korsch – vieil ami de la Kripo, à présent Kommissar dans la police berlinoise sous contrôle communiste –, je pourrais trouver la femme d'Emil Becker.

Le numéro 21 était un immeuble de cinq étages endommagé par les bombardements, aux vitres remplacées par du papier. Dans l'entrée, où flottait une forte odeur de pain brûlé, était affiché un avis : « Escalier dangereux ! Les visiteurs l'empruntent à leurs risques et périls. » Heureusement pour moi, la liste des locataires et les numéros d'appartements inscrits à la craie sur le mur m'apprirent que Frau Becker vivait au rez-de-chaussée.

Un couloir obscur et humide m'amena jusqu'à sa porte. Entre celle-ci et le lavabo collectif, une vieille femme était occupée à

arracher les plaques de moisissure du mur et les entassait dans un carton.

— Vous êtes de la Croix-Rouge ? me demanda-t-elle. Je lui dis que non, frappai à la porte et attendis.

La vieille sourit.

— Ça ne fait rien, dit-elle. Nous sommes très bien lotis, ici. Sa voix trahissait une paisible folie.

Je frappai à nouveau, plus fort, entendis un son étouffé, puis un bruit de verrous.

— Nous n'avons jamais faim, reprit la vieille. Le Seigneur veille à tout. (Elle me montra les lambeaux de moisissure entassés dans la boîte.) Regardez. Nous avons même des champignons frais.

Sur ce, elle décolla une plaque du mur et la porta à sa bouche.

Lorsque la porte s'ouvrit, le dégoût m'empêcha un instant de parler. Apercevant la vieille, Frau Becker m'écarta, s'avança dans le couloir et la chassa à grand renfort d'insultes.

— Sale vieille pute, marmonna-t-elle. Elle vient gratter le moisi des murs pour le manger. Elle est folle. Complètement cinglée.

— C'est sans doute ce qu'elle a l'habitude de manger, fis-je en sentant remonter la nausée.

De derrière ses lunettes Frau Becker me transperça du regard.

— Qui êtes-vous et que voulez-vous ? demanda-t-elle brusquement.

— Je m'appelle Bernhard Gunther, commençai-je, et je...

— J'ai entendu parler de vous, me coupa-t-elle. Vous êtes de la Kripo.

— J'étais.

— Entrez donc.

Elle me suivit dans le salon glacial, claqua la porte et manœuvra les verrous comme si elle craignait un danger mortel. Notant mon étonnement, elle ajouta en guise d'explication :

— On n'est jamais trop prudent avec tout ce qui se passe.

— Vous avez raison.

Je parcourus du regard les murs lépreux, le tapis élimé, les meubles branlants. C'était rudimentaire, mais tout était en ordre. Il n'y avait pas grand-chose à faire contre l'humidité.

— Par rapport à d'autres quartiers, Charlottenburg n'a pas été trop touché, remarquai-je en manière de consolation.

— Peut-être, rétorqua-t-elle, mais je peux vous dire que si vous étiez venu à la nuit, vous auriez eu beau cogner à la porte jusqu'au jour du Jugement dernier, je ne vous aurais pas ouvert. Des tas de voyous rôdent par ici le soir.

Disant ces mots elle débarrassa le divan d'une grande plaque de contreplaqué sur laquelle, pendant un instant, dans la pénombre de la pièce, je crus distinguer les pièces d'un puzzle. Puis je remarquai le papier à cigarettes Olleschau, les sacs de mégots, les petits tas de tabac et les rangées de cigarettes reconstituées.

Je m'assis sur le divan, sortis mes Winston et lui en offris une.

— Merci, fit-elle d'un air maussade avant de se coincer la cigarette derrière l'oreille. Je la fumerai plus tard.

Mais j'étais sûr qu'elle la vendrait avec les autres.

— Combien se vendent ces cigarettes roulées ?

— Environ 5 marks, dit-elle. Je paie mes ramasseurs 5 dollars les cent cinquante mégots. J'en tire une vingtaine de cigarettes, que je revends à peu près 10 dollars. Pourquoi vous me demandez ça ? Vous écrivez un article pour le Tagesspiegel ? Épargnez-moi le sermon sur les malheurs du temps, Herr Gunther. Vous êtes venu à propos de mon abruti de mari, n'est-ce pas ? Eh bien ça fait un moment que je l'ai pas vu. Et j'espère bien ne plus jamais le revoir. Vous savez que les Américains l'ont flanqué en taule ?

— Oui, je sais.

— J'ai été bien contente quand les MP sont venus me dire qu'ils l'avaient arrêté. Je pouvais lui pardonner de m'avoir laissée, mais pas d'avoir abandonné notre fils.

Il était impossible de savoir si Frau Becker était devenue une sorcière avant ou après que son mari eut pris le large. Mais elle avait peu de chances de me convaincre qu'il avait fait le mauvais choix. Elle avait une bouche au pli amer, un menton en galoche et de petites dents acérées. À peine lui avais-je exposé le but de ma visite qu'elle se mit à déchiqueter l'air autour de mes oreilles. Il m'en coûta le reste de mes cigarettes pour la calmer suffisamment afin qu'elle réponde à mes questions.

— Que s'est-il passé au juste ? Pouvez-vous me raconter ?

— Les MP ont dit qu'il avait tué un capitaine de l'armée américaine à Vienne. Quand ils l'ont pris, il avait encore le pistolet sur lui. C'est tout ce qu'ils m'ont dit.

— Et ce colonel Poroshin ? Que savez-vous de lui ?

— Vous voulez savoir si vous pouvez avoir confiance en lui ou pas, hein ? Ma foi, c'est un Popov, fit-elle d'un air méprisant. Ça devrait vous suffire, non ? Ils se sont connus ici à Berlin à cause d'une combine d'Emil. Du trafic de pénicilline, j'en crois bien. D'après Emil, Poroshin avait attrapé la syphilis avec une fille. À mon avis, c'est plutôt lui qui la lui avait refilée. Bref, c'était la pire variété, celle qui vous fait gonfler. Le Salvarsan n'avait aucun effet. Emil leur a procuré de la pénicilline. Et vous savez que c'est rare d'en trouver de la bonne. Ça doit être une des raisons pour lesquelles Poroshin veut aider Emil. Ils sont tous les mêmes, ces Russes. C'est pas seulement le cerveau qu'ils ont dans les couilles, mais aussi le cœur. La gratitude de Poroshin lui vient tout droit du scrotum.

— Y a-t-il une autre raison ? Elle plissa le front.

— Vous avez dit que c'était une des raisons.

— Bien sûr. C'est pas simplement pour le plaisir d'éviter la corde à Emil, pas vrai ? Ça m'étonnerait pas qu'il ait espionné pour le compte de Poroshin.

— En avez-vous la preuve ? Voyait-il souvent Poroshin quand il était à Berlin ?

— Je peux pas vous dire.

— Pourtant il est accusé de meurtre. Pas d'espionnage.

— Quel intérêt d'en rajouter ? Ils ont déjà largement de quoi l'envoyer à la potence.

— Ça ne se passe pas tout à fait comme ça. Si c'était un espion, ils auraient voulu tout savoir. Les MP vous auraient posé des tas de questions sur les fréquentations de votre mari. L'ont-ils fait ?

Elle haussa les épaules.

— Pas que je me souviens.

— S'ils l'avaient soupçonné d'espionnage, ils auraient fait une enquête, ne serait-ce que pour découvrir quel genre de renseignements il transmettait. Ont-ils fouillé l'appartement ?

Frau Becker fit non de la tête.

— De toute façon, j'espère qu'ils le pendront, dit-elle d'un ton amer. Vous pourrez le lui dire, si vous le voyez. Moi, je ne le reverrai pas.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Il y a un an. Il est rentré d'un camp de prisonniers soviétique au mois de juillet et il m'a quittée trois mois plus tard.

— Quand avait-t-il été fait prisonnier ?

— En février 43, à Briansk. (Sa bouche se durcit.) Dire que je l'ai attendu trois ans. Quand je pense à tous ceux à qui j'ai dit non... Je l'ai attendu tout ce temps, et voilà ce qu'il a fait. (Une idée soudaine parut lui venir à l'esprit.) La voilà, votre preuve qu'il espionnait. Comment que ça se fait qu'il ait été libéré, hein ? Pensez-y un peu. Pourquoi est-il rentré alors que tant d'autres sont toujours là-bas ?

Je me levai pour prendre congé. Peut-être la situation que je vivais avec ma propre femme m'inclinait-elle à prendre le parti de Becker. Mais j'en avais appris assez pour comprendre qu'Emil avait besoin de toute l'aide possible – et même plus si sa mégère était mêlée à l'affaire.

— J'ai moi-même été interné dans un camp de prisonniers soviétique, Frau Becker, dis-je. J'y suis resté moins de temps que votre mari. J'ai peut-être eu de la chance, mais ça ne m'a pas transformé en espion. (J'allai à la porte, l'ouvris, hésitai un instant.) Vous voulez que je vous dise en quoi ça m'a transformé ? Aux yeux de la police, aux yeux de gens comme vous, Frau Becker, aux yeux de gens comme ma propre femme, qui refuse que je la touche depuis mon retour ? Vous voulez savoir ce que ça a fait de moi ? Un intrus.

6

On dit que chien affamé mange viande avariée. Mais la faim ne transforme pas seulement les critères d'hygiène. Elle ramollit l'esprit – sans parler des désirs sexuels -, obscurcit la mémoire et rend apathique. Aussi, les sens émoussés par le manque de nourriture, avais-je frôlé le coup dur à plusieurs reprises au cours de cette année 1947. C'est pourquoi je décidai de réfléchir à l'envie, aussi subite qu'irrationnelle, qui me prenait d'accepter le dossier Becker, grâce auquel je pourrais au moins me garnir l'estomac.

Autrefois l'hôtel le plus luxueux et le plus célèbre de Berlin, l'Adlon n'était guère plus aujourd'hui qu'un tas de ruines. Envers et contre tout, l'établissement continuait pourtant à fonctionner, avec une quinzaine de chambres qui, l'hôtel se trouvant en secteur russe, étaient en général occupées par des officiers soviétiques. Un petit restaurant en sous-sol avait non seulement subsisté, mais tournait à plein rendement, car il était réservé aux Allemands pourvus de tickets de rationnement. Ceux-ci pouvaient y manger sans craindre, comme cela se produisait fréquemment dans la plupart des autres établissements berlinois, d'être chassés de leur table au profit d'Anglais ou d'Américains évidemment plus aisés et aux poches mieux remplies.

L'insolite entrée de l'Adlon était aménagée sous un tas de gravats dans Wilhelmstrasse, non loin du Führerbunker où avait péri Hitler, et que l'on pouvait visiter en glissant quelques cigarettes dans la main d'un des policiers censés tenir les curieux à distance. Depuis la fin de la guerre, les flics de Berlin jouaient les rabatteurs.

Je dînai d'un potage de lentilles, d'un « hamburger » de navets et de fruits en conserve. Ensuite, ayant suffisamment tourné et retourné l'affaire Becker dans mon esprit revigoré, je

réglai mon souper d'une poignée de coupons et montai téléphoner dans ce qui tenait lieu de réception.

J'obtins assez vite la communication avec l'Autorité militaire soviétique, l'AMS, mais on me fit patienter une éternité avant de pouvoir joindre le colonel Poroshin. Au lieu d'accélérer l'opération, le fait de parler russe ne fit que m'attirer les regards suspicieux du portier de l'hôtel. Lorsqu'on me passa enfin Poroshin, il se déclara enchanté que j'aie changé d'avis et me donna rendez-vous au pied du portrait de Staline dressé sur Unter den Linden, où une voiture passerait me prendre un quart d'heure plus tard.

Il faisait de plus en plus froid et j'attendis une dizaine de minutes dans le hall de l'Adlon avant d'emprunter l'escalier de service, d'où je débouchai dans Wilhelmstrasse. Tournant le dos à la Porte de Brandebourg, je me dirigeai vers l'immense panneau sur lequel figurait le portrait du camarade Secrétaire général dominant le centre de l'avenue, flanqué de deux socles plus modestes portant le marteau et la faucille soviétiques.

Tandis que j'attendais, j'eus l'impression que Staline m'observait. Un effet, songeai-je, délibérément recherché. Les yeux étaient aussi profonds, aussi sombres et aussi répugnants que l'intérieur d'un godillot de facteur et, sous les moustaches en forme de cafards s'étirait un sourire froid comme un iceberg. J'étais abasourdi qu'il se trouvât des gens pour qualifier ce monstre sanguinaire de « Petit Père », alors qu'il me paraissait à peu près aussi doux que le roi Hérode.

La voiture de Poroshin arriva, le bruit de son moteur noyé par le passage d'une formation de chasseurs YAK 3 au-dessus de nos têtes. Je montai à bord et fus bientôt chahuté dans tous les sens sur le siège arrière tandis que le chauffeur, un Tatar à l'impressionnante carrure, enfonçait l'accélérateur de la BMW en direction d'Alexanderplatz puis, plus loin vers l'est, vers la Frankfurter Allée et Karlshorst.

— Je croyais qu'il était interdit aux civils allemands de rouler dans des voitures de l'état-major, dis-je en russe à mon chauffeur.

— Exact, répliqua-t-il. En cas de contrôle, le colonel m'a ordonné de dire que vous étiez en état d'arrestation.

En voyant dans son rétroviseur l'inquiétude qui s'était peinte sur mon visage, le Tatar éclata d'un rire sonore, et je me consolai en songeant qu'à une telle vitesse, seul un obus antichar aurait pu nous arrêter.

Nous atteignîmes Karlshorst en quelques minutes.

Quartier résidentiel de villas équipé d'une piste de steeplechase, Karlshorst, surnommée « le petit Kremlin », était à présent une enclave russe hermétiquement bouclée dans laquelle les Allemands ne pouvaient pénétrer que porteurs d'une autorisation spéciale ou protégés par un fanion du genre de celui flottant sur le capot de la voiture de Poroshin. Nous franchîmes plusieurs points de contrôle avant d'arriver au vieil hôpital St Antonius de Zeppelin Strasse, qui abritait désormais l'AMS pour la zone berlinoise. La voiture s'arrêta au pied d'un socle de cinq mètres de haut surmonté d'une grande étoile rouge. Le chauffeur de Poroshin bondit de son siège, m'ouvrit la portière d'un geste élégant et, ignorant les sentinelles, m'accompagna en haut des marches jusqu'à l'entrée. Je m'immobilisai un instant sur le seuil pour contempler les voitures et motocyclettes BMW flambant neuves qui s'alignaient sur le parking.

— Quelqu'un a fait des emplettes ? fis-je.

— Elles viennent de l'usine BMW d'Eisenbach, me répondit avec fierté le chauffeur. Passée sous direction russe.

Après cette déprimante nouvelle, il me laissa dans une salle d'attente où flottait une forte odeur de phénol. La seule décoration de la pièce était un nouveau portrait de Staline, accompagné d'un slogan : « Staline, guide avisé et protecteur de la classe ouvrière ». Lénine lui-même, dont le portrait figurait dans un plus petit cadre fixé près du guide avisé, semblait, au vu de son expression, avoir quelques doutes sur la chose.

Je retrouvai les deux mêmes personnages sur un des murs du bureau de Poroshin, au dernier étage de l'immeuble de l'AMS. L'impeccable tunique vert olive du jeune colonel était suspendue derrière la porte en verre, et il portait une blouse de style circassien maintenue à la taille par une bande de cuir noir. Si l'on exceptait le brillant de ses souples bottes de veau, on aurait pu le prendre pour un étudiant de l'université de Moscou. Il posa sa tasse et se leva lorsque le Tatar me fit entrer dans son bureau.

— Asseyez-vous, je vous prie, Herr Gunther, dit Poroshin en m'indiquant une chaise en bois cintré.

Le Tatar attendait qu'on le congédie. Poroshin leva sa tasse et m'en montra le contenu.

— Voulez-vous de l'Ovaltine, Herr Gunther ?

— De l'Ovaltine ? Non merci. Je déteste ça.

— Vraiment ? fit-il d'un air surpris. J'en raffole.

— Il est un peu tôt pour prendre un somnifère. Poroshin sourit d'un air patient.

— Peut-être préférez-vous une vodka ?

Il ouvrit un tiroir et en sortit une bouteille et un verre qu'il posa devant moi sur le bureau.

Je m'en servis une bonne dose. Du coin de l'œil j'aperçus le Tatar qui se passait la main sur les lèvres d'un air envieux. Poroshin, qui avait aussi remarqué le geste, emplit un second verre et le posa au sommet d'une armoire à dossiers, juste à côté de la tête de son chauffeur.

— Il faut dresser ces bâtards de Cosaques comme des chiens, expliqua-t-il. Pour eux, l'ivresse est presque une obligation religieuse, pas vrai, Yeroshka ?

— Oui, colonel, fit celui-ci d'une voix dépourvue d'expression.

— Il a démoli un bar, agressé une serveuse et cogné sur un sergent. Sans moi, il aurait été fusillé. Il sait qu'il doit filer droit, pas vrai, Yeroshka ? Je te mets une balle dans la tête si tu touches ce verre sans ma permission. Compris ?

— Oui, colonel.

Poroshin exhiba un gros et lourd revolver et le posa sur la table pour souligner ses propos. Puis il se rassit.

— Je suppose qu'avec votre formation, vous savez ce que signifie la discipline, Herr Gunther. Où m'avez-vous dit avoir servi pendant la guerre ?

— Je ne vous l'ai pas dit.

Il se renversa sur son fauteuil et posa ses bottes sur le bureau, faisant tressaillir la vodka dans mon verre.

— Non, c'est vrai. Mais j'imagine que vos talents vous ont valu un poste dans les services de renseignements.

— Quels talents ?

— Allons, ne faites pas le modeste. Votre maîtrise du russe, votre expérience dans la Kripo. Euh, oui... l'avocat d'Emil m'a mis au courant. On m'a dit que vous aviez fait partie de la Commission criminelle berlinoise. Et que vous étiez Kommissar. Un grade plutôt élevé, non ?

Je bus une gorgée de vodka en essayant de garder mon calme. Je me dis que j'aurais dû m'attendre à une séance de ce genre.

— Je n'étais qu'un simple soldat. J'obéissais aux ordres, dis-je. Je n'étais même pas membre du parti.

— Aujourd'hui, on croirait qu'ils n'ont été qu'une poignée. C'est tout à fait extraordinaire, dit-il en souriant, et il brandit son index d'un air réprobateur. Vous aurez beau jouer les saintes nitouches, Herr Gunther, j'arriverai à tout savoir de vous, croyez-moi. Ne serait-ce que pour satisfaire ma curiosité.

— Parfois, la curiosité est comme la soif de Yeroshka, dis-je. Il vaut mieux ne pas la satisfaire. Sauf s'il s'agit de la curiosité intellectuelle, désintéressée, qui est le propre des philosophes. Les réponses sont presque toujours décevantes. (Je finis mon verre et le posai sur le sous-main, à côté de ses bottes.) Mais je ne suis pas venu ici pour discuter de questions oiseuses, colonel. Offrez-moi donc une de vos Lucky Strike et calmez ma curiosité en me dévoilant ne serait-ce qu'un ou deux détails concernant cette affaire.

Poroshin se pencha et ouvrit d'un geste sec un porte-cigarettes en argent qui trônait sur le bureau.

— Servez-vous, dit-il.

J'en pris une et l'allumai avec un briquet fantaisie en forme de canon, que j'examinai ensuite d'un œil critique, comme pour évaluer ce qu'il vaudrait au mont-de-piété. Poroshin m'avait agacé et je voulais lui rendre la monnaie de sa pièce.

— Joli butin, fis-je. C'est un canon allemand. Vous l'avez acheté, ou bien vous avez profité de ce qu'il n'y avait personne ?

Poroshin ferma les yeux, émit un petit rire puis se leva et alla se planter devant la fenêtre. Il releva le châssis mobile et déboutonna sa braguette.

— C'est le seul ennui avec l'Ovaltine, dit-il sans paraître relever mon insulte. Ça entre d'un côté et ça ressort de l'autre. (Alors qu'il se mettait à uriner, il se tourna vers le Tatar toujours

debout près de l'armoire et du verre de vodka.) Bois-le et dégage, gros porc.

Le Tatar ne se le fit pas dire deux fois. Il vida son verre d'un trait et sortit prestement du bureau dont il referma la porte derrière lui.

— Si vous voyiez dans quel état ces ploucs laissent les toilettes, vous comprendriez pourquoi je préfère pisser par la fenêtre, m'expliqua Poroshin en se reboutonnant.

Il ferma la fenêtre et reprit sa place dans le fauteuil. Les bottes s'abattirent une nouvelle fois sur le sous-main.

— Mes amis russes rendent parfois la vie plutôt sinistre dans ce secteur. Dieu merci, il y a des gens comme Emil. Il peut être très drôle quand il s'y met. Et toujours plein de ressources. Vous pouvez lui demander n'importe quoi, il vous le dégotera. Je crois que vous avez un nom pour ces as du marché noir, n'est-ce pas ?

— Swing Heinis¹.

— C'est ça, des jeunes qui aiment le swing. Si vous voulez vous amuser, Emil est le type qu'il vous faut. (Il éclata d'un rire joyeux à cette pensée, mais je ne me sentais pas le cœur à la bagatelle.) Je n'ai jamais vu un type qui connaissait un si grand nombre de filles. Bien sûr, ce sont toutes des prostituées et des filles de bar, mais ce n'est pas un bien grand crime à notre époque, pas vrai ?

— Ça dépend de la fille, dis-je.

— Et puis Emil n'a pas son pareil pour faire passer des choses de l'autre côté de la frontière – la Ligne verte, comme vous dites, n'est-ce pas ?

J'acquiesçai.

— Oui, à travers les bois.

— Un contrebandier de première. Il s'est fait beaucoup d'argent. Jusqu'à cette histoire, il vivait sur un grand pied à Vienne. Belle maison, grosse voiture et maîtresse séduisante.

— Avez-vous jamais eu recours à ses services ? Sans parler des filles, je veux dire ?

¹ Le swing était considéré comme une musique dangereuse pour les mœurs, et les jeunes qui recouraient, une menace pour le Reich.

Poroshin se contenta de répondre qu'Emil pouvait vous obtenir ce que vous vouliez.

— Cela comprenait-il aussi des informations ? Le Russe haussa les épaules.

— De temps en temps. Mais tout ce que fait Emil, il le fait pour de l'argent. Je serais très étonné qu'il n'ait pas fait la même chose pour les Américains. Mais dans le cas qui nous occupe, il travaillait pour un Autrichien. Un certain König, un publicitaire. Sa boîte s'appelait Reklame & Werbe Zentrale, avec des bureaux à Berlin et à Vienne. König voulait qu'Emil lui fasse parvenir à Berlin, de manière régulière, les maquettes mises au point dans le bureau de Vienne. Il disait qu'elles étaient trop précieuses pour qu'on les confie à la poste ou à un porteur, et König ne pouvait sortir d'Allemagne car il attendait son certificat de dénazification. Bien sûr, Emil se doutait que les paquets ne comportaient pas que du matériel publicitaire, mais il était suffisamment bien payé pour ne pas poser de questions. Comme, de toute façon, il effectuait des navettes entre Berlin et Vienne, ça lui permettait de se faire de l'argent à bon compte. Du moins, il le croyait.

» Pendant un temps, les livraisons d'Emil se déroulèrent sans anicroches. Chaque fois qu'il livrait des cigarettes ou d'autres produits de contrebande à Berlin, il emportait avec lui un des paquets de König. Il le remettait à un certain Eddy Holl, qui lui versait l'argent. C'était aussi simple que ça.

» Et puis un soir, de passage à Berlin, Emil s'est rendu dans un night-club appelé le Gay Island. Il y rencontra par hasard Eddy Holl, qui était ivre. Celui-ci le présenta à un capitaine américain du nom de Linden en déclarant qu'Emil était « leur courrier viennois ». Le lendemain, Eddy appela Emil, s'excusa de son état de la veille et lui conseilla, dans l'intérêt de tous, d'oublier le capitaine Linden.

» Quelques semaines plus tard, Emil, de retour à Vienne, reçut un coup de téléphone de Linden, qui insista pour le revoir. Ils se donnèrent rendez-vous dans un café et là, Linden interrogea Emil sur l'entreprise de publicité Reklame & Werbe. Emil ne put pas lui dire grand-chose, mais la présence de Linden à Vienne l'inquiéta : peut-être allait-on désormais se passer de

ses services ? Ce serait dommage de ne plus bénéficier de rentrées d'argent aussi faciles. Pendant un temps, il se mit donc à suivre Linden dans Vienne. Deux ou trois jours plus tard, Linden rencontra un inconnu et, filés par Emil, les deux hommes se rendirent dans un studio de cinéma abandonné. Au bout de quelques minutes, Emil entendit un coup de feu, puis vit l'inconnu ressortir seul. Emil attendit qu'il ait disparu puis entra dans le bâtiment. Il découvrit, à côté d'un lot de tabac volé, le cadavre du capitaine Linden. Evidemment, Emil n'a pas signalé le crime. Il préférerait ne pas avoir affaire à la police.

» Le lendemain, König vint le voir, accompagné d'un autre homme. Ne me demandez pas son nom, je l'ignore. Ils lui annoncèrent qu'un de leurs amis américains avait disparu et qu'ils craignaient qu'il ne lui soit arrivé quelque chose. Comme Emil avait été détective à la Kripo, ils lui demandèrent s'il voulait bien, contre une forte récompense, se charger de le retrouver. Emil accepta, séduit par la somme proposée et par la possibilité de récupérer une partie du tabac.

» Après avoir fait surveiller le studio pendant quelques jours, Emil estima que l'endroit était sûr et il s'y rendit avec un camion et deux de ses associés. Les hommes de l'IP les attendaient. Les associés d'Emil, qui avaient la gâchette facile, se firent descendre. Emil fut arrêté.

— Sait-il qui les a informés ? demandai-je.

— J'ai demandé à mes contacts à Vienne de se renseigner. C'était un coup de fil anonyme. (Poroshin sourit en connaisseur.) J'ai gardé le meilleur pour la fin. L'arme d'Emil est un P38. Il l'avait avec lui pendant l'expédition ratée au studio. Or au moment de son arrestation, quand il a dû remettre son arme, il s'est aperçu qu'il ne s'agissait pas du sien. Celui-ci avait un aigle allemand gravé sur la crosse. Mais ce n'était pas la seule différence : les experts en balistique ont rapidement établi qu'il s'agissait de l'arme qui avait tué le capitaine Linden.

— Quelqu'un l'avait substitué à l'arme de Becker, n'est-ce pas ? Il est vrai que ça n'est pas le genre de chose qu'on remarque tout de suite. Bien joué. L'assassin présumé retourne chercher le tabac volé avec l'arme du crime en poche. Le dossier paraît solide, en effet. (Je tirai une dernière bouffée de ma

cigarette, l'écrasai dans le cendrier en argent et en pris une autre.) Je ne vois pas très bien ce que je pourrais faire. Transformer l'eau en vin n'est pas dans mes cordes.

— D'après son avocat, le Dr Liebl, Emil voudrait que vous retrouviez ce König. Il semble avoir disparu.

— Ça ne serait pas étonnant. Pensez-vous que ce soit König qui ait procédé à l'échange des armes à l'occasion de sa visite chez Becker ?

— Probable. Lui ou l'homme qui l'accompagnait.

— Avez-vous des renseignements sur ce König ou sur son entreprise de publicité ?

— Niet.

On entendit frapper à la porte et un officier entra dans le bureau.

— Am Kupfergraben en ligne, colonel, annonça-t-il en russe. Ils disent que c'est urgent.

Je dressai l'oreille. Am Kupfergraben était le nom de la plus importante prison du MVD à Berlin. Dans mon travail, j'entendais parler de tant de personnes disparues ou déplacées que toute bribe d'information était bonne à prendre.

Poroshin me jeta un coup d'œil, comme s'il lisait dans mes pensées, puis s'adressa à l'autre officier.

— Pas pour l'instant, cela attendra, Jegoroff. D'autres appels ?

— Zaisser, du K-5.

— Si cette ordure nazie veut me parler, qu'il vienne me trouver. Dites-le-lui. Maintenant laissez-nous, je vous prie.

Poroshin attendit que la porte se soit refermée derrière son subordonné avant de me demander :

— Le K-5, ça vous dit quelque chose, Gunther ?

— Pourquoi, ça devrait ?

— Non, pas encore. Mais un jour, qui sait ? (Il s'en tint là et jeta un coup d'œil à sa montre.) Pressons. J'ai un rendez-vous tout à l'heure. Jegoroff vous fournira tous les documents nécessaires – carte rose, permis de déplacement, carte de rationnement, carte d'identité autrichienne. Vous avez une photo ? Bah, peu importe. Jegoroff vous tirera le portrait. Ah oui ! Je crois que ce serait une bonne idée si vous aviez aussi un de nos nouveaux permis de vente de tabac. Il vous autorise à

vendre des cigarettes dans toute la zone orientale et contraint les soldats soviétiques à vous aider en cas de besoin. Ça vous sortira de n'importe quel guêpier.

— Je croyais que le marché noir était illégal dans votre secteur, fis-je pour avoir l'explication de cet incroyable exemple d'hypocrisie officielle.

— C'est illégal en effet, rétorqua Poroshin sans le moindre signe d'embarras. Mais le trafic est couvert par les autorités. Il nous permet de récolter des devises. Bonne idée, vous ne trouvez pas ? Naturellement nous vous fournirons quelques cartouches de cigarettes pour que vous soyez plus convaincant.

— Vous avez pensé à tout. Et mes frais ?

— Vous aurez ce qu'il faut chez vous en même temps que vos papiers. Après-demain.

— D'où provient cet argent ? Du Dr Liebl, ou de votre trafic de cigarettes ?

— Liebl doit m'envoyer de l'argent. En attendant, tout est pris en charge par l'AMS.

Ça ne me plaisait pas beaucoup, mais je n'avais guère d'alternative. Je devais accepter l'argent des Russes, ou bien partir à Vienne en espérant qu'on me réglerait pendant mon absence.

— Très bien, dis-je. Une dernière chose. Que savez-vous du capitaine Linden ? Vous dites que Becker l'a rencontré à Berlin. Y était-il cantonné ?

— C'est vrai, j'allais oublier notre capitaine.

Poroshin se leva et se dirigea vers l'armoire de classement sur laquelle reposait le verre vide du Tatar. Il ouvrit l'un des tiroirs et chercha le dossier qui l'intéressait.

— Capitaine Edward Linden, lut-il en allant se rasseoir. Né à Brooklyn, New York, le 22 février 1907. Obtient son doctorat d'allemand à l'université Cornell en 1930. Effectue son service dans le 970th Counter-Intelligence Corps. Précédemment intégré au 26th Infantry, basé au Camp King Interrogation Center, à Oberusel, en tant qu'officier chargé de la dénazification. Actuellement rattaché au United States Documents Center à Berlin en tant qu'officier de liaison du Crowcass. Le Crowcass étant le Central Registry of War Crimes

and Security Suspects de l'armée américaine. Ça ne nous en apprend pas beaucoup, hélas.

Il laissa tomber le dossier ouvert devant moi. La curieuse écriture de style grec ne couvrait pas plus d'une demi-feuille.

— Je ne lis pas le cyrillique, fis-je. Poroshin ne parut pas très convaincu.

— Qu'est-ce que c'est au juste, le US Documents Center ? ajoutai-je.

— Le Documents Center est situé à Berlin, dans le secteur américain, près de la Grunewald. On y rassemble tous les documents nazis émis par les ministères ou le Parti et confisqués par les Américains et les Anglais à la fin de la guerre. Il y a là une foule de dossiers, comme la liste complète des membres du NSDAP², ce qui permet de savoir qui a menti dans ses réponses au questionnaire de dénazification. Je parie qu'ils ont votre nom quelque part.

— Je vous ai déjà dit que je n'avais pas été membre du parti.

— Non, fit Poroshin en souriant. Bien sûr que non. (Il reprit le dossier et alla le remettre à sa place.) Vous ne faisiez qu'obéir aux ordres.

Il était clair qu'il n'y croyait pas plus qu'à mon ignorance de l'alphabet de saint Cyrille. Il avait toutefois raison sur ce dernier point.

— À présent, si vous n'avez pas d'autres questions, je vais vous quitter. Je dois être à l'Opéra de l'Admiralpalast dans une demi-heure.

Sur ce, il dénoua sa ceinture et, aboyant les noms de Yeroshka et de Jegoroff, il enfila sa tunique.

— Avez-vous déjà été à Vienne ? me demanda-t-il tout en agrafant son baudrier.

— Non, jamais.

— Les gens là-bas ressemblent à leur ville, dit-il en vérifiant sa tenue dans le reflet de la fenêtre. Tout est dans la façade. Il n'y a que la surface qui paraît intéressante. Dessous ils sont très

² Nationalsozialistische Deutsche Arbeiter Parrei : Parti national-socialiste des travailleurs allemands.

différents. Voilà des gens avec qui j'aimerais travailler. Les Viennois sont des espions-nés.

— Tu es encore rentrée tard hier, dis-je.

— Je ne t'ai pas réveillé, au moins ?

Elle se glissa, nue, hors du lit puis se dirigea vers le grand miroir installé dans un coin de notre chambre et contempla son reflet.

— Toi aussi tu as tardé l'autre soir. C'est si bon d'avoir à nouveau chaud dans la maison. Où as-tu donc déniché ce charbon ?

— Un client.

À la regarder debout devant son miroir, caressant sa toison pubienne, aplatissant de la paume la courbe de son ventre, se rehaussant les seins, examinant sa bouche ferme et bien dessinée, ses lèvres blêmes, ses joues émaciées et ses gencives resserrées, puis se retournant pour vérifier que son derrière ne se ramollissait pas trop, se pinçant une fesse de ses doigts amaigris qui ne retenaient plus les bagues, à la regarder ainsi je pouvais deviner sans difficulté ses pensées. C'était une belle femme, en pleine maturité, bien décidée à profiter le plus possible du temps qui lui restait.

Blessé et agacé, je sortis du lit d'un bond et sentis mes jambes fléchir sous mon poids.

— Tu es belle, dis-je d'une voix fatiguée en me traînant jusqu'à la cuisine.

— Ça me semble bien court pour une déclaration d'amour, cria-t-elle dans mon dos.

Sur la table, je trouvai de nouveaux produits en provenance du PX : quelques boîtes de potage, un vrai savon, des tablettes de saccharine et une boîte de préservatifs Parisians.

Toujours nue, Kirsten me rejoignit et me regarda examiner son butin. N'y avait-il que l'Américain ? Ou étaient-ils plusieurs à profiter de ses charmes ?

— Je vois que tu as été très occupée, dis-je en prenant la boîte de préservatifs. Combien de calories là-dedans ?

Elle rit derrière la paume de sa main.

— Le gérant en garde un stock sous le comptoir. (Elle s'assit sur une chaise.) J'ai pensé que ça serait une bonne idée. Ça fait longtemps qu'on n'a rien fait. On a un moment, si ça te dit.

Ce fut rapide. Elle expédia ça avec la nonchalance professionnelle qu'elle aurait mise à administrer un lavement. À peine eus-je fini qu'elle passait dans la salle d'eau, les joues à peine rosies, tenant d'une main la capote usagée comme si c'était une souris crevée qu'elle venait de ramasser sous le lit.

Une demi-heure plus tard, habillée et prête à partir pour son travail, elle s'arrêta un instant dans le salon où, après avoir tisonné les braises, je regarnissais le poêle. Elle me regarda ranimer le feu.

— Ça, on peut dire que tu le fais bien, dit-elle.

Sans que je sache si elle avait mis une intention sarcastique dans sa remarque, elle me gratifia d'un baiser distrait et s'éclipsa.

La matinée était plus froide qu'un couteau de circoncision et je fus heureux de la passer dans une bibliothèque de Hardenbergstrasse. Le bibliothécaire était doté d'une bouche si tordue qu'il était impossible de savoir où se trouvaient ses lèvres quand il ne parlait pas.

— Non, fit-il d'une voix d'éléphant de mer, il n'existe aucun ouvrage sur le Berlin Documents Center. Mais vous trouverez quelques articles récents à ce propos. L'un dans le Telegraf je crois, et l'autre dans le Military Government Information Bulletin.

Il saisit ses béquilles et, mi-clopinant, mi-s'appuyant des épaules contre les rayonnages, il me conduisit jusqu'à un petit cabinet pourvu d'un énorme répertoire dans lequel il retrouva en effet les références des deux articles mentionnés. Celui publié dans le Telegraf au mois de mai était une interview du commandant du centre, le lieutenant-colonel Hans W. Helm ; l'autre, écrit au mois d'août par un jeune collaborateur du Bulletin, résumait la courte histoire de l'établissement.

Je remerciai le bibliothécaire, qui m'indiqua où retrouver les deux articles.

— Vous avez bien fait de venir aujourd'hui, me dit-il. Parce que demain je dois aller à Giessen pour me faire poser ma jambe artificielle.

A la lecture des articles, je m'aperçus que je n'avais pas cru les Américains capables d'une telle efficacité. Le hasard avait bien sûr joué un rôle dans la découverte de certains des documents entreposés au centre. Les hommes de la 7^e Armée américaine étaient ainsi tombés, dans une usine à papier proche de Munich où il allait être réduit en bouillie et recyclé, sur le fichier complet du parti nazi. Même sans parler de ces coups de chance, le personnel du Centre avait entrepris un archivage complet des documents disponibles, ce qui permettait de déterminer à coup sûr si tel ou tel individu avait été nazi. En plus du fichier des membres du NSDAP, le Centre possédait aussi les demandes d'adhésion, la correspondance du parti, les états de service des SS, les archives de l'Office central de sécurité du Reich³, les antécédents raciaux des SS, les délibérations du Tribunal suprême du parti et du Tribunal du peuple – tout y était, depuis la liste des adhérents à l'organisation des instituteurs nationaux-socialistes jusqu'au dossier recensant les expulsions au sein des Jeunesses hitlériennes.

À la sortie de la bibliothèque, alors que je me dirigeais vers la gare, une autre pensée me vint à l'esprit. Je n'aurais jamais cru que les nazis auraient eu la stupidité de conserver de telles traces de leurs activités.

Je sortis du U-Bahn – un arrêt trop tôt – à une station située en secteur américain, et baptisée, pour je ne sais quelle raison, « La case de l'oncle Tom », puis je descendis Argentinische Allée.

Installé au bout de l'impasse pavée de Wasserkâfersteig, parmi les grands sapins de Grünewald et à deux pas d'un petit lac, le Berlin Documents Center était un lieu sous haute surveillance. Entouré d'une haie de barbelés, le BDC se composait de plusieurs bâtiments, mais le cœur de l'endroit semblait être une bâtisse blanche à deux étages aux volets verts

³ Reichssicherheirshauptamt, ou RSHA.

et à l'aspect charmant, même si, comme je m'en souvins presque aussitôt, il abritait autrefois le Forschungsamt, le centre d'écoutes téléphoniques nazi.

La sentinelle, un grand Noir à qui il manquait une dent, me détailla d'un air soupçonneux lorsque je me présentai devant la grille. Il était sans doute plus habitué à voir passer des voitures ou des véhicules militaires que de simples piétons.

— Qu'est-ce qu'il veut, le p'tit Fritz ? fit-il en claquant ses mains gantées et en tapant des bottes par terre pour se réchauffer.

— J'étais un ami du capitaine Linden, fis-je dans mon anglais hésitant. Je viens d'apprendre la terrible nouvelle et je voulais transmettre mes condoléances. Il nous a beaucoup aidés, ma femme et moi. Il nous donnait des produits du PX, voyez-vous. (Je sortis de ma poche la courte lettre que j'avais rédigée dans le train.) Auriez-vous l'amabilité de remettre ceci au colonel Helm ?

Le soldat changea aussitôt de ton.

— Bien sûr que je lui donnerai. (Il prit l'enveloppe et l'observa d'un drôle d'air.) C'est gentil d'avoir pensé à lui.

— Bah, ce ne sont que quelques marks, pour acheter des fleurs, dis-je en hochant la tête. Avec ma carte. Ma femme et moi tenions à déposer quelque chose sur la tombe du capitaine. Nous serions allés à son enterrement s'il avait eu lieu à Berlin, mais je suppose que sa famille va faire rapatrier son corps.

— Non, rétorqua le soldat. Il sera enterré à Vienne, vendredi prochain. C'est la famille qui l'a demandé. Ils ont sans doute estimé que c'était plus simple que de transporter le cercueil aux Etats-Unis.

Je haussai les épaules.

— Pour un Berlinoise, Vienne est aussi loin que l'Amérique. Pas facile de voyager ces temps-ci. (Je soupirai et jetai un coup d'œil à ma montre.) Je dois repartir. Il me reste une sacrée trotte.

.Soudain, alors que je faisais mine de m'éloigner, je poussai un grognement étouffé, lâchai ma canne qui tinta sur le pavé, me pris le genou à deux mains et grimaçai de douleur en me laissant

tomber par terre devant la grille. Je jouais mon rôle à la perfection. Le soldat quitta sa guérite.

— Pas de mal ? s'enquit-il en ramassant ma canne et en m'aidant à me remettre debout.

— Un éclat d'obus russe qui m'élance de temps en temps. Ça va aller mieux dans une minute.

— Hé, entrez donc vous reposer un moment. Contournant la grille, il me fit entrer dans la guérite.

— Merci. C'est gentil à vous.

— De rien, vraiment. Vous savez, pour un ami du capitaine Linden...

Je m'assis et frictionnai mon genou indolore.

— Vous le connaissiez bien ?

— J'suis juste un troufion. Je peux pas dire que je le connaissais, mais il m'arrivait de le trimbaler en voiture.

Je souris en secouant la tête.

— Pourriez-vous parler plus lentement, je vous prie ? Mon anglais n'est pas très bon.

— Je faisais le chauffeur pour lui, répéta le soldat un ton au-dessus en tournant les mains comme s'il tenait un volant. Vous dites qu'il vous donnait des produits du PX ?

— Oui, il était très gentil.

— Ouais, ça lui ressemble bien. Il avait toujours des trucs du PX plein les poches. (Il se tut et une pensée parut lui venir à l'esprit.) C'est comme avec ce couple, il était comme un fils. Il leur portait toujours des colis. Peut-être que vous les connaissez. Les Drexler, ça vous dit quelque chose ?

Je fronçai les sourcils et me frottai le menton d'un air songeur.

— Ce ne sont pas eux qui habitent... (je fis claquer mes doigts comme si j'avais leur adresse au bout de la langue)... bon sang, ça m'échappe !

— À Steglitz, dit-il. Handjery Strasse. Je secouai la tête.

— Non, alors je dois confondre. Désolé.

— Bah, ça ne fait rien.

— Je suppose que la police a dû vous interroger à propos du meurtre ?

— Non. Ils nous ont rien demandé, vu qu'ils ont coincé le type qui a fait le coup.

— Vraiment ? Voilà une bonne nouvelle. Qui est-ce ?

— Un Autrichien.

— Mais pourquoi l'a-t-il tué ? Il l'a dit ?

— Non. Un cinglé, je suppose. Et vous, comment vous avez rencontré le capitaine ?

— Dans un night-club. Le Gay Island.

— Ouais, je connais. Mais j'y ai jamais été. Je préfère les boîtes du Kudamm : Ronny's Bar, le Club Royal. Mais Linden allait souvent au Gay Island. Il connaissait beaucoup d'Allemands. C'est là qu'ils se retrouvaient.

— En tout cas il parlait drôlement bien allemand.

— Ça on peut le dire. Aussi bien que vous, je crois bien.

— Ma femme et moi nous sommes souvent demandé pourquoi il n'avait pas une liaison stable. Nous lui avons même proposé de lui présenter quelques jeunes filles. Des jeunes filles de bonne famille, j'entends.

Le soldat haussa les épaules.

— Il était trop occupé, à mon avis. (Il eut un gloussement.) Mais pour ce qui est des poulettes, il était pas le dernier ! On peut dire qu'il aimait la frate.

Je mis quelques secondes à comprendre qu'il voulait parler de « fraternisation », euphémisme courant parmi les soldats pour désigner ce qu'un autre officier américain faisait à ma femme. Je fis mine de tâter mon genou et me levai.

— Vous êtes sûr que ça va aller ? me demanda le soldat.

— Oui, je vous remercie. Vous avez été très aimable.

— Pensez-vous, c'est rien. Qu'est-ce qu'on ferait pas pour un ami du capitaine Linden...

Je demandai l'adresse des Drexler à la poste de Steglitz, sur Sintenis Platz, petit square paisible autrefois couvert de pelouse mais à présent consacré à la culture de légumes.

La postière, aux tempes ornées de deux énormes torsades à l'antique, m'expliqua d'un ton pincé qu'elle connaissait les Drexler mais que, comme la plupart des habitants du quartier, ils venaient chercher eux-mêmes leur courrier. C'est pourquoi elle ignorait leur adresse exacte dans Handjery Strasse. Elle ajouta toutefois que le courrier des Drexler, qui avait toujours été abondant, s'était encore accumulé du fait que personne n'avait pris la peine de venir le chercher depuis quelques jours. À la vue de la grimace de dédain qui accompagna ces derniers mots, je me demandai si elle avait quelque raison d'en vouloir aux Drexler. En tout cas elle me rembarra dès que je proposai de leur porter le courrier. Ça ne se faisait pas. Mais elle me demanda de leur rappeler de venir le prendre avant qu'il ne devienne trop encombrant.

Je tentai ma chance au praesidium de police de Schônberg, dans Grunewald Strasse. Longeant avec quelque appréhension des murs troués comme du gruyère, penchés comme s'ils se tenaient en équilibre sur la pointe des pieds, ou des bâtiments intacts auxquels ne manquait qu'une balustrade, comme un gâteau de mariage grignoté par un indélicat, je passai devant le Gay Island, le night-club où Emil Becker avait rencontré le capitaine Linden. L'endroit, signalé par un néon souffreteux, était sinistre, et je fus presque soulagé de constater qu'il était fermé.

Malgré son visage aussi long qu'un ongle de mandarin, le planton du praesidium se révéla plein d'empressement et, tout en consultant les registres de résidence, il m'apprit que les Drexler n'étaient pas inconnus de la police de Schônberg.

— Ce sont des Juifs, expliqua-t-il. Des avocats. D'assez bonne réputation par ici. Célèbres, même.

— Ah... et pourquoi donc ?

— Ils ne font rien d'illégal, notez bien.

L'index en forme de saucisse de Francfort du sergent trouva leur nom dans son registre, puis traversa la page en quête de l'adresse.

— Nous y voilà. Handjery Strasse. Numéro dix-sept.

— Merci, sergent. Alors que font-ils ?

— Êtes-vous de leurs amis ? s'enquit-il d'un air prudent.

— Non.

— Eh bien, c'est juste que les gens n'aiment pas ce qu'ils font. Ils veulent oublier ce qui est arrivé. Je pense qu'il n'est pas bon de remuer le passé comme ça.

— Excusez-moi, sergent, mais que font-ils exactement ?

— Ils pourchassent ce qu'ils appellent des criminels de guerre nazis, monsieur.

Je hochai la tête.

— Je vois. Ça explique qu'ils ne soient pas très populaires dans le voisinage.

— Ce qui s'est passé n'est pas bien. Mais nous devons reconstruire, recommencer autre chose. On n'y arrivera jamais si la guerre nous colle à la peau comme une mauvaise odeur.

Attendant de lui d'autres informations, je dus acquiescer avant de l'interroger sur le Gay Island.

— J'aimerais pas que ma femme me tombe dessus dans ce genre de boîte. C'est une poule du nom de Kathy Fiege qui s'en occupe. Vous trouvez toutes les filles que vous voulez, là-bas, mais y'a jamais de bagarre, sauf de temps en temps quand un Yankee débarque avec un coup dans le nez. Et encore, c'est jamais un gros problème. Et puis de toute façon, si on en croit les rumeurs, on sera bientôt tous des Yankees, au moins nous autres, en secteur américain, pas vrai ?

Je le remerciai et me dirigeai vers la porte, mais je m'immobilisai avant de la franchir.

— Une dernière chose, sergent, fis-je en me retournant. Les Drexler, est-ce qu'il leur arrive d'en retrouver, des criminels de guerre ?

Un sourire entendu se dessina sur le long visage du sergent.

— Pas si on peut les en empêcher, monsieur.

Le couple Drexler habitait à quelques centaines de mètres au sud du praesidium de police, dans un immeuble récemment rénové proche de la ligne du S-Bahn, en face d'une petite école. Personne ne répondit lorsque je frappai à la porte de leur appartement, au dernier étage.

J'allumai une cigarette pour chasser de mes narines la forte odeur de désinfectant qui flottait sur le palier, puis frappai de nouveau à la porte. Abaisant le regard, j'aperçus deux mégots curieusement abandonnés sur le seuil. J'avais l'impression que personne n'était entré depuis un bon moment. Me penchant pour ramasser les mégots, l'odeur de désinfectant me parut encore plus forte. Je m'accroupis et approchai mon nez de l'interstice entre le sol et la porte. Lorsque l'air en provenance de l'appartement pénétra dans mes narines, j'eus un haut-le-cœur et roulai en arrière, manquant vomir tripes et boyaux dans l'escalier.

Lorsque j'eus repris mon souffle, je me relevai et secouai la tête. Il me paraissait impossible que quiconque puisse vivre dans une atmosphère pareille. Je jetai un coup d'œil en bas de la cage d'escalier. Personne en vue.

Je reculai d'un pas et, de ma bonne jambe, balançai un coup de pied dans la serrure de la porte, qui fut à peine ébranlée. Je vérifiai que le bruit n'avait fait sortir aucun occupant des étages inférieurs puis lançai un nouveau coup de pied dans le panneau.

La porte s'ouvrit d'un coup et une odeur pestilentielle envahit le palier, si forte que je reculai en chancelant et faillis m'étaler dans l'escalier. Me couvrant la bouche et le nez du pan de mon manteau, je fonçai dans l'appartement plongé dans les ténèbres et, apercevant un mince rai de lumière, tirai de lourds rideaux et ouvris une fenêtre.

L'air froid me fit monter les larmes aux yeux tandis que, penché dehors, je respirai à pleins poumons. Des enfants rentrant de l'école agitèrent le bras vers moi, et je leur rendis faiblement leur salut.

Lorsque je me fus assuré que le courant d'air entre la porte et la fenêtre avait suffisamment aéré la pièce, je fis une rapide

ournée d'inspection pour découvrir ce que je m'attendais à trouver. Il me paraissait évident que le produit dont l'odeur m'étouffait à moitié n'était pas destiné à exterminer de vulgaires cafards. Il aurait mis à genoux un buffle enragé.

Je retournai à la porte d'entrée et, pendant que je la faisais aller et venir sur ses gonds pour envoyer de l'air frais à l'intérieur, j'examinai le bureau, les sièges, les vitrines de livres, les classeurs et les papiers qui s'entassaient dans la petite pièce. A travers l'embrasure de la porte qui s'ouvrait dans le mur opposé, j'aperçus une tête de lit en cuivre.

Mon pied heurta quelque chose lorsque je me dirigeai vers la chambre. C'était un petit plateau en étain comme on en trouve dans les bars.

À part l'expression congestionnée qui se lisait sur les deux visages reposant côte à côte, chacun sur son oreiller, on aurait pu croire qu'ils étaient endormis. Quand vous figurez sur la liste noire de quelqu'un, être asphyxié en plein sommeil n'est pas la pire façon de mourir.

Ecartant le couvre-lit, je déboutonnai le haut de pyjama de Herr Drexler et découvris un estomac gonflé à craquer, marbré de veines et de taches tel un morceau de roquefort. J'y appuyai mon index : la peau était encore ferme. Mais comme je m'y attendais, une pression plus forte provoqua chez le cadavre une flatulence révélatrice de la décomposition des organes internes. J'en conclus que le couple devait être mort depuis au moins une semaine.

Je remis le couvre-lit en place et retournai dans la première pièce. Pendant quelques instants, je contemplai d'un air découragé les livres et papiers entassés sur le bureau, puis tentai brièvement de trouver un indice quelconque. Cependant, n'ayant encore qu'une idée très vague du puzzle, je décidai que ces recherches étaient une pure perte de temps, et je les abandonnai.

Une fois dehors, alors que, sous un ciel de nacre, je remontais la rue en direction du S-Bahn, quelque chose attira mon regard. Il y avait encore une telle quantité de matériel militaire hors d'usage qui tramait dans les rues que, sans l'étrange mort des Drexler, je n'aurais sans doute pas remarqué le masque à gaz reposant sur un petit tas de gravats accumulés dans le caniveau.

Une boîte vide en fer-blanc roula à mes pieds lorsque je tirai sur la bride en caoutchouc. Esquissant déjà dans mon esprit le scénario du meurtre, je me désintéressai du masque et m'accroupis pour déchiffrer l'étiquette collée sur le métal rouillé.

« Zyklon-B. Gaz mortel ! Danger ! Garder au frais et au sec ! Ne pas exposer au soleil ou à la flamme. À n'ouvrir et utiliser qu'avec précaution. Kaliwerke A. G. Kolin. »

J'imaginai l'homme debout à la porte de l'appartement des Drexler. Il est tard. Nerveux, il fume coup sur coup deux cigarettes, puis enfile le masque et vérifie qu'il est bien ajusté. Ensuite il ouvre la boîte d'acide prussique cristallisé, vide les cristaux (qui se dissolvent déjà au contact de l'air) sur le plateau qu'il a apporté et le glisse sous la porte de l'appartement des Drexler. Le couple endormi inhale les vapeurs et sombre bientôt dans l'inconscience à mesure que le Zyklon-B, qu'on avait utilisé pour la première fois sur des êtres humains dans les camps d'extermination, bloque le passage de l'oxygène dans leur sang. Vu la saison, il y avait peu de chance pour que les Drexler aient laissé une fenêtre ouverte. Peut-être l'assassin avait-il étendu une couverture ou un manteau en bas de la porte pour bloquer toute entrée d'air frais, ou pour éviter de tuer d'autres occupants de l'immeuble, puisqu'une concentration de 0,5 pour 1 000 de Zyklon-B suffit à tuer un homme. Enfin, au bout de quinze ou vingt minutes, lorsque le meurtrier avait estimé que les paillettes étaient entièrement dissoutes et que le gaz avait effectué son discret et mortel travail – ajoutant, pour je ne savais quelle raison, deux Juifs aux six millions déjà exterminés -, il avait ramassé son manteau, le masque et la boîte vide et s'était fondu dans la nuit.

Peut-être n'avait-il pas eu l'intention de laisser le plateau, quoiqu'il aurait pu : il avait sans aucun doute mis des gants pour manipuler le Zyklon-B.

C'était d'une simplicité presque admirable.

Dans la rue, une Jeep fonçait en rugissant dans une obscurité toute étoilée de flocons. De ma manche, j'essuyai la buée de la vitre et aperçus le reflet d'un visage connu.

— Herr Gunther, dit l'homme alors que je me retournais sur mon siège. Il me semblait bien que c'était vous.

Coiffé d'une pellicule de neige, avec son crâne carré et ses oreilles décollées d'une rondeur presque parfaite, l'homme me fit penser à un seau à glace.

— Neumann, dis-je. Je croyais que vous n'étiez plus de ce monde.

Il passa la main dans ses cheveux pour en débarrasser la neige et ôta son manteau.

— Ça ne vous dérange pas si je m'assois avec vous ? Mon amie n'est pas encore là.

— Depuis quand sortez-vous des filles, Neumann ? A part celles que vous payez, je veux dire ?

Il se dandina d'un air contrarié.

— Écoutez, si vous avez l'intention de...

— Du calme, dis-je. Asseyez-vous. (Je fis signe au garçon.) Que voulez-vous boire ?

— Une bière, je vous prie. (Il s'assit et, plissant les paupières, m'examina d'un air critique.) Vous n'avez pas beaucoup changé, Herr Gunther. Un peu plus vieux, plus mince et les cheveux plus gris qu'autrefois, mais à part ça vous êtes resté le même.

— Je préfère ne pas penser à ce que seraient vos commentaires si vous me trouviez changé, dis-je d'un ton acide. Mais vos remarques résument assez bien les huit années écoulées.

— Il y a si longtemps ? Cela fait huit ans que nous ne nous sommes pas vus ?

— A une guerre mondiale près, oui. Vous écoutez toujours aux portes ?

— Herr Gunther, vous n'y êtes pas du tout, rétorqua-t-il d'un air dédaigneux. Je suis gardien de prison à Tegel.

— J'ai du mal à le croire. Vous, gardien de prison ? Vous êtes aussi tordu qu'un rocking-chair volé.

— C'est pourtant la vérité, Herr Gunther. Les Yankees m'ont confié la surveillance de criminels de guerre nazis.

— Avec vous, je les plaindrais presque.

Une nouvelle fois, Neumann se mit à gigoter avec nervosité.

— Voilà votre bière.

Le garçon posa le verre devant lui et je commençai une phrase lorsque les Américains assis à la table voisine éclatèrent d'un rire tonitruant. Puis l'un d'eux, un sergent, dit quelque chose, et cette fois même Neumann se mit à rire.

— Il dit qu'il ne croit pas à la fraternisation, me traduisit-il. Il dit qu'il ne traiterait jamais son frère comme il traite une Fräulein.

Je souris et tournai la tête vers les Américains.

— C'est à Tegel que vous avez appris l'anglais ?

— Oui. J'y apprend beaucoup de choses.

— Vous avez toujours été un bon informateur.

— Par exemple, fit-il en baissant la voix, j'ai entendu dire que les Soviétiques avaient arrêté un train militaire anglais à la frontière et qu'ils avaient décroché deux wagons transportant des passagers allemands. On dit que c'est en représailles à la Bizone.

Neumann entendait par là la fusion des zones d'occupation américaine et britannique en Allemagne. Il but une gorgée de bière et haussa les épaules.

— Peut-être qu'on aura une nouvelle guerre.

— Je ne vois pas comment, fis-je. Personne n'a très envie de remettre ça.

— Je sais pas. Peut-être bien.

Il reposa son verre et sortit de sa poche une boîte de tabac à priser, qu'il me proposa. Je refusai de la tête et fis la grimace en le voyant glisser une boulette sous sa langue.

— Vous avez vu de l'action pendant la guerre ?

— Allons, Neumann, ce n'est pas une question à poser ces temps-ci. Est-ce que je vous demande comment vous avez obtenu votre certificat de dénazification ?

— Eh bien, sachez que je l'ai obtenu de façon tout ce qu'il y a d'officielle. (Il sortit son portefeuille et déploya une feuille de papier.) Je n'ai jamais été mouillé dans quoi que ce soit. Il est dit ici que je suis exempt de toute infection nazie, ce qui est la stricte vérité, et j'en suis fier. Je ne me suis même pas engagé.

— Parce que l'armée n'a pas voulu de vous.

— Exempt de toute infection nazie, répéta-t-il avec humeur.

— Ça doit être la seule que vous n'avez pas eue.

— Et vous, qu'est-ce que vous faites ici, hein ? fit-il.

— J'adore le Gay Island.

— Je vous ai jamais vu, et pourtant ça fait un moment que j'y viens.

— Ça ne m'étonne pas. C'est tout à fait votre genre. Mais comment arrivez-vous à vous le payer avec un salaire de maton ?

Neumann haussa les épaules d'un air vague.

— Vous devez rendre de petits services ici ou là, suggérai-je.

— Ma foi, bien obligé, pas vrai ? répondit-il avec un sourire pincé. Je parie que vous êtes ici pour une enquête.

— Peut-être.

— Je pourrais vous aider. Comme je vous ai dit, je suis un habitué.

— Voyons ça. (Je sortis mon portefeuille et en sortis un billet de 5 dollars.) Vous avez entendu parler d'un certain Eddy Holl ? Il vient ici de temps en temps. Il travaille dans la publicité. Dans une boîte du nom de Reklau & Werbe Zentrale.

Neumann avala sa salive et considéra le billet d'un air déçu.

— Non, finit-il par dire. Je ne le connais pas. Mais je peux me renseigner. Le barman est un ami. Il pourrait...

— J'ai déjà essayé. Il n'est pas très causant. Mais d'après le peu qu'il m'a dit, je pense qu'il ne connaissait pas Holl.

— Cette boîte de publicité. Comment vous avez dit qu'elle s'appelait ?

— Reklau & Werbe Zentrale. Ils sont dans Wilmersdorfer Strasse. J'y suis passé cet après-midi. D'après eux Herr Eddy Holl travaille à leur maison-mère, à Pullach.

— Eh bien, ça se peut. A Pullach.

— Sauf que j'en ai jamais entendu parler. Comment imaginer qu'une entreprise quelle qu'elle soit installe son siège à Pullach ?

— Eh bien, moi ça ne m'étonne pas.

— Parfait, dis-je. Surprenez-moi.

Neumann sourit et hocha la tête en direction du billet de 5 dollars que je remettais déjà dans mon portefeuille.

— Pour 5 dollars je suis prêt à vous raconter tout ce que je sais.

— Pas de vieux ragots, hein ?

Il acquiesça et je lui balançai le billet.

— J'espère que ça les vaudra, dis-je.

— Pullach est une petite banlieue de Munich. C'est aussi le siège de la Censure postale de l'armée américaine. Tout le courrier destiné aux GI's de Tegel doit y passer.

— C'est tout ?

— Qu'est-ce que vous voulez de plus ? La moyenne des précipitations ?

— Bon, je ne vois pas encore très bien en quoi ça peut m'être utile, mais merci quand même.

— Est-ce que je dois ouvrir l'œil au cas où je tomberais sur ce Eddy Holl ?

— Pourquoi pas ? Je dois partir pour Vienne demain. Quand j'y serai, je vous enverrai une adresse où me joindre. Je paie comptant.

— Bon sang, j'aimerais bien y aller. J'adore Vienne.

— Je ne pensais pas que vous étiez du genre cosmopolite, Neumann.

— Est-ce que vous accepteriez de distribuer quelques lettres à Vienne ? Je connais pas mal d'Autrichiens ici.

— Quoi ? Faire le facteur pour des criminels de guerre nazis ? Non merci. (Je terminai mon verre et consultai ma montre.) Vous croyez qu'elle va venir, votre amie ? fis-je en me levant.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-il en fronçant les sourcils.

Je tendis le poignet et lui montrai la Rolex que j'avais plus ou moins résolu de ne pas vendre. Neumann fit la moue en voyant l'heure.

— Elle a dû être retardée, dis-je. Il secoua la tête avec tristesse.

— Non, elle ne viendra plus à présent. Ah, les femmes... Je lui offris une cigarette.

— En ce moment, les seules femmes en qui on peut avoir confiance, ce sont les femmes des autres.

— Nous vivons une époque pourrie, Herr Gunther.

— Pour sûr, fis-je, mais ne le répétez à personne.

Dans le train qui m'emmenait à Vienne, je rencontrai un homme qui me parla de ce que nous avons fait aux Juifs.

— Ecoutez, disait-il, ils ne peuvent pas nous en vouloir. Ce qui s'est passé était écrit. Nous n'avons fait que réaliser leur prophétie de l'Ancien Testament, celle de Joseph et de ses frères. D'un côté il y a Joseph, cadet préféré d'un père sévère, qui pourrait symboliser la race juive. De l'autre côté, vous avez les autres frères, les Gentils du monde entier et, en particulier, les Allemands. Il est naturel qu'ils soient jaloux du petit chouchou. Il est plus beau qu'eux. Il a un manteau somptueux. Mon Dieu, pas étonnant qu'ils le haïssent. Pas étonnant qu'ils le réduisent en esclavage. Mais le point important, c'est que la réaction des frères est autant le contrecoup de la sévérité du père autoritaire – ou de la patrie, si vous préférez – que des privilèges dont jouit le frère apparemment favorisé. (L'homme haussa les épaules et se tripota d'un air songeur le lobe d'une oreille en forme de point d'interrogation.) Au fond, quand on y pense, ils devraient nous remercier.

— Comment pouvez-vous en arriver à cette conclusion ? demandai-je en espérant de tout cœur qu'il allait me convaincre.

— Si les frères de Joseph n'avaient pas réduit les enfants d'Israël en esclavage en Egypte, Moïse ne les aurait pas conduits jusqu'à la Terre promise. De même, si nous autres Allemands n'avions pas fait ce que nous avons fait aux Juifs, ils ne seraient jamais retournés en Palestine. Alors que maintenant ils sont sur le point de créer leur propre État.

Les petits yeux de l'homme s'étrécirent comme s'il avait été l'un des seuls autorisés à jeter un coup d'œil dans l'agenda du Bon Dieu.

— Oui, reprit-il, ça a tout simplement permis la réalisation d'une prophétie.

— J'ai jamais entendu parler de cette prophétie, grognai-je.

Je secouai le pouce par-delà la vitre du wagon, vers l'autoroute qui courait parallèlement à la voie, et sur laquelle un interminable convoi de camions transportant des soldats de l'Armée rouge filait vers le sud.

— Mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'un de ces jours on va être submergés par la mer Rouge.

Elle était bien nommée, cette colonne de fourmis rouges qui dévastaient le pays en emportant tout sur leur passage – chacune d'elles courbée sous un butin plus lourd que son propre poids – pour approvisionner leurs colonies d'ouvrières. Comme un planteur brésilien assistant à l'anéantissement de sa récolte par ces créatures dotées d'un prodigieux sens social, ma haine des Russes était tempérée par un respect équivalent. Pendant sept longues années je les avais combattus et tués ; ils m'avaient emprisonné, j'avais appris leur langue puis avais fini par m'évader d'un de leurs camps de travail. Les sept épis de blé desséchés par le vent d'est avaient dévoré les sept épis gonflés.

Au moment de la déclaration de guerre j'étais Kriminalkommissar à la section 5 du RSHA, l'Office central de sécurité du Reich, ce qui m'avait automatiquement valu le grade de lieutenant dans la SS. A part le serment de loyauté à Adolf Hitler, mon statut de SS-Obersturmführer ne m'avait guère posé de problème jusqu'en juin 1941, date à laquelle Arthur Nebe, ancien directeur de la Police criminelle du Reich, et récemment promu SS-Gruppenführer, s'était vu confier la direction d'un groupe d'action⁴ lors de l'invasion de la Russie.

Je fus l'un des policiers affectés au groupe de Nebe, dont le rôle, pensais-je, consistait à suivre la progression de la Wehrmacht en Russie blanche afin d'y réprimer la criminalité et le terrorisme. Mes fonctions au quartier général du groupe à Minsk m'avaient permis de saisir les archives du NKVD russe et de capturer une équipe de tueurs du NKVD qui avaient exécuté des centaines de prisonniers politiques russes blancs pour les empêcher d'être libérés par l'armée allemande. Mais toute guerre de conquête entraîne des assassinats en masse, et je compris vite

⁴ Il s'agit des tristement célèbres Einsatzgruppen.

que nos propres forces massacraient nombre de prisonniers russes. Je mis un peu plus de temps à comprendre que la fonction première des groupes d'action n'était pas l'élimination des terroristes, mais le meurtre systématique des civils juifs.

Au cours de mes quatre années de service dans la Première Guerre mondiale, rien n'a eu un effet plus dévastateur sur mon moral que ce à quoi j'assistai durant l'été 1941. Bien que je n'aie pas encore eu à commander un de ces pelotons d'exécution de masse, il était inéluctable que tôt ou tard l'on fasse appel à moi et que, corollaire inévitable, je sois fusillé pour refus d'obéissance. C'est pourquoi j'avais très vite demandé à être transféré dans la Wehrmacht, sur la ligne de front.

En tant que commandant, Nebe aurait pu m'envoyer en bataillon disciplinaire. Il aurait même pu ordonner mon exécution. Au lieu de quoi il accéda à ma demande de transfert. Après quelques semaines supplémentaires en Russie blanche, durant lesquelles j'aidai la Section de renseignements des armées de l'Est du général Gehlen à exploiter les documents pris au NKVD, je fus transféré non sur la ligne de front mais au Bureau des crimes de guerre rattaché au haut commandement militaire à Berlin. À ce moment-là, Arthur Nebe avait déjà personnellement supervisé le meurtre de plus de 30 000 hommes, femmes et enfants.

Après mon retour à Berlin je ne le revis jamais. Des années plus tard, un de mes vieux amis de la Kripo m'apprit que Nebe, qui avait toujours été un nazi ambigu, avait été exécuté au début de 1945 pour avoir trempé dans le complot contre Hitler dirigé par le comte Stauffenberg.

J'ai toujours éprouvé un étrange sentiment à l'idée de devoir la vie à l'auteur de telles hécatombes.

À mon grand soulagement, mon compagnon de voyage doté d'une si étrange conception de l'herméneutique descendit à Dresde, où je m'endormis jusqu'à Prague. Le reste du trajet, je passai le plus clair de mon temps à penser à Kirsten et à la sécheresse du mot que je lui avais laissé. Je lui annonçais que je m'absentais pour plusieurs semaines et que je lui confiais les souverains d'or représentant la moitié de mes honoraires dans l'affaire Becker, que Poroshin m'avait fait porter la veille.

Je me reprochai amèrement de ne pas lui en avoir dit plus, par exemple que j'étais prêt à affronter le monde entier pour elle, prêt à entreprendre n'importe lequel des travaux d'Hercule si ça lui faisait plaisir. Mais tout ceci, elle le savait déjà, puisque je l'avais formulé de si extravagante manière dans le paquet de lettres qu'elle conservait dans son tiroir à côté du flacon de Chanel au sujet duquel elle était si discrète.

Le voyage de Berlin à Vienne est bien long pour celui qui rumine l'infidélité de sa femme, je fus donc relativement soulagé que l'adjoint de Poroshin m'ait réservé une place dans le train le plus rapide – dix-neuf heures et trente minutes de trajet, via Dresde, Prague et Brno –, plutôt que de m'infliger les vingt-sept heures trente minutes du voyage par Leipzig et Nuremberg. A la Franz Joseph Bahnhof le convoi s'immobilisa dans un crissement de freins, noyant d'un nuage de vapeur les quelques passagers qui attendaient sur le quai.

Au guichet de contrôle, je présentai mes papiers à un MP américain qui, satisfait de mes explications concernant ma présence à Vienne, me fit signe de passer. J'entrai dans le hall, laissai tomber mon sac par terre et cherchai, parmi le petit groupe de gens attendant les voyageurs, un signe m'indiquant que mon arrivée était à la fois prévue et bienvenue.

Voyant approcher un homme de taille moyenne aux cheveux grisonnants, je compris aussitôt que si le premier terme de ma proposition était correct, je m'étais fait des illusions quant au second. L'homme se présenta comme le Dr Liebl, avocat d'Emil Becker.

— Nous allons devoir prendre un taxi, ajouta-t-il en jetant un œil critique à mon bagage. Mon bureau n'est pas loin, et si vous aviez pris un sac moins lourd, nous aurions pu y aller à pied.

— Je vais vous paraître pessimiste, dis-je, mais je me suis dit que je devrais sans doute rester un jour ou deux.

Je le suivis à travers le hall.

— Vous avez fait bon voyage, Herr Gunther ?

— Oui, puisque je suis arrivé, fis-je avec un gloussement forcé. C'est bien ce qu'on peut attendre de mieux d'un voyage par les temps qui courent, n'est-ce pas ?

— Ma foi, je ne saurais dire, rétorqua-t-il d'un ton pincé. Moi-même je ne quitte jamais Vienne.

Il chassa d'un geste agacé un groupe loqueteux de « personnes déplacées » qui semblaient avoir pris leurs quartiers dans la gare.

— Aujourd'hui, alors que le monde entier est en ébullition, il serait stupide d'espérer que Dieu prête attention à un voyageur dont le seul désir serait de revenir là d'où il est parti.

Il m'indiqua un taxi libre. Je confiai mon sac au chauffeur et montai à l'arrière, mais mon sac me rejoignit aussitôt.

— Ils comptent un supplément pour les bagages transportés dans le coffre, expliqua Liebl en casant le sac sur mes genoux. De toute façon, comme je vous l'ai dit, ça n'est pas très loin, et les taxis sont chers. Pendant votre séjour, je vous recommande les tramways. C'est le plus pratique.

Le véhicule partit à vive allure et, au premier virage, nous fûmes précipités l'un contre l'autre comme des amoureux dans une salle de cinéma. Liebl gloussa.

— Ce sera aussi plus sûr, vu le comportement des chauffeurs viennois.

Je pointai mon index sur notre gauche.

— Est-ce le Danube ?

— Oh, non, pas du tout. Ça, c'est le canal. Le Danube se trouve en secteur russe, plus à l'est, dit-il en me montrant à son tour, sur notre droite, un bâtiment d'allure sinistre. Voici la prison de la police, où notre client réside pour l'instant. Nous avons rendez-vous avec lui demain à la première heure, après quoi vous voudrez peut-être assister aux funérailles du capitaine Linden au cimetière central.

D'un hochement de tête, Liebl désigna à nouveau la prison qui s'éloignait derrière nous.

— En fait, Herr Becker n'est pas ici depuis longtemps. Au début, les Américains voulaient traiter l'affaire au plan de la sécurité militaire, et l'avaient enfermé à la Stiftskaserne, le quartier général de leur police militaire à Vienne, où ils regroupent les prisonniers de guerre. Pas facile pour moi, je vous assure : à chaque fois c'était toute une histoire pour entrer ou sortir. Mais depuis, l'officier du Gouvernement militaire chargé

de la sécurité publique a décidé que l'affaire devait être confiée aux tribunaux autrichiens, et donc Becker sera détenu ici jusqu'au procès.

Liebl se pencha en avant, tapota l'épaule du chauffeur et lui demanda de prendre à droite en direction de l'hôpital général.

— A prendre un taxi, autant en profiter pour déposer votre sac, dit-il. Ça ne nous fera qu'un petit détour. Vous aurez au moins vu où se trouve notre ami, ce qui vous aura permis d'apprécier la gravité de sa situation. Je ne voudrais pas vous offenser, Herr Gunther, mais je dois avouer que j'étais opposé à votre venue. Nous ne manquons pas de détectives privés ici. Moi-même j'en ai engagé plus d'un, et ils connaissent Vienne comme leur poche. Alors que vous, sauf votre respect, vous ne connaissez pas du tout la ville, n'est-ce pas ?

— J'apprécie votre franchise, Dr Liebl, dis-je alors qu'il n'en était rien. Vous avez raison, je ne connais pas la ville. Je n'y suis même jamais venu. Alors moi aussi je vais vous parler franchement. J'ai derrière moi vingt-cinq ans de carrière dans la police, c'est pourquoi je me contrefous de ce que vous pensez. Les raisons pour lesquelles Becker a eu recours à moi plutôt qu'à un fouineur local le regardent. Qu'il soit disposé à me payer généreusement mes services, c'est mon affaire. Entre ces deux faits, il n'y a rien, ni pour vous ni pour qui que ce soit. Pas pour l'instant en tout cas. Quand vous plaiderez au procès, je m'assiérai sur vos genoux et je vous lissurai la mèche si ça vous chante. En attendant, potassez vos bouquins de droit, moi je m'occupe de trouver le moyen de tirer cet imbécile du pétrin.

— D'accord, d'accord, fit Liebl en esquissant un sourire. Votre conviction fait plaisir à voir. Comme la plupart des avocats, j'éprouve une véritable admiration pour les gens qui paraissent croire à ce qu'ils racontent. C'est vrai, je respecte beaucoup la probité, peut-être parce que nous autres avocats sommes toujours empêtrés dans l'artifice.

— Vous m'avez pourtant parlé en toute franchise.

— Elle était feinte, croyez-moi, dit-il avec condescendance. Nous déposâmes mon sac dans une pension confortable située dans le 8^e Bezirk, en secteur américain, avant de gagner le bureau de Liebl, dans le centre-ville. Comme Berlin, Vienne était

alors divisée entre les quatre puissances alliées dotées chacune de leur secteur. La seule différence avec Berlin, c'est que le centre-ville de Vienne, délimité par le Ring, un large boulevard circulaire bordé de grands hôtels et de palais, était placé sous le contrôle commun des Alliés au travers de l'IP. L'autre différence, qui sautait aux yeux, était l'état de la capitale autrichienne. Si elle n'avait pas échappé aux bombardements, Vienne était, par rapport à Berlin, aussi nette que la vitrine d'un magasin de pompes funèbres.

Lorsque nous fûmes enfin installés dans le bureau de Liebl, il sortit le dossier Becker et nous reprîmes l'affaire point par point.

— L'indice le plus accablant pour Herr Becker est sans conteste le fait qu'il ait été trouvé en possession de l'arme du crime, dit Liebl en me tendant quelques clichés du pistolet ayant tué le capitaine Linden.

— Un Walther P38, dis-je. Avec une crosse de la SS. J'avais le même la dernière année de la guerre. Le mécanisme est un peu bruyant et il faut s'habituer à la détente, mais c'est une arme assez précise. Cela dit je n'ai jamais beaucoup apprécié le percuteur extérieur. Non, je préfère le PPK. (Je rendis les photos à Liebl.) Est-ce que vous avez les clichés d'autopsie du capitaine ?

Liebl me tendit une enveloppe avec une grimace de dégoût.

— C'est drôle de les voir quand ils ont été retapés, dis-je en examinant les photos. On vous tire dans la tête avec un P38 et ça ne fait pas plus de dégâts que si on vous enlevait un grain de beauté. Plutôt beau garçon avec ça, le coco. A-t-on retrouvé la balle ?

— Photo suivante.

Je hochai la tête en la découvrant. Il n'en fallait pas beaucoup pour tuer un homme, pensai-je.

— La police a aussi trouvé des cartouches de cigarettes chez Herr Becker, précisa Liebl. De la même marque que les mégots retrouvés sur les lieux.

Je haussai les épaules.

— Becker est un fumeur. Je ne vois pas en quoi quelques paquets de clopes pourraient l'incriminer.

— Non ? Alors je vais vous l'expliquer. Ces cigarettes ont été volées dans l'usine à tabac de Thaliastrasse, tout près des studios où a été retrouvé le cadavre. Le voleur stockait son butin là-bas.

— Or quand Becker a découvert le cadavre, il a emporté quelques cartouches de cigarettes chez lui.

— Ça lui ressemble bien, soupirai-je. Becker a toujours eu les doigts crochus.

— À présent ce ne sont pas ses doigts qui importent, mais sa tête. Je crois inutile de vous rappeler qu'il risque la peine capitale, Herr Gunther.

— Vous pouvez me le rappeler tant que vous voudrez, Herr Doktor. Dites-moi, qui occupait le studio ?

— La Drittemann Film und Senderaum GMBH. C'est en tout cas le nom qui figure sur le bail. Mais il semble qu'aucun film n'ait jamais été tourné là-bas. Les policiers n'ont même pas retrouvé un vieux projecteur quand ils ont fouillé.

— Pourrais-je aller y jeter un coup d'œil ?

— Je vais voir si je peux arranger ça. Maintenant, Herr Gunther, si vous avez d'autres questions, je suggère que vous attendiez demain matin pour les poser à Herr Becker. Pour l'instant, nous devons régler un ou deux points, comme le solde de vos honoraires et le remboursement de vos frais. Veuillez m'excuser un moment, je vais chercher votre argent dans le coffre.

Il quitta le bureau.

Le cabinet de Liebl, dans Judengasse, était situé juste au-dessus de la boutique d'un cordonnier. Lorsque l'avocat revint, porteur de deux liasses de billets, j'étais debout devant la fenêtre.

— Deux mille cinq cents dollars américains, en liquide, comme convenu, dit-il d'une voix dépourvue d'émotion, et mille schillings autrichiens pour couvrir vos frais. Tout supplément devra être autorisé par Fraûlein Braunsteiner, l'amie de Herr Becker. Vos frais de pension seront réglés directement par mon bureau. Veuillez signer ce reçu, je vous prie, conclut-il en me tendant un stylo.

Je parcourus le texte et signalai.

— J'aimerais la rencontrer, dis-je. Ainsi que tous les amis de Becker.

— Elle vous contactera à votre hôtel. J'empochai mon argent et regagnai la fenêtre.

— J'espère qu'au cas où la police trouverait ces dollars sur vous, je pourrai compter sur votre discrétion ? Les règlements concernant la possession de devises sont...

— Ne vous inquiétez pas, je ne mentionnerai pas votre nom. Par simple curiosité, qu'est-ce qui m'empêcherait de prendre l'argent et de rentrer chez moi ?

— J'ai fait la même réflexion à Herr Becker. En premier lieu, il a soutenu que vous étiez un homme d'honneur, et que si vous acceptiez un travail, vous le mèneriez à bien. Il dit que vous n'êtes pas du genre à le laisser se balancer au bout d'une corde. Il a été très affirmatif là-dessus.

— Très touché, dis-je. Et en second lieu ?

— Puis-je être franc ?

— Pourquoi s'arrêter en si bon chemin ?

— Très bien. Herr Becker est l'un des pires racketteurs de Vienne. En dépit de ses difficultés passagères, il n'est pas dépourvu d'influence dans certains... disons... endroits louches de la ville. (Il eut l'air peiné.) Je préfère ne pas en dire plus, au risque de passer pour un voyou.

— Vous en avez assez dit, Herr Doktor. Je vous remercie. Il me rejoignit à la fenêtre.

— Que regardez-vous ?

— Je crois qu'on me suit. Voyez-vous cet homme, là-bas ?

— Celui qui lit un journal ?

— Je suis sûr de l'avoir déjà vu à la gare.

Liebl sortit ses lunettes de sa poche de poitrine et les accrocha à ses vieilles oreilles poilues.

— Il n'a pas l'air autrichien, décréta-t-il au bout d'un moment. Que lit-il ?

Je plissai les paupières.

— Le Wiener Kurier.

— Hum. Pas un communiste, en tout cas. Ça doit être un Américain, un agent de la Spécial Investigation Section de leur police militaire.

— En civil ?

— Je crois savoir qu'ils ne sont plus obligés de porter l'uniforme. À Vienne, en tout cas. (Il ôta ses lunettes et s'éloigna de la fenêtre.) Peut-être une mesure de routine. Ils veulent connaître les relations de Herr Becker. Attendez-vous à être embarqué pour interrogatoire.

— Merci de l'avertissement.

J'allais quitter à mon tour la fenêtre, mais ma main s'attarda sur l'épais volet pourvu de solides ferrures.

— On construisait du solide dans le temps, pas vrai ? On dirait que ce volet a été conçu pour arrêter une armée.

— Pas une armée, Herr Gunther, mais une foule excitée. Cette maison se trouvait au cœur de l'ancien ghetto. Quand on l'a construite, au XVe siècle, on a pris ces précautions contre les pogroms. Pas grand-chose de neuf sous le soleil, n'est-ce pas ?

Je m'assis en face de Liebl et allumai une Memphis provenant du stock de Poroshin. Je lui tendis le paquet. Il en prit une et la rangea avec précaution dans un étui. Entre Liebl et moi, le premier contact n'avait pas été fameux. Il était temps de réparer quelques ponts.

— Gardez le paquet, lui dis-je.

— Vous êtes bien aimable, répliqua-t-il en me passant un cendrier.

Tout en le regardant allumer une cigarette, je me demandai ce qui avait bien pu altérer son visage autrefois séduisant. Ses joues grisâtres étaient creusées de profonds sillons et son nez légèrement froncé semblait en permanence grimacer à quelque plaisanterie douteuse. De ses lèvres très minces et très rouges, il souriait comme un vieux serpent roublard, ce qui ne faisait qu'accentuer cet air de veulerie que les années, et sans doute la guerre, avaient fini par lui conférer. Il me fournit lui-même l'explication.

— J'ai été interné quelque temps dans un camp de concentration. Avant la guerre, j'étais membre du Parti social chrétien. Vous savez, les gens préfèrent l'oublier aujourd'hui, mais il existait un fort courant de sympathie pour Hitler en Autriche. (Il toussota lorsque la fumée de sa première bouffée pénétra dans ses poumons.) Il est très pratique pour nous que les Alliés aient décrété que l'Autriche avait été victime de l'agression

nazie, et non son complice. Mais c'est aussi une situation absurde. Nous sommes de parfaits bureaucrates, Herr Gunther. Le nombre d'Autrichiens ayant participé aux crimes hitlériens est impressionnant. Or beaucoup de ces criminels, autrichiens mais aussi allemands, vivent ici à Vienne. À l'heure où nous parlons, le Directorate pour la sécurité de la Haute-Autriche enquête sur le vol d'un certain nombre de cartes d'identité autrichiennes commis à l'imprimerie nationale de Vienne. Vous voyez que tous les moyens sont bons pour ceux qui désirent demeurer ici. La vérité est que ces hommes, ces nazis apprécient la vie dans notre pays. Cinq cents ans d'antisémitisme font qu'ils s'y sentent chez eux.

» J'évoque tout ceci parce qu'en tant que pifke... (il eut un sourire d'excuse)... en tant que Prussien vous déclenchez quelques marques d'hostilité à votre encontre. En ce moment, les Autrichiens ont tendance à rejeter tout ce qui est allemand. Ils s'efforcent d'être le plus autrichiens possible. Votre accent peut rappeler à certains qu'ils ont été nationaux-socialistes pendant sept ans. Un souvenir désagréable que la plupart préfèrent considérer aujourd'hui comme un mauvais rêve.

— Je garderai ça à l'esprit.

Après avoir quitté Liebl, je retournai à la pension de la Skodagasse, où m'attendait un message de l'amie de Becker. Elle passerait vers 18 heures pour voir si j'étais bien installé. La pension Caspian était un petit établissement doté de tout le confort souhaitable. Je disposai d'une chambre, d'un petit salon et d'une salle de bains. Il y avait même une petite véranda où j'aurais pu prendre le soleil en été. La chambre était bien chauffée, et l'hôtel semblait bénéficier d'une réserve inépuisable d'eau chaude, un luxe alors rare. Je n'avais pas plus tôt fini de prendre mon bain, dont la durée aurait étonné Marat lui-même, qu'on frappa à la porte du salon. Jetant un coup d'œil à ma montre, je vis qu'il était près de 18 heures. J'enfilai mon pardessus et ouvris.

Elle était de petite taille, avec des yeux vifs, des joues roses de fillette et de longs cheveux qui semblaient fâchés avec le peigne. Son sourire se figea quelque peu lorsqu'elle aperçut mes pieds nus.

— Herr Gunther ? s'enquit-elle d'un ton hésitant.

— Fraülein Traudl Braunsteiner ? Elle acquiesça.

— Entrez. J'avoue que je me suis attardé dans la baignoire, mais la dernière fois que j'ai eu de l'eau chaude, c'était dans un camp de prisonniers en Russie. Installez-vous pendant que je m'habille.

De retour au salon, je constatai qu'elle avait apporté une bouteille de vodka et qu'elle nous servait deux verres devant la porte-fenêtre. Elle m'en tendit un et nous nous assîmes.

— Bienvenue à Vienne, dit-elle. Emil m'a suggéré de vous apporter une bouteille. (Elle tapota le sac posé à ses pieds.) En fait, j'en ai apporté deux. Je les ai suspendues à la fenêtre de l'hôpital toute la journée pour qu'elles soient à la bonne température. Il n'y a que comme ça que j'apprécie la vodka.

Nous trinquâmes. Elle reposa avant moi son verre vide sur la table.

— Vous n'êtes pas malade, j'espère. Vous avez parlé d'hôpital.

— Je suis infirmière à l'hôpital général. Vous pouvez le voir du bout de votre rue. C'est une des raisons pour lesquelles je vous ai réservé une chambre ici. Pour la proximité. Mais aussi parce que je connais la propriétaire, Frau Blum-Weiss. C'était une amie de ma mère. J'ai pensé aussi que vous aimeriez ne pas être trop loin du Ring, ni de l'endroit où a été tué le capitaine américain, dans Dettergasse, de l'autre côté du boulevard extérieur, le Gtirtel.

— Cette pension me convient tout à fait. Pour être franc, c'est même beaucoup plus confortable que mon appartement de Berlin. La vie est dure là-bas. (Je nous resservis.) Que savez-vous au juste sur ce qui s'est passé ?

— Je sais ce que vous a rapporté le Dr Liebl. Et ce qu'Emil vous dira demain matin.

— Que connaissez-vous des activités d'Emil ?

Traudl Braunsteiner eut un sourire modeste et émit un petit rire.

— J'ignore peu de choses des activités d'Emil. Remarquant un bouton qui ne tenait plus que par un fil à son imperméable chiffonné, elle l'arracha et le mit dans sa poche. Elle me faisait penser à un joli mouchoir de dentelle qui avait besoin d'un bon lavage.

— Comme je suis infirmière, je ne considère pas le marché noir comme un péché mortel. Je n'ai aucune honte à reconnaître que j'ai moi-même volé des médicaments. A vrai dire, nous le faisons toutes un jour ou l'autre. Pour certaines le choix est simple : vendre de la pénicilline ou vendre son corps. Nous avons la chance de ne pas avoir que notre corps à vendre. (Elle haussa les épaules et vida son second verre de vodka.) Voir les gens souffrir et mourir n'encourage pas beaucoup à respecter la loi, ajouta-t-elle en riant comme pour s'excuser de cette déclaration. L'argent n'est rien si vous ne savez pas comment le dépenser. Bon sang, à combien se monte la fortune de la famille Krupp ? À des milliards de dollars, sans doute. Ça ne les empêche pas d'avoir un de leurs fils ici dans un asile d'aliénés.

— Peu importe, dis-je. Je ne vous demandais pas de vous justifier.

En réalité, elle cherchait à se justifier à ses propres yeux.

Traudl replia les jambes sous ses fesses. Nonchalamment assise dans son fauteuil, elle ne semblait guère s'émouvoir de m'offrir le spectacle du haut de ses bas, de ses jarretelles et d'une demi-lune de cuisse blanche et lisse.

— Qu'y pouvons-nous ? reprit-elle en se mordant l'ongle du pouce. Un jour ou l'autre, tout le monde a besoin d'acheter un article qu'on ne trouve qu'à Ressel Park.

Elle m'expliqua que c'était le lieu principal du marché noir à Vienne.

— A Berlin, ça se passe à la Porte de Brandebourg, dis-je. Devant le Reichstag.

— C'est drôle, fit-elle avec un rire malicieux. Ça déclencherait un scandale, ici à Vienne, si ce genre de choses se passait devant le Parlement.

— Parce que vous avez un parlement. Ici, les Alliés ne font qu'exercer un contrôle. En Allemagne, ce sont eux qui gouvernent.

Elle tira sur sa jupe, me privant du spectacle de ses dessous.

— Je l'ignorais. Mais ça ne fait rien. Ça ferait quand même un beau scandale à Vienne, parlement ou pas. Les Autrichiens sont tellement hypocrites. Ils ne devraient pourtant pas se formaliser à ce point : le marché noir sévit à Vienne depuis les Habsbourg.

Il ne s'agissait pas de cigarettes à l'époque, mais de faveurs, de clientélisme. Les contacts personnels comptent encore beaucoup à l'heure actuelle.

— À ce propos, comment avez-vous rencontré Becker ?

— Il m'a procuré des papiers pour une amie infirmière. Ensuite nous avons volé de la pénicilline pour lui. On en trouvait encore à ce moment-là. C'était peu de temps après la mort de ma mère. Elle s'est jetée sous un tramway. (Elle dissimula son émotion sous un sourire forcé.) Ma mère était une Viennoise typique, Bernie. Nous sommes toujours en train de nous suicider. C'est un mode de vie, en quelque sorte.

» Bref, Emil était très gentil et amusant. Il m'a fait oublier mon chagrin. Je n'ai pas d'autre famille, vous comprenez. Mon père a été tué pendant un raid aérien. Et mon frère est mort en Yougoslavie, en se battant contre les partisans. Sans Emil, je ne sais pas où j'en serais aujourd'hui. S'il devait lui arriver quelque chose... (Traudl serra les lèvres en songeant au sort qui attendait son amant.) Vous ferez tout pour le sortir de là, n'est-ce pas ? Emil dit que vous êtes la seule personne capable de lui redonner une lueur d'espoir.

— Je ferai tout mon possible, Traudl, vous avez ma parole. (J'allumai deux cigarettes et lui en donnai une.) Sachez que j'arrêterais ma propre mère si je la découvrais une arme à la main près d'un cadavre. Pourtant, je crois à l'histoire de Becker, ne serait-ce que parce qu'elle ne tient pas debout. Je verrai ça quand il m'aura donné sa version. Ça ne vous surprend peut-être pas, mais moi ça m'impressionne beaucoup.

» Regardez le bout de mes doigts. Vous n'y voyez pas d'aura de saint, n'est-ce pas ? Et ce chapeau sur l'étagère, là-bas ? Ce n'est pas pour aller à la chasse au chevreuil. Alors s'il veut que je le tire de sa cellule, votre ami devra me donner un petit coup de main. Demain matin, il a intérêt à m'indiquer une piste, sinon la comédie ne vaudra pas même le prix du maquillage.

La plus terrible punition qu'inflige la Loi à un homme, c'est ce qu'elle déclenche dans son imagination : la perspective d'une mort décidée et organisée par la machine judiciaire est capable de faire réfléchir le plus invétéré des masochistes. Mettre la vie d'un homme en jeu dans un procès suffit à emplir son esprit de pensées plus cruelles que le pire des châtiments imaginables. Naturellement, l'idée de choir de plusieurs mètres à travers une trappe qui se dérobe sous les pieds, ou d'être hissé au-dessus du sol par une corde attachée autour du cou ne peut qu'ébranler le plus courageux. Le condamné n'arrive plus à dormir, perd l'appétit et, bien souvent, son cœur commence à pâtir de ce que son esprit lui représente. Il suffit à l'individu le plus borné et le plus dépourvu d'imagination de faire jouer sa tête sur ses épaules et d'écouter le grincement de ses cartilages vertébraux pour éprouver, au creux de son ventre, toute l'horreur de la pendaison.

Je ne fus donc pas surpris de trouver en Becker l'ombre amaigrie et étiolée de l'homme que j'avais connu. Nous nous rencontrâmes dans une petite pièce de la prison de Rossauer Lande. En entrant dans la pièce, il me serra la main en silence avant de se tourner vers le gardien debout dos à la porte.

— Hé, Pepi ! lui dit Becker d'un air jovial.

Il plongea la main dans sa poche de chemise et en sortit un paquet de cigarettes qu'il lança à travers la pièce. Le gardien l'attrapa au vol et en examina la marque.

— Va en griller une dehors, tu veux bien ?

— D'accord, dit Pepi avant de sortir.

Becker hocha la tête d'un air satisfait tandis que lui-même, Liebl et moi prenions place autour de la table fixée au mur recouvert de carrelage jaune.

— N'ayez aucune crainte, dit Becker au Dr Liebl. Tous les gardiens en croquent ici. C'est bien mieux qu'à la Stiftskaserne, je vous le garantis. Impossible de graisser la patte à ces connards de Yankees. Tout ce qu'ils veulent, ils l'ont déjà.

— C'est vrai, dis-je en sortant mes cigarettes. (Liebl en refusa une d'un hochement de tête.) C'est votre ami Poroshin qui me les a procurées, expliquai-je à Becker tandis qu'il se servait.

— Sacré bonhomme, pas vrai ?

— Votre femme pense que c'est votre patron.

Becker alluma nos deux cigarettes et souffla un nuage de fumée par-dessus mon épaule.

— Vous avez vu Ella ? demanda-t-il sans manifester de surprise.

— A part les 5 000 dollars, elle est l'unique raison de ma présence ici, répliquai-je. Quand j'ai compris qu'elle voulait se mêler de votre affaire, je me suis dit que vous étiez mal parti. Pour elle, vous vous balancez déjà au bout d'une corde.

— Elle me déteste à ce point ?

— Elle peut plus vous blairer.

— Bah, c'est son droit, après tout.

Il secoua la tête en soupirant. Puis il aspira une longue bouffée nerveuse qui grilla presque tout le papier de sa cigarette. Il me fixa un moment et toussota, les yeux injectés de sang clignant dans la fumée.

— Allez-y, demandez-moi ce que vous voulez, fit-il avec un sourire.

— Très bien. Avez-vous tué le capitaine Linden ?

— Dieu m'est témoin que non. (Il rit.) Puis-je m'en aller, maintenant, votre Honneur ? (D'un air désespéré, il tira une nouvelle bouffée.) Vous me croyez, n'est-ce pas, Bernie ?

— Je pense que vous auriez inventé une histoire plus plausible si vous mentiez. Je sais que vous en auriez été capable. Mais comme je le disais à votre amie...

— Vous avez rencontré Traudl ? Bien, bien. Elle est sensationnelle, pas vrai ?

— En effet. Dieu seul sait ce qu'elle vous trouve.

— Elle adore ma conversation d'après-souper, si vous voulez savoir. C'est pour ça qu'elle n'aime pas me voir bouclé ici. Nos

entretiens au coin du feu sur Wittgenstein lui manquent. (Son sourire s'effaça et il tendit la main pour me prendre le bras.) Ecoutez, Bernie, il faut me tirer de là. Les 5 000 dollars, c'était juste pour vous décider. Si vous prouvez mon innocence, je triple la mise.

— Nous savons tous les deux que ça ne sera pas facile. Becker me comprit mal.

— Ça ne posera aucun problème. J'ai autant d'argent que je veux. Je garde une voiture dans un garage de Hernals avec 30 000 dollars dans le coffre. Ils sont à vous si vous me faites sortir.

Liebl commença à faire la grimace devant le manque de sens des affaires que manifestait son client.

— Excusez-moi, Herr Becker, mais en tant que votre avocat je me dois de protester. Ceci ne me paraît pas la bonne façon de...

— Taisez-vous ! aboya Becker. Quand je voudrai votre avis, je vous le demanderai.

Liebl haussa les épaules d'un air diplomate et se rencogna sur sa chaise.

— Écoutez, dis-je à Becker, nous reparlerons de ma prime quand vous serez dehors. Là n'est pas le problème. Vous m'avez déjà largement rémunéré. Je ne parlais pas d'argent. Ce que je voudrais, c'est débroussailler quelques pistes. Pourquoi ne pas commencer par Herr Konig ? Comment l'avez-vous rencontré, à quoi il ressemble, est-ce qu'il met du lait dans son café ? D'accord ?

Becker acquiesça et écrasa son mégot par terre. Il serra et desserra les mains, tordit ses phalanges d'un air maussade. Il avait sans doute raconté son histoire si souvent qu'il en était écoeuré.

— Entendu. Voyons. J'ai rencontré Helmut Konig au Koralle. C'est une boîte de nuit du 9^e Bezirk. Dans Porzellangasse. Il s'est pointé à ma table et s'est présenté. Il avait entendu parler de moi et voulait m'offrir un verre. Je l'ai fait asseoir. Nous avons parlé des sujets habituels. La guerre, ma captivité en Russie, mon travail à la Kripo puis dans la SS, le même parcours que vous, quoi. Sauf que vous, vous êtes parti, hein, Bernie ?

— Evitons les digressions, je vous prie.

— Des amis lui avaient parlé de moi. Il n'a pas précisé qui. Il m'a proposé un travail : une livraison régulière par la Ligne verte. Règlement en liquide, aucune question indiscrete. Du travail facile. Tout ce que j'avais à faire, c'était prendre un petit colis dans un bureau ici à Vienne et le livrer dans un autre bureau à Berlin. Je ne transportais les colis que quand je devais faire le trajet de toute façon, avec un camion de cigarettes, par exemple. Si je me faisais pincer, il y avait des chances pour qu'on ne remarque même pas le paquet de Konig. Au début, je pensais qu'il s'agissait de médicaments. Mais j'ai ouvert un des colis. Il ne contenait que des dossiers : dossiers du parti, dossiers de l'armée, dossiers de la SS. Que des vieux trucs. Je n'ai pas compris en quoi ça pouvait rapporter de l'argent.

— C'était uniquement des dossiers, à chaque fois ? Becker acquiesça.

— Le capitaine Linden travaillait pour le US Documents Center de Berlin, expliquai-je. C'était un chasseur de nazis. Ces dossiers, vous souvenez-vous des noms qui y figuraient ?

— Bernie, c'étaient des lampistes, du menu fretin. Des caporaux SS et des préposés à la solde. N'importe quel chasseur de nazis les aurait écartés. Ces types recherchent les gros poissons, comme Bormann ou Eichmann, pas de petits gratte-papier.

— Pourtant ces dossiers étaient importants pour Linden. Son assassin a également liquidé un couple de détectives amateurs. Deux Juifs qui avaient survécu aux camps et qui voulaient régler des comptes. J'ai retrouvé leurs cadavres il y a quelques jours. Ils étaient morts depuis un moment. Peut-être que les dossiers leur étaient destinés. Ça m'aiderait si vous pouviez vous souvenir d'un ou deux noms.

— D'accord, j'y songerai, Bernie. Je devrais bien trouver quelques minutes de libres dans mon emploi du temps.

— Je compte sur vous. Mais revenons à Konig. À quoi ressemblait-il ?

— Voyons. Il avait la quarantaine, je dirais. Bien bâti, brun, grosse moustache, il devait peser dans les quatre-vingt-dix kilos et mesurer un mètre quatre-vingt-dix. Il portait toujours un costume de tweed, fumait le cigare et se déplaçait avec un chien,

un petit terrier. De toute évidence, il était autrichien. Il lui arrivait de sortir avec une fille prénommée Lotte. Je ne connais pas son nom, mais elle travaille au Casanova Club. Une jolie petite garce, blonde. C'est tout ce dont je me souviens.

— Vous dites que vous avez parlé de la guerre. Il ne vous a pas raconté ce qu'il faisait à l'époque ?

— Si.

— Vous ne croyez pas qu'il serait utile de m'en faire part ?

— Je ne pensais pas que c'était important.

— C'est moi qui décide de ce qui est important. Allons, accouchez, Becker.

Il fixa un moment le mur puis haussa les épaules.

— Pour autant que je m'en souviene, il m'a dit qu'il avait adhéré au parti nazi autrichien en 1931, alors qu'il était encore illégal. Il s'est fait arrêter pour avoir collé des affiches. Ensuite il a décidé de passer en Allemagne et est entré dans la police bavaroise, à Munich. Il a été intégré dans la SS en 1933, et il y est resté jusqu'à la fin de la guerre.

— Quel grade ?

— Il ne me l'a pas dit.

— Aucune indication concernant ses affectations et ses responsabilités ?

Becker secoua la tête.

— Vous n'avez pas été bavards ce soir-là, on dirait. Vous vous êtes raconté quoi ? Que le pain avait encore augmenté ? Bon, passons à l'autre type, celui qui est venu chez vous avec König et qui vous a demandé de retrouver Linden.

Becker se pressa les tempes du bout des doigts.

— J'ai essayé de me rappeler son nom, mais il m'échappe, dit-il. On aurait dit un officier supérieur. Vous savez, raide et emprunté. Un aristocrate, peut-être. Lui aussi avait la quarantaine, grand, mince, rasé de près, avec un début de calvitie. Il portait une veste Schiller et la cravate d'un club. (Il secoua la tête.) Je ne m'y connais pas beaucoup, mais ça pourrait être celle du Herrenclub.

— Et l'homme que vous avez vu sortir du studio où a été tué Linden, à quoi ressemblait-il ?

— Il était trop loin pour que je le voie bien. Tout ce que je sais, c'est qu'il était petit et râblé. Il portait un chapeau et un manteau noirs et paraissait très pressé.

— Pas étonnant, dis-je. Et cette boîte de publicité, Reklame & Werbe, elle est bien dans Mariahilferstrasse, n'est-ce pas ?

— Etait, rectifia Becker d'un air sombre. Ils ont fermé peu après mon arrestation.

— Parlons-en quand même. Etait-ce toujours König que vous voyiez là-bas ?

— Non, en général c'était un type nommé Abs. Max Abs. Genre universitaire, avec une barbiche et de petites lunettes. (Becker prit une autre de mes cigarettes.) Il y a une chose que je dois vous dire. Un jour, je l'ai entendu parler au téléphone avec un marbrier du nom de Pichler. Abs semblait lui avoir commandé une pierre tombale. Je me suis dit que Pichler pourrait peut-être vous renseigner sur Abs quand vous irez à l'enterrement de Linden tout à l'heure.

— À midi, précisa Liebl.

— Je pense que ça vaut la peine de voir ça de plus près, Bernie, ajouta Becker.

— C'est vous le client, dis-je.

— Photographiez bien les amis de Linden. Et allez voir Pichler. Presque tous les marbriers de Vienne ont leur boutique le long du mur du cimetière central, ça ne devrait pas être difficile de le trouver. Peut-être qu'Abs a laissé une adresse en commandant sa pierre.

Je n'aimais pas beaucoup entendre Becker organiser ainsi mon emploi du temps de la matinée, mais il me parut plus facile de faire mine d'obtempérer. Un homme qui risque la peine de mort est en droit d'exiger une certaine indulgence de la part du détective qu'il a engagé. Surtout avec une telle somme d'argent à la clé.

— Pourquoi pas ? fis-je. J'adore les enterrements.

Puis je me levai et arpentai sa cellule comme si c'était moi qui n'en pouvais plus d'être enfermé. Sans doute Becker y était-il plus habitué.

— Il y a encore une chose qui me tracasse, dis-je après avoir fait quelques pas d'un air songeur.

— De quoi s'agit-il ?

— Le Dr Liebl m'a dit que vous n'étiez dépourvu ni d'amis ni d'influence à Vienne.

— Jusqu'à un certain point.

— Dans ce cas, comment se fait-il qu'aucun de vos amis n'ait essayé de retrouver ce König ? Ou même sa maîtresse, Lotte ?

— Qui a dit qu'ils ne l'avaient pas fait ?

— Vous me racontez ça ou il faut que je vous donne une tablette de chocolat ?

Becker parla d'un ton radouci :

— Ecoutez, je ne sais pas au juste ce qui s'est passé, Bernie, et je ne veux pas que vous vous fassiez une fausse idée de la situation. Il n'y a aucune raison de supposer que...

— Épargnez-moi le baratin et tenez-vous-en aux faits.

— D'accord. Certains de mes associés, des types qui savaient ce qu'ils faisaient, se sont renseignés sur König et la fille. Ils ont fait la tournée de quelques boîtes et depuis... (il fit la grimace)... depuis on ne les a pas revus. Peut-être qu'ils m'ont doublé. Ils ont pu quitter la ville.

— Ou bien ils ont fini comme Linden, suggèrai-je.

— Qui sait ? C'est pour ça que vous êtes là, Bernie. Je vous fais confiance. Je sais le genre de type que vous êtes. Je respecte ce que vous avez fait à Minsk, vraiment. Vous n'êtes pas du genre à laisser pendre un innocent. (Il eut un sourire évocateur.) Je suis sûr que je ne suis pas le seul à faire appel à vos grands talents.

— Je me débrouille, fis-je d'un ton sec. (Je n'appréciais guère la flatterie, surtout de la part de clients tels que Becker.) Vous savez, vous méritez sans doute la corde, ajoutai-je. Même si ça n'est pas pour Linden, vous devez en avoir pas mal d'autres sur la conscience.

— J'ai pas compris ce qui se passait. Pas avant qu'il ne soit trop tard. Vous, c'est différent. Vous avez eu l'intelligence de laisser tomber quand vous aviez encore le choix. Moi, je ne l'ai jamais eu. C'était obéir aux ordres, ou être traduit devant une cour martiale et finir devant le peloton d'exécution. Je n'ai pas eu le courage de faire autre chose que ce que j'ai fait.

Je secouai la tête. A présent, ça n'avait plus d'importance.

— Peut-être que vous avez raison, dis-je.

— Vous savez bien que oui, Bernie. C'était la guerre.

Il finit sa cigarette, se leva et s'approcha de moi. Il me parla à voix basse, comme s'il ne voulait pas que Liebl entende.

— Ecoutez, je sais que c'est un boulot dangereux. Mais il n'y a que vous qui puissiez le mener à bien. Il faut travailler dans le calme et la discrétion, comme vous savez si bien le faire. Vous avez besoin d'un feu ?

J'avais laissé à Berlin le pistolet que j'avais pris au soldat russe pour ne pas me faire poisser à la frontière. Même le papier de Poroshin m'autorisant à vendre des cigarettes n'aurait pu me tirer de là. Je haussai donc les épaules.

— C'est à vous de voir, dis-je. C'est votre ville.

— A mon avis, il vous en faudrait un.

— D'accord, fis-je, mais, pour l'amour du ciel, qu'il soit net. Lorsque nous fûmes ressortis de la prison, Liebl me considéra avec un sourire sarcastique.

— Un feu, c'est ce à quoi je pense ?

— Oui. Seulement une précaution.

— La seule précaution à prendre pendant que vous serez à Vienne, c'est de vous tenir à l'écart du secteur russe. Surtout tard le soir.

Je suivis le regard de Liebl au-delà de la route, de l'autre côté du canal, qui fixait un drapeau rouge flottant dans la brise matinale.

— Plusieurs bandes de kidnappeurs travaillent pour les Russes, expliqua-t-il. Ils enlèvent tous ceux qu'ils soupçonnent d'espionnage au profit des Américains. En échange, ils obtiennent des concessions pour se livrer au marché noir à partir du secteur russe, ce qui les place hors d'atteinte de la loi. Ils ont enlevé une femme chez elle en l'emmenant roulée dans un tapis, comme Cléopâtre.

— Hum... je ferai attention de ne pas m'endormir par terre, dis-je. Maintenant expliquez-moi comment me rendre au cimetière central.

— Il se trouve en secteur britannique. Il faut prendre le 71 à partir de Schwarzenbergplatz, qui figure sur votre plan sous le nom de Stalinplatz. Impossible de la rater : elle est dominée par

une immense statue de soldat russe en libérateur. Les Viennois l'appellent le Pillard inconnu.

Je souris.

— Comme je dis toujours, Herr Doktor, nous survivrons à la défaite, mais Dieu nous garde d'une nouvelle libération.

Traudl Braunsteiner l'avait définie comme « la cité des autres Viennois ». Ce n'était pas une exagération. Le cimetière central était plus vaste et plus opulent que plusieurs villes de ma connaissance. Un Autrichien ne renoncerait pas plus à une pierre tombale convenable qu'à son bar préféré. Personne n'était trop pauvre pour s'offrir sa dalle de marbre, et pour la première fois je compris les attraits de la profession d'entrepreneur de pompes funèbres. Un clavier de piano, une muse inspirée, les premières mesures d'une valse célèbre, rien ne semblait trop compliqué aux artisans viennois, aucun vers, si ampoulé fût-il, aucune allégorie, si pesante fût-elle ne freinaient leur enthousiasme. L'immense nécropole reflétait même les divisions religieuses et politiques des vivants, avec ses sections juive, protestante, catholique, sans compter celles des quatre puissances.

Les services se succédaient sans interruption dans la chapelle de la taille d'une des merveilles du monde où s'était tenue la cérémonie funèbre du capitaine Linden. Mais j'étais en retard de quelques minutes, et le cercueil était déjà parti.

Je repérai sans difficulté le petit cortège qui suivait le corbillard en direction du carré français où le catholique capitaine Linden devait être enterré. Le temps que je le rattrape, on descendait déjà, tel un canot pneumatique dans les eaux sales d'un port, le coûteux cercueil dans la tranchée de terre brune. La famille Linden, qui se tenait par le coude comme un cordon de police anti-émeute, n'aurait pas arboré son deuil avec plus de cran s'il y avait eu des médailles à gagner.

Les hommes de la garde funéraire levèrent leurs fusils et mirent en joue les flocons qui tombaient. J'éprouvai un vif malaise lorsqu'ils tirèrent. Pendant un instant, je me revis à Minsk le jour où, me rendant à l'état-major, j'avais entendu des

coups de feu. Après avoir escaladé le talus, j'avais vu six hommes et femmes agenouillés au bord d'une fosse commune déjà emplies d'innombrables corps, dont certains encore vivants, et derrière eux un peloton de SS commandé par un jeune officier. Cet officier s'appelait Emil Becker.

— Etes-vous un de ses amis ? demanda un Américain dans mon dos.

— Non, dis-je. Je suis venu voir ce qui se passait parce que j'ai été surpris d'entendre des coups de feu dans un cimetière.

J'ignorais si l'Américain avait accompagné le cercueil ou s'il m'avait suivi depuis la chapelle. Il ne ressemblait pas à l'homme que j'avais aperçu depuis la fenêtre du bureau de Liebl. Je désignai la tombe.

— Dites-moi, qui est le...

— Un type du nom de Linden.

L'allemand est une langue difficile lorsque ce n'est pas votre langue maternelle, de sorte que je pouvais me tromper, mais il me sembla qu'il n'y avait aucune émotion dans la voix de l'Américain.

J'en avais assez vu, et m'étant assuré qu'aucun des assistants ne ressemblait, même de loin, à König – ce qui ne me surprit guère – je m'éloignai d'une allure tranquille. À ma surprise, je m'aperçus que l'Américain m'emboîtait le pas.

— La crémation ménage infiniment plus les pensées des vivants que la mise en terre, dit-il. Elle réduit en cendres des images hideuses. Pour moi, la pensée qu'un être cher va se putréfier est insupportable. Cette idée me tourmente avec la ténacité d'un ver solitaire. La mort est une épreuve suffisamment triste pour ne pas laisser en plus les asticots en faire un festin. Je sais de quoi je parle. J'ai enterré mes parents et une de mes sœurs. Mais ces sacrés catholiques, ils ne veulent pas compromettre leur chance de ressusciter. Comme si Dieu allait s'embêter avec... (il embrassa le cimetière d'un large geste du bras)... avec tout ça. Etes-vous catholique, Herr... ?

— Parfois, répondis-je. Quand j'ai peur de rater mon train ou que j'essaie de dessaouler.

— Linden adressait des prières à saint Antoine, dit l'Américain. Je crois que c'est le patron des objets perdus.

Je me demandai s'il essayait de parler par énigmes.

— J'ai jamais eu recours à ses services, dis-je.

Il me suivit sur le sentier qui menait à la chapelle. C'était une longue avenue d'arbres sévèrement taillés, dont les branches en forme de candélabres retenaient à leur extrémité de petits tas de neige ressemblant à la cire fondue des flambeaux lors d'un majestueux requiem.

L'Américain désigna une Mercedes garée à côté d'autres véhicules.

— Je vous dépose quelque part ? Je suis en voiture.

Il était vrai que je n'étais pas un catholique fervent. Tuer des hommes, même russes, n'est pas le genre de péché facile à expliquer à son Créateur. Pourtant je n'avais pas besoin de consulter saint Michel, patron des policiers, pour renifler un MP.

— Vous pouvez me déposer à la grille, si vous voulez, m'entendis-je dire.

— Bien sûr, montez.

Il ne prêta plus aucune attention à l'enterrement ni aux assistants. Il avait, en ma personne, un nouveau centre d'intérêt. Peut-être s'attendait-il à ce que je lui livre une des clés de toute cette affaire ? Je me demandai quelle aurait été sa réaction si je lui avais avoué que j'avais la même idée en tête. Et que c'était dans le vague espoir d'effectuer une telle rencontre que j'avais décidé d'assister aux funérailles de Linden.

L'Américain roulait au pas, comme s'il suivait encore le cortège, désirant sans aucun doute gagner du temps afin de découvrir qui j'étais et pourquoi j'étais là.

— Je m'appelle Shields, risqua-t-il pour m'appâter. Roy Shields.

— Bernhard Gunther, dis-je.

Je ne voyais aucune raison pour tourner autour du pot.

— Vous êtes viennois ?

— Pas de naissance.

— Où êtes-vous né, alors ?

— En Allemagne.

— Je me disais aussi que vous n'aviez pas l'air autrichien.

— Votre ami, Herr Linden, dis-je pour changer de sujet. Vous le connaissiez bien ?

L'Américain éclata de rire et sortit des cigarettes de la poche de poitrine de sa veste de sport.

— Linden ? Pas du tout. (Il saisit une cigarette entre ses lèvres et me passa le paquet.) Il s'est fait buter il y a quelques semaines. Mon chef a pensé que ça serait une bonne idée si je représentais notre département à son enterrement.

— Et de quel département s'agit-il ? m'enquis-je tout en étant presque certain de connaître déjà la réponse.

— L'International Patrol. (Il alluma sa cigarette et prit le ton d'un speaker de radio américaine pour annoncer :) Pour votre protection, appelez le A29500. (Il me tendit une pochette d'allumettes marquée du logo d'un certain Zébra Club) Une pure perte de temps, si vous voulez mon avis, de me faire déplacer pour ça.

— Ce n'est pas si loin, dis-je. Votre chef espérait peut-être que l'assassin viendrait à la cérémonie.

— Bon sang, certainement pas, fit-il en riant. Il est déjà sous les verrous. C'est plutôt que notre chef, le capitaine Clark, est à cheval sur le protocole.

Shields vira vers le sud, en direction de la chapelle.

— Seigneur, marmonna-t-il, un vrai jeu de pistes. Vous savez, Gunther, poursuivit-il, l'avenue que nous venons de quitter fait près d'un kilomètre et elle est droite comme un i. Je vous ai aperçu alors que vous étiez encore à deux cents mètres du cortège, et vous sembliez drôlement pressé de le rejoindre. (Il sourit, comme pour lui-même aurait-on dit.) Vrai ou faux ?

— Mon père est enterré tout près de la tombe de Linden. Quand j'ai entendu les salves, je me suis dit que je reviendrais à un moment plus tranquille.

— Vous avez fait tout ce chemin à pied et vous n'avez pas apporté de couronne ?

— Vous en avez apporté une, vous ? demandai-je.

— Bien sûr. Ça m'a coûté 50 schillings.

— A vous ou à votre département ?

— On avait organisé une collecte.

— Et vous me demandez pourquoi je n'ai rien apporté ?

— Allons, Gunther, fit Shields en riant. Vous vous livrez tous à un trafic ou à un autre. Vous échangez des schillings contre des

dollars, ou bien vous vendez des cigarettes au marché noir. Il m'arrive de penser que les Autrichiens gagnent plus d'argent que nous à violer la loi.

— C'est parce que vous êtes policier.

Nous sortîmes par l'entrée principale de Simmeringer Hauptstrasse et stoppâmes devant un arrêt de tramway, d'où une voiture repartait avec plusieurs hommes agrippés aux superstructures comme une portée de porcelets au ventre d'une truie.

— Vous ne voulez vraiment pas que je vous dépose en ville ? demanda Shields.

— Non, merci. Je dois voir un marbrier.

— Bon, après tout, c'est votre enterrement, fit-il en souriant avant de démarrer.

Longeant le haut mur du cimetière où, semblait-il, était établie la quasi-totalité des fleuristes et marbriers de Vienne, j'aperçus une vieille femme pathétique debout sur le trottoir. Elle tenait une modeste bougie à la main et me demanda du feu.

— Tenez, dis-je en lui donnant la pochette d'allumettes de Shields.

Elle voulut en détacher une, mais je lui dis de garder la pochette.

— Mais je ne peux pas vous la payer, dit-elle comme en s'excusant.

De même que vous pouvez prévoir qu'un homme qui attend le train va consulter sa montre, autant il ne faisait aucun doute à mes yeux que je reverrais Shields. Pourtant j'aurais aimé qu'il soit là à ce moment, afin de lui montrer cette Autrichienne qui n'avait même pas de quoi s'offrir une allumette. Comment aurait-elle pu acheter une couronne mortuaire à 50 schillings ?

Herr Joseph Pichler était un Autrichien assez typique : plus petit et plus mince que la moyenne des Allemands, avec une peau pâle et lisse, et une moustache clairsemée d'adolescent. Son regard de chien battu dans son visage étiré comme un museau lui donnait l'air d'un homme qui a abusé de ce vin bien trop jeune que les Autrichiens s'entêtent à juger buvable. Je le trouvai dans sa cour, comparant son modèle avec l'inscription qu'il avait gravée dans la pierre.

— Que le Seigneur soit avec vous, dit-il d'une voix peu amène. Je lui rendis son salut sur le même ton.

— Etes-vous Herr Pichler, le célèbre sculpteur ? demandai-je. Traudl m'avait prévenu que les Viennois adorent la flatterie et les titres ronflants.

— C'est bien moi, rétorqua-t-il en se rengorgeant. Monsieur envisage-t-il de commander une pierre ? (Il parlait comme un gardien de musée de Dorotheergasse.) Une belle dalle, peut-être ? fit-il en m'indiquant un gros bloc de marbre noir poli sur lequel étaient gravés plusieurs noms et dates en caractères passés à l'or fin. Une pièce en marbre ? Un portrait sculpté ? Une statue peut-être ?

— A vrai dire, Herr Pichler, je ne suis pas encore décidé. Je crois savoir que vous avez créé il y a quelque temps une pièce magnifique pour un ami à moi, le Dr Max Abs. Il en a été si enchanté que je vais peut-être vous commander la même chose.

— En effet, je crois me souvenir de Herr Doktor.

Pichler ôta son minuscule chapeau en forme de gâteau en chocolat et gratta le sommet de son crâne grisonnant.

— Mais je ne me rappelle plus ce qu'il m'avait demandé. Vous souvenez-vous de quoi il s'agissait ?

— Je sais seulement qu'il en a été enchanté.

— Ça ne fait rien. Peut-être que monsieur pourrait repasser demain, j'aurai probablement retrouvé le dessin de la pièce en question. Permettez-moi de vous fournir quelques explications.

Il me montra le papier qu'il avait à la main, sur lequel figurait une ébauche de pierre tombale ainsi que l'inscription décrivant le défunt comme « Ingénieur en adductions et canalisations urbaines ».

— Prenez ce client, par exemple, fit-il en frétilant à l'idée de faire partager sa passion. J'ai ici un dessin avec son nom et le numéro de la commande. Lorsque j'aurai fini sa pierre, je classerai ce dessin à part, selon la nature du travail. Je dois donc consulter mes registres pour retrouver le dessin correspondant à telle ou telle commande. Mais pour l'instant, je suis en retard pour finir ce travail et pour tout vous dire... (il se massa l'estomac)... je suis mort de fatigue. (Il haussa les épaules comme

pour s'excuser.) Ça doit être prêt demain, comprenez-vous. Et je suis à court de personnel.

Je le remerciai et le laissai à son ingénieur en adductions et canalisations urbaines. C'est sans doute le titre que se donnaient les plombiers de la ville. Quel nom fantaisiste, me demandai-je, pouvaient bien s'attribuer les détectives privés ? Accroché à l'extérieur d'un wagon de tram pour revenir en ville, j'essayai d'oublier ma position précaire en inventant quelques titres élégants pour ma profession plutôt vulgaire : adepte de la vie masculine solitaire ; agent en quête non métaphysique ; intermédiaire des perplexes et des anxieux ; avoué confidentiel des déplacés et mal placés ; quêteur de Graal sur gages ; chercheur de vérité. Ma préférence allait à ce dernier. Pourtant, au moins en ce qui concernait mon enquête actuelle, rien ne pouvait traduire mon impression de travailler pour une cause tellement perdue qu'elle aurait découragé jusqu'au plus dogmatique des tenants de la platitude de la Terre.

Tous les guides s'accordaient à dire que les Viennois vouent une aussi grande passion à la danse qu'à la musique. Mais ces guides avaient été rédigés avant la guerre, et à mon avis, leurs auteurs n'avaient jamais passé une soirée au Casanova Club de Dorotheergasse. La direction d'orchestre y ressemblait à un sauve-qui-peut général et la gesticulation sans grâce qui tenait lieu de danse rappelait les trépignements d'un ours blanc enfermé dans une cage trop petite. Pour la passion, il fallait se contenter de la vue des glaçons fondant en tintant dans son verre d'alcool.

Au bout d'une heure au Casanova, j'étais aussi aigri qu'un eunuque barbotant dans un bain tout garni de vierges. M'exhortant à la patience, je renversai la tête sur la garniture en velours et satin rouges de mon box et contemplai d'un air morose les draperies en forme de tentes accrochées au plafond. La dernière chose à faire, à moins de vouloir finir comme les deux amis de Becker (quoi qu'il en dise, j'étais presque certain qu'ils étaient morts), aurait été de faire la tournée des habitués en leur demandant s'ils connaissaient Helmut Konig ou son amie Lotte.

Malgré son aspect ridiculement prétentieux, le Casanova n'était pas le genre d'endroit qu'un ange en cavale aurait cherché à éviter. Il n'y avait pas de smoking à grosse carrure à l'entrée, personne ne paraissait transporter d'arme plus dangereuse qu'un cure-dent en argent, et le personnel faisait preuve d'un agréable empressement. Si Konig ne fréquentait plus le Casanova, ce n'était pas par peur de se faire vider les poches.

— Est-ce qu'il tourne ?

C'était une grande et splendide fille avec un de ces corps aux amples rondeurs qui ornent les fresques italiennes du XVI^e siècle : tout en poitrine, ventre et fesses.

— Le plafond, expliqua-t-elle d'un geste de son fume-cigarette.

— Pas encore, ma foi.

— Alors vous pouvez m'offrir un verre, dit-elle en s'asseyant à côté de moi.

— Je commençais à me dire que vous ne viendriez jamais.

— Je sais. Je suis le genre de fille dont vous avez toujours rêvé. Eh bien, me voilà.

Je fis signe au garçon et la laissai commander son whisky et soda.

— Je ne suis pas du genre rêveur, dis-je.

— C'est dommage, non ? rétorqua-t-elle avec un haussement d'épaules.

— Et vous, vous rêvez de quoi ?

— Allons, dit-elle en secouant ses longs cheveux bruns, vous êtes à Vienne. Ici on ne raconte pas ses rêves. On ne sait jamais, on pourrait vous révéler ce qu'ils signifient, et dans ce cas que feriez-vous ?

— On dirait presque que vous avez des choses à cacher.

— Je ne vois rien d'écrit non plus sur votre front. Presque tout le monde a quelque chose à cacher. Surtout en ce moment. Les gens cachent ce qu'ils ont dans la tête.

— En tout cas, dire son nom n'a jamais fait de mal à personne. Moi je m'appelle Bernie.

— Bernie pour Bernhard ? Comme les chiens qui portent secours aux montagnards ?

— Plus ou moins. Que je porte secours ou pas dépend de la quantité de cognac que j'ai ingurgitée. Je ne suis pas très loyal quand je suis ivre.

— J'ai jamais rencontré d'homme qui le soit. (D'un hochement de tête elle désigna ma cigarette.) Vous m'en offrez une ?

Je lui tendis mon paquet et la regardai en insérer une dans son fume-cigarette.

— Vous ne m'avez pas dit votre nom, fis-je en craquant une allumette sur mon pouce pour lui donner du feu.

— Veronika. Veronika Zartl. Enchantée. Je ne me souviens pas vous avoir vu ici. D'où êtes-vous ? Vous avez l'accent d'un pifke.

— De Berlin.

— Je m'en doutais.

— C'est gênant ?

— Pas quand on aime les pifke. Mais la plupart des Autrichiens ne les aiment pas. (Elle parlait de cette voix traînante et campagnarde qui semblait fort prisée des Viennois.) Moi, je n'ai rien contre. On me prend même parfois pour une pifke. C'est parce que je ne parle pas comme les autres Viennois. (Elle eut un petit rire joyeux.) C'est si drôle d'entendre un avocat ou un dentiste parler comme un mineur ou un conducteur de tram pour ne pas être confondu avec un Allemand. Ils vont jusqu'à forcer leur accent dans les magasins afin d'être mieux servis. Vous devriez essayer, Bernie, vous verrez comme on vous traitera différemment. C'est très facile d'imiter le viennois, vous savez. Il suffit de parler comme si vous étiez en train de mâcher quelque chose, et d'ajouter « ich » à la fin de chaque mot. Facile, pas vrai ?

Le garçon lui apporta sa commande, qu'elle considéra d'un air dédaigneux.

— Pas de glace, marmonna-t-elle.

Je laissai tomber un billet sur le plateau en argent et, sous le regard étonné de Veronika, fis signe au serveur de garder la monnaie.

— Si j'en crois le pourboire que vous avez laissé, vous avez l'intention de revenir.

— Rien ne vous échappe, hein ?

— C'est vrai ? Que vous reviendrez, je veux dire.

— Ça se pourrait. Mais est-ce tous les soirs comme ça ? Cette boîte est aussi animée qu'une cheminée sans feu.

— Attendez que ça soit plein, vous regretterez que ça ne soit plus comme maintenant.

Buvant son verre à petites gorgées, elle s'appuya au dossier de son fauteuil recouvert de velours rouge et or, caressant de sa main tendue la garniture en satin matelassée de notre box.

— Vous devriez être content de ce calme, dit-elle. Ça nous donne l'occasion de faire connaissance. Comme ces deux-là.

À l'aide de son fume-cigarette elle désigna d'un air entendu deux filles qui dansaient ensemble. Avec leurs vêtements de mauvais goût, leurs chignons et leurs colliers en strass, on aurait dit deux chevaux de cirque. Surprenant le regard de Veronika, elles sourirent et échangèrent quelques mots à voix basse.

Je les regardai exécuter quelques figures.

— Des amies à vous ?

— Pas exactement.

— Sont-elles... ensemble ? Veronika haussa les épaules.

— Elles pourraient faire semblant si vous y mettiez le prix. (Tout en expirant de la fumée par le nez elle rit d'un air malicieux.) Pour l'instant, elles donnent un peu d'exercice à leurs hauts talons, c'est tout.

— Comment s'appelle la plus grande ?

— Ibolya. Ça veut dire violette en hongrois.

— Et la blonde ?

— C'est Mitzi. (Veronika parut se hérissier en prononçant le nom de la seconde fille.) Voulez-vous leur parler ? (Elle sortit son poudrier et examina son rouge à lèvres dans le petit miroir.) Il va bientôt falloir que je parte, de toute façon. Ma mère risquerait de s'inquiéter.

— Inutile de jouer les Petit Chaperon rouge avec moi, lui dis-je. Nous savons tous les deux que votre mère ne s'en fera pas beaucoup si vous quittez le sentier pour vous enfoncer dans les bois. Quant à ces deux beautés, il n'est pas interdit d'admirer les vitrines, si ?

— Bien sûr que non, mais vous pourriez éviter de vous écraser le nez contre, surtout quand vous êtes en ma compagnie.

— Il me semble, Veronika, qu'il ne vous en faudrait pas beaucoup pour vous comporter comme une femme mariée. Et très franchement, c'est ce genre de réflexion qui pousse un homme dans un endroit comme celui-ci. (Je souris pour lui montrer que je n'étais pas fâché.) Quand je vous entends parler avec un rouleau à pâtisserie dans la voix, ça pourrait me donner envie de prendre la porte.

Elle me sourit à son tour.

— Vous avez sans doute raison, dit-elle.

— Vous savez, j'ai l'impression que ça ne fait pas longtemps que vous faites ce métier.

— Bon sang, dit-elle tandis que son sourire virait à l'aigre. Vous pensez qu'on fait ça par vocation ?

Si je n'avais pas été si fatigué, je serais resté plus longtemps au Casanova et j'aurais peut-être même ramené Veronika chez moi. Mais je me contentai de lui offrir un paquet de cigarettes en lui disant que je repasserais le lendemain.

Tard le soir, Vienne ne soutenait la comparaison avec aucune autre ville, sauf peut-être la capitale engloutie de l'Atlantide.

N'importe quel vieux parapluie restait ouvert plus longtemps que les établissements nocturnes de Vienne. Après quelques autres verres, Veronika m'avait expliqué que les Autrichiens aimaient passer leurs soirées à la maison, et que quand ils décidaient de faire la bringue, ils s'y prenaient dès 18 ou 19 heures. C'est pourquoi, alors qu'il était à peine 22 h 30, je regagnai la pension Caspian par les rues désertes, avec pour seule compagnie mon ombre et l'écho de mes pas quelque peu vacillants.

Par rapport à l'atmosphère enfumée de Berlin, l'air de Vienne semblait aussi pur qu'un matin de printemps. Pourtant la nuit était glaciale et, frissonnant malgré mon pardessus, j'accélérai l'allure, mal à l'aise dans ce silence et hanté par les mises en garde du Dr Liebl au sujet de la prédilection des Russes pour les enlèvements nocturnes.

En traversant Heldenplatz en direction du Volksgarten et, au-delà du Ring, de Josefstadt et de mon appartement, ma pensée se tourna tout naturellement vers les Russes. Même loin du secteur soviétique, il était difficile d'échapper à leur omniprésence. Le palais impérial des Habsbourg était l'un des nombreux bâtiments publics du centre-ville sous contrôle international à être occupés par l'Armée rouge. Au-dessus de la porte avait été apposée une gigantesque étoile rouge, avec en son centre un profil de Staline se découpant sur un portrait adroitement estompé de Lénine.

Alors que je longeais les ruines du Kunsthistorische, je sentis une présence derrière moi, quelqu'un qui se faufilait entre les

ombres et les tas de gravats. Je me retournai et scrutai la pénombre. Personne. Mais, une trentaine de mètres plus loin, alors que je dépassais une statue dont il ne restait plus que le torse, comme ce que j'avais vu un jour en ouvrant un tiroir de la morgue, j'entendis un bruit et, quelques secondes plus tard, vis rouler des cailloux au bas d'un grand tas de gravats.

— On se sent un peu seul ? (J'avais assez bu pour ne pas ressentir la stupidité d'une telle question. Ma voix résonna dans les ruines du musée.) Si vous venez pour visiter, je vous signale que nous sommes fermés. À cause des bombes, vous comprenez, c'est terrible les bombes. (Il n'y eut pas de réponse et je me mis à rire.) Si vous êtes un espion, vous avez de la chance. C'est la nouvelle profession à la mode. Surtout si vous êtes viennois. C'est pas moi qui l'ai dit, c'est un Russkof.

Riant tout seul, je repris mon chemin sans prendre la peine de vérifier si j'étais suivi. J'arrivais dans Mariahilferstrasse quand j'entendis à nouveau le bruit de pas derrière moi. Je m'arrêtai pour allumer une cigarette.

Comme quiconque connaissant Vienne vous le dirait, je n'avais pas emprunté le chemin le plus direct pour regagner Skodagasse. C'est aussi la réflexion que je me fis. Mais il y avait une partie de moi-même, sans doute celle la plus affectée par l'alcool, qui désirait découvrir qui me suivait et pour quelle raison.

La sentinelle américaine en faction devant la Stiftskaserne se gelait. Le soldat me suivit des yeux lorsque je passai sur le trottoir opposé de la rue déserte et je me dis qu'il reconnaîtrait peut-être en mon poursuivant un compatriote membre de la Spécial Investigations Section de la police militaire américaine. Ils étaient sans doute dans la même équipe de baseball ou de tout autre jeu auquel se livraient les Américains quand ils n'étaient pas en train de s'empiffrer ou de draguer.

Un peu plus haut dans la large rue j'aperçus à ma gauche un étroit passage couvert qui s'enfonçait entre deux maisons et, après quelques marches, rejoignait une rue parallèle. Je m'y engouffrai sans réfléchir. Vienne était peut-être dépourvue de vie nocturne, mais c'était l'endroit rêvé pour un piéton. Quelqu'un qui savait s'orienter dans ces ruelles en ruine et qui connaissait

bien ces traboules pouvait donner plus de fil à retordre à une meute de policiers que Jean Valjean à ses poursuivants.

Devant moi, mais hors de vue, quelqu'un descendait l'escalier. Devinant que mon poursuivant prendrait ces pas pour les miens, je me carrai dans un coin sombre et attendis.

Moins d'une minute après, je perçus un bruit de pas précipités mais étouffés. Les pas s'arrêtèrent à l'entrée du passage comme l'homme se demandait s'il était prudent de s'y aventurer. Entendant l'inconnu devant moi qui descendait les marches, mon poursuivant entra dans la traboule.

Je surgis de l'ombre, lui expédiai mon poing dans l'estomac si fort que je crus que j'allais devoir ramasser mes phalanges par terre et tandis que, tordu en deux sur les marches, il cherchait à reprendre son souffle, je tirai son manteau en arrière et le baissai sur ses bras pour les immobiliser. Après avoir vérifié qu'il ne portait pas d'arme, je pris son portefeuille dans sa poche intérieure et en sortis une carte d'identité. Je lus :

— Capitaine John Belinsky. 430th United States CIC. Qu'est-ce que ça veut dire ? Etes-vous un ami de M. Shields ?

L'homme finit par se redresser.

— Va te faire foutre, sale Boche, cracha-t-il avec mépris.

— Vous a-t-on ordonné de me suivre ? (Je lui balançai sa carte sur les genoux et explorai les autres compartiments du portefeuille.) Parce que dans ce cas, tu ferais mieux de demander ton transfert, Johnny. T'es pas très bon à ce petit jeu. J'ai connu des strip-teaseuses plus discrètes que toi.

Je ne découvris rien de bien intéressant : quelques dollars, des schillings autrichiens, un ticket du Yank Movie Theater, quelques timbres, une carte de l'hôtel Sacher et la photo d'une jolie fille.

— Vous avez terminé ? demanda-t-il en allemand. Je lui balançai son portefeuille.

— Joli p'tit lot que t'as là, Johnny, dis-je. Elle aussi tu l'as suivie ? Je devrais peut-être te donner une photo de moi, avec mon adresse derrière. Ça te faciliterait les choses.

— Va te faire foutre, sale Boche.

— Johnny, dis-je en remontant les marches vers Mariahilferstrasse, je parierais que tu dis ça à toutes les filles.

Je trouvai Pichler allongé sous un énorme bloc de marbre tel un mécanicien du néolithique réparant un moyeu en pierre avec les outils de sa profession, le marteau et le ciseau qu'il tenait serrés dans ses mains poussiéreuses et tachées de sang. On aurait dit que pendant qu'il gravait l'inscription dans la pierre noire, il s'était interrompu quelques instants dans sa tâche pour reprendre son souffle et tenter de déchiffrer les mots qui semblaient surgir à la verticale de sa poitrine. Pourtant aucun marbrier ne travaillait jamais dans une telle position, et Pichler ne reprendrait plus jamais son souffle. Quoique le torse humain soit une cage suffisamment solide pour contenir ces tendres et remuants animaux que sont le cœur et les poumons, il ne saurait résister à la chute d'une demi-tonne de marbre poli.

Il y avait un moyen sûr de savoir s'il s'agissait ou non d'un accident. Laissant Pichler dans la cour où il gisait, je me rendis dans son bureau.

Je n'avais qu'un vague souvenir de la méthode de classement qu'il m'avait décrite. Dans mon rayon, les avantages de la double comptabilité sont à peu près aussi utiles qu'une paire de sabots. Mais pour gérer moi-même une entreprise, si modeste fût-elle, j'avais quelque notion des méthodes contournées et fastidieuses par lesquelles on fait correspondre les détails d'un registre avec ceux d'un autre. Il ne fallait pas être grand clerc pour constater que les registres de Pichler avaient été altérés, et ce, non par quelque subterfuge de comptabilité, mais par l'arrachage pur et simple de plusieurs pages. Il suffisait d'additionner deux et deux : la mort de Pichler n'avait rien d'accidentelle.

Me demandant si le meurtrier avait pensé à emporter le dessin de la pierre tombale du Dr Max Abs, comme il l'avait fait pour les pages du registre, je retournai dans la cour pour le chercher. Je fouillai partout et, au bout d'un moment, découvris

des cartons à dessins appuyés contre un mur de l'atelier au fond de la cour. Je défis les cordons du premier carton et, redoutant d'être surpris en train de fouiller dans les papiers d'un homme écrasé par une pierre à moins de dix mètres de moi, me hâtai de passer en revue les esquisses de l'artisan. Lorsque je trouvai le dessin que je cherchais, je n'y jetai qu'un bref coup d'œil avant de le glisser dans la poche intérieure de mon manteau.

Je regagnai le centre-ville par la ligne 71, puis me rendis au café Schwarzenberg proche du terminus des trams de Kârtner Ring. Je commandai un crème et dépliai le dessin devant moi. Il était à peu près de la taille d'une double page de journal, avec le nom du client – Max Abs – inscrit en grosses lettres sur le bon de commande agrafé à l'angle supérieur droit de la feuille.

Je parcourus le texte de l'inscription :

« À LA MÉMOIRE DE MARTIN ALBERS, NÉ EN 1899, MORT EN MARTYR LE 9 AVRIL 1945. DE LA PART DE SON ÉPOUSE BIEN-AIMÉE LENI ET DE SES FILS MANFRED ET ROLF. VOICI QUE JE VAIS VOUS DIRE UN MYSTÈRE : NOUS NE MOURRONS PAS TOUS, MAIS TOUS NOUS SERONS TRANSFORMÉS, EN UN INSTANT, EN UN CLIN D'ŒIL, AU SON DE LA TROMPETTE DERNIÈRE – CAR ELLE SONNERA – ET LES MORTS RESSUSCITERONT INCORRUPTIBLES ET NOUS, NOUS SERONS TRANSFORMÉS. CORINTHIENS, 15,51-52».

L'adresse de Max Abs figurait sur le bon de commande. Toutefois, en dehors de la confirmation que le Doktor avait offert une pierre tombale à un défunt – un beau-frère peut-être ? -, et que cette pierre avait provoqué la mort de celui qui en avait gravé l'inscription, je n'étais pas plus avancé.

Le garçon, à qui de fins cheveux blancs et bouclés rejetés à l'arrière d'un crâne affligé d'un début de calvitie conféraient une sorte de halo, apporta un petit plateau en étain sur lequel reposaient mon crème et le verre d'eau avec lequel les Viennois ont coutume d'accompagner le café. Il aperçut le dessin avant que j'aie eu le temps de le rouler pour faire de la place.

— Bénis soient les endeuillés, récita-t-il avec un sourire de sympathie, car ils seront réconfortés.

Je le remerciai de sa compassion puis, le gratifiant d'un pourboire généreux, lui demandai d'où je pouvais expédier un télégramme, et où se trouvait Berggasse.

— Le Bureau central des télégraphes se trouve à Börseplatz, sur le Schottenring, m'informa-t-il. Berggasse est à deux ou trois rues de là au nord.

Une heure plus tard, après avoir envoyé mes télégrammes à Kirsten et à mon informateur Neumann, je me rendis dans Berggasse, à mi-chemin entre la prison où croupissait Becker et l'hôpital où travaillait son amie. Cette coïncidence était plus remarquable que la rue elle-même, qui semblait n'être habitée que par des dentistes et des médecins. Il ne me parut pas non plus remarquable d'apprendre, par la vieille propriétaire de l'immeuble dont Abs avait occupé l'entresol, qu'il lui avait annoncé quelques heures plus tôt son départ définitif de Vienne.

— Il m'a dit que son travail le réclamait d'urgence à Munich, m'expliqua-t-elle d'un ton rendu perplexe par ce départ précipité. Ou à côté de Munich. Il m'a dit le nom de l'endroit mais j'ai oublié.

— Ce n'était pas Pullach, par hasard ?

Elle s'efforça de prendre l'air songeur mais ne réussit qu'à paraître renfrognée.

— Je ne sais pas, finit-elle par dire. (Le nuage qui l'avait provisoirement assombrie se dissipa et elle retrouva son expression bovine.) Mais il m'a dit qu'il m'enverrait son adresse.

— A-t-il emporté toutes ses affaires ?

— Il avait presque rien. Quelques valises, c'est tout. L'appartement est meublé. (Elle fronça à nouveau les sourcils.) Vous êtes policier ou quoi ?

— Non. J'étais intéressé par l'appartement.

— Pourquoi vous ne l'avez pas dit tout de suite ? Entrez, Herr...

— Professeur, à vrai dire, rectifiai-je avec ce que je pensais être la précision scrupuleuse des authentiques Viennois. Professeur Kurtz. (Je pensais aussi que me présenter comme universitaire émoustillerait le snobisme de la propriétaire.) Le

Dr Abs et moi-même sommes des amis communs d'un monsieur König, lequel m'a appris que Herr Doktor allait prochainement libérer un très bel appartement dans cet immeuble.

Je suivis la vieille dans un vaste hall menant à une haute porte en verre. Après cette porte s'ouvrait une cour plantée d'un platane solitaire et flanquée d'un escalier en fer forgé que nous entreprîmes de gravir.

— J'espère que vous pardonneriez ma prudence, fis-je. Mais j'avoue que je ne savais pas tout à fait quel crédit accorder à l'information de mon ami. Il a beaucoup insisté sur le fait qu'il s'agissait d'un appartement tout ce qu'il y a de bien, et vous n'ignorez pas, madame, combien il est difficile aujourd'hui de trouver un logement de qualité à Vienne. Peut-être connaissez-vous Herr König ?

— Non, rétorqua-t-elle d'un ton ferme. Je pense n'avoir rencontré aucun ami du Dr Abs. C'était un monsieur très discret. Mais votre ami a raison. Vous ne trouverez pas mieux pour 400 schillings par mois. C'est un quartier très agréable. (Arrivée devant la porte de l'appartement, elle baissa la voix.) Sans aucun Juif. (Elle sortit une clé de la poche de sa veste et l'enfonça dans la serrure de l'imposante porte en acajou.) Bien sûr, il y en avait quelques-uns avant l'Anschluss. Même dans cet immeuble. Mais, à la déclaration de guerre, la plupart étaient partis.

Elle ouvrit et m'invita à entrer.

— Voilà, dit-elle avec fierté. Il y a six pièces en tout. Bien sûr, ça n'est pas aussi grand que certains appartements de cette rue, mais c'est moins cher. Et entièrement meublé, comme je vous l'ai dit.

— Charmant, fis-je en jetant un regard circulaire.

— Je n'ai pas encore eu le temps de nettoyer, fit-elle en manière d'excuse. Le docteur Abs a laissé beaucoup de choses à jeter. Remarquez que je ne le lui reproche pas. Il m'a laissé quatre semaines de loyer en guise de dédit. (Elle me montra une porte close.) Il y a encore pas mal de dégâts là-dedans. Une bombe incendiaire a explosé dans la cour quand les Russkofs sont arrivés, mais ça sera bientôt réparé.

— Ça n'a aucune importance, fis-je d'un ton magnanime.

— Bon. Je vous laisse jeter un coup d'œil par vous-même, professeur Kurtz. Vous verrez que vous vous y sentirez bien. Refermez simplement la porte en partant, et frappez chez moi quand vous aurez terminé.

Après son départ, j'explorai les pièces et constatai que pour un homme seul Abs recevait un nombre étonnant de paquets Care, ces colis de nourriture en provenance des États-Unis. Je comptai plus d'une cinquantaine de cartons vides portant les initiales distinctives et l'adresse de Broad Street, à New York, d'où ils provenaient.

Ça sentait plus les affaires juteuses que l'œuvre charitable.

Ayant terminé mon inspection, j'expliquai à la propriétaire que je cherchais quelque chose de plus grand et la remerciai de m'avoir laissé visiter. Puis je regagnai ma pension de Skodagasse.

J'y étais depuis peu lorsqu'on frappa à ma porte.

— Herr Gunther ? s'enquit un homme qui arborait des galons de sergent.

J'acquiesçai.

— Suivez-nous, je vous prie.

— Suis-je arrêté ?

— Je vous demande pardon ?

Je répétai ma question dans mon anglais hésitant. Le MP américain mâchonnait son chewing-gum avec impatience.

— On vous expliquera ça au QG. J'enfilai une veste.

— N'oubliez pas vos papiers, m'sieur, fit-il avec un sourire poli. Ça nous évitera de revenir.

— Bien sûr, fis-je en prenant mon chapeau et mon manteau. Etes-vous motorisés ou devons-nous marcher ?

— Un camion attend devant la porte.

La gérante croisa mon regard lorsque nous traversâmes la réception. A ma surprise elle n'eut pas l'air le moins du monde troublée. Peut-être avait-elle l'habitude de voir ses clients embarqués par l'IP ? Ou alors elle se disait que de toute façon ma chambre serait payée, que je dorme là ou dans une cellule.

Nous montâmes à l'arrière du camion qui, après avoir fait quelques mètres dans ma rue, tourna à droite dans Lederergasse,

dans le sens opposé au centre-ville et au quartier général de l'IMPI⁵.

— Nous n'allons pas vers Kärtnerstrasse ? demandai-je.

— Cette affaire ne concerne pas l'International Patrol, m'expliqua le sergent. Elle est sous juridiction américaine. Nous allons à la Stiftskaserne, dans Mariahilferstrasse.

— Pour voir qui ? Shields ou Belinsky ?

— On vous expliquera ça...

— ...quand on y sera, d'accord.

L'entrée en faux baroque de la Stiftskaserne, siège de la 796th Military Police, avec ses colonnes doriques en haut relief, ses griffons et ses guerriers grecs, était située, non sans incongruité, entre les deux entrées du grand magasin Tiller, et traversait un immeuble de quatre étages donnant sur Mariahilferstrasse. Nous franchîmes le porche monumental de cette entrée, contournâmes l'arrière de l'immeuble et traversâmes un terrain de manœuvres au bout duquel s'élevait la caserne.

Le camion franchit d'autres grilles, puis s'arrêta devant la caserne. Je fus conduit sous bonne escorte, après quelques volées de marches, jusqu'à un bureau inondé de lumière qui offrait une vue imprenable sur la batterie antiaérienne installée en haut d'une tour de l'autre côté du terrain de manœuvres.

Shields se leva derrière son bureau et sourit comme s'il cherchait à impressionner son dentiste.

— Entrez et asseyez-vous, me dit-il comme si nous étions de vieux amis. (Il se tourna vers le sergent.) Est-il venu de son plein gré, Gene ? Ou bien avez-vous dû le tabasser ?

Le sergent eut un petit sourire et marmonna quelque chose que je ne saisis pas. Pas étonnant que personne ne comprenne leur anglais, pensai-je : les Amerloques sont toujours en train de mâcher quelque chose.

— Vous feriez mieux de pas vous éloigner, Gene, ajouta Shields. Au cas où il faudrait lui parler fermement.

⁵ International Military Police, plus communément appelée International Patrol.

Il émit un rire bref et, tirant sur son pantalon, s'assit en face de moi, ses grosses jambes écartées comme un samouraï, sauf qu'il faisait deux fois la taille d'un Japonais.

— Tout d'abord, Gunther, je dois vous dire que nous avons aux International Headquarters un lieutenant Canfield, un vrai trou du cul d'Angliche, qui serait prêt à donner n'importe quoi au type qui l'aiderait à résoudre son petit problème : en plein secteur britannique un marbrier est mort en voulant embrasser un bloc de pierre de plusieurs centaines de kilos. Tout le monde, y compris le patron du lieutenant, croit à l'accident. Sauf le lieutenant, qui est du genre pointilleux. Il a lu tous les Sherlock Holmes et veut devenir détective après l'armée. D'après sa théorie, quelqu'un a farfouillé dans les livres de comptes du marbrier. Je ne sais pas si c'est un motif suffisant pour tuer un homme, mais je me rappelle vous avoir vu entrer dans la boutique de Pichler hier matin après l'enterrement du capitaine Linden. (Il ricana.) Eh oui, Gunther, j'étais là pour vous surveiller. Alors, qu'en dites-vous ?

— Pichler est mort ?

— Si vous me redisiez ça en marquant un peu plus de surprise, hein ? « Ne me dites pas que Pichler est mort ! » ou : « Mon Dieu, je ne peux pas croire ce que vous me dites ! » Vous n'auriez pas une idée sur ce qui lui est arrivé, par hasard, Gunther ?

Je haussai les épaules.

— Peut-être que son travail lui pesait, fis-je.

Shields la trouva bien bonne et éclata de rire. Il riait comme s'il avait pris des cours de rire dans sa jeunesse, découvrant toutes ses dents, pour la plupart gâtées, en avançant une mâchoire bleutée en forme de gant de boxe plus large que le sommet de son crâne dégarni. Comme beaucoup d'Américains, il était très expansif. Costaud et trapu, doté d'épaules de rhinocéros, il portait un complet de flanelle brun clair avec des revers tranchants comme des hallebardes. Sa cravate était si large qu'elle aurait pu servir de marquise à une terrasse de café et ses chaussures étaient de lourdes Oxford marron. Les Américains avaient la même passion pour les chaussures solides

que les Russkofs pour les montres. La seule différence, c'est qu'en général ils les achetaient dans des magasins.

— En toute franchise, je me fous des problèmes de ce lieutenant comme de ma première chemise, continua-t-il. Que les Anglais se démerdent tout seuls. Toutefois, vous avez intérêt à coopérer avec nous. Vous n'avez peut-être rien à voir avec la mort de Pichler, mais je suis sûr que vous n'avez aucune envie de perdre une journée entière à l'expliquer au lieutenant Canfield. En revanche, si vous m'aidez je vous aiderai : j'oublierai que je vous ai vu entrer dans la boutique de Pichler. Est-ce que vous comprenez ce que je vous dis ?

— Vous vous exprimez très bien en allemand, dis-je.

J'étais pourtant décontenancé par la façon venimeuse qu'il mettait à respecter notre accent. Il attaquait les consonnes avec une violence théâtrale, comme si l'allemand ne pouvait qu'exprimer la cruauté.

— Je suppose qu'il est inutile de vous dire que je ne sais absolument rien de ce qui est arrivé à Herr Pichler ?

Shields haussa les épaules d'un air désinvolte.

— Je vous l'ai dit, c'est le problème des Anglais, pas le mien. Vous êtes peut-être innocent. Mais je vous le répète, vous aurez beaucoup de mal à convaincre les Anglais. Pour eux, tous les Boches sont des nazis.

J'écartai les mains d'un air impuissant.

— Mais comment pourrais-je vous aider ?

— Eh bien, quand j'ai appris qu'avant d'assister à l'enterrement du capitaine Linden vous aviez rendu visite à son meurtrier dans sa prison, je dois dire que je n'ai pas pu refréner ma curiosité naturelle. (Son ton se fit plus incisif.) Allons, Gunther. Je veux savoir ce que vous trafiquez avec Becker.

— Je suppose que vous connaissez sa version des choses ?

— Par cœur.

— Eh bien, Becker y croit dur comme fer. Il me paie pour enquêter. Et prouver qu'il dit vrai.

— Vous enquêtez, dites-vous ? En quelle qualité ?

— En qualité de détective privé.

— Un privé ? Tiens, tiens.

Il se pencha en avant et, saisissant un pan de ma veste, en éprouva le tissu entre le pouce et l'index. Il avait de la chance qu'aucune lame de rasoir ne soit cousue dans ce revers-ci.

— Non, j'y crois pas. Vous êtes pas assez cradingue.

— Cradingue ou pas, c'est pourtant la vérité. (Je sortis mon portefeuille et lui montrai ma carte d'identité, puis mon ancienne plaque.) Avant la guerre je travaillais dans la police criminelle de Berlin. Comme vous le savez, Becker en faisait aussi partie. C'est là que nous nous sommes connus. (Je sortis mon paquet de cigarettes.) Ça ne vous dérange pas si je fume ?

— Allez-y, mais que ça ne vous empêche pas de parler.

— Après la guerre, je n'ai pas voulu réintégrer la police. C'était infesté de communistes, vous comprenez. (Je le caressais dans le sens du poil : je n'avais jamais rencontré un seul Américain ayant de la sympathie pour les communistes.) Alors j'ai monté ma propre affaire. En fait, le travail n'était pas nouveau pour moi puisque j'avais déjà travaillé en indépendant au milieu des années trente. Il y a tellement de personnes déplacées depuis la guerre que beaucoup de gens avaient besoin de policiers honnêtes. Malheureusement, à cause des Russes, c'est une espèce plutôt rare à Berlin.

— Ouais, c'est la même chose ici. Sous prétexte qu'ils sont arrivés les premiers, les Russes ont placé des hommes à eux à la tête de la police. À tel point que le gouvernement autrichien a été obligé de solliciter le chef des pompiers de Vienne quand ils ont voulu nommer un type propre au poste de vice-président de la police. (Il secoua la tête.) Ainsi vous êtes un vieux collègue de Becker. Ça m'en bouche un coin. Bon sang, quel genre de flic était-il ?

— Le genre tordu.

— Pas étonnant que ce pays soit dans un tel bordel. Je suppose que vous étiez aussi dans la SS ?

— Pas longtemps. Quand j'ai su ce que faisaient les SS, j'ai demandé mon transfert au front. Il y avait des gens qui réagissaient, croyez-moi.

— Pas beaucoup. Votre ami n'a pas réagi, lui.

— Ce n'est pas exactement un ami.

— Alors pourquoi avez-vous accepté de l'aider ?

— J'avais besoin d'argent. Je voulais aussi m'éloigner de ma femme pendant quelque temps.

— Ça vous ennuerait de me dire pourquoi ?

Je me tus un instant, le temps de me rendre compte que c'était la première fois que j'en parlais.

— Elle voit quelqu'un d'autre. Un officier de chez vous. Je me suis dit que, si je m'absentais, elle comprendrait ce qui était le plus important, son mariage ou son schâtzi.

Shields hocha la tête et émit un grognement de sympathie.

— Je suppose que vos papiers sont en règle ?

— Bien sûr.

Je les lui tendis et le regardai examiner ma carte d'identité et ma carte rose.

— Je vois que vous avez traversé la zone russe. Pour un type qui n'aime pas les Popovs, vous devez avoir d'excellents contacts à Berlin.

— Quelques contacts malhonnêtes, oui.

— Des Russes malhonnêtes ?

— Vous en connaissez d'autres ? Bien sûr que j'ai dû graisser quelques pattes, mais les papiers sont authentiques.

Shields me les rendit.

— Avez-vous votre Fragebogen sur vous ?

Je sortis mon certificat de dénazification de mon portefeuille et le lui remis. Il n'y jeta qu'un bref coup d'œil, peu désireux de se coltiner les 133 questions et réponses qui y figuraient.

— Blanchi, hein ? Comment se fait-il que vous n'ayez pas été arrêté ? Tous les SS étaient automatiquement arrêtés.

— J'ai fini la guerre dans l'armée. Sur le front russe. Et comme je vous l'ai dit, j'avais demandé à quitter la SS.

Shields grogna et me rendit le Fragebogen.

— J'aime pas les SS, grommela-t-il.

— Moi non plus.

Shields examina le gros anneau disgracieux passé à l'un de ses doigts manucures.

— Nous avons vérifié les déclarations de Becker, dit-il. Ça ne tient pas debout.

— Je ne suis pas d'accord.

— Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

— Croyez-vous qu'il me proposerait 5 000 dollars pour trouver les preuves d'une histoire inventée ?

— Cinq mille dollars ? fit Shields en émettant un petit sifflement.

— Ça les vaut s'il s'agit d'éviter la corde.

— Bien sûr. Mais vous aurez du mal à prouver qu'il était ailleurs au moment où on lui a mis la main dessus. Ou à persuader le juge que ses amis ne nous ont pas canardés. Ou qu'il n'était pas en possession de l'arme qui a tué Linden. Vous avez d'autres idées brillantes dans ce genre ? Comme celle qui vous a conduit chez Pichler ?

— Becker se souvenait d'avoir entendu le nom de Pichler chez Reklau & Werbe Zentrale.

— Qui en aurait parlé ?

— Le Dr Max Abs.

Shields hocha la tête. Il connaissait le nom.

— À mon avis c'est lui qui a tué Pichler, poursuivis-je. Il est sans doute allé le voir peu de temps après ma première visite, et Pichler lui aura raconté que quelqu'un se prétendant de ses amis l'avait interrogé à son sujet. Peut-être que Pichler lui a dit que je devais repasser ce matin. Abs l'a alors éliminé puis a emporté les pages des livres de compte où figuraient ses coordonnées. Du moins l'a-t-il cru, parce que j'ai retrouvé son adresse. J'y suis arrivé trop tard, il venait de filer. D'après sa logeuse, il est en route pour Munich à l'heure qu'il est. Vous savez, Shields, je pense que ça serait une bonne idée d'envoyer quelqu'un l'attendre à la gare.

— Peut-être bien, fit-il en caressant sa mâchoire mal rasée.

Il se leva, passa derrière son bureau et décrocha un téléphone pour donner quelques coups de fil, mais avec un accent et un vocabulaire qui me les rendirent incompréhensibles. Il raccrocha et jeta un coup d'œil à sa montre.

— Le train met onze heures et demie pour arriver à Munich. On a tout notre temps pour lui préparer une petite réception.

Le téléphone sonna. Shields prit l'appel et me regarda, la bouche ouverte et le regard fixe, comme s'il n'avait pas cru grand-chose de mon histoire. Mais quand il raccrocha, il souriait.

— Tout à l'heure j'ai appelé le Berlin Documents Center, dit-il. Vous savez ce que c'est, bien sûr. Linden y travaillait.

J'acquiesçai.

— Je leur ai demandé s'ils avaient quelque chose sur ce Max Abs. Ce sont eux qui viennent de me rappeler. Abs était bien dans la SS. Il n'est pas recherché pour des crimes précis, mais c'est une coïncidence étonnante, vous ne trouvez pas ? Vous, Becker, Abs, tous des anciens de la petite corporation de Himmler.

— Pure coïncidence, fis-je d'un air las. Shields se rassit.

— Vous savez, je suis tout prêt à croire que Becker a juste été l'exécutant du meurtre de Linden. Et que votre organisation voulait l'éliminer parce qu'il avait découvert quelque chose.

— Tiens ? fis-je sans grand enthousiasme pour cette théorie. Et de quelle organisation voulez-vous parler ?

— Le Réseau Loup-Garou. Je m'entendis éclater de rire.

— Cette vieille légende de la Cinquième colonne nazie ? Les fanatiques qui seraient entrés dans la clandestinité pour mener la guérilla contre nos vainqueurs ? Vous plaisantez, Shields.

— Vous n'y croyez pas ?

— Ça serait un peu tard pour s'y mettre, non ? La guerre est finie depuis presque trois ans. Vous autres Américains avez baisé assez de nos femmes pour savoir qu'on n'a jamais eu l'intention de vous égorger dans votre lit. Les Loups-Garous... (Je secouai la tête d'un air affligé.) Je pensais même que c'était une histoire montée de toutes pièces par vos services de renseignements. Je n'ai jamais cru une seule seconde que quiconque allait gober ça. Écoutez, peut-être bien que Linden avait découvert des choses sur certains criminels de guerre, et qu'ils ont voulu le faire taire. Mais pas les Loups-Garous ! Essayons de trouver quelque chose de plus original, vous ne croyez pas ?

J'allumai une autre cigarette et regardai Shields hocher la tête en réfléchissant à ce que je venais de dire.

— Que vous a raconté le Berlin Documents Centre à propos du travail de Linden ? ajoutai-je.

— Officiellement, il n'était que l'officier de liaison du Crowcass, le Central Registry of War Crimes and Security Suspects de l'armée américaine. Ils soutiennent que Linden était

juste un administratif sans contact avec le terrain. Remarquez, s'il travaillait dans le renseignement, il ne faut pas espérer qu'on nous dise la vérité. Ces types ont plus de secrets que la surface de Mars.

Il se leva et alla à la fenêtre.

— L'autre jour, j'ai vu un rapport affirmant que deux Autrichiens sur mille espionnaient pour le compte des Russes. Or cette ville compte 1,8 million d'habitants, Gunther. Ce qui veut dire que si l'oncle Sam dispose d'autant d'espions qu'eux, il y en a 7 000 qui se baladent devant ma porte. Sans parler des Français et des Anglais. Ni de la police viennoise, c'est-à-dire la police politique dirigée par les cocos, pas la police nationale, bien qu'elle soit tout autant infiltrée par les communistes. Et il y a quelques mois, pour couronner le tout, la police nationale hongroise a envoyé des hommes à Vienne pour enlever ou éliminer sur place des Hongrois dissidents.

Shields se détourna de la fenêtre et revint vers sa chaise. Il en serra le dossier comme s'il allait me la fracasser sur le crâne, mais se contenta de pousser un profond soupir.

— Ce que je veux dire, Gunther, c'est que cette ville est pourrie. On m'a dit que Hitler prétendait que c'était une perle. Peut-être, mais une perle jaunâtre et usée comme la dernière dent d'un chien mort. Franchement je vois pas plus de beauté à cette ville que du bleu quand je pisse dans le Danube.

Shields se pencha vers moi et me mit debout en me saisissant par les revers de ma veste.

— Vienne me déçoit, Gunther, et me déprime. Alors un conseil, mon vieux : ne me décevez pas. Si vous découvrez quelque chose que je devrais savoir et que vous me le cachez, je me mettrai en rogne pour de bon. Je vois une bonne centaine de raisons de vous virer de la ville à coups de pompe dans le cul, même quand je suis bien luné comme c'est le cas en ce moment. Est-ce bien clair ?

— Comme du cristal. (J'écartai ses mains et lissai les épaules de ma veste. Avant d'atteindre la porte, je me retournai :) Cette coopération avec la Police militaire américaine implique-t-elle qu'on va cesser de me filer ?

— Quelqu'un vous suit ?

— Me suivait. Jusqu'à ce que je lui donne une leçon hier soir.

— C'est une ville bizarre, Gunther. Peut-être un pédé qui vous a à la bonne.

— C'est sans doute pour ça que j'ai cru qu'il était de chez vous.

Un Américain nommé John Belinsky.

Shields nia de la tête avec de grands yeux innocents.

— Jamais entendu parler. Je jure devant Dieu que je ne vous fais pas filer. Si c'est vrai, ça vient d'ailleurs que de ce bureau. Vous savez ce que vous devriez faire ?

— Non, mais je suis curieux de l'entendre.

— Rentrez à Berlin. Vous n'avez rien à faire ici.

— Je pourrais l'envisager, sauf que je n'ai rien à faire là-bas non plus. Je vous ai dit que c'était une des raisons pour lesquelles j'étais venu à Vienne, vous vous souvenez ?

J'arrivai tard au Casanova Club. La boîte était pleine de Français qui avaient bu tout ce qu'il faut pour être vraiment saouls. Veronika avait raison : je préférais le Casanova quand il était calme. Ne la voyant nulle part parmi la foule, je demandai au garçon à qui j'avais laissé la veille un si généreux pourboire s'il l'avait vue.

— Elle était là il y a à peine un quart d'heure, dit-il. Je crois qu'elle est allée au Koralle, monsieur. (Il baissa la voix et avança la tête vers moi.) Elle n'aime pas beaucoup les Français. A vrai dire, moi non plus. Les Anglais, les Américains, même les Russes, ça va, on peut respecter des soldats qui nous ont battus. Mais les Français ? Ce sont des salauds. Croyez-moi, monsieur, j'en ai la preuve tous les jours sous les yeux. Je vis dans le 15^e Bezirk, en secteur français. (Il lissa la nappe.) Que désire boire monsieur ?

— Je crois que je vais aller jeter un coup d'œil au Koralle. Où est-ce ?

— Dans le 9^e Bezirk, monsieur. Dans Porzellangasse, qui donne sur Berggasse, juste à côté de la prison de la police. Savez-vous où elle se trouve ?

— Je commence à le savoir, fis-je en riant.

— Veronika est une bonne fille, ajouta le serveur. Pour une entraîneuse.

Venue de l'est et du secteur russe, la pluie tombait sur le centre-ville. Transformée en grêle par l'air glacial de la nuit, elle cinglait les visages des quatre membres de l'IP qui s'arrêtèrent devant le Casanova. Après avoir salué le portier d'un hochement de tête, mais sans prononcer un mot, ils me croisèrent et pénétrèrent dans l'établissement afin de s'assurer qu'il n'y régnait pas ce désordre particulier que provoquent les militaires en proie au désir sexuel le plus brutal, exacerbé encore par le fait

de se trouver en pays étranger, les poches bourrées de cigarettes et de chocolat, au milieu de femmes affamées.

Arrivé au Schortenring qui m'était désormais familier, je rejoignis Währinger Strasse et poussai vers le nord, traversant Rooseveltplatz sur laquelle la clarté lunaire projetait les ombres jumelles des deux clochers de Votivkirche qui, en dépit de sa hauteur de gratte-ciel, avait survécu aux bombes. Pour la seconde fois de la journée, je m'apprêtais à emprunter Berggasse lorsque j'entendis crier au secours dans les ruines d'un grand bâtiment de l'autre côté de la rue. Me disant que ça n'était pas mes affaires, je ne m'arrêtai qu'un bref instant. J'allais repartir lorsque le même appel se fit entendre. Cette voix de contralto me disait quelque chose.

Un frisson d'appréhension me parcourut et j'obliquai en direction des ruines. Un grand tas de gravats avait été repoussé contre le mur ventru de l'immeuble, de sorte qu'après l'avoir escaladé, j'eus, de l'embrasure d'une fenêtre béante, une vue plongeante sur une salle en demi-cercle de la taille d'un petit théâtre.

Dans la clarté de la lune, j'aperçus, contre le mur opposé, trois silhouettes en train de lutter. Deux soldats russes crasseux, vêtus d'uniformes déchirés, essayaient avec de gros rires d'arracher les vêtements d'une femme. Je sus qu'il s'agissait de Veronika avant même qu'elle ne tourne son visage à la lumière. Elle cria et fut violemment giflée par le soldat qui tenait ses bras et les deux pans écartés de sa robe que son camarade venait de déchirer, agenouillé sur ses orteils.

— Pakazhitye, dushka (Fais-moi voir, chérie), gloussa ce dernier en abaissant les sous-vêtements de Veronika sur ses genoux tremblants. (Il s'assit sur les talons pour admirer sa nudité.) Prye-krasnaya (Joli), remarqua-t-il comme s'il détaillait un tableau. (Il enfonça alors la tête dans sa toison.) Vkoosnaya, tozhe (Et ça sent bon, en plus), grogna-t-il.

Le Russe abandonna sa proie et tourna la tête en entendant le bruit de mes pas parmi les débris qui jonchaient le sol. Voyant le tuyau de plomb que je tenais dans une main, il se mit debout à côté de son ami, qui poussa la jeune fille à l'écart.

— Veronika, sauve-toi ! criai-je.

Sans attendre son reste, elle attrapa son manteau et voulut courir vers une fenêtre. Mais le Russe qui avait renflé son intimité n'était pas d'accord et la retint par les cheveux. Au même instant, j'abattis mon tuyau sur sa tête d'abruti. Le choc produisit un son mat et les vibrations provoquées par la puissance du coup m'insensibilisèrent pratiquement la main. La pensée que j'avais frappé trop fort me traversait l'esprit lorsque je reçus un violent coup de pied dans les côtes, puis un genou au bas-ventre. Le tuyau tomba parmi les gravats et je sentis le goût du sang dans ma bouche pendant que je l'y accompagnais au ralenti. Je remontai les genoux contre ma poitrine et serrai les dents, m'attendant à ce que mon adversaire m'expédie à nouveau son brodequin dans les côtes et me finisse pour le compte. Mais j'entendis un son métallique semblable à celui d'une machine à riveter, et le coup de pied passa bien au-dessus de ma tête. La jambe suspendue en l'air, l'homme vacilla quelques instants comme un danseur ivre avant de s'effondrer à côté de moi, proprement trépané d'une balle en plein front. Je grognai et fermai les yeux. Quand je les rouvris et me hissai sur un coude, je découvris un troisième homme accroupi devant moi qui, pendant quelques secondes terrifiantes, pointa sur mon visage le canon de son Luger muni d'un silencieux.

— Alors, petit Fritz ? fit-il avant de me gratifier d'un grand sourire en m'aidant à me relever. J'avais l'intention de vous administrer une correction, mais j'ai l'impression que ces deux Popovs m'ont épargné le travail.

— Belinsky, fis-je la respiration sifflante. Vous jouez les anges gardiens ?

— Ouais. C'est un boulot qui me va au poil. Rien de cassé, petit Boche ?

— J'aurais moins mal à la poitrine si je m'arrêtais de fumer. Sinon ça va. Bon sang, je ne vous ai pas vu venir.

— Vraiment ? Alors, j'ai fait des progrès. Après ce que vous m'avez dit sur ma méthode de filature, j'ai potassé un bouquin là-dessus. Je me suis déguisé en nazi pour que vous ne me reconnaissiez pas.

Je jetai un regard circulaire.

— Où est partie Veronika ?

— Vous voulez dire que vous connaissez cette dame ? (Il s'approcha du soldat que j'avais assommé et qui gisait sans connaissance.) Moi qui croyais avoir affaire à un Don Quichotte.

— Je l'ai rencontrée hier soir.

— Donc juste avant que nous fassions connaissance. Belinsky regarda un moment le soldat inerte, puis pointa son Luger sur sa nuque et appuya sur la détente.

— Elle est dehors, déclara-t-il sans plus d'émotion que s'il venait de tirer sur une canette de bière.

— Merde, lâchai-je, effaré par son insensibilité. Vous auriez été parfait dans un groupe d'action.

— Quoi ?

— Je disais que j'espérais que je ne vous avais pas fait rater votre tram hier soir. Étiez-vous obligé de le tuer ?

Il haussa les épaules et entreprit de dévisser le silencieux de son Luger.

— Mieux vaut deux morts qu'un survivant qui témoigne devant un tribunal. Croyez-moi, je sais de quoi je parle. (Il repoussa la tête du mort du bout de sa chaussure.) De toute façon personne ne s'en inquiétera. Ce sont des déserteurs.

— Comment le savez-vous ?

Belinsky me montra deux ballots de vêtements et de matériel posés près de la porte, à côté d'un feu éteint et des restes de repas.

— Ils devaient se planquer ici depuis quelques jours. Je suppose qu'ils s'ennuyaient et qu'ils avaient envie d'une... (il chercha le mot en allemand puis, secouant la tête, il termina sa phrase en anglais :)... d'une chatte. (Il remit le Luger dans son étui et glissa le silencieux dans la poche de son manteau.) Si on les retrouve avant que les rats les aient bouffés, les flics locaux penseront que c'est un coup du MVD. Mais je joue les rats gagnants. Vienne possède les plus gros rats que vous ayez jamais vus. Ils sortent des égouts. Au fait, vu l'odeur de ces deux Russkofs, ça ne m'étonnerait pas qu'ils y aient passé quelque temps eux aussi. Le collecteur principal fait surface dans Stadt Park, en secteur russe, non loin de la Kommendatura soviétique. (Il se dirigea vers la fenêtre.) Venez, petit Boche, on va essayer de retrouver votre fiancée.

Veronika se tenait un peu plus loin dans Währinger Strasse, prête à décamper dans l'éventualité où ce seraient les deux Russes qui ressortiraient des ruines.

— Quand j'ai vu votre ami vous rejoindre, j'ai attendu de voir ce qui allait se passer.

Elle avait boutonné son manteau jusque sous le menton et, à part une éraflure sur la joue et les larmes qui lui gonflaient les yeux, elle n'avait pas l'air d'une fille qui vient d'échapper de justesse à un viol. Elle tourna un regard interrogateur vers le bâtiment en ruine.

— Ne vous inquiétez pas, dit Belinsky. Ils ne nous ennueront plus.

Quand Veronika eut fini de me remercier de l'avoir sauvée, et de remercier Belinsky de m'avoir sauvé, nous la raccompagnâmes jusqu'à l'immeuble lézardé où elle vivait dans Rotenturmstrasse. Là, elle nous remercia encore une fois et nous proposa de monter chez elle, proposition que nous déclinâmes. Ce n'est qu'après que je lui eus promis de passer la voir le lendemain matin qu'elle accepta de fermer sa porte et d'aller se coucher.

— Vous avez l'air de quelqu'un qui boirait volontiers un verre, me dit Belinsky. Permettez-moi de vous inviter. Le Renaissance est à deux pas. C'est un endroit tranquille où nous pourrions parler.

Situé dans Singerstrasse, tout près de la cathédrale Saint-Etienne en cours de restauration, le Renaissance était une imitation de taverne hongroise agrémentée de musique tzigane. C'était le genre d'établissement que les fabricants de puzzles aiment représenter sur leurs jeux et que les touristes adorent, mais je le trouvais un tantinet artificiel pour mes goûts simples et mon humeur sombre. Mais, comme Belinsky me l'expliqua, le café avait un atout : on y servait un excellent csereszne, un alcool hongrois à base de cerises. Pour un homme qui venait de se faire enfoncer les côtes à coups de pied, il était encore meilleur que Belinsky ne l'avait dit.

— C'est une chouette fille, dit-il, mais à Vienne elle devrait faire plus attention. Vous aussi d'ailleurs. Si vous avez l'intention

de jouer les Errol Flynn, vous devriez vous trimbaler avec autre chose que du poil aux aisselles.

— Vous avez raison, dis-je. Mais c'est bizarre pour un flic de me dire ça, non ? Le port d'armes n'est autorisé que pour le personnel allié.

— Qui a dit que j'étais flic ? rétorqua-t-il avant de secouer la tête. Je suis du CIC. Le Counter Intelligence Corps. Les MP ne savent rien de nos activités.

— Vous espionnez ?

— Non, on est les détectives d'hôtels de l'oncle Sam, en quelque sorte. On ne forme pas d'espions, on en attrape. Des espions et des criminels de guerre.

Il nous resservit du csereszne.

— Alors pourquoi me suivez-vous ?

— Difficile à dire, en vérité.

— Je vais vous trouver un dictionnaire d'allemand. Belinsky sortit une pipe déjà bourrée de sa poche et l'alluma.

— J'enquête sur le meurtre du capitaine Linden, dit-il.

— Quelle coïncidence. Moi aussi.

— Nous essayons de découvrir la raison pour laquelle il est venu à Vienne. Il était très discret sur son travail. Il agissait seul la plupart du temps.

— Appartenait-il aussi au CIC ?

— Oui. Il était du 970^e, basé en Allemagne. Moi je suis au 430^e. Nous sommes cantonnés en Autriche. Raison de plus pour nous prévenir de son arrivée dans notre secteur.

— Il ne vous a même pas envoyé de carte postale ?

— Pas un mot. Il n'avait sans doute aucune raison avouable de se trouver à Vienne. S'il travaillait sur une affaire concernant l'Autriche, il aurait dû nous en faire part. (Belinsky souffla un nuage de fumée qu'il chassa de devant son visage.) Il était ce qu'on pourrait appeler un détective de bureau. Un intellectuel. Un type que vous pouviez lâcher dans une pièce bourrée de dossiers avec pour tâche de dénicher l'ordonnance délivrée à Himmler par son opticien. Un seul problème, il était si brillant qu'il ne gardait aucune note sur les affaires qu'il suivait. (Belinsky se tapota le front du tuyau de sa pipe.) Il emmagasinait tout là-dedans. Ce qui nous complique singulièrement la tâche

pour découvrir sur quel coup il était qui lui a valu de manger du plomb.

— Vos MP pensent que les Loups-Garous y sont pour quelque chose.

— C'est ce qu'on m'a dit. (Il inspecta les braises rougeoyantes dans le fourneau de sa pipe en cerisier avant d'ajouter :) À vrai dire, tout le monde tâtonne dans cette affaire. C'est d'ailleurs là que vous entrez dans ma vie. Voyez-vous, nous nous sommes dit qu'en tant que natif du pays, ou à peu près, vous dégoteriez peut-être quelque chose qu'il nous aurait été impossible d'obtenir. Dans ce cas, j'aurais fait bénéficier la cause démocratique du fruit de vos efforts.

— Une enquête par procuration, hein ? Ça ne serait pas la première fois. Je ne voudrais pas vous décevoir, mais je suis moi-même en plein brouillard.

— Peut-être que non. Après tout, vous avez déjà réussi à faire assassiner le marbrier. Pour moi, c'est un succès. Ça veut dire que vous avez fichu quelqu'un en colère, petit Fritz.

Je souris.

— Vous pouvez m'appeler Bernie.

— À mon avis, Becker ne vous aurait pas mis dans son jeu sans vous balancer quelques bonnes cartes. Le nom de Pichler était sans doute l'une d'entre elles.

— Vous avez peut-être raison, concédai-je, mais je ne parierais pas ma chemise avec la main que j'ai.

— Si vous me laissiez voir ?

— Pourquoi ?

— Je vous ai sauvé la vie, petit Boche, grogna-t-il.

— Trop sentimental. Soyez plus pratique.

— Bon, peut-être que je peux vous aider ?

— Voilà qui est mieux. Beaucoup mieux.

— De quoi avez-vous besoin ?

— Il est plus que probable que Pichler a été assassiné par un homme nommé Abs, Max Abs. Selon les MP, il a été SS, mais sans faire de zèle. Bref, il a pris le train pour Munich cet après-midi et les MP lui ont préparé un comité d'accueil. Ils doivent me tenir au courant. En attendant, je cherche à en apprendre un peu plus sur Abs. Pour commencer, j'aimerais savoir qui est ce type.

(Je sortis l'esquisse de la pierre tombale de Martin Albers commandée à Pichler et l'étais sur la table devant Belinsky.) Si j'arrive à savoir qui était ce Martin Albers et pourquoi Max Abs lui a offert une pierre tombale, je serai tout près de découvrir pourquoi Abs a jugé nécessaire de tuer Pichler avant qu'il puisse me parler.

— Qui est ce Max Abs ? Que fait-il ?

— Il a travaillé un temps pour une entreprise de publicité ici à Vienne. L'entreprise que dirigeait König. König est l'homme qui a demandé à Becker de passer des dossiers à travers la Ligne verte. Des dossiers destinés à Linden.

Belinsky hocha la tête.

— Bon, je vous livre une autre carte, dis-je. König avait une amie nommée Lotte qu'on voyait souvent au Casanova. Il est possible que ce soit une entraîneuse, je ne le sais pas encore. Des amis de Becker ont essayé de la retrouver là-bas ainsi que dans d'autres endroits. Ils ne sont jamais rentrés pour le thé. Mon idée est de mettre Veronika sur le coup. Je m'étais dit qu'il valait mieux que je fasse d'abord connaissance. Mais maintenant qu'elle m'a vu sur mon destrier blanc avec ma cotte de mailles du dimanche, on peut sauter cette étape.

— Et si elle ne connaît pas Lotte ? Qu'est-ce que vous faites ?

— Vous avez une meilleure idée ? Belinsky haussa les épaules.

— Je dois admettre que votre plan n'est pas mauvais, dit-il.

— Poursuivons. Abs et Eddy Holl, qui était le contact de Becker à Berlin, travaillent au profit de la Compagnie pour la mise en valeur des industries du sud de l'Allemagne, une entreprise basée à Pullach, près de Munich. Vous devriez vous renseigner sur cette boîte. Et essayer de savoir pourquoi Abs et Holl se sont installés là-bas.

— Ils ne seraient pas les premiers Fritz à s'établir en secteur américain, dit Belinsky. Avez-vous remarqué que les relations avec nos alliés communistes se sont quelque peu tendues ces derniers temps ? Selon nos informations, les Soviétiques ont commencé à couper les routes reliant les parties orientale et occidentale de Berlin. Mais je verrai ce que je peux faire, ajouta-t-il avec un manque d'enthousiasme manifeste. C'est tout ?

— Juste avant mon départ de Berlin, je suis tombé sur un couple de chasseurs de nazis, les Drexler. Linden leur apportait des colis Care. Ça ne m'étonnerait pas qu'ils aient travaillé pour lui : tout le monde sait que le CIC rémunère ses informateurs avec ces colis. Il serait utile de savoir sur quelle piste ils étaient.

— Ne serait-ce pas plus simple de le leur demander ?

— Ça ne servirait pas à grand-chose. Ils sont morts. On a glissé un plateau de cristaux de Zyklon-B sous leur porte.

— Donnez-moi quand même l'adresse, dit Belinsky en sortant crayon et calepin.

Il nota l'adresse, puis fit la moue en se frottant le menton. Il avait un visage incroyablement large, avec d'épais sourcils en arc de cercle et un nez semblable au crâne d'un petit animal prolongé par deux rides qui, ajoutées à un menton carré et à des narines obliques, dessinaient un heptagone presque parfait : l'impression générale était celle d'une tête de bélier posée sur un socle en V.

— Vous aviez raison, dit-il. Ce n'est pas une main bien fameuse. Mais elle est meilleure que celle que j'avais.

La pipe serrée entre les dents, il croisa les bras et contempla son verre. Je ne sais pas si c'était la boisson qu'il avait choisie, ou ses cheveux, plus longs que la coupe en brosse adoptée par la plupart de ses compatriotes, mais il ne ressemblait pas du tout à un Américain.

— D'où êtes-vous ? lui demandai-je au bout d'un moment.

— De Williamsburg, dans l'Etat de New York.

— Be-lin-sky, fis-je en détachant les syllabes. Drôle de nom pour un Américain.

U haussa les épaules.

— Je suis le premier Américain de ma famille. Mon père était originaire de Sibérie. Sa famille a émigré pour échapper aux pogroms tsaristes. Parce que vous savez, la tradition antisémite des Russkofs n'a rien à envier à la vôtre. Irving Berlin s'appelait Belinsky avant qu'il change de nom. Pourtant ça n'était pas pire qu'un nom teuton comme Eisenhower, n'est-ce pas ?

— C'est vrai.

— À propos de noms, si vous rencontrez quelqu'un de la MP, il serait préférable de ne pas mentionner le CIC, ni notre

rencontre. Ils ont bousillé un de nos réseaux récemment. Le MVD avait volé des uniformes de MP américains au QG du bataillon, à la Stiftskaserne. Ils les ont revêtus et ont demandé aux MP du 19^e Bezirk de les aider à arrêter un de nos meilleurs informateurs viennois. Quelques jours plus tard un autre de nos informateurs nous a appris que cet homme était interrogé au quartier général du MVD dans Mozartgasse. Il a été exécuté. Après avoir parlé et donné plusieurs noms.

» Ça a fait un barouf du tonnerre, bien sûr, et le haut-commissaire américain a dû sacquer quelques types à cause des conditions de sécurité lamentables du 796^e. Un lieutenant a été traduit en cour martiale et un sergent dégradé et renvoyé dans les rangs. C'est pourquoi, pour la Stiftskaserne, les gens du CIC sont à peu près aussi fréquentables que des lépreux. Je suppose qu'en tant qu'Allemand vous avez quelque difficulté à comprendre cet état de choses.

— Au contraire, rétorquai-je. Nous autres Allemands savons bien ce que c'est que d'être traités en lépreux.

Provenant des Alpes styriennes, l'eau du robinet était plus propre que l'ongle d'un dentiste. Je sortis de la salle de bains avec mon verre pour aller répondre au téléphone qui sonnait au salon. Je bus quelques gorgées en attendant que Frau Blum-Weiss me passe la communication.

— Salut, mon vieux ! s'exclama Shields avec une feinte jovialité. J'espère que je vous ai réveillé.

— J'étais en train de me laver les dents.

— Comment allez-vous aujourd'hui ? enchaîna-t-il sans m'expliquer la raison de son appel.

— Un léger mal de crâne, c'est tout.

J'avais abusé de la liqueur préférée de Belinsky.

— Ça doit être le fohn, dit Shields en faisant allusion au vent chaud et sec qui descendait parfois des montagnes pour souffler sur Vienne. Les Viennois lui attribuent des tas de maux bizarres. Moi, tout ce que je remarque, c'est que le crottin de cheval pue encore plus fort que d'habitude.

— C'est bien agréable d'entendre à nouveau votre voix, Shields. Que voulez-vous ?

— Votre ami Abs n'est pas arrivé à Munich. Nous sommes sûrs qu'il est monté dans le train, mais il n'y était plus à l'arrivée.

— Il a dû descendre quelque part.

— Le seul arrêt était Salzbourg, et on avait envoyé quelqu'un.

— Peut-être qu'on l'a jeté dehors pendant que le train roulait. Je ne savais que trop comment de tels accidents se produisaient.

— Pas en secteur américain, en tout cas.

— Peut-être, mais votre secteur ne commence qu'à Linz. Il y a au moins cent kilomètres de Basse-Autriche contrôlée par les Russes entre ici et Linz. Vous dites que vous êtes sûr qu'il a pris ce train. Alors quelle autre explication ? (Je me souvins alors des remarques de Belinsky sur le laxisme de la Military Police

américaine.) A moins qu'il ne vous ait échappé. Il est peut-être trop malin pour vous. Shields soupira.

— Un jour, Gunther, quand vos petits camarades nazis vous laisseront une minute, il faudra que je vous conduise au camp de personnes déplacées d'Auhof pour que vous puissiez voir tous les émigrants juifs illégaux qui ont cru être plus malins que nous. (Il rit de bon cœur.) À moins que vous n'ayez peur d'être reconnu par un ancien déporté. Ça serait même assez drôle de vous y laisser. Ces sionistes n'ont pas le même humour que moi quand il s'agit de SS.

— Ça serait sans doute une expérience intéressante, en effet. (J'entendis un coup discret, presque furtif, frappé à ma porte.) Maintenant il faut que je vous laisse.

— Faites attention où vous mettez les pieds. Si jamais j'ai l'impression de sentir la moindre odeur de merde sous vos souliers, je vous boucle.

— Bah, si vous sentez quelque chose, ça sera certainement à cause du fôhn.

Shields me fit entendre une nouvelle fois son rire de train fantôme avant de raccrocher.

J'allai à la porte et fis entrer un type de petite taille à l'air sournois qui me rappela le portrait de Klimt accroché dans la pièce où je prenais mon petit déjeuner. Il portait un imperméable brun serré à la taille par une ceinture, un pantalon trop court qui révélait une paire de chaussettes blanches et, couvrant à peine ses longs cheveux blonds, un petit chapeau tyrolien noir orné de plumes et d'insignes. Ses mains étaient glissées dans un manchon de laine aussi large qu'incongru.

— Qu'est-ce que tu vends, morveux ? Son air sournois se fit soupçonneux.

— Vous êtes pas Gunther ? fat—Il d'une voix bizarre tout à la fois traînante et éraillée, une voix de basson désaccordé.

— Du calme, fis-je. Je suis bien Gunther. Je suppose que tu es l'armurier personnel de Becker ?

— Exact. J'm'appelle Rudi. (Il jeta un regard circulaire et parut prendre de l'assurance.) Z'êtes seul ?

— Aussi seul qu'un poil sur un téton de veuve. Tu m'as apporté un cadeau ?

Rudi acquiesça et, avec un sourire cauteleux, retira une de ses mains du manchon. La main tenait un revolver, pointé sur mon ventre. Après un bref mais pénible instant le sourire de Rudi s'élargit, il lâcha la crosse et tint l'arme suspendue à son index par le pontet.

— Si je dois rester dans cette ville, il va falloir que je me procure un nouveau sens de l'humour, fis-je en lui prenant le revolver.

C'était un Smith & Wesson calibre 38 avec un canon de six pouces et, bien visibles, les mots « Armée et Police » gravés dans l'acier noir.

— Je suppose que le flic à qui il appartenait te l'a échangé contre quelques paquets de cigarettes. (Rudi voulut répondre mais je l'interrompis.) Ecoute, j'ai dit à Becker que je voulais un flingue propre, pas la pièce à conviction numéro un d'un procès pour meurtre.

— Il est tout neuf, rétorqua Rudi d'un air indigné. Jetez un coup d'oeil dans le canon : il a encore sa graisse. Ce flingue a jamais tiré. J'vous jure que personne s'est aperçu de sa disparition.

— Où l'as-tu obtenu ?

— À l'Arsenal. Je vous assure qu'il n'y a aucun problème, Herr Gunther. Ce revolver sort tout juste de l'usine.

Je hochai la tête sans enthousiasme.

— Tu m'as apporté des munitions ?

— Vous avez six balles dans le barillet, dit-il. (Sortant sa seconde main du manchon, il déposa une misérable poignée de balles sur le buffet, à côté des deux bouteilles que m'avait offertes Traudl.) Plus celles-ci.

— Tu les as achetées avec des tickets de rationnement ? Rudi haussa les épaules.

— C'est tout ce que j'ai pu trouver pour le moment. Apercevant alors la vodka, il se passa la langue sur les lèvres.

— Je viens de boire mon café, dis-je. Mais si tu en veux, sers-toi.

— Juste pour me réchauffer, hein ?

Il emplît un verre avec des gestes nerveux et le vida d'un coup.

— Reprends-en un. Je n'ai jamais empêché un homme de boire un petit coup. Surtout par un froid pareil.

J'allumai une cigarette et allai à la fenêtre. Une rangée de stalactites étaient suspendues comme une flûte de Pan au toit de la terrasse.

— Merci, dit Rudi. Merci beaucoup. (Il eut un petit sourire et se resservit un verre, qu'il sirota sans se presser.) Alors, comment ça marche, cette enquête ?

— Si tu as une idée, je serais heureux de l'entendre. Parce que pour l'instant on ne peut pas dire que les poissons s'empressent de sauter dans le filet.

Rudi fit jouer ses épaules.

— Ben, je vais vous dire, pour moi, ce capitaine amerloque, celui qu'a pris un aller simple sur le 71...

Il se tut pendant que je faisais le rapprochement : le 71 était le tram qui se rendait au cimetière central. Je lui fis signe de poursuivre.

— ... eh bien il devait être mouillé dans une histoire de trafic. Réfléchissez-y, me conseilla-t-il en s'échauffant peu à peu. Lui et son contact vont dans ce studio de cinéma et l'Amerloque s'aperçoit que c'est bourré de cartouches de clopes jusqu'au plafond. Pourquoi l'autre l'a fait venir là-bas ? Certainement pas pour le buter. Il aurait jamais fait ça à l'endroit où il planquait sa camelote. Pour moi, ils ont été jeter un coup d'œil à la marchandise, et ils se sont engueulés.

Je dus admettre que ça tenait debout. Je réfléchis une minute.

— Qui vend des cigarettes en Autriche, Rudi ?

— En plus de tout le monde, vous voulez dire ?

— Les fournisseurs principaux.

— Sans parler d'Emil et des Popovs, il y a un sergent américain fou qui vit dans un château près de Salzbourg ; un Juif roumain, ici à Vienne ; et Kurtz, un Autrichien. Mais Emil était le numéro un. Tout le monde connaissait le nom d'Emil Becker.

— Penses-tu que quelqu'un ait pu tendre un piège à Emil pour l'éliminer de la compétition ?

— Pas en perdant toutes ces clopes. Quarante cartons, Herr Gunther. C'est une grosse perte pour n'importe qui.

— Quand a eu lieu le cambriolage de l'usine à tabac de Thaliastrasse ?

— Il y a plusieurs mois.

— Et les MP n'ont aucune idée des responsables ? On n'a pas attrapé de suspects ?

— Pensez-vous. Thaliastrasse fait partie du 16^e Bezirk, dans le secteur français. Les MP français seraient bien incapables d'attraper même le plus ringard de tout à Vienne.

— Et les flics locaux, la police viennoise ? Rudi secoua énergiquement la tête.

— Trop occupés à se battre avec la police nationale. Le ministère de l'Intérieur voudrait intégrer l'ensemble des flics à la police nationale, mais les Russes ne sont pas d'accord et font tout pour faire capoter le projet. Même au risque de faire éclater la police. (Il sourit.) J'ai pas dit que ça me désolerait. Non, les flics locaux sont presque aussi nuls que les Français. Pour dire la vérité, les seuls flics capables dans cette ville, ce sont les Amerloques. Même les Rosbifs leur arrivent pas à la cheville, si vous voulez mon avis.

Rudi consulta une des montres qu'il portait à l'avant-bras.

— Bon, il faut que j'y aille si je ne veux pas perdre ma place à Ressel. Vous pouvez m'y trouver tous les matins, en cas de besoin, Herr Gunther. L'après-midi, je suis au café Hauwirth, dans Favoritenstrasse. Merci pour la vodka, fit-il en terminant son verre.

— Favoritenstrasse, répétais-je en fronçant les sourcils. C'est en plein secteur russe, n'est-ce pas ?

— Exact, rétorqua Rudi. C'est pas que je sois communiste... (il leva son petit chapeau en souriant)... mais c'est plus prudent.

L'expression triste de son visage aux yeux baissés, sa forte mâchoire lourde et désabusée, sans parler de ses vêtements d'occasion, me persuadèrent que la prostitution n'enrichissait pas beaucoup Veronika. La chambre sombre et glaciale qu'elle louait au cœur du quartier réservé de la ville trahissait la précarité de son existence.

Elle me remercia encore une fois de l'avoir aidée et, après s'être inquiétée de mes égratignures, entreprit de préparer du thé tout en m'expliquant qu'elle espérait un jour devenir artiste. Je jetai un regard sceptique à ses dessins et aquarelles.

Profondément déprimé par l'endroit, je demandai à Veronika les raisons qui l'avaient conduite à faire le tapin. C'était stupide de ma part, car parler crûment à une prostituée de l'immoralité de sa vie n'aboutit jamais à rien, et ma seule excuse était la peine sincère que j'éprouvais à son égard. Avait-elle été mariée à un homme qui l'avait surprise en train de faire une pipe à un Yankee pour quelques barres de chocolat dans un immeuble en ruine ?

— Qui dit que je tapine ? rétorqua-t-elle d'un ton agressif. Je haussai les épaules.

— C'est pas le café qui vous tient éveillée la moitié de la nuit.

— Peut-être. Mais vous ne me verrez jamais dans une de ces boîtes du Gûrtel où les clients défilent toute la journée avec leur numéro. Vous ne me verrez jamais non plus en train de racoler sur le trottoir devant le Bureau d'information américain ou l'hôtel Atlantis. Entraîneuse, peut-être, mais pas putain. Il faut que le client me plaise.

— Ça ne vous empêchera pas d'avoir des ennuis. Comme hier soir, par exemple. Sans parler des maladies vénériennes.

— Non mais écoutez-vous un peu, fît-elle avec un mépris amusé. On croirait entendre un de ces salauds des Mœurs qui vous embarquent pour vous faire examiner par un toubib et vous

faire la leçon sur les dangers de la syphilis. Vous parlez comme un flic.

— Peut-être que ces policiers ont raison. Vous ne vous êtes jamais posé la question ?

— En tout cas ils m'ont jamais rien trouvé. Et ils ne trouveront jamais rien. (Elle sourit d'un petit air rusé.) Comme je vous ai dit, je fais attention. Il faut que le client me plaise. Ce qui veut dire que j'évite les Russkofs et les négros.

— Vous croyez que les Américains et les Britanniques sont immunisés contre la vérole ?

— Ecoutez, vous n'avez qu'à voir les statistiques. (Elle fronça les sourcils.) Et puis qu'est-ce que vous voulez, à la fin ? M'avoir tirée des pattes de ces Russes ne vous donne pas le droit de me réciter les Dix Commandements, Bernie.

— On n'est pas obligé de savoir nager pour jeter une bouée à quelqu'un qui se noie. J'ai connu assez de filles pour savoir que la plupart commencent par être aussi prudentes que vous. Et puis un type se pointe et vous passe à tabac, alors la fois suivante, avec la proprio qui réclame son loyer, on ne peut plus être aussi difficile. Vous parlez de statistiques. Eh bien, statistiquement, vous n'irez pas loin en taillant des pipes à 10 schillings quand vous aurez 40 ans. Vous êtes une fille bien, Veronika. S'il y avait un curé dans le coin il vous ferait sans doute un petit sermon, mais comme il n'y en a pas, il faudra vous contenter de moi.

Elle sourit d'un air triste et me caressa les cheveux.

— Vous n'êtes pas un mauvais bougre. Mais je ne vois pas en quoi c'est nécessaire. Je me débrouille très bien. J'ai de l'argent de côté. J'en aurai bientôt assez pour m'inscrire dans un cours de peinture.

Elle avait à peu près autant de chances de le faire que de se voir proposer un contrat pour repeindre la chapelle Sixtine, mais je sentis ma bouche se fendre d'un sourire poli et optimiste.

— Je suis sûr que vous y parviendrez, dis-je. Peut-être même pourrai-je vous y aider. Peut-être que nous pourrions nous aider l'un l'autre.

Avec mes gros sabots, j'essayais d'amener la conversation à la raison principale de ma visite.

— Peut-être, dit-elle en nous servant le thé. Une dernière chose avant que vous me donniez votre bénédiction. La brigade des mœurs possède des fiches sur plus de 5 000 filles à Vienne. Ça représente à peine la moitié des filles en activité. En ce moment, tout le monde est obligé de faire des choses qu'il croyait impensables autrefois. Vous aussi, probablement. Personne n'a envie de mourir de faim. Et encore moins de repartir en Tchécoslovaquie.

— Vous êtes tchèque ?

Elle but quelques gorgées de thé, prit une cigarette dans le paquet que je lui avais donné la veille et l'alluma.

— D'après mes papiers, je suis née en Autriche. Mais en réalité je suis tchèque : juive allemande sudète, pour être précise. J'ai passé presque toute la guerre cachée dans des toilettes et des greniers. Puis j'ai rejoint les partisans, et ensuite, j'ai été internée dans un camp de personnes déplacées pendant six mois avant de m'enfuir en traversant la Ligne verte.

» Connaissez-vous Wiener Neustadt ? Non ? Eh bien c'est une petite ville à environ cinquante kilomètres de Vienne, dans la zone soviétique, avec un centre de tri pour les rapatriements. Soixante mille personnes sont regroupées là-bas en permanence. Les Russkofs les répartissent en trois groupes : les ennemis de l'Union soviétique, qui sont envoyés en camp de travail, et ceux dont ils n'arrivent pas à prouver que ce sont des ennemis, qui sont affectés à des travaux à l'extérieur des camps. Dans les deux cas, vous êtes pratiquement réduit en esclavage. A moins, bien sûr, que vous ne soyez classé dans le troisième groupe, avec les malades, les vieillards et les enfants en bas âge, auquel cas vous êtes exécuté sur-le-champ.

Elle avala sa salive et tira une longue bouffée de sa cigarette.

— Vous voulez que je vous dise quelque chose ? Si les Russes promettaient de ne pas me rapatrier, je serais prête en échange à coucher avec toute l'armée britannique. Y compris avec ceux qui ont la syphilis. (Elle esquissa un sourire.) J'ai un ami médecin qui m'a procuré quelques flacons de pénicilline. J'en prends de temps en temps par précaution.

— Ça a dû vous coûter les yeux de la tête.

— Non, c'est un ami. Il ne m'a pas demandé d'argent. (Elle leva la théière.) Vous en revoulez ?

Je fis non de la tête. J'avais hâte de quitter cette pièce.

— Allons nous promener, proposai-je.

— D'accord. Ça sera mieux que de rester ici. Comment va votre tête ? Vous n'êtes pas sujet au vertige ? Parce qu'à Vienne il n'y a qu'un seul endroit où aller le dimanche.

Le parc d'attractions du Prater, avec sa grande roue, ses manèges et ses montagnes russes était d'une grande incongruité dans cette partie de Vienne qui, pour avoir été la dernière à tomber aux mains de l'Armée rouge, gardait encore de nombreuses traces de la guerre et portait témoignage que nous étions dans un secteur autrement moins favorisé. Des tanks détruits et des pièces d'artillerie de toutes sortes jonchaient encore les prés voisins, et sur chacune des maisons à demi en ruine bordant Ausstellungsstrasse se distinguait encore, tracé à la craie, le mot en cyrillique « Atak'ivat » (fouillée), qui voulait en réalité dire : « pillée ».

Du haut de la grande roue, Veronika me montra les piliers du Pont de l'Armée rouge, l'étoile soviétique au sommet de l'obélisque voisin et, au-delà, le Danube. Puis, alors que notre cabine commençait sa lente descente, elle plongea la main dans la poche de mon manteau et me saisit le sexe, mais retira vivement sa main en m'entendant soupirer d'un air irrité.

— Tu aurais peut-être préféré le Prater avant les nazis, fit-elle avec humeur, à l'époque où les pédés venaient y faire leurs affaires.

— Ce n'est pas ça du tout ! m'exclamai-je en riant.

— C'est pas à ça que tu pensais quand tu as dit que je pourrais t'aider ?

— Non, c'est juste que cette roue me rend nerveux. Tu le referas un jour où nous ne serons pas à soixante mètres du sol.

— Impressionnable, hein ? Tu m'avais pourtant dit que tu ne craignais pas l'altitude.

— J'ai menti. Mais tu as raison, j'ai besoin de ton aide.

— Si c'est le vertige qui te travaille, le seul traitement que je peux te proposer est la position horizontale.

— Je cherche quelqu'un, Veronika. Une fille qui traînait au Casanova.

— Tout le monde y va pour chercher une fille, non ?

— Il s'agit d'une fille particulière.

— Tu n'as peut-être pas remarqué, mais aucune des filles du Casanova n'a quelque chose de particulier. (Elle me dévisagea en plissant les paupières, comme si elle n'avait soudain plus confiance en moi.) Je savais bien que tu causais comme un flic. Tout ton baratin sur la vérole et tout. Est-ce que tu travailles avec cet Américain ?

— Non, je suis détective privé.

— Comme Sherlock Holmes ?

Elle éclata de rire en me voyant acquiescer.

— Je croyais que ça n'existait que dans les films. Et tu veux que je t'aide pour ton enquête, c'est ça ?

J'acquiesçai une nouvelle fois.

— Je ne me vois pas très bien en héroïne de film, dit-elle, mais je ferai mon possible pour t'aider. Qui est cette fille que tu recherches ?

— Elle s'appelle Lotte. Je ne connais pas son nom de famille. Tu l'as peut-être vue avec un type nommé Kônig. Un moustachu qui se balade avec un petit terrier.

Veronika hocha lentement la tête.

— En effet, je me souviens d'eux. Je connaissais même assez bien Lotte. Elle s'appelle Lotte Hartmann, mais je ne l'ai pas vue depuis plusieurs semaines.

— Ah bon ? Tu ne sais pas où elle est ?

— Pas exactement. Je sais qu'ils sont partis skier, elle et son schàtzi. Quelque part dans le Tyrol autrichien, je crois.

— Quand sont-ils partis ?

— Je ne me souviens plus. Il y a deux ou trois semaines. Kônig a beaucoup d'argent.

— Sais-tu quand ils rentreront ?

— Aucune idée. Mais elle m'a dit qu'elle resterait au moins un mois si ça se passait bien avec lui. Connaissant Lotte, ça veut dire tant qu'il l'amusera.

— Tu es sûre qu'elle doit revenir ?

— Il faudrait une avalanche pour l'empêcher de revenir. Lotte est viennoise jusqu'au bout des ongles. Elle ne pourrait pas vivre ailleurs. Tu veux que je te prévienne de leur retour, je suppose ?

— C'est à peu près ça, dis-je. Je te paierai, bien sûr. Elle haussa les épaules.

— C'est inutile, dit-elle en pressant son nez contre le carreau de la cabine. Je fais des ristournes aux gens qui me sauvent la vie.

— Je dois te prévenir qu'il y a des risques.

— Je sais, rétorqua-t-elle avec calme. J'ai eu l'occasion de rencontrer Kônig. Il se montre toujours charmant au club, mais je n'ai jamais été dupe. Helmut est le genre de type qui va à confesse avec un coup-de-poing américain.

Lorsque nous eûmes regagné le sol, j'utilisai quelques-uns de mes coupons pour acheter à un vendeur ambulant un sac de lingos, des galettes hongroises frites saupoudrées d'ail. Après ce frugal déjeuner nous prîmes le Petit Train jusqu'au stade olympique, puis revînmes en ville à travers les bosquets enneigés de Hauptallee.

Beaucoup plus tard, alors que nous étions dans sa chambre, elle me demanda :

— Est-ce que tu te sens toujours aussi nerveux ?

Je caressai ses seins et constatai que son corsage était humide de transpiration. Elle m'aida à défaire ses boutons et, tandis que je malaxais sa lourde poitrine, elle défit sa jupe. Je fis un pas en arrière pour qu'elle puisse l'ôter, et quand elle l'eut posée sur un dossier de chaise, je la pris par la main et l'attirai à moi.

Pendant un court instant je la tins serrée, sentant sur mon cou son souffle court, avant de descendre explorer les courbes de ses reins moulés dans une gaine, puis la peau douce et fraîche de ses cuisses barrées par l'ourlet de ses bas, qui la maintenaient comme un fourreau. Après qu'elle se fut débarrassée du peu qui la couvrait encore, je l'embrassai et glissai un doigt impatient vers ses parties les plus intimes.

Au lit elle garda le sourire pendant qu'avec lenteur je cherchai à la pénétrer. En voyant ces yeux émerveillés, qui semblaient plus attentifs à ma propre satisfaction qu'à la sienne, je me sentis trop excité pour faire plus que ne l'exigeait la simple politesse.

Lorsqu'elle sentit que mes efforts allaient aboutir, elle ramena ses cuisses contre sa poitrine et, comme une couturière présente une pièce de tissu à l'aiguille de la machine à coudre, portant les mains entre ses jambes, elle s'écartela afin de me permettre de m'enfoncer en cadence au plus profond d'elle-même. Un instant plus tard, je me raidis contre elle alors que jaillissait mon plaisir.

Il neigea beaucoup cette nuit-là, puis la température chuta d'un coup, congelant tout Vienne en l'attente de jours meilleurs. Je rêvai, non d'une ville figée, mais de la ville à venir.

DEUXIÈME PARTIE

— La date du procès de Herr Becker a été arrêtée, m'annonça Liebl. Il faut donc impérativement nous hâter de préparer sa défense. J'espère que vous me pardonneriez, Herr Gunther, si j'insiste sur l'urgence de découvrir des éléments susceptibles d'étayer la thèse de mon client. J'ai toute confiance dans vos capacités de détective, mais j'aimerais beaucoup que vous m'exposiez les résultats de votre enquête, afin que je puisse conseiller Herr Becker sur notre stratégie.

Cette conversation avait lieu plusieurs semaines après mon arrivée à Vienne, mais ça n'était pas la première fois que Liebl insistait pour que je lui communique mes résultats.

Nous étions installés au café Schwarzenberg qui était pratiquement devenu mon bureau. Le café viennois traditionnel ressemble à un club de gentlemen, sauf que l'adhésion pour une journée n'y coûte que le prix d'un café. Une fois qu'on s'en est acquitté, on peut rester aussi longtemps qu'on le désire, lire les journaux et magazines mis à disposition, confier des messages aux garçons, recevoir du courrier, réserver une table pour un rendez-vous et, d'une manière générale, régler ses affaires, en toute tranquillité, au vu de tous. Les Viennois vouent le même respect à la vie privée que les Américains aux antiquités. Un client du Schwarzenberg n'aurait pas plus glissé un œil par-dessus votre épaule qu'il n'aurait remué son café avec le doigt.

J'avais déjà expliqué plusieurs fois à Liebl qu'avoir une idée précise de la progression d'une enquête était chose impossible dans le monde des détectives privés ; que ça n'était pas le genre de travail dans lequel on peut dire que telle chose se produira avec certitude durant tel laps de temps. C'est le problème avec les avocats. Ils pensent que le monde fonctionne sur le mode du Code Napoléon. Ce jour-là pourtant, j'avais quelques nouvelles à lui donner.

— L'amie de Konig est rentrée à Vienne, lui dis-je.

— Elle est revenue de son séjour à la montagne ?

— A ce qu'il paraît.

— Mais vous ne l'avez pas encore vue.

— Une de mes connaissances au Casanova Club a une amie qui lui a parlé il y a deux jours. Il est possible qu'elle soit rentrée depuis une semaine.

— Une semaine ? s'étonna Liebl. Pourquoi vous a-t-il fallu si longtemps pour l'apprendre ?

— Ce genre de choses demande du temps, expliquai-je en haussant les épaules d'un air désinvolte.

J'en avais par-dessus la tête des persiflages de Liebl et je prenais depuis quelque temps un malin plaisir à manifester devant lui une apparente insouciance.

— Je sais, marmonna-t-il. Vous me l'avez déjà dit. Il n'avait pas l'air très convaincu.

— Ce n'est pas facile avec des gens dont on ignore l'adresse, dis-je. D'autant que Lotte Hartmann ne s'est pas montrée au Casanova depuis son retour. La fille qui lui a parlé dit que Lotte essaie de décrocher un petit rôle dans un film des studios Sievering.

— Sievering ? Oui, c'est dans le 19^e Bezirk. Le studio appartient à un Viennois nommé Karl Hartl. Il a été mon client autrefois. Hartl a dirigé toutes les grandes vedettes : Pola Negri, Lya de Putti, Maria Corda, Vilma Banky, Lilian Harvey. Avez-vous vu Le Baron tzigane. Eh bien, c'est Hartl qui l'a tourné.

— Pensez-vous qu'il connaissait la société propriétaire des studios où Becker a découvert le cadavre de Linden ?

— Drittermann Film ? fit Liebl en remuant son café d'un air absent. Si c'avait été une société légale, Hartl ne pouvait pas ne pas la connaître. Il n'ignore rien de la production cinématographique viennoise. Mais ça n'était qu'un nom sur un contrat de bail. Aucun film n'y a été tourné. Vous avez vérifié, n'est-ce pas ?

J'acquiesçai en me remémorant l'après-midi que j'avais consacré sans résultat à la question quinze jours auparavant. Il s'était avéré que le bail avait expiré et que les bâtiments étaient passés aux mains de l'État.

— Exact. La seule mise en scène qui ait eu lieu là-bas, c'est celle de la mort de Linden. (Je haussai les épaules.) Bah, c'était juste une idée en passant.

— Qu'allez-vous faire à présent ?

— Essayer de retrouver la trace de Lotte Hartmann aux studios Sievering. Ça ne devrait pas être difficile. On ne sollicite pas un rôle dans un film sans laisser une adresse.

Liebl avala bruyamment une gorgée de café, puis se tamponna délicatement les lèvres avec un mouchoir de la taille d'un grand hunier.

— Je vous en prie, trouvez cette personne aussi vite que possible, dit-il. Je suis désolé d'avoir à insister de la sorte, mais tant que nous n'avons pas localisé Herr Kônig, nous n'avons rien. Lorsque vous l'aurez retrouvé, nous essayerons de le convaincre de se présenter comme témoin.

J'acquiesçai d'un air résigné. J'aurais pu lui en dire plus, mais son ton m'irritait, et toute explication supplémentaire aurait provoqué des questions pour lesquelles je n'avais pas encore de réponse. J'aurais pu, par exemple, lui raconter ce que j'avais appris de la bouche de Belinsky, à cette même table du Schwarzenberg, environ une semaine après qu'il m'eut sauvé la vie — information que je ruminais encore en tentant d'y trouver une explication. Rien n'était jamais aussi simple que Liebl semblait le penser.

— Tout d'abord, avait expliqué Belinsky, les Drexler étaient bien ce qu'ils disaient être. Elle avait survécu au camp de Matthaussen, lui au ghetto de Lodz et à Auschwitz. Ils se sont rencontrés après la guerre, dans un hôpital de la Croix-Rouge, et ont vécu un moment à Francfort avant de s'installer à Berlin. Il semble qu'ils aient travaillé en étroite association avec les gens du Crowcass et le bureau du procureur. Ils avaient constitué de nombreux dossiers sur les nazis en fuite et suivaient plusieurs cas en même temps. C'est pourquoi nos collègues berlinois n'ont pu établir si l'une de leurs enquêtes pouvait être à l'origine de leur mort et de celle du capitaine Linden. La police locale patauge complètement. Ce qui leur convient sans doute très bien. Franchement, ils se fichent pas mal de savoir qui a tué les

Drexler, et l'enquête des MP américains aboutira probablement elle aussi à une impasse.

» Il paraît cependant peu probable que les Drexler se soient intéressés à Martin Albers. Il dirigeait les opérations clandestines de la SS et du SD⁶ à Budapest jusqu'en 1944, date à laquelle il fut arrêté pour avoir participé au complot de Stauffenberg contre Hitler. Il a été pendu au camp de concentration de Flossenburg en avril 1945. Mais il l'avait bien cherché. D'après tous les témoignages, Albers était un beau salaud, même s'il a voulu éliminer le Führer. D'ailleurs, on a beaucoup traîné pour déjouer cette conspiration. Nos services de renseignements pensent même que Himmler était au courant du complot dès le départ, mais qu'il l'a laissé se dérouler dans l'espoir de prendre la place de Hitler.

» En tout cas il s'est avéré que ce Max Abs était le valet, le chauffeur et le sous-fifre d'Albers. La plaque qu'il a fait faire était sans doute une façon d'honorer son ancien patron. Toute la famille Albers a été tuée dans un raid aérien, de sorte qu'il n'y avait plus personne pour ériger une pierre sur la tombe.

— Un geste plutôt coûteux, non ?

— Tu trouves ? Eh bien, petit Fritz, j'espère que c'est pas toi qui t'occuperas de mon enterrement.

Ensuite Belinsky m'avait parlé de l'entreprise de Pullach.

— C'est un organisme patronné par les Américains mais dirigé par des Allemands, et destiné à rétablir le commerce dans la Bizone. L'idée est que l'Allemagne doit devenir le plus vite possible autosuffisante sur le plan économique, de façon à ce que l'oncle Sam n'ait plus à vous entretenir. L'entreprise est installée dans les locaux américains de Camp Nicholas, occupé il y a quelques mois encore par le service de censure postale de l'armée américaine. Camp Nicholas est un ensemble de vastes bâtiments destiné à l'origine à abriter Rudolf Hess et sa famille. Mais, après son escapade, c'est Bormann qui a occupé les lieux pendant un temps. Puis ça a été Kesselring et son état-major. Et maintenant, c'est nous. Le camp est entouré de tels dispositifs de sécurité que les habitants des environs doivent croire qu'il abrite

⁶ Sicherheitsdienst : Service de sécurité intérieure du Reich.

un établissement de recherche, mais ils n'en sont pas plus étonnés vu l'histoire de l'endroit. En tout cas, les bons citoyens de Pullach font preuve d'une grande discrétion, préférant ne pas trop savoir ce qu'il s'y passe, même s'il ne s'agit que d'un centre d'études économiques et commerciales. Ils sont habitués à fermer les yeux, puisque Dachau n'est qu'à quelques kilomètres.

Ces explications me parurent faire toute la lumière sur l'entreprise de Pullach. Mais qu'en était-il d'Abs ? Il ne me semblait pas possible qu'un homme désireux de célébrer la mémoire d'un supérieur qu'il considérait comme un héros puisse assassiner un innocent à seule fin de préserver son anonymat. Et quels rapports Abs pouvait-il entretenir avec Linden, le chasseur de nazis, hormis d'être son informateur ? Était-il possible qu'Abs ait été lui aussi éliminé, comme Linden et les Drexler ?

Je terminai mon café et allumai une cigarette. Pour l'instant, je préférais garder ces questions pour moi.

Le tram 39 longeait Sieveringer Strasse vers l'ouest jusqu'à Döbling, où il s'arrêtait au pied de la Forêt viennoise, un massif des Alpes qui s'étire jusqu'au Danube.

Il est rare qu'un studio de cinéma présente les signes d'une activité fébrile. La plus grande partie du matériel reste entreposée dans les camions loués pour le transporter. Les décors, même prêts pour le tournage, paraissent toujours inachevés. Mais surtout, on voit des tas de gens, tous rémunérés, sans autre chose à faire que rester debout, une cigarette dans une main et une tasse de café dans l'autre ; et s'ils restent debout, c'est qu'ils ne sont pas suffisamment importants pour avoir droit à un siège. Aux yeux de l'inconscient qui s'est risqué à financer une entreprise aussi futile, la pellicule doit apparaître comme le matériau le plus coûteux depuis l'invention de la soie par les Chinois. Devant un tel gâchis, le Dr Liebl aurait eu du mal à garder son sang-froid.

Je demandai le gérant du studio à un individu portant une planche à pince et il me conduisit à un petit bureau du rez-de-chaussée. J'y découvris un homme de haute taille, bedonnant, aux cheveux teints, vêtu d'un gilet lilas et qui avait des manières de vieille fille excentrique. Il m'écouta exposer l'objet de ma

visite, une main posée sur l'autre, avec l'air du tuteur à qui on vient demander la main de sa nièce.

— Qui êtes-vous ? Une sorte de policier ? s'enquit-il en aplanissant d'un coup d'ongle un sourcil ébouriffé.

Des profondeurs du studio jaillit alors un coup de trompette assourdissant qui le fit grimacer.

— Je suis détective, dis-je sans autre précision.

— Nous sommes toujours prêts à coopérer avec la police. Pour quel film m'avez-vous dit que cette jeune fille avait posé sa candidature ?

— Je ne vous l'ai pas dit, pour la bonne raison que je l'ignore. Mais ça remonte à deux ou trois semaines, pas plus.

Il décrocha le téléphone et appuya sur un bouton.

— Willy ? C'est moi, Otto. Vous seriez un amour si vous pouviez venir tout de suite dans mon bureau. (Il reposa le combiné et rectifia sa coiffure.) Willy Reichmann est notre régisseur. Il pourra peut-être vous aider.

— Merci, fis-je en lui offrant une cigarette. Il la coinça derrière son oreille.

— C'est très gentil à vous. Je la fumerai plus tard.

— Que tournez-vous en ce moment ? demandai-je pendant que nous attendions.

Le joueur de trompette enchaîna quelques fausses notes aiguës. Otto émit un grognement et leva un regard malicieux au plafond.

— Ça s'appelle L'Ange de la trompette, dit-il avec un manque d'enthousiasme flagrant. C'est pour ainsi dire terminé, mais le metteur en scène est un perfectionniste.

— Serait-ce Karl Hartl ?

— En effet. Vous le connaissez ?

— Oh, je n'ai vu que Le Baron tzigane.

— Ah, fit-il d'un ton acide. Je vois.

On frappa à la porte et un petit homme aux cheveux d'un roux flamboyant pénétra dans le bureau. Il ressemblait à un lutin de conte Scandinave.

— Willy, je te présente Herr Gunther. Il est détective. Si tu arrives à lui pardonner d'avoir aimé Le Baron tzigane, tu seras

peut-être en mesure de l'aider. Il cherche une fille qui s'est présentée à une sélection il n'y a pas longtemps.

Willy sourit d'un air incertain, dévoilant une rangée de petites dents inégales qui donnaient l'impression qu'il mâchonnait du sel gemme, puis il hocha la tête.

— Vous feriez mieux de venir dans mon bureau, Herr Gunther, fit-il d'une voix de fausset.

— Ne retardez pas trop Willy, Herr Gunther, m'avisa Otto alors que je m'apprêtais à suivre le rouquin dans le couloir. Il a un rendez-vous dans un quart d'heure.

Willy pivota sur ses talons et considéra le gérant d'un regard dépourvu d'expression. Otto lâcha un soupir exaspéré.

— Willy, vous ne notez donc jamais rien sur votre agenda ? Nous attendons cet Anglais de London Films. M. Lyndon-Haynes. Vous vous souvenez ?

Willy grogna quelque chose puis ferma la porte derrière nous. Il me précéda le long du couloir jusqu'à un autre bureau, où il m'invita à entrer.

— Bien, comment s'appelle cette fille ? demanda-t-il en m'indiquant un siège.

— Lotte Hartmann.

— Je suppose que vous ignorez le nom de la société de production ?

— En effet, tout ce que je sais c'est qu'elle est venue ici au cours des deux ou trois dernières semaines.

Il s'assit et ouvrit un des tiroirs de son bureau.

— Voyons... Il n'y a eu que trois séances de casting le mois dernier, ça ne devrait pas être difficile. (Ses doigts courts sélectionnèrent trois dossiers, qu'il posa sur le sous-main et commença à feuilleter.) A-t-elle des ennuis ?

— Non. Mais elle connaît peut-être quelqu'un qui pourrait aider la police dans l'enquête que nous menons.

Ce qui, au moins, était vrai.

— Si elle a demandé un rôle au cours du mois écoulé, nous la trouverons dans un de ces dossiers. Vienne est peut-être pauvre en ruines photogéniques, mais on y trouve des actrices en pagaille. La moitié sont des entraîneuses, remarquez bien.

D'ailleurs, même au mieux de sa forme, une actrice n'est rien d'autre qu'une entraîneuse.

Ayant fini d'inspecter le premier dossier, il passa au deuxième.

— Je ne peux pas dire que les ruines me manquent, dis-je. Je viens de Berlin. On y trouve toutes les ruines qu'on veut.

— Je sais. Mais cet Anglais que je dois voir, il veut des ruines ici à Vienne. Comme à Berlin. Comme dans du Rossellini. (Il soupira d'un air désolé.) Je vous le demande : qu'est-ce que je peux lui montrer, à part le Ring et le quartier de l'Opéra ?

Je hochai la tête d'un air compréhensif.

— Qu'est-ce qu'il croit ? La guerre est terminée depuis trois ans. Est-ce qu'il imagine qu'on a retardé la reconstruction pour les beaux yeux d'une équipe de tournage britannique ? Peut-être que ce genre de chose prend plus de temps en Angleterre qu'en Autriche. Remarquez que ça ne m'étonnerait pas, vu la quantité de paperasses que les Anglais demandent. Jamais vu de pires bureaucrates. Dieu sait ce que je vais raconter à ce type. Quand ils seront prêts à tourner, ils devront s'estimer heureux s'il reste encore un carreau cassé.

Il poussa une feuille de papier dans ma direction. Une photo d'identité était épinglée dans le coin supérieur gauche.

— Lotte Hartmann, annonça-t-il.

Je jetai un coup d'oeil au nom et à la photo.

— Ça m'en a tout l'air, dis-je.

— Maintenant je me souviens, dit-il. Elle ne correspondait pas tout à fait à ce que nous cherchions pour ce film-là, mais je pourrais peut-être lui donner un rôle dans cette production anglaise. Elle est jolie, je ne peux pas dire le contraire. Mais pour être franc, Herr Gunther, elle n'a pas grand-chose d'une actrice. Quelques figurations au Burgtheater avant-guerre, voilà toute sa carrière. Mais comme les Anglais veulent faire un film sur le marché noir, il leur faut un tas d'entraîneuses. Vu l'expérience de Lotte Hartmann, j'ai pensé qu'elle pourrait faire l'affaire.

— Ah... et de quelle expérience s'agit-il ?

— Elle travaillait au Casanova Club, mais à présent, d'après ce qu'elle m'a dit, elle est croupière au Casino oriental. Si ça se trouve, elle est peut-être dans leur troupe de danseuses

exotiques. En tout cas, si vous la cherchez, c'est là que vous la trouverez.

— Ça ne vous ennuie pas si je vous emprunte cette fiche ?

— Faites, je vous en prie.

— Encore une chose : si, pour quelque raison, Fräulein Hartmann devait vous contacter, je vous serais reconnaissant de ne pas lui parler de notre conversation.

— Comptez sur moi.

Je me levai pour prendre congé.

— Merci, dis-je, vous m'avez beaucoup aidé. Et bonne chance pour vos ruines.

Il grimaça un sourire.

— Si vous voyez un mur branlant, soyez gentil, essayez de le faire tomber.

Je me rendis à l'Oriental le soir même, pour la représentation de 20 h 15- Accompagnée par un orchestre de six musiciens, la fille qui dansait nue dans un décor de pagode avait les yeux aussi froids et sombres que le plus noir des porphyres de Pichler. Le mépris qu'exprimait son visage paraissait aussi indélébile que les oiseaux tatoués sur ses petits seins d'adolescente. Elle dut à plusieurs reprises étouffer un bâillement, et, à un moment, décocha une grimace au gorille chargé de la protéger des éventuels débordements d'un client désireux de lui prouver son admiration. Lorsqu'elle termina son numéro, trois quarts d'heure plus tard, son rapide salut fut comme un pied de nez au public.

Je fis signe à un serveur et observai le décor. « Un cabaret égyptien enchanteur », voilà comment l'Oriental se décrivait sur la pochette d'allumettes que j'avais trouvée dans un cendrier en cuivre, et il est vrai qu'il était assez graisseux pour rappeler une boîte du Moyen-Orient, au moins dans l'imagerie d'un décorateur des studios Sievering. Un long escalier en demi-cercle descendait vers la salle de style mauresque avec ses colonnades dorées, son plafond en coupole et ses nombreuses tapisseries persanes ornant les murs de fausse mosaïque. Les relents de cave humide, l'odeur de mauvais tabac turc et le nombre de prostituées ne faisaient que renforcer ce cachet oriental. Je m'attendais presque à voir le Voleur de Bagdad prendre place à

la table en marqueterie où j'étais installé. Mais ce fut un maquereau bien viennois qui vint me trouver.

— Vous cherchez une fille gentille ? demanda-t-il.

— Si c'était le cas, je ne serais pas ici, rétorquai-je.

Le mac me comprit mal et désigna une rousse installée au bar américain, bien incongru dans cet environnement.

— Je peux vous présenter à cette fille là-bas, dit-il.

— Non, merci. Je sens sa petite culotte d'ici.

— Ecoute-moi, pifke, cette fille est si propre que tu pourrais pique-niquer sur sa chatte.

— J'ai pas faim à ce point.

— Tu cherches peut-être autre chose. Si c'est la vérole qui t'inquiète, je peux te trouver une petite Blanche-Neige sans traces de pas, tu vois ce que je veux dire ? (Il se pencha vers moi par-dessus la table.) Une fille qui va encore à l'école. Est-ce que ça te dirait ?

— Dégage, sale rat, avant que je ferme ton clapet. Il se redressa brusquement.

— Hé, du calme, pifke, siffla-t-il. Je voulais seulement... Couinant de douleur, il se trouva alors soulevé par un de ses favoris que Belinsky serrait entre pouce et index.

— T'as entendu mon ami, fit ce dernier d'un ton menaçant. (Il repoussa le mac et prit sa place en face de moi.) Bon Dieu, ce que je peux détester les maquereaux..., ajouta-t-il en secouant la tête.

— Je n'aurais jamais deviné, fis-je en rappelant le garçon qui, ayant assisté à l'éviction du mac, s'approcha de notre table avec l'obséquiosité d'un valet égyptien. Qu'est-ce que vous prenez ? demandai-je à l'Américain.

— Une bière.

— Deux Gosser, dis-je au garçon.

— Tout de suite, messieurs, fit celui-ci en s'éclipsant.

— En tout cas, ça l'a rendu plus aimable, remarquai-je.

— Bah, on ne vient pas à l'Oriental pour la qualité du service. On y vient pour gaspiller son argent, à table ou au lit.

— Et le spectacle ? Vous oubliez le spectacle !

— Je risque pas, fit-il avec un rire obscène.

Il m'expliqua alors qu'il venait voir le spectacle au moins une fois par semaine.

Lorsque je lui parlai de la fille aux seins tatoués, il secoua la tête avec indifférence, et je dus l'écouter pendant un bon moment me parler des strip-teaseuses et autres danseuses exotiques qu'il avait vues à l'œuvre en Extrême-Orient, où une fille tatouée est quelque chose d'aussi banal qu'un bol de riz. Ce genre de conversation ne m'intéressait guère et, au bout de quelques minutes, je profitai de ce que Belinsky était à court d'anecdotes paillardes pour changer de sujet.

— J'ai trouvé l'amie de König, Fräulein Hartmann, annonçai-je.

— Vraiment ? Où est-elle ?

— Dans la salle d'à côté. En train de distribuer des cartes.

— La croupière ? La blonde bronzée avec un glaçon dans le cul ?

J'acquiesçai d'un hochement de tête.

— J'ai essayé de lui payer un verre, dit-il, mais j'aurais aussi bien pu être représentant en brosses à dents. Si t'as l'intention de la draguer, mon petit Fritz, faut t'accrocher. Elle est si froide que son parfum pique les narines. Ta seule chance serait de la kidnapper.

— J'ai eu la même idée. Sérieusement, vos relations sont-elles vraiment mauvaises avec les MP de Vienne ?

Belinsky haussa les épaules.

— On est plutôt à couteaux tirés, mais dis-moi à quoi tu penses, je te dirais si c'est faisable.

— Bien, alors voilà : l'International Patrol débarque ici un soir et nous arrête, la fille et moi, sous un prétexte quelconque. Ils nous emmènent Kärtnerstrasse, où je fais du foin en disant qu'il s'agit d'une erreur. Pour paraître plus convaincant, on peut même envisager que de l'argent change de mains. Après tout, les gens aiment penser que tous les flics sont corrompus, pas vrai ? König et la fille devraient apprécier ce détail. Bref, une fois qu'on nous a relâchés, j'explique à Lotte que je l'ai aidée parce que je la trouvais attirante. Bien sûr, elle voudrait me prouver sa reconnaissance, sauf qu'elle est liée à ce monsieur. Mais il pourrait peut-être me revaloir ça un jour ? Me faire profiter d'une bonne affaire, ou un service dans ce genre. (Je m'interrompis pour allumer une cigarette.) Qu'en dites-vous ?

— Pour commencer, fit Belinsky d'un ton songeur, l'IP n'a pas le droit de mettre les pieds ici. C'est indiqué sur un panneau dehors. C'est un club privé après tout, et les 10 schillings que vous payez à l'entrée vous donnent droit à une adhésion d'une nuit. Ce qui veut dire que les types de l'IP ne peuvent pas venir saloper les tapis avec leurs bottes et effrayer la clientèle.

— Très bien, fis-je. Dans ce cas, ils attendent devant la porte et contrôlent tous les gens qui sortent. Rien ne les en empêche, n'est-ce pas ? Et ils nous embarquent, Lotte parce qu'on la soupçonne de prostitution, et moi pour marché noir ou trafic quelconque.

Le garçon nous apporta nos bières au moment où débutait la deuxième attraction. Belinsky avala une gorgée de bière et se carra dans son siège pour ne rien rater.

— J'aime bien celle-là, grogna-t-il en allumant sa pipe. Elle a un cul comme la côte ouest de l'Afrique. Tu vas voir ça.

Tirant d'un air satisfait sur sa bouffarde qu'il serrait entre ses dents sans cesser de sourire, Belinsky observa la fille retirer son bustier.

— Ça pourrait peut-être marcher, déclara-t-il au bout d'un moment. Mais inutile de penser à corrompre un Américain. Si tu veux faire semblant d'acheter quelqu'un, il faut que ce soit un Frenchie ou un Russkof. Le CIC a retourné un capitaine russe de l'IP qui veut passer aux Etats-Unis. Il est donc parfait pour tout ce qui est manuels de service, papiers d'identité, tuyaux et autres. Une fausse arrestation devrait être dans ses cordes. Par une heureuse coïncidence, ce sont les Russes qui ont le cul dans le fauteuil ce mois-ci, alors il devrait être facile de faire ça un soir où notre ami est de service.

Le sourire de Belinsky s'élargit tandis que la danseuse faisait glisser son pantalon sur son derrière rebondi, révélant un slip minuscule.

— Hé, regarde-moi ça ! gloussa-t-il avec une joie de collégien. J'aimerais encadrer son cul et l'accrocher chez moi. (Il vida sa bière et me gratifia d'un clin d'œil lubrique.) Une chose que je vous accorde, à vous les Boches, c'est que vos femmes sont aussi bien foutues que vos bagnoles.

J'avais l'impression de mieux remplir mes vêtements. Mes pantalons ne pendouillaient plus autour de ma taille comme la culotte d'un clown. Lorsque je mettais ma veste, je n'avais plus l'air d'un collégien essayant les costumes de feu son père. Et le col de ma chemise s'ajustait à mon cou comme le bandage d'un pansement au bras d'un tire-au-flanc. Il était incontestable que deux mois à Vienne m'avaient remis d'aplomb, de sorte que je ressemblais plus à l'homme que j'étais lors de mon départ pour le camp de prisonniers qu'à celui qui en était revenu. Mais ma satisfaction ne devait pas être un prétexte pour me laisser aller, et je décidai donc de passer moins de temps à ma table du café Schwarzenberg et de faire un peu plus d'exercice.

C'était l'époque où les branches dénudées de l'hiver recommencent à bourgeonner, et où l'on ne prend plus automatiquement son pardessus pour sortir. Sous un ciel bleu griffé de quelques lambeaux de nuages, j'entrepris de faire le tour du Ring et de profiter du soleil printanier.

Tel un lustre trop grand pour la pièce qu'il éclaire, les bâtiments officiels de Ringstrasse, construits à l'époque arrogante et optimiste de l'Empire, paraissaient démesurés au regard des réalités de la nouvelle Autriche. Avec ses six millions d'habitants, l'Autriche n'était guère plus que le mégot d'un très gros cigare. Et le Ring que j'arpentais était moins un anneau qu'une couronne funéraire.

Menton levé, la sentinelle de faction devant l'hôtel Bristol, réquisitionné par les Américains, exposait son visage rose aux rayons du soleil matinal. Un peu plus loin, son collègue russe qui gardait le Grand Hôtel, réquisitionné par l'Armée rouge, semblait en revanche avoir passé toute sa vie au grand air tant il avait la peau foncée.

Sur Schuberttring, je passai sur le trottoir sud afin de longer le parc au plus près, et me trouvai devant la Kommendatura russe, installée dans l'ex-Imperial Hôtel, lorsqu'une grosse voiture de l'Armée rouge stoppa devant l'étoile rouge géante et les quatre cariatides qui encadraient l'entrée. La portière du véhicule s'ouvrit et le colonel Poroshin en descendit.

Il ne sembla pas surpris de me voir. On aurait même dit qu'il s'attendait à me rencontrer, et il me regarda comme s'il n'y avait que quelques heures que nous avions parlé dans son bureau du Petit Kremlin à Berlin. J'en restai bouche bée, et, après quelques secondes, il sourit et murmura Dobraye ootra (Bonjour) avant de s'engouffrer dans la Kommendatura, suivi de près par deux sous-officiers qui me jetèrent des regards suspicieux comme je restais planté là, l'air ahuri.

Profondément troublé par la présence de Poroshin à Vienne, je retraversai la rue en direction du café Schwarzenberg, manquant me faire renverser par une vieille dame à bicyclette qui actionna furieusement sa sonnette en signe de protestation.

Je m'installai à ma table habituelle pour réfléchir à l'irruption de Poroshin sur la scène, et passai ma commande, mes bonnes résolutions déjà envolées.

La présence du colonel à Vienne me parut plus facile à expliquer avec un café et un gâteau dans l'estomac. Il n'y avait rien, après tout, qui puisse l'empêcher de venir dans la capitale autrichienne. En tant que colonel du MVD, il avait sans doute toute latitude pour aller où bon lui semblait. Qu'il n'ait pas voulu me parler, ni me demander où en était mon enquête au sujet de son ami, s'expliquait sans doute par son désir de ne pas en discuter devant les deux sous-officiers. D'ailleurs, il n'avait qu'à décrocher le téléphone et appeler le quartier général de l'IP pour savoir si Becker était encore en prison ou non.

Pourtant, je n'arrivais pas à me défaire du sentiment que l'arrivée de Poroshin avait un rapport avec mon enquête, et ne constituait pas forcément un bon présage. Tel un homme qui s'est gavé de pruneaux au petit déjeuner, je me dis que quelque chose n'allait pas tarder à se produire.

Chacune des quatre puissances prenait à tour de rôle, pour une période d'un mois, la responsabilité administrative du maintien de l'ordre dans le centre-ville. C'est cette période de présidence que Belinsky avait décrite par la formule « avoir le cul dans le fauteuil », ledit fauteuil étant installé dans une salle de réunion du quartier général interallié du palais Auersperg. A la puissance présidente correspondait la nationalité de l'officier assis à la droite du chauffeur dans le véhicule de l'International Patrol. En effet, alors qu'en théorie celle-ci se voulait un instrument des quatre puissances dirigé conjointement par elles, elle était en pratique gérée et équipée par les Américains. Tous les véhicules, l'essence et l'huile, les radios, les pièces détachées, l'entretien, la maintenance du système de communication et l'organisation des patrouilles relevaient de la responsabilité du 796^e US. Aussi était-ce toujours le membre américain de la patrouille qui conduisait le véhicule, manipulait la radio et assurait l'entretien de base. C'est dire combien, au moins en ce qui concernait la patrouille elle-même, le principe du « fauteuil tournant » avait peu d'incidence.

Les Viennois parlaient encore des « quatre types en Jeep » ou parfois des « quatre éléphants dans la Jeep », alors que la Jeep avait depuis longtemps été abandonnée parce que trop petite pour accueillir une patrouille de quatre hommes avec leur émetteur ondes courtes, sans compter d'éventuels prisonniers. Les patrouilles s'effectuaient désormais dans des véhicules de reconnaissance de trois quarts de tonne.

J'appris tout ceci de la bouche du caporal russe commandant ce soir-là l'IP, dont le camion était stationné sur Petersplatz, à proximité du Casino oriental, et dans lequel, placé en état d'arrestation, j'attendais que les collègues du kapral amènent Lotte Hartmann. Ne parlant ni français ni anglais, et ne

possédant que quelques rudiments d'allemand, le kapral était enchanté d'avoir quelqu'un à qui parler en russe, même si c'était un prisonnier.

— Je ne peux pas vous communiquer les raisons exactes de votre arrestation, à part que vous êtes soupçonné de marché noir, s'excusa-t-il. Vous en saurez davantage quand nous rentrerons à Kârtnerstrasse. Nous en découvrirons tous les deux un peu plus, j'espère... Tout ce que je peux vous en dire, c'est la procédure : mon capitaine devra remplir une attestation d'arrestation en double exemplaire – tout est à faire en double exemplaire – qu'il remettra à la police autrichienne. La police en enverra un exemplaire à l'Officier du Gouvernement militaire pour la sécurité publique. Au cas où vous seriez jugé par un tribunal militaire, mon capitaine devra préparer une fiche d'accusation. Si c'est un tribunal civil autrichien, c'est la police locale qui s'occupera de votre dossier. (Le kapral fronça les sourcils.) Ce qui m'étonne, c'est qu'on ne punit plus beaucoup le marché noir ces temps-ci. Ni les infractions aux mœurs. On s'occupe surtout des contrebandiers. Et des immigrés illégaux. Je sais bien que les trois autres corniauds pensent que je suis devenu dingue, mais les ordres sont les ordres.

Je souris d'un air compréhensif et le remerciai pour ses explications. Je songeai à lui offrir une cigarette, mais la portière du camion s'ouvrit et un soldat français aida une Lotte Hartmann bien pâlichonne à grimper sur le siège à côté de moi. Le Français et l'Anglais montèrent à sa suite, s'assirent et refermèrent la portière. L'odeur de peur qui se dégageait de Lotte était presque aussi forte que celle de son parfum éventé.

— Où nous emmènent-ils ? me demanda-t-elle en chuchotant. Je lui répondis que nous allions à Kârtnerstrasse.

— Interdit de parler, nous intima l'Anglais dans un allemand écorché. Les prisonniers se taisent jusqu'au quartier général.

Je souris doucement sous cape. Le langage bureaucratique était la seule langue qu'un Britannique pourrait jamais parler en dehors de la sienne.

L'IP avait son quartier général dans un vieux palais situé à un jet de mégot de l'Opéra national. Nous descendîmes du camion, franchîmes d'immenses portes vitrées ouvrant sur un vestibule

baroque où une théorie d'atlantes et de cariatides rappelait l'omniprésence du tailleur de pierre viennois. Guidés par le kapral russe, nous gravâmes un escalier aussi large qu'une voie ferrée, bordé d'urnes et de bustes d'aristocrates oubliés, puis, après une enfilade de portes, nous arrivâmes devant une rangée de bureaux aux cloisons de verre. Le kapral ouvrit la porte de l'un d'entre eux et nous poussa à l'intérieur en nous ordonnant d'attendre.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? voulut savoir Fräulein Hartmann alors qu'il refermait la porte derrière lui.

— Il a dit d'attendre.

Je m'assis, allumai une cigarette et inspectai la pièce. Elle était meublée d'un bureau, de quatre chaises et d'un grand panneau de bois comme on en voit à l'entrée des églises, sauf que celui-ci était couvert de caractères cyrilliques, avec des colonnes numérotées intitulées « Personnes recherchées », « Absents », « Véhicules volés », « Messages », « Ordres 1re partie » et « Ordres 2nde partie ». Dans la colonne « Personnes recherchées » figuraient mon nom ainsi que celui de Lotte Hartmann. Le camarade russe de Belinsky avait bien fait les choses.

— Avez-vous une idée de ce qu'ils nous veulent ? demanda Lotte d'une voix chevrotante.

— Non, mentis-je. Et vous ?

— Non, bien sûr que non. Ça doit être une erreur.

— Sans aucun doute.

— Vous n'avez pas l'air inquiet. Vous ne comprenez pas que ce sont les Russes qui ont ordonné notre arrestation ?

— Vous parlez russe ?

— Non, bien sûr que non, rétorqua-t-elle d'un ton impatient. Mais le MP américain qui m'a embarquée m'a dit que c'était une idée des Russes et qu'il n'avait rien à voir là-dedans.

— C'est vrai, ce sont les Russkofs qui sont dans le fauteuil ce mois-ci, fis-je d'un air pénétré. Qu'a dit le Français ?

— Rien. Il n'a fait que reluquer mon décolleté.

— Je le comprends, fis-je en souriant. Ça vaut le coup d'oeil. Elle me décocha un sourire amer.

— Ça m'étonnerait qu'ils m'aient amenée ici juste pour voir s'il y avait du monde au balcon, vous ne croyez pas ?

Malgré le ton dégoûté sur lequel elle avait fait cette remarque, elle accepta la cigarette que je lui offris.

— Je ne vois pas d'autre raison, fis-je. Elle jura entre ses dents.

— Je vous ai déjà vue, non ? repris-je. A l'Oriental, peut-être ?

— Qu'est-ce que vous faisiez pendant la guerre ? Avec une vue pareille vous deviez être guetteur antiaérien, non ?

— Soyez aimable. Je peux peut-être vous aider.

— Occupez-vous d'abord de vos affaires.

— Rassurez-vous, je m'en occupe.

La porte finit par s'ouvrir, et un officier russe de haute taille et à la forte carrure entra. Il se présenta comme étant le capitaine Rustaveli et s'assit derrière le bureau.

— Dites donc, fit Lotte Hartmann, est-ce que ça vous ennuerait de me dire pourquoi on m'a amenée ici au milieu de la nuit ? Qu'est-ce que c'est que ce bazar ?

— Chaque chose en son temps, Fräulein, répliqua-t-il en excellent allemand. Asseyez-vous, je vous prie.

Elle se laissa tomber sur une chaise à côté de moi et fixa le capitaine d'un œil sombre. Le Russe se tourna vers moi.

— Herr Gunther ?

J'acquiesçai et lui dis en russe que la fille ne parlait qu'allemand.

— Elle me prendra pour un vrai fils de pute si nous parlons dans une langue qu'elle ne comprend pas, ajoutai-je.

Le capitaine Rustaveli me considéra d'un œil froid et, durant un bref instant, je me demandai avec inquiétude si Belinsky n'avait pas omis de lui expliquer que notre arrestation n'était qu'une mise en scène.

— Bien, répliqua-t-il au bout d'un long moment. Mais nous devons quand même faire semblant de procéder à un interrogatoire. Puis-je voir vos papiers, je vous prie, Herr Gunther ?

Il avait l'accent d'un Géorgien. Comme le camarade Staline.

Je plongeai la main dans la poche intérieure de ma veste et en sortis ma carte d'identité dans laquelle, sur la suggestion de

Belinsky, j'avais glissé deux billets de 100 dollars pendant que j'attendais dans le camion. Rustaveli empocha les billets sans sourciller, et je vis du coin de l'œil la mâchoire de Lotte Hartmann lui tomber presque sur les genoux.

— Très généreux, murmura-t-il en retournant ma carte d'identité entre ses doigts velus. (Il ouvrit alors un dossier.) Mais ça n'était pas nécessaire, je vous assure.

— Il faut penser aux réactions de la fille, capitaine. Il ne faut pas démentir ses préjugés, n'est-ce pas ?

— C'est juste. Jolie fille, n'est-ce pas ?

— Très.

— Une pute, vous croyez ?

— Quelque chose dans ce genre. C'est juste une impression, bien sûr, mais je dirais que c'est le genre de fille qui ne se contente pas de dépouiller un homme de 10 schillings et de son caleçon.

— Mieux vaut éviter de tomber amoureux, hein ?

— Autant poser la queue sur une enclume.

Il faisait chaud dans la pièce et Lotte se servait de sa veste comme d'un éventail, ce qui permit au Russe d'avoir quelques jolis points de vue sur son large décolleté.

— Il est rare qu'un interrogatoire soit si amusant, dit-il avant de baisser les yeux sur ses papiers en ajoutant : Elle a de beaux nichons. Voilà en tout cas une vérité que je respecte.

— Plus agréable à étudier que certaines autres, n'est-ce pas ?

— J'ignore le but de cette petite comédie, mais j'espère que vous vous l'enverrez. Ce serait dommage de vous être donné tout ce mal pour rien. Moi, j'ai un problème sexuel : ma queue enfle chaque fois que je vois une femme.

— Une maladie très répandue chez les Russes, non ? Rustaveli sourit d'un air malicieux.

— Je dois dire que vous parlez très bien le russe, Herr Gunther. Pour un Allemand.

— Vous aussi, capitaine. Pour un Géorgien. D'où êtes-vous ?

— De Tbilissi.

— Là où est né Staline ?

— Non, Dieu merci. C'est Gori qui a eu ce malheur. (Rustaveli referma mon dossier.) Elle doit être suffisamment impressionnée comme ça, vous ne croyez pas ?

— Je suis de votre avis.

— Que dois-je lui dire ?

— Vous avez des informations comme quoi c'est une pute, lui dis-je, et donc ça vous embête de la relâcher. Mais vous me laissez vous convaincre de la relâcher.

— Eh bien, tout ceci me paraît en ordre, Herr Gunther, dit Rustaveli en revenant à l'allemand. Toutes mes excuses pour cette interpellation. Vous pouvez partir.

Il me rendit ma carte d'identité. Je me levai et me dirigeai vers la porte.

— Et moi ? marmonna Lotte. Rustaveli secoua la tête.

— Je crains que nous devions vous garder, Fräulein. Le médecin de la police sera là d'une minute à l'autre. Il vous posera quelques petites questions sur votre travail à l'Oriental.

— Mais je suis croupière, geignit-elle. Pas entraînée.

— Cela ne correspond pas à nos informations.

— Quelles informations ?

— Votre nom a été cité par plusieurs autres filles.

— Quelles autres filles ?

— Des prostituées, Fräulein. Vous devrez peut-être subir un examen médical.

— Un examen ? Et pourquoi ?

— Pour les maladies vénériennes, bien sûr.

— Maladies vénériennes... ?

— Capitaine Rustaveli, intervins-je en couvrant les protestations de Lotte. Je me porte garant de cette femme. Je ne dirais pas que je la connais bien, mais je la vois depuis assez longtemps à l'Oriental pour pouvoir vous assurer qu'elle n'est pas une prostituée.

— Ma foi..., fit-il d'un air hésitant.

— Je vous pose la question : a-t-elle l'air d'une prostituée ?

— Franchement, je n'ai pas encore rencontré d'Autrichienne qui ne marchande pas ses charmes. (Il ferma les yeux un instant puis les rouvrit en secouant la tête.) Non, je ne peux pas

enfreindre le règlement. C'est une affaire sérieuse. Trop de soldats russes ont été contaminés.

— Il me semble pourtant que l'Oriental, où a été arrêtée Fräulein Hartmann, est en dehors de la juridiction de l'Armée rouge. Vos hommes fréquentent plutôt le Moulin rouge, dans Walfischgasse.

Rustaveli fit la moue et haussa les épaules.

— C'est exact. Il n'empêche que...

— Si nous devons nous revoir, capitaine, peut-être pourrais-je m'acquitter d'une modeste compensation envers l'Armée rouge pour cette petite infraction au règlement. En attendant, acceptez-vous que je me porte garant de la bonne moralité de la Fräulein ?

Rustaveli se gratta le menton d'un air songeur.

— Très bien, fit-il, si vous vous engagez personnellement. Souvenez-vous que je connais vos adresses respectives. On pourra vous y cueillir sans problème.

Il se tourna alors vers Lotte Hartmann et lui annonça qu'elle était libre.

— Seigneur, lâcha-t-elle en se levant d'un bond.

Rustaveli adressa un signe de tête au kapral debout derrière la vitre crasseuse de la porte et lui ordonna de nous escorter dehors. Puis le capitaine claqua des talons et s'excusa pour cette « erreur », autant à l'intention du kapral que pour apaiser les craintes rétrospectives de Lotte Hartmann.

Elle et moi suivîmes le kapral dans le grand escalier, où nos pas résonnèrent jusqu'aux moulures tarabiscotées du haut plafond, puis à travers les hautes portes vitrées par lesquelles nous sortîmes. Dehors, le kapral cracha dans le caniveau.

— Une erreur, hein ? fit-il avec un rire amer. Je vous parie que c'est sur moi que ça va retomber.

— J'espère que non, fis-je.

Mais le Russe se contenta de hausser les épaules, puis rajusta sa toque en peau d'agneau et regagna le bâtiment d'un pas lourd.

— Je suppose que je dois vous remercier, dit Lotte en ajustant le col de sa veste.

— C'est inutile, dis-je en faisant quelques pas en direction du Ring.

Elle hésita quelques secondes, puis me rattrapa.

— Attendez, dit-elle.

Je m'immobilisai et me tournai vers elle. De face, elle était encore plus attirante que de profil, la longueur de son nez se remarquait moins. Et elle n'était pas du tout froide. Belinsky s'était trompé sur ce point, confondant cynisme et indifférence. Je trouvais qu'elle avait tout pour séduire, mais, après l'avoir observée toute une soirée à l'Oriental, j'en avais conclu qu'elle était sans doute une de ces allumeuses qui font miroiter leurs trésors pour mieux en interdire l'accès ensuite.

— Oui ? Qu'y a-t-il ?

— Ecoutez, vous vous êtes déjà montré très gentil, dit-elle, mais cela vous dérangerait-il de me raccompagner ? Il est très tard pour une femme seule, et je ne pense pas trouver un taxi à cette heure-ci.

Je haussai les épaules et consultai ma montre.

— Où habitez-vous ?

— Pas très loin. Dans le 3^e Bezirk, en zone britannique.

— Bon, fis-je en soupirant sans enthousiasme. Je vous suis. Nous partîmes vers l'est à travers des rues aussi calmes qu'un couvent de franciscains.

— Vous ne m'avez pas dit pourquoi vous m'aviez aidée, fit-elle au bout d'un moment.

— Croyez-vous qu'Andromède ait posé la question à Persée quand celui-ci l'a sauvée des griffes du monstre marin ?

— Pensez-vous être un héros de la carrure de Persée, Herr Gunther ?

— Ne vous laissez pas abuser par les apparences, répliquai-je. J'ai toute une collection de médailles au mont-de-piété.

— Vous n'êtes pas sentimental non plus, à ce que je vois.

— Non. J'aime le sentiment, mais dans les broderies au crochet et les cartes de Noël. En tout cas, le sentiment n'a aucun effet sur les Russkofs. Vous n'avez rien vu ?

— Bien sûr que si, j'ai tout vu. Vous vous y êtes pris comme un chef. Je ne savais pas qu'on pouvait graisser la patte des Russkofs.

— L'important, c'est de savoir à qui on la graisse. Le kapral qui nous a arrêtés aurait sans doute eu trop peur pour accepter

quelque chose. Un commandant aurait été trop fier. Mais surtout, je connais le capitaine Rustaveli. Nous nous sommes rencontrés quand il n'était encore que lieutenant. Lui et son amie avaient attrapé la vérole. Je leur ai procuré de la bonne pénicilline. Il m'en a toujours été reconnaissant.

— Vous n'avez pas l'air d'un trafiquant.

— Je n'ai pas l'air d'un trafiquant. Je n'ai pas l'air d'un héros. Qu'est-ce que vous faites ? Du casting pour la Warner ?

— Si seulement c'était vrai..., murmura-t-elle avant d'ajouter à haute voix : Et puis c'est vous qui avez commencé. Vous avez dit au Russe que je n'avais pas l'allure d'une entraîneuse. J'ai pris ça pour un compliment.

— Je vous ai vue à l'Oriental, et vous ne vendiez rien d'autre que des jetons. A ce propos, j'espère que vous jouez bien aux cartes, parce qu'il va falloir que je retourne voir notre ami le capitaine pour le remercier de vous avoir relâchée. Si vous ne voulez pas aller en taule.

— Combien vous faut-il ?

— Deux cents dollars devraient suffire.

— Deux cents dollars ? (Son exclamation résonna sur Schwarzenbergplatz alors que, dépassant la grande fontaine, nous nous dirigeons vers Rennweg.) Où voulez-vous que je trouve tout ce fric ?

— Là où vous vous êtes payé ce bronzage et cette jolie veste, par exemple. Ou alors vous invitez le capitaine à faire une partie au club et vous lui sortez quelques as de votre manche.

— Ce serait une solution si j'étais assez douée. Mais ça n'est pas le cas.

— Dommage.

Elle réfléchit quelques instants en silence.

— Vous pourriez peut-être le convaincre d'accepter moins, reprit-elle. Après tout, vous parlez drôlement bien le russe.

— Possible, fis-je.

— Je suppose que c'est inutile d'aller devant un tribunal pour prouver mon innocence ?

— Avec les Popovs ? Autant demander de l'aide à la déesse Kali !

— C'est bien ce que je pensais.

Nous prîmes quelques ruelles, puis nous nous arrê tâmes devant un immeuble proche d'un petit parc.

— Voulez-vous monter prendre un verre ? proposa-t-elle en cherchant ses clés dans son sac. J'en ai bien besoin.

— Et moi j'ai une soif à lécher le tapis, rétorquai-je.

Je la suivis dans l'entrée, puis dans l'escalier, jusqu'à un petit appartement confortable et richement meublé.

Lotte Hartmann était incontestablement une jolie fille. On contemple certaines femmes en se demandant de combien de minutes on se contenterait en leur compagnie. En général, plus belle est la fille, plus bref le moment dont on serait prêt à se satisfaire. Après tout, une très jolie fille doit veiller à se partager équitablement entre tous. Lotte était le genre de fille avec laquelle vous auriez accepté de ne passer que cinq petites minutes mais torrides. Cinq minutes seulement pour vous permettre de combler tous vos fantasmes. Voilà qui vous paraîtrait déjà beaucoup. Mais vu la manière dont les choses se passaient ce soir-là, elle m'aurait sans aucun doute accordé plus longtemps encore. Peut-être même une heure entière. Mais j'étais épuisé, et j'avais bu un peu trop de son excellent whisky pour remarquer la façon dont elle se mordait la lèvre inférieure en me fixant à travers ses cils d'araignée veuve noire. J'aurais peut-être dû m'allonger paisiblement sur son lit, le museau enfoui dans son ventre rebondi en la laissant jouer avec mes grandes oreilles décollées. Au lieu de quoi, je m'endormis comme une masse sur le divan.

M'éveillant quelques heures plus tard, je griffonnai mes adresse et numéro de téléphone sur un bout de papier et, laissant Lotte endormie, je rentrai en taxi à ma pension. Là je me lavai, changeai de vêtements puis dévorai un petit déjeuner plantureux qui acheva de me remettre en forme. Je lisais le Wiener Zeitung du jour lorsque le téléphone sonna.

Une voix masculine dotée d'un imperceptible accent viennois me demanda si j'étais bien Herr Bernhard Gunther. Je confirmai.

— Je suis un ami de Fräulein Hartmann. Elle m'a raconté que vous l'aviez tirée d'un mauvais pas hier soir.

— Elle n'en est pas encore tout à fait tirée, précisai-je.

— C'est juste. Nous pourrions peut-être nous rencontrer pour en discuter. Fräulein Hartmann m'a parlé d'une somme de 200 dollars à remettre à ce capitaine russe. Elle m'a dit que vous vous étiez proposé comme intermédiaire.

— J'ai dit ça ? Ma foi, c'est possible.

— J'aurais aimé vous remettre moi-même l'argent pour ce sale type. Et vous remercier personnellement, par la même occasion.

J'étais sûr que c'était Konig au bout du fil, mais, ne voulant pas paraître impatient de le rencontrer, je restai un instant silencieux.

— Vous êtes toujours là ?

— Où voudriez-vous que nous nous retrouvions ? demandai-je d'un ton réticent.

— Connaissez-vous l'Amalienbad, sur Reumannplatz ?

— Je trouverai.

— Dans une heure ? Aux bains turcs ?

— Très bien. Mais comment vous reconnaitrai-je ? Vous ne m'avez même pas dit votre nom.

— C'est exact, dit-il d'un ton mystérieux, mais je sifflerai cet air. Il se mit à siffloter dans le combiné.

— Bella, bella, bella Marie, fredonnai-je en reconnaissant une rengaine qu'on entendait partout quelques mois auparavant.

— Exactement, fit mon interlocuteur en raccrochant.

Cela me parut une bien curieuse méthode, mais je me dis que si c'était bien König, il avait quelque bonne raison de se montrer discret.

L'Amalienbad était situé dans le 10^e Bezirk, en zone russe. Il fallait prendre le 67 dans Favoritenstrasse en direction du sud. Ce district était un quartier ouvrier plein de vieilles usines crasseuses, mais les bains municipaux de Reumannplatz étaient installés dans un immeuble récent de sept étages qui pouvait se targuer, comme le signalait un panneau à l'entrée, d'être l'établissement de bain le plus grand et le plus moderne d'Europe.

Je payai pour un bain et une serviette puis, après m'être changé, me mis en quête du hammam réservé aux hommes. Il était installé au bout d'une piscine de la taille d'un terrain de football et je n'y trouvai que quelques Viennois qui, enveloppés dans leur drap de bain, tentaient de faire fondre la graisse qu'il était si facile d'accumuler dans la capitale autrichienne. À travers la vapeur, au fond de la salle au carrelage rougeâtre, j'entendis quelqu'un siffloter par intermittence. Je m'approchai en fredonnant la mélodie.

Je découvris un homme assis, le corps tout blanc et le visage brun. On aurait dit qu'il s'était maquillé pour se faire passer pour un Noir, mais je savais que cette différence de couleur provenait de son récent séjour en montagne.

— Je déteste cette chanson, dit-il, mais Fräulein Hartmann la fredonne sans arrêt et ça m'est venu tout de suite à l'esprit. Herr Gunther ?

J'acquiesçai avec circonspection, comme si je n'étais venu qu'à contrecœur.

— Permettez-moi de me présenter, poursuivit-il. Je m'appelle König.

Nous nous serrâmes la main et je pris place à côté de lui.

König était un homme à la morphologie puissante, avec d'épais sourcils bruns et une grosse moustache qui ressemblait à une espèce rare de martre ayant fui les grands froids pour venir se réfugier sur ses lèvres. L'expression lugubre du visage était renforcée par de mélancoliques yeux bruns. À part l'absence du petit chien, il correspondait trait pour trait à la description que m'en avait faite Becker.

— J'espère que vous aimez les bains turcs, Herr Gunther ?

— Oui, quand ils sont propres.

— Alors j'ai bien fait de choisir ceux-ci, dit-il, plutôt que le Dianabad. Le Dianabad a souffert des bombardements et j'ai l'impression que tous les éclopés et autres sous-hommes s'y donnent rendez-vous. Ils y vont pour les cures. Mais quand vous vous plongez dans une de leurs piscines, c'est à vos risques et périls. Vous y allez pour soigner un eczéma et vous ressortez avec la syphilis.

— Ça n'a pas l'air d'un endroit très sain.

— J'exagère un peu, fit König en souriant. Vous n'êtes pas viennois, n'est-ce pas ?

— Non, je suis de Berlin. Mais je viens régulièrement à Vienne.

— Comment ça se passe à Berlin ? On dit que la situation se dégrade. Il paraît que la délégation russe a quitté la Commission de contrôle ?

— C'est exact, dis-je. Bientôt le seul moyen d'entrer ou de sortir de la ville sera par avion militaire.

König émit une série de ta, ta, ta ! en caressant paresseusement sa large poitrine velue.

— Les communistes, soupira-t-il. Voilà ce que ça donne de faire des arrangements avec eux. Ce qui s'est passé à Potsdam et à Yalta est une catastrophe. Les Américains ont laissé les Russes prendre ce qu'ils voulaient. Ce fut une grosse erreur qui engendrera presque à coup sûr une autre guerre.

— Je ne vois pas qui aurait envie de remettre ça, fis-je, reprenant les propos que j'avais déjà tenus à Neumann, à Berlin.

Je les répétais souvent car j'en étais convaincu.

— Pas pour le moment, peut-être. Mais les gens oublient vite et un de ces jours... (Il haussa les épaules.) Qui sait ce qui peut se

passer ? En attendant, vivons notre vie et occupons-nous de nos affaires du mieux possible. (Il se frictionna le crâne avant d'ajouter :) Dans quel domaine travaillez-vous ? Je vous demande ça pour savoir s'il n'y aurait pas un moyen de vous remercier d'avoir aidé Fräulein Hartmann. En vous faisant bénéficier d'une occasion, par exemple.

Je secouai la tête.

— C'est inutile. Si vous voulez vraiment savoir, je suis dans l'import-export. Mais pour être franc avec vous, Herr Konig, j'ai aidé la Fräulein parce que j'aimais son parfum.

Il hocha la tête d'un air approbateur.

— Je comprends ça. C'est une très jolie fille. (Mais peu à peu, son air extasié vira à la perplexité.) C'est très curieux, vous ne trouvez pas ? La façon dont vous avez été arrêtés tous les deux.

— Je ne peux rien dire en ce qui concerne votre amie, Herr Kônig, mais dans mon rayon, il y a des tas de concurrents qui aimeraient bien me voir débarrasser le plancher. Ce sont les risques du métier, que voulez-vous.

— Selon Fräulein Hartmann, ces risques n'ont pas semblé vous émouvoir. Elle m'a dit que vous aviez mis de façon magistrale ce capitaine russe dans votre poche. Et elle a été très impressionnée par votre maîtrise de la langue.

— J'ai été prisonnier de guerre en Russie.

— Voilà qui explique tout. Mais dites-moi, croyez-vous que ce Russe était sérieux ? Pensez-vous qu'il y ait eu des plaintes contre Fräulein Hartmann ?

— J'ai bien peur que ce ne soit très sérieux.

— Avez-vous une idée de l'origine de ces plaintes ?

— Pas plus que pour moi. Peut-être que quelqu'un a une dent contre elle.

— Vous pourriez essayer de découvrir qui. Je vous paierai pour ça.

— Ce n'est pas dans mes cordes. Pour moi, il s'agit d'une dénonciation anonyme. Peut-être motivée par la rancune. Vous gaspilleriez votre argent. Si vous voulez mon avis, vous feriez mieux de donner au Russkof ce qu'il demande. Deux cents dollars ne sont pas excessifs pour avoir son nom rayé d'une liste.

Quand les Russes sont prêts à passer l'éponge, mieux vaut ne pas faire de vagues.

König opina.

— Vous avez sans doute raison, dit-il. Mais voyez-vous, l'idée m'a traversé l'esprit que vous étiez de mèche avec ce type. Ça serait une petite combine assez lucrative, pas vrai ? Le Russe menace de harceler des innocents, et vous vous offrez comme intermédiaire. (Il hocha la tête devant la subtilité du plan.) Eh, eh... Cela pourrait être très rentable pour quelqu'un de malin.

— Continuez, fis-je en riant. Vous êtes peut-être sur la voie de la fortune !

— Avouez que ça pourrait marcher.

— Tout est possible à Vienne. Mais si vous pensez que je vous monte le bourrichon pour 200 malheureux dollars, c'est votre affaire. Si cela vous a échappé, Herr Konig, je vous rappelle que c'est votre amie qui m'a demandé de la raccompagner chez elle, et vous qui m'avez demandé de venir ici. Très franchement, je n'ai pas que ça à faire.

Je me levai et fis mine de prendre congé.

— Je vous en prie, Herr Gunther, dit-il, acceptez mes excuses. Mon imagination me joue des tours. Mais je dois avouer que cette histoire m'a intrigué. Il faut dire qu'avec tout ce qui se passe, je préfère me méfier.

— Eh bien, ça me paraît une bonne façon de vivre longtemps, dis-je en me rasseyant.

— Dans mon travail, il est important de rester sur ses gardes.

— Dans quoi êtes-vous ?

— Je faisais de la publicité. Mais c'est un travail frustrant, un milieu détestable aux mains de petits esprits sans envergure. J'ai dissous l'agence que je possédais et me suis reconverti dans la recherche commerciale. Les informations précises sont essentielles dans toute activité commerciale. Mais toute information doit être prise avec des pincettes. Celui qui désire être informé doit d'abord douter de tout. Le doute provoque des questions, et les questions demandent des réponses. Ces réponses sont essentielles à la croissance d'une nouvelle entreprise. Et les nouvelles entreprises sont essentielles à la croissance d'une nouvelle Allemagne.

— Vous parlez comme un politicien.

— Ah, la politique..., dit-il en souriant comme si le sujet était puéril. Simple diversion par rapport à l'affrontement principal.

— Qui est ?

— Le communisme contre le monde libre. Le capitalisme est notre seul espoir de résister à la tyrannie soviétique, vous ne croyez pas ?

— Je n'ai pas de sympathie particulière pour les Russes, remarquai-je, mais le capitalisme a beaucoup de défauts.

König m'écoutait à peine.

— Nous nous sommes trompés de guerre, dit-il. Nous nous sommes trompés d'ennemi. Nous aurions dû combattre les Soviétiques. Les Yankees s'en rendent compte aujourd'hui. Ils savent qu'ils ont fait une grosse erreur en laissant les mains libres aux Russes en Europe de l'Est. C'est pour ça qu'ils ne lâcheront pas l'Allemagne ni l'Autriche.

Je m'étirai parmi les nuages de vapeur et bâillai d'un air las. König commençait à m'ennuyer.

— Vous savez, dit-il, j'aurais du travail dans mon entreprise pour quelqu'un qui a vos talents. Et votre passé. Dans quel service de la SS étiez-vous ? (Devant ma surprise, il précisa aussitôt :) La cicatrice que vous avez sous le bras. Je suis sûr que vous avez été assez futé pour effacer votre tatouage SS avant d'être capturé par les Russes.

Il leva le bras et me montra la cicatrice presque similaire qu'il portait à l'aisselle.

— J'ai fini la guerre dans les services de renseignements militaires, l'Abwehr, expliquai-je. La SS, c'était bien avant.

Il avait raison toutefois en ce qui concernait ma cicatrice, résultat de la brûlure particulièrement douloureuse que je m'étais infligée en me tirant un coup de pistolet automatique à fleur de peau. Je n'avais pas eu le choix : c'était ça ou courir le risque d'être démasqué et aussitôt liquidé par le NKVD.

König ne fournit aucune explication sur la disparition de son propre tatouage. Il préféra revenir sur sa proposition d'embauché.

Je n'en espérais pas tant. Il convenait toutefois de faire preuve de la plus grande prudence : à peine quelques minutes

auparavant, il m'accusait d'être en cheville avec le capitaine Rustaveli.

— Ce n'est pas que je sois contre le fait de travailler pour quelqu'un, dis-je, mais pour l'instant je suis très occupé. (Je haussai les épaules.) Peut-être quand j'en aurai terminé... Qui sait ? En tout cas je vous remercie.

Il ne parut pas se formaliser de mon refus et haussa les épaules avec philosophie.

— Où puis-je vous joindre au cas où je changerais d'avis ?

— Fräulein Hartmann saura où me contacter. (Il prit à côté de lui un journal plié et me le tendit.) Ouvrez-le avec précaution quand vous serez dehors. Il y a dedans deux billets de 100 dollars pour le Russe, et un pour vous, en guise de dédommagement.

Soudain, il grogna et grimaça en se massant les mâchoires, découvrant une denture aussi régulière qu'une rangée de minuscules bouteilles de lait. Prenant mon étonnement pour de l'inquiétude, il m'expliqua que tout allait bien mais qu'il venait de se faire poser deux prothèses.

— Je n'arrive pas à m'y habituer, dit-il en passant sur ses gencives le ver de terre qui lui tenait lieu de langue. Quand je me regarde dans un miroir, j'ai l'impression d'avoir un étranger en face de moi. C'est très déconcertant. (Il soupira en secouant la tête avec tristesse.) Quel dommage ! Moi qui ai toujours eu une dentition parfaite.

Il se leva, renoua sa serviette sur sa poitrine et me serra la main.

— Ce fut un plaisir de faire votre connaissance, Herr Gunther, déclara-t-il avec le charme désinvolte des Viennois.

— Tout le plaisir était pour moi, répliquai-je. Kônig gloussa.

— Mon ami, dit-il, nous ferons de vous un Autrichien. Un vrai.

Puis il disparut dans la vapeur en sifflotant son insupportable refrain.

Les Viennois n'aiment rien autant qu'être douillettement installés. Ils recherchent ce confort dans les bars et les restaurants, au son d'un quatuor composé d'une contrebasse, d'un violon, d'un accordéon et d'une cithare, instrument étrange qui ressemble à une grande boîte de chocolats vide munie de trente ou quarante cordes disposées comme celles d'une guitare. Cette invariable combinaison d'instruments représentait à mes yeux tout ce que Vienne avait de faux et de frelaté, au même titre que le sentimentalisme sirupeux et la politesse affectée. Je ne me sentais pas mal à l'aise, au contraire. Mais j'éprouvais le même genre de bien-être qu'on doit ressentir après avoir été embaumé, couché dans un cercueil plombé et remisé dans un des mausolées de marbre du cimetière central.

J'attendais Traudl Braunsteiner au Herrendorf, un restaurant situé dans Herrengasse. C'est elle qui avait choisi l'endroit, mais elle était en retard. Lorsqu'elle arriva enfin, elle avait le visage écarlate d'avoir couru, et aussi à cause du froid.

— Vous n'avez pas l'air très catholique, dissimulé comme ça dans un coin d'ombre, remarqua-t-elle en prenant place à ma table.

— C'est exprès, dis-je. Personne ne ferait confiance à un détective qui aurait l'air aussi honnête que la postière du village. La pénombre est bonne pour les affaires.

J'appelai un garçon et nous passâmes notre commande.

— Emil vous en veut de n'être pas passé le voir, dit Traudl en refermant son menu.

— S'il veut savoir à quoi j'occupe mes journées, dites-lui que je vais lui envoyer ma facture de cordonnier. Je n'arrête pas d'arpenter cette foutue ville dans tous les sens.

— Vous savez qu'il doit être jugé la semaine prochaine, n'est-ce pas ?

— Je ne risque pas de l'oublier. Liebl me téléphone tous les jours pour me le rappeler.

— Emil non plus ne risque pas de l'oublier.

Sa voix était calme mais elle avait l'air bouleversé.

— Je suis désolé, dis-je. C'était une plaisanterie stupide. Tenez, j'ai de bonnes nouvelles. J'ai enfin rencontré Kônig.

Son visage s'illumina.

— Vraiment ? fit-elle. Où ça ? Quand ?

— Ce matin, répondis-je. A l'Amalienbad.

— Qu'a-t-il dit ?

— Il m'a proposé de travailler pour lui. Ce serait peut-être une bonne façon de me rapprocher de lui et de découvrir la preuve qu'il nous faut.

— Pourquoi ne pas prévenir la police afin qu'ils l'arrêtent ?

— Pour quel motif ? fis-je en haussant les épaules. La police est persuadée de tenir le coupable. Même si j'arrivais à les convaincre, Kônig ne se laisserait pas si facilement mettre la main dessus. Les Américains ne pourraient pénétrer en zone russe pour l'arrêter. Non, mieux vaut que je gagne sa confiance. C'est pour ça que j'ai refusé sa proposition.

Traudl se mordit la lèvre d'un air exaspéré.

— Mais pourquoi ? Je ne comprends pas !

— Pour que Kônig croie que je ne veux pas travailler pour lui. La façon dont j'ai rencontré son amie l'intrigue. Voilà mon plan. Lotte est croupière à l'Oriental. Je voudrais que vous me donniez de l'argent que je puisse perdre demain soir. Une somme suffisante pour donner l'impression que j'ai été lessivé. Ce qui me fournirait un prétexte pour reconsidérer l'offre de Kônig.

— Je suppose que ça fait partie de vos frais ?

— J'en ai bien peur.

— Combien ?

— Trois ou quatre mille schillings devraient faire l'affaire. Tandis qu'elle réfléchissait, le serveur nous apporta une bouteille de riesling dont il emplit nos verres.

— D'accord, fit-elle après avoir goûté le vin. Mais à une condition : que je sois présente pour vous voir perdre.

La contraction de sa mâchoire indiquait sa détermination.

— Inutile, j’imagine, de vous rappeler combien ça peut être dangereux. D’autant que nous ne pouvons pas y aller en couple. Je ne peux pas risquer d’être vu en votre compagnie, au cas où quelqu’un pourrait reconnaître en vous l’amie d’Emil. Si ce restaurant n’était pas aussi tranquille, j’aurais insisté pour que nous nous voyions chez vous.

— Ne vous inquiétez pas pour ça, dit-elle avec fermeté. Je ne ferai pas plus attention à vous que si vous étiez un bout de moquette.

Je voulus parler, mais elle posa ses petites mains sur ses oreilles.

— Non, je ne veux plus rien entendre. Je viendrai, point final. Vous vous mettez le doigt dans l’œil si vous pensez que je vais vous confier 4 000 schillings sans me préoccuper de ce que vous en faites.

— Logique, dis-je. (Je contemplai un moment le vin dans mon verre, puis déclarai :) Vous l’aimez beaucoup, n’est-ce pas ?

Traudl déglutit avant d’acquiescer par de vigoureux hochements de tête.

— Je suis enceinte de lui, précisa-t-elle après quelques secondes. Je soupirai et tentai de trouver quelque chose de réconfortant à lui dire.

— Ecoutez, marmonnai-je, ne vous faites aucun souci. Nous allons le tirer de ce mauvais pas. Inutile de vous ronger les sangs. Tout finira par s’arranger pour vous et votre bébé, j’en suis sûr.

Mon petit discours était aussi inadéquat que dénué de conviction.

Traudl secoua la tête en souriant.

— Tout va bien, je vous assure. Seulement, la dernière fois où je suis venue ici, c’était avec Emil, le jour où je lui ai annoncé que j’étais enceinte. Nous venions souvent dans ce restaurant. Je ne pensais pas tomber amoureuse de lui, vous savez.

— On n’y pense jamais avant, dis-je. (Je remarquai que ma main s’était posée sur la sienne.) Ça vous tombe dessus. Comme un accident de voiture.

Devant son visage de lutin, je n’étais pas sûr d’être convaincu de ce que je disais. Sa beauté n’était pas de celles qui s’en vont au matin sur les oreillers tachés de maquillage. C’était le genre de

beauté qui rend un homme fier que son enfant ait une telle mère. Je compris soudain à quel point j'enviais cette femme à Becker, combien j'aurais aimé tomber amoureux d'elle si nous nous étions rencontrés plus tôt. Je lâchai sa main et m'empressai d'allumer une cigarette pour me réfugier derrière l'écran de fumée.

Le lendemain soir, le temps était à la neige et j'abandonnai sans regret le froid glacial du dehors pour la touffeur lubrique du casino Oriental, les poches bourrées de liasses de billets gagnés sans trop de sueur par Emil Becker.

J'achetai un gros paquet des jetons les plus chers puis me rendis au bar en attendant que Lotte s'installe à l'une des tables. Après avoir commandé un verre, la seule chose que j'eus à faire fut de chasser les entraîneuses qui accouraient comme des mouches pour nous tenir compagnie, à moi et à mon portefeuille, ce qui me permit de me faire une idée assez exacte de ce que doit subir un cul de cheval en plein mois d'août. A 22 heures, quand Lotte s'installa à une table, je n'agitais plus la queue qu'avec une grande lassitude. J'attendis encore quelques minutes pour parfaire mon entrée en scène, puis emportai mon verre à la table de jeu dirigée par Lotte et m'installai face à elle.

Elle évalua le tas de jetons que j'avais méthodiquement empilés devant moi, puis fit la moue.

— Je ne vous voyais pas en flambeur, dit-elle. Je pensais que vous aviez plus de plomb dans la cervelle.

— Peut-être que vos doigts me porteront chance, répliquai-je brillamment.

— Je ne parierais pas là-dessus.

— Bon, je tâcherai de ne pas l'oublier.

Je n'ai jamais été un grand joueur. J'ignorai même le nom du jeu auquel je prenais part. C'est donc avec un étonnement considérable qu'après vingt minutes je constatai que j'avais presque doublé ma quantité de jetons. Je me demandai par quelle logique perverse il était presque aussi difficile de perdre de l'argent aux cartes que d'en gagner.

Lotte distribua et, une fois de plus, je gagnai. Levant les yeux de la table j'aperçus Traudl assise en face de moi, tripotant une

petite pile de jetons posés devant elle. Je ne l'avais pas vue entrer, mais il y avait tant de monde à présent que je n'aurais même pas remarqué l'arrivée de Rita Hayworth.

— J'ai l'impression que c'est mon jour de chance, dis-je sans m'adresser à personne en particulier tandis que Lotte poussait mes gains dans ma direction.

Traudl sourit d'un air poli, comme si elle ne m'avait jamais vu, puis misa quelques jetons.

Je commandai un autre verre puis, me concentrant, m'efforçai de perdre, réclamant une carte quand j'aurais dû me taire, pariant quand j'aurais dû m'abstenir, bref, faisant tout mon possible pour décourager la chance insolente qui s'acharnait sur moi. De temps à autre, je jouais correctement afin de ne pas éveiller les soupçons sur mes objectifs. Au bout de quarante autres minutes, j'avais réussi à reperdre tout ce que j'avais gagné, ainsi que la moitié de mon capital de départ. Lorsque, m'ayant vu perdre assez de l'argent de son amant pour être rassurée sur l'usage que j'en faisais, Traudl quitta la table, je terminai mon verre et lâchai un soupir exaspéré.

— Tout compte fait, je ne crois pas que ça soit mon jour de chance, fis-je d'un air sombre.

— La chance n'a rien à voir avec votre manière de jouer, fit Lotte à mi-voix. J'espère que vous vous débrouillez mieux avec ce capitaine russe.

— Oh, ne vous inquiétez pas, on s'en occupe. Il ne vous créera plus de problèmes.

— Je suis heureuse de l'apprendre.

Je misai mon dernier jeton, que je perdis, puis me levai en disant qu'après tout, j'allais peut-être reconsidérer la proposition de Kônig. Avec un sourire lugubre je regagnai le bar et commandai un autre verre. Je regardai une danseuse aux seins nus se livrer à une parodie de danse sud-américaine au son aigre et syncopé de l'orchestre de jazz de l'Oriental.

Je ne vis pas Lotte quitter la table pour aller passer un coup de téléphone, mais, au bout d'un moment, Kônig, un petit terrier sur les talons, descendit l'escalier en compagnie d'un homme de haute taille vêtu d'une veste Schiller et d'une cravate-club. Cet homme disparut derrière un rideau de perles dans le fond du

club tandis que Kônig se contorsionnait pour croiser mon regard.

Tout en approchant du bar, il adressa un signe de tête à Lotte et sortit un cigare de la poche de son costume de tweed vert.

— Herr Gunther, dit-il en souriant, quel plaisir de vous revoir !

— Hello, Kônig, dis-je. Comment vont vos dents ?

— Mes dents ?

Son sourire s'effaça aussitôt, comme si je lui avais demandé comment évoluait son chancre vénérien.

— Vous ne vous souvenez pas ? fis-je. Hier nous avons parlé de vos prothèses.

Son expression se détendit.

— C'est vrai. Ça va beaucoup mieux, je vous remercie. (Après un bref sourire il ajouta :) Il paraît que vous n'avez pas eu de chance au jeu.

— Ce n'est pas l'avis de Fräulein Hartmann. Elle m'a assuré que la chance n'avait rien à voir avec ma façon de jouer.

Kônig alluma son Corona à 4 schillings, puis se mit à glousser.

— Alors, laissez-moi vous offrir un verre. (Il fit signe au barman de me resservir une vodka et commanda un scotch pour lui.) Vous avez beaucoup perdu ?

— Plus que je n'aurais dû, fis-je d'un air penaud. A peu près 4 000 schillings. (Je vidai mon verre et le poussai en travers du comptoir pour qu'il soit de nouveau rempli.) Quelle stupidité ! Je ne devrais jamais m'approcher d'une table de jeu. Je n'ai aucune aptitude pour les cartes. En tout cas me voilà fauché. (Je levai mon verre à l'adresse de Kônig et avalai une gorgée de vodka.) Dieu merci j'ai eu la bonne idée de régler d'avance ma note d'hôtel. Mais à part ça je n'ai guère de motif de me réjouir.

— Je vais vous montrer quelque chose, dit-il en tirant une vigoureuse bouffée de son cigare. (Il souffla un grand rond de fumée au-dessus du museau de son terrier et lui dit :) C'est l'heure de ton cigare, Lingo.

Sur quoi l'animal, au grand amusement de son maître, se mit à faire des bonds en l'air, aspirant la fumée à pleines narines comme le pire des tabagistes.

— Joli numéro, fis-je en souriant.

— Oh, ça n'est pas un numéro, répliqua Kônig. Lingo apprécie les bons cigares presque autant que moi. (Il se pencha pour caresser le crâne du toutou.) N'est-ce pas, mon vieux ?

Le chien lui répondit par un aboiement.

— Appelez ça comme vous voulez, mais ça n'est pas de rire dont j'ai besoin, mais d'argent. Au moins jusqu'à ce que je sois rentré à Berlin. Vous savez, c'est une chance que vous soyez ici ce soir. J'étais justement en train de me demander comment je pourrais vous reparler de votre proposition de travail.

— Mon cher ami, chaque chose en son temps. Je voudrais d'abord vous présenter quelqu'un. Il s'agit du baron von Bolschwing, qui dirige une branche de la Ligue autrichienne pour les Nations unies, ici à Vienne. Une maison d'édition nommée Osterreichischer Verlag. Lui aussi est un vieux camarade, et il sera enchanté de rencontrer quelqu'un comme vous.

Je savais que par « vieux camarade », Kônig entendait un ancien de la SS.

— C'est un des associés de votre entreprise de recherche ?

— Associé ? Oui, associé, admit-il. Des informations précises sont essentielles pour un homme comme le baron.

Je grimaçai un sourire et secouai la tête.

— Je sais qu'ici on préfère dire « fêter le départ » de quelqu'un plutôt que « l'enterrer ». Vos « recherches » me font assez penser à mon « import-export », Herr Kônig : un joli ruban autour d'un gâteau somme toute banal.

— Un ancien de l'Abwehr comme vous est sûrement familier de certains euphémismes, Herr Gunther. Cependant, si vous le désirez, je veux bien, comme on dit, dévoiler mes batteries. Mais éloignons-nous d'abord de ce bar.

Il me conduisit à une table tranquille où nous nous installâmes.

— L'organisation à laquelle j'appartiens est composée pour l'essentiel d'officiers allemands. Sa raison d'être et son objectif consistent à effectuer des recherches, ou plutôt, excusez-moi, à collecter des informations sur les menaces que l'Armée rouge pourrait faire peser sur une Europe libre. Bien que les grades soient rarement utilisés entre nous, nous obéissons à une

discipline militaire et restons avant tout des officiers et des gentlemen. Le combat contre le communisme est un combat sans merci, qui nous oblige en certaines occasions à accomplir des choses déplaisantes. Mais pour beaucoup de vieux camarades qui ont du mal à s'adapter à la vie civile, la satisfaction de poursuivre la lutte pour la création d'une Allemagne libre relègue ces détails désagréables au second plan. Et les services rendus sont bien sûr largement récompensés.

J'eus l'impression que Kônig avait déjà prononcé ces mêmes mots à de nombreuses reprises. Je commençai à penser que les « vieux camarades » qui s'obstinaient à respecter une discipline militaire pour compenser leurs difficultés à s'adapter à la vie civile étaient peut-être plus nombreux que je ne le croyais. Kônig continua son discours un bon moment. La majeure partie m'entrait dans une oreille pour ressortir aussitôt par l'autre. Soudain il termina son verre et déclara que si la proposition m'intéressait, il allait me faire rencontrer le baron. Je lui affirmai que j'étais très intéressé, et il hocha la tête d'un air satisfait en m'entraînant vers le rideau de perles. Nous longeâmes un couloir puis gravîmes deux volées de marches.

— Nous sommes dans les dépendances de la boutique de chapeaux adjacente au club, m'expliqua Kônig. Le propriétaire est membre de notre organisation et il met ces locaux à notre disposition pour le recrutement.

Il s'arrêta devant une porte à laquelle il frappa doucement. On nous cria d'entrer, et il me poussa dans une pièce qu'éclairait seulement la lueur d'un réverbère extérieur. C'était suffisant pour distinguer les traits de l'homme assis derrière le bureau proche de la fenêtre. Grand, mince, rasé de près, les cheveux bruns clairsemés ; je lui donnai une quarantaine d'années.

— Asseyez-vous, Herr Gunther, dit-il en m'indiquant une chaise en face de lui.

Je débarrassai le siège des cartons à chapeaux qui l'encombraient pendant que Konig contournait le baron et s'asseyait sur le large rebord de la fenêtre.

— Herr Konig estime que vous feriez un bon représentant pour notre organisation, dit le baron.

— Un agent, vous voulez dire, n'est-ce pas ? dis-je en allumant une cigarette.

— Si vous voulez, fit-il en souriant dans la pénombre. Mais avant que vous puissiez vous joindre à nous, nous devons en savoir un peu plus long sur vous. Je dois vous interroger pour savoir comment vous utiliser au mieux de vos capacités.

— Une sorte de Fragebogeri⁷ ? Oui, je comprends.

— Commençons par votre entrée dans la SS, fit le baron.

Je lui résumai mes états de service à la Kripo et au RSHA, et comment j'étais devenu automatiquement un officier SS. J'expliquai ensuite que j'avais été envoyé à Minsk au sein du groupe d'action d'Arthur Nebe, mais que, n'ayant aucun goût pour le meurtre de femmes et d'enfants, j'avais demandé à être transféré sur le front, au lieu de quoi je m'étais retrouvé au Bureau des crimes de guerre de la Wehrmacht, l'OKW. Le baron me questionna de façon précise mais aimable, en parfait gentleman autrichien. Sinon qu'il se dégageait de lui une impression de fausse simplicité, dans ses gestes furtifs et sa façon de parler, qui semblait dissimuler un secret dont aucun véritable gentleman n'aurait été fier.

— Parlez-moi de votre travail au sein du Bureau des crimes de guerre.

— C'était entre janvier 1942 et février 1944, expliquai-je. J'avais le grade d'Oberlieutenant et je devais enquêter sur les atrocités, aussi bien russes qu'allemandes.

— Où étiez-vous ?

— Le bureau était basé à Berlin, dans Blumeshof, en face du ministère de la Guerre. De temps à autre, on m'envoyait sur le terrain. Surtout en Crimée et en Ukraine. Plus tard, en août 1943, l'OKW a déménagé à Torgau en raison des bombardements.

Le baron eut un petit sourire pincé et secoua la tête.

— Pardonnez-moi, fit-il. J'ignorais qu'un tel organisme ait existé au sein de la Wehrmacht.

⁷ Questionnaire.

— Il existait déjà dans l'armée prussienne pendant la Grande Guerre, répliquai-je. On doit respecter certaines valeurs humanitaires même en temps de guerre.

— Oui, sans doute, soupira le baron d'un ton peu convaincu. Bien. Et ensuite ?

— L'intensification de la guerre a obligé tous les hommes valides à rejoindre le front russe. J'ai été intégré à l'armée du général Schorner en Russie blanche au mois de février 1944, avec le grade d'Hauptmann. J'étais officier de renseignements.

— Dans l'Abwehr ?

— Oui. Je commençais à parler le russe à cette époque. Et un peu de polonais. Je faisais surtout un travail d'interprète.

— Ensuite vous avez été capturé, je crois. Où était-ce ?

— A Königsberg, en Prusse orientale. Au mois d'avril 1945. J'ai été envoyé dans les mines de cuivre de l'Oural.

— Où exactement, si je puis me permettre ?

— Près de Sverdlovsk. C'est là où j'ai vraiment appris le russe.

— Avez-vous été interrogé par le NKVD ?

— Bien sûr. À de nombreuses reprises. Les officiers de renseignements les intéressaient beaucoup.

— Et que leur avez-vous dit ?

— Franchement, je leur ai dit tout ce que je savais. La guerre était de toute évidence terminée, et cela n'avait plus grande importance. Mais j'ai naturellement omis de leur raconter mon passage dans la SS et mon travail à l'OKW. Ils regroupaient les anciens SS dans un camp spécial où ils les fusillaient, à moins qu'ils n'acceptent de travailler pour le compte des Russes au sein du Comité pour une Allemagne libre. C'est ainsi qu'ont été recrutés la plupart des membres de la police allemande. Sans doute aussi ceux de la Staatspolizei ici, à Vienne.

— C'est exact, fit-il d'un ton dans lequel je perçus une certaine irritation. Poursuivez, Herr Gunther.

— Un jour, nous avons appris qu'on allait nous transférer à Francfort-sur-l'Oder. Ce devait être en décembre 1946. Soit-disant pour aller dans un camp de repos. Comme vous l'imaginez, on a trouvé ça bizarre. Dans le train, j'ai surpris la conversation de deux gardes russes et compris qu'on allait en

réalité dans une mine d'uranium de Saxe. Ils ne se doutaient pas que je comprenais le russe.

— Vous souvenez-vous du nom de l'endroit ?

— Johannesgeorgenstadt, dans les monts Métallifères, sur la frontière tchécoslovaque.

— Merci, fit le baron d'un air pincé. Je connais.

— J'ai sauté du train à la première occasion, juste après la frontière germano-polonaise, et j'ai regagné Berlin.

— Avez-vous été interné dans un camp de regroupement ?

— Oui, à Staaken. Dieu merci, je n'y suis pas resté longtemps. Les infirmières ne nous aimaient pas beaucoup, nous autres prisonniers de guerre. Elles ne s'intéressaient qu'aux soldats américains. Heureusement pour moi, le Bureau d'aide sociale du Conseil municipal a pu joindre très vite ma femme à notre ancienne adresse.

— Vous avez eu beaucoup de chance, Herr Gunther, dit le baron. Une chance incroyable. N'est-ce pas votre avis, Helmut ?

— Comme je vous l'ai dit, baron, Herr Gunther est un homme de ressources, rétorqua König en caressant son chien d'un air absent.

— En effet. Mais dites-moi, Herr Gunther, personne ne vous a débriefé sur votre séjour en Union soviétique ?

— Qui, par exemple ? C'est König qui répondit.

— Des membres de notre organisation ont interrogé de nombreux prisonniers à leur retour, dit-il. Nos camarades se présentent comme des travailleurs sociaux, des historiens, n'importe quoi.

Je secouai la tête.

— Peut-être que si j'avais été libéré, au lieu de m'évader...

— Oui, fit le baron. Ce doit être la raison. Auquel cas vous avez été doublement chanceux, Herr Gunther. Car si vous aviez été officiellement libéré, nous aurions été contraints de vous éliminer par précaution, afin de protéger la sécurité de notre groupe. Voyez-vous, ce que vous avez dit à propos des Allemands qu'on a persuadés de travailler dans le Comité pour une Allemagne libre est tout à fait exact. Ce sont ces traîtres qui, en général, ont été libérés les premiers. Ceux qui, comme vous, étaient envoyés dans une mine d'uranium des monts Métallifères

ne pouvaient guère espérer survivre plus de huit semaines. Il aurait été moins douloureux pour vous d'être fusillé. Si les Russes voulaient à ce point votre mort, c'est que nous pouvons vous faire confiance.

Ayant terminé son interrogatoire, le baron se leva. Il était plus grand que je n'avais cru. Kônig quitta son rebord de fenêtre et se plaça à son côté.

Je me levai à mon tour et serrai la main tendue du baron, puis celle de Kônig. Ce dernier sourit en me tendant un cigare.

— Mon ami, dit-il, bienvenue dans l'Org.

Au cours des jours suivants, Kônig me donna plusieurs rendez-vous dans la boutique du chapelier jouxtant l'Oriental afin de me dévoiler les méthodes de travail très secrètes et très élaborées de l'Org. Mais d'abord je dus signer une déclaration solennelle par laquelle je m'engageais, sur mon honneur d'officier allemand, à ne jamais révéler les activités clandestines de l'Org. Le document précisait que toute violation du secret serait punie avec une extrême rigueur, et Kônig me conseilla de taire mes nouvelles activités non seulement à mes amis et parents, mais « même » – ce furent ses mots exacts – « même à nos collègues américains ». Cette précision, ainsi que d'autres remarques que fit Kônig, me conduisirent à penser qu'en réalité l'Org était financée par les services de renseignements américains. J'en conçus une certaine irritation et lorsque ma formation – considérablement écourtée en raison de mon expérience dans l'Abwehr – fut terminée, je demandai un rendez-vous urgent à Belinsky.

— Qu'est-ce qui te ronge, l'ami Fritz ? me demanda-t-il lorsque nous nous retrouvâmes à la table que j'avais réservée dans un coin tranquille du café Schwarzenberg.

— Allons, Belinsky, vous m'avez mené en bateau depuis le départ.

— Comment ça ? fit-il en s'enfonçant dans la bouche un cure-dent parfumé au clou de girofle.

— Vous le savez très bien. Kônig appartient à un réseau de renseignements allemand organisé par vos amis. Je suis bien placé pour le savoir puisqu'ils viennent de me recruter. Alors, soit vous me mettez dans la confidence, soit je cours expliquer à la Stiftskaserne que Linden a été assassiné par une organisation d'espions allemands contrôlée par les Américains.

Belinsky regarda quelques instants autour de lui, puis se pencha par-dessus la table, empoignant des deux mains le plateau comme s'il allait le soulever et me l'abattre sur la tête.

— Ce ne serait pas une très bonne idée, dit-il d'une voix posée.

— Non ? Vous pensez peut-être pouvoir m'en empêcher ? Comme vous avez neutralisé ce soldat russe l'autre jour ? Je pourrais aussi mentionner cet épisode.

— Peut-être que je vais te tuer, petit Boche, dit-il. Ça ne devrait pas être très difficile. J'ai un silencieux. Je pourrais te descendre ici même sans que personne ne remarque rien. C'est un des aspects que j'apprécie chez les Viennois. Ils pourraient trouver des morceaux de cervelle humaine dans leur café, ils continueraient à se mêler de leurs propres oignons.

L'idée le fit ricaner, puis il secoua la tête et me fit taire lorsque je voulus parler.

— Mais pourquoi s'énerver ? reprit-il. Nous n'avons aucune raison de nous fâcher. C'est vrai, j'aurais peut-être dû te mettre au courant avant, mais si tu as été recruté par l'Org, tu as signé une promesse de secret. Exact ?

J'acquiesçai.

— Peut-être que tu ne la prends pas très au sérieux, poursuivit-il, mais mon gouvernement m'a fait signer une déclaration semblable, et moi, je la prends très au sérieux. Ce n'est qu'aujourd'hui que je peux te mettre dans la confiance, et la raison ne manque pas d'ironie : enquêtant sur l'organisation dont tu fais désormais partie, je peux cesser de te considérer comme un risque potentiel au regard de la sécurité. N'est-ce pas un bel exemple de logique tordue ?

— Très bien, dis-je. C'est une explication. Et maintenant, si vous me brossiez un tableau complet de la situation ?

— Je t'ai déjà parlé du Crowcass, n'est-ce pas ?

— La Commission sur les criminels de guerre ? Oui.

— Voyons, comment expliquer ça... La chasse aux nazis et l'embauche d'agents de renseignements allemands ne sont pas des domaines contradictoires. Les Etats-Unis ont commencé depuis longtemps à recruter des membres de l'Abwehr pour espionner les Russes. Une organisation indépendante, dirigée

par un officier supérieur allemand, a été mise en place à Pullach afin de collecter des renseignements pour le compte du CIC.

— La compagnie pour la mise en valeur industrielle du sud de l'Allemagne ?

— Exact. Quand l'Org a été fondée, ses dirigeants ont reçu des consignes précises quant aux éléments qu'il était souhaitable de recruter. Toute cette opération doit se dérouler sans anicroches, tu comprends bien. Or, depuis quelque temps, nous soupçonnons l'Org de recruter, en violation de son mandat de départ, d'anciens membres de la SS, du SD et de la Gestapo. Nous voulions des agents de renseignements, bon sang, pas des criminels de guerre ! Mon travail consiste à découvrir le degré de pénétration de ces éléments illégaux au sein de l'Org. Tu me suis ?

Je hochai la tête.

— Je ne vois toujours pas le rapport avec le capitaine Linden, dis-je.

— Linden travaillait sur les dossiers biographiques. Il est possible que sa position au sein du US Documents Center lui ait permis d'agir comme consultant auprès de l'Org dans le domaine du recrutement. Par exemple, pour vérifier si ce que racontait telle ou telle personne correspondait à ses états de service conservés au Centre. Inutile de dire que l'Org préfère éviter de recruter des Allemands retournés par les Russes dans les camps de prisonniers.

— Je sais, dis-je. On me l'a fait clairement comprendre.

— Peut-être même que Linden les orientait vers des candidats possibles, mais ça, nous ne le savons pas encore. Tout comme nous ignorons ce que transportait ton ami Becker.

— Peut-être, suggérai-je, qu'il leur prêtait des dossiers quand ils avaient des soupçons sur un candidat ?

— Non, c'aurait été impossible. La sécurité au Centre est aussi hermétique que le cul d'une huître. Depuis la guerre, l'armée craint que des gens dans ton genre ne veuillent récupérer les documents du Centre. Ou les détruire. Il est impensable de sortir de cet endroit avec des dossiers sous le bras. Toutes les consultations se font sur place et doivent être justifiées.

— Alors, peut-être que Linden modifiait certains dossiers. Belinsky secoua la tête.

— Non. Nous y avons pensé et nous avons vérifié tous les dossiers auxquels il avait eu accès. Rien n'a été enlevé ni détruit. Notre seule chance de savoir ce qu'il traficotait dépend de ton adhésion à l'Org, petit Boche. Sans parler de ta seule chance de prouver l'innocence de ton ami Becker.

— Il sera bientôt trop tard. Becker doit être jugé au début de la semaine prochaine.

Belinsky prit l'air songeur.

— Peut-être que je pourrais t'aider à gagner la confiance de tes nouveaux collègues. Si je pouvais te fournir des documents russes de haut niveau, ça te ferait bien voir au sein de l'Org. Bien sûr, ce serait du matériel que nous avons déjà décortiqué, mais ça, les gens de l'Org ne le sauraient pas. Si je t'indiquais une provenance plausible, ça te ferait passer pour un sacré bon espion. Qu'en dis-tu ?

— Parfait. Puisque vous êtes dans d'aussi bonnes dispositions, vous pourriez peut-être m'aider à résoudre un petit problème. Après m'avoir appris les secrets des boîtes aux lettres clandestines, Kônig m'a confié ma première mission.

— Vraiment ? Très bien. De quoi s'agit-il ?

— Ils veulent que j'élimine l'amie de Becker, Traudl.

— La jolie petite infirmière ? fit-il d'un ton outragé. Celle qui travaille à l'hôpital général ? T'ont-ils dit pourquoi ?

— Elle est venue à l'Oriental pour s'assurer que je perdais bien l'argent de son ami. Je l'avais mise en garde, mais elle n'a pas voulu m'écouter. Son apparition a dû les rendre nerveux.

Ce n'était pas la raison que m'avait donnée Kônig.

— Au début, on exige souvent un sale boulot comme preuve de loyauté, expliqua Belinsky. T'ont-ils indiqué comment faire ?

— Je dois maquiller ça en accident, dis-je. Il faut donc lui faire quitter Vienne dès que possible. C'est là où vous pouvez m'être utile. Pouvez-vous lui trouver un billet et un permis de voyage ?

— Bien sûr, fit-il, mais dis-lui bien de laisser des traces derrière elle. Nous lui ferons traverser notre zone pour la mettre dans le train à Salzbourg. Comme ça on croira qu'elle a disparu, ou même qu'elle est morte. C'est ce que tu veux, n'est-ce pas ?

— Je veux surtout qu'elle quitte Vienne, répliquai-je. Si quelqu'un doit prendre des risques, je préfère que ça soit moi plutôt qu'elle.

— Laisse-moi faire, Fritz. Il me faudra quelques heures pour mettre ça au point, mais tu peux déjà considérer que la petite dame est en sécurité. Va à ton hôtel et attends que je t'apporte ses papiers. Ensuite nous passerons la chercher. Il serait préférable que tu ne lui parles pas avant. Elle ne voudra peut-être pas laisser tomber ton ami Becker. Le mieux serait que nous la prenions chez elle et que nous quittions aussitôt la ville en voiture. Ainsi, si elle proteste, elle ne pourra rien faire.

Une fois Belinsky parti mettre au point les préparatifs, je me demandai s'il aurait fait preuve d'un tel empressement à éloigner Traudl de Vienne s'il avait vu la photo que Kônig m'avait donnée. Celui-ci m'avait annoncé que Traudl était un agent du MVD. Pour moi qui la connaissais, c'était absurde. Mais pour toute autre personne – et au premier chef pour un membre du CIC – examinant la photo, prise dans un restaurant viennois, sur laquelle Traudl semblait passer un excellent moment en compagnie d'un colonel russe du MVD, un certain Poroshin, les choses auraient sans doute paru beaucoup moins tranchées.

Une lettre de ma femme m'attendait à la pension Caspian. Ayant reconnu l'écriture serrée, presque enfantine sur la méchante enveloppe bulle froissée par deux semaines de transit entre les mains d'un service postal hasardeux, je la plaçai en équilibre sur la cheminée de mon petit salon et la contemplai un moment. Je regrettais à présent la sécheresse de celle que j'avais laissée à l'intention de Kirsten dans notre appartement berlinois.

Depuis, je ne lui avais adressé que deux télégrammes, l'un pour lui annoncer que j'étais arrivé sans encombre à Vienne et lui donner mon adresse, le second pour la prévenir que mon affaire risquait de prendre plus longtemps que prévu.

Je dois dire qu'un graphologue n'aurait sans doute eu aucune difficulté à analyser l'écriture de Kirsten, laquelle trahissait une femme adultère ayant décidé d'annoncer à son mari inattentionné que malgré les 2 000 dollars en or qu'il lui avait laissés, elle avait décidé de divorcer et d'utiliser l'argent pour partir aux Etats-Unis avec son beau schâtzi américain.

Je fixai toujours l'enveloppe avec une certaine appréhension lorsque le téléphone sonna. C'était Shields.

— Comment allez-vous aujourd'hui ? s'enquit-il dans son allemand scrupuleux.

— Je vais très bien, je vous remercie, rétorquai-je en imitant son accent. (Il ne remarqua rien.) En quoi puis-je vous être utile, Herr Shields ?

— Eh bien, en toute franchise, en voyant approcher la date du procès de votre ami Becker, je me demande quel genre de détective vous êtes. Avez-vous trouvé quelque chose justifiant les 5 000 dollars que vous a promis votre client ?

Il se tut, attendant ma réaction, mais comme je n'en eus aucune, il poursuivit avec une certaine impatience.

— Alors ? Vous ne dites rien ? Avez-vous découvert la preuve qui évitera la corde à Becker ? Ou bien va-t-il passer à la trappe ?

— J'ai retrouvé le témoin de Becker, si c'est ce que vous voulez dire, Shields. Mais je n'ai pas encore établi un rapport entre lui et Linden. Pas encore, en tout cas.

— Eh bien, vous feriez mieux de vous dépêcher, Herr Gunther. Ici, les procès vont en général très vite. Je n'aimerais pas vous voir échouer. Ça fait très mauvais effet, vous comprenez bien. C'est mauvais pour vous, mauvais pour nous, mais c'est surtout mauvais pour celui qui se balance au bout de la corde.

— Et si nous nous arrangions pour que vous arrêtiez le témoin ? C'était une suggestion presque sans espoir, mais je pensais que ça valait le coup d'essayer.

— Il n'y a pas d'autre moyen pour le faire venir devant le tribunal ?

— Non. Ça permettrait au moins à Becker d'orienter les soupçons sur quelqu'un d'autre.

— C'est comme si vous me demandiez de faire une vilaine tache sur un parquet ciré, soupira Shields. Mais je déteste refuser de donner une chance à l'adversaire. Alors voilà ce que je vais faire. Je vais en parler à mon supérieur, le commandant Wimberley, et voir ce qu'il en pense. Mais je ne peux rien vous promettre. Il y a des chances pour que le commandant m'envoie bouler, qu'il veuille une condamnation et qu'il se foute complètement de cet éventuel témoin. Tout le monde nous presse de conclure cette affaire, voyez-vous. Le Brig déteste qu'on assassine des officiers américains dans sa ville. Je veux parler du brigadier-général Alexander O. Gorder, commandant le 796^e. Un sacré fils de pute. Je vous rappelle.

— Merci, Shields. J'apprécie ce que vous faites.

— Ne me remerciez pas encore, mon vieux.

Je raccrochai et pris la lettre. Après m'être éventé le visage avec, j'utilisai un des coins pour me curer les ongles, puis ouvris l'enveloppe.

Kirsten n'avait jamais été une grande épistolière. Elle préférait les cartes postales mais, à cette époque, il était difficile d'envoyer ses meilleurs souvenirs de Berlin. Quelle carte aurait convenu ? Une vue des ruines de l'église Kaiser-Wilhelm ? Une

photo de l'Opéra bombardé ? Le hangar à exécutions de Plotzensee ? Il se passerait sans doute un certain temps avant que quiconque envoie une carte de Berlin. Je dépliai le papier :

Cher Bernie,

J'espère que cette lettre te parviendra, mais les choses sont tellement difficiles ici que j'en doute, auquel cas j'essaierai de t'envoyer aussi un télégramme, ne serait-ce que pour te dire que tout va bien. Sokolovsky a demandé que la police militaire soviétique contrôle tous les véhicules se rendant de Berlin en secteur occidental, ce qui veut dire que ce courrier sera peut-être bloqué.

La grande angoisse ici est que la situation évolue vers un siège en règle de toute la ville afin de contraindre les Américains, les Français et les Anglais à quitter Berlin – même si personne ne regrettera les Français. Personne ne reproche aux Yankees ou aux British de nous diriger – après tout, ils nous ont vaincus. Mais les Franchouilles ? Ce sont de tels hypocrites. Le mythe d'une armée française victorieuse est une idée presque insupportable pour un Allemand.

Les gens disent que les Américains et les Anglais ne laisseront pas Berlin tomber aux mains des Russes. Je ne suis pas très sûre des Anglais. Ils sont trop occupés en Palestine (tous les livres sur le nationalisme sioniste ont été retirés des librairies et des bibliothèques de Berlin, ce qui rappelle une autre époque). Pourtant, alors qu'on croit que les Anglais ont des choses plus importantes à faire, on apprend qu'ils continuent à détruire des bateaux allemands. La mer est pleine de poissons qui pourraient nous nourrir, et eux, ils coulent des bateaux. Est-ce qu'ils veulent nous sauver des Russes pour mieux nous affamer ?

Il circule toujours des rumeurs de cannibalisme. Tout Berlin raconte que la police a été appelée dans une maison de Kreuzberg où des occupants ont entendu un bruit sourd de chute au-dessus de chez eux, avant de voir du sang goutter à travers le plafond. Ils ont enfoncé la porte de leurs voisins du dessus et ont trouvé un vieux couple qui dévorait la chair crue d'un poney qu'ils avaient fait monter chez eux et tué à coups de

pierre. Est-ce vrai, est-ce faux ? Personne ne le sait, mais j'ai l'impression terrible que c'est authentique. Ce qui est certain, c'est que le moral est descendu encore plus bas. Le ciel est sillonné d'avions de transport de troupes et les quatre puissances sont de plus en plus nerveuses.

Tu te souviens du fils de Frau Fersen, Karl ? Il est rentré d'un camp de prisonniers russe la semaine dernière, mais en très mauvaise santé. Le docteur dit que ses poumons sont fichus, le pauvre garçon. Sa mère m'a raconté ce qu'il lui avait dit de sa captivité en Russie. Quelle horreur ! Pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé, Bernie ? Peut-être aurais-je été plus compréhensive. Peut-être aurais-je pu t'aider. Je suis consciente d'avoir été une piètre épouse depuis la guerre. Et maintenant que tu n'es plus là, j'ai du mal à le supporter. Alors quand tu reviendras, je me suis dit que nous pourrions utiliser une partie de l'argent que tu as laissé – quelle somme ! Est-ce que tu as dévalisé une banque ? – pour prendre des vacances. Quitter Berlin quelque temps et nous retrouver tous les deux.

En attendant, j'ai consacré une partie de l'argent à la réparation du plafond. Oui, je sais que tu avais prévu de le faire toi-même, mais tu n'arrêtais pas de remettre ça à plus tard. Maintenant c'est fait et c'est bien plus joli qu'avant.

Rentre vite le voir. Tu me manques.

*Ta femme qui t'aime,
Kirsten.*

Je congédiai avec joie mon graphologue imaginaire et me versai le reste de la vodka de Traudl. L'alcool eut pour effet immédiat de dissiper la nervosité qui me tenaillait à l'idée de téléphoner à Liebl pour lui faire part des imperceptibles progrès de mon enquête. Et merde pour Belinsky ! me dis-je en décidant de demander à Liebl s'il jugeait plus avantageux pour Becker de faire procéder à l'arrestation de König afin de le contraindre à témoigner.

Lorsque Liebl décrocha, il me fit l'effet d'un homme qui vient de dégringoler au bas d'une volée de marches. Son ton tranchant

et son irascibilité coutumière s'étaient singulièrement radoucis, et sa voix semblait sur le point de se briser.

— Herr Gunther, fit-il en avalant sa salive.

Un court instant de silence s'écoula, puis je l'entendis prendre une profonde inspiration tandis qu'il se ressaisissait.

— Il est arrivé un terrible accident. Fräulein Braunsteiner est morte.

— Morte ? répétai-je d'une voix ahurie. Qu'est-il arrivé ?

— Elle s'est fait renverser par une voiture, dit Liebl d'un ton posé.

— Où ça ?

— Devant l'hôpital où elle travaillait. Elle est morte sur le coup. Ils n'ont rien pu faire pour elle.

— Quand cela s'est-il passé ?

— Il y a deux heures environ, au moment où elle quittait son travail. Malheureusement, le chauffard ne s'est pas arrêté.

Ça, j'aurais pu le deviner.

— Il a dû avoir peur, ajouta-t-il. Il était peut-être ivre. Qui sait ? Les Autrichiens sont de si mauvais conducteurs.

— Quelqu'un a-t-il assisté à... à l'accident ? demandai-je en tentant de maîtriser ma colère.

— Il n'y a eu aucun témoin direct, mais un peu plus loin, dans Alser Strasse, un passant a remarqué une Mercedes noire roulant à vive allure.

— Seigneur, lâchai-je à mi-voix. C'est juste à côté d'ici. Quand je pense que j'aurais presque pu entendre le crissement des pneus.

— Oui, c'est vrai, murmura Liebl. Mais elle n'a pas souffert. Cela a été si rapide qu'elle n'a sans doute rien senti. La voiture l'a heurtée à hauteur des reins. Le docteur m'a dit qu'elle avait eu la colonne vertébrale pulvérisée. Elle était sans doute déjà morte avant de s'effondrer.

— Où est-elle à présent ?

— À la morgue de l'hôpital général, soupira Liebl. (Je l'entendis allumer une cigarette et en tirer une longue bouffée.) Herr Gunther, reprit-il, il va naturellement falloir informer Herr Becker. Or vous le connaissez bien mieux que moi...

— Pas question, l'interrompis-je. J'ai déjà assez de boulots pourris qui me tombent dessus pour ne pas me taper celui-là en plus. Emportez sa police d'assurance et son testament avec vous si ça peut vous faciliter la tâche.

— Je vous assure que je suis aussi bouleversé que vous, Herr Gunther. Il est inutile de vous montrer...

— Oui, vous avez raison. Je suis désolé. Ecoutez, je ne voudrais pas vous paraître cynique, mais ne pourrions-nous pas nous servir de ce décès pour obtenir un ajournement ?

— Je doute que cela entre dans le cadre des raisons familiales, fit Liebl. S'ils avaient été mariés, je ne dis pas, mais là...

— Pour l'amour du ciel, elle attendait un enfant de lui ! Liebl accusa le coup par un bref silence.

— Je l'ignorais, bafouilla-t-il. Dans ce cas, vous avez peut-être raison. Je vais voir ce que je peux faire.

— Je vous en prie.

— Comment vais-je annoncer la nouvelle à Herr Becker ?

— Dites-lui qu'elle a été assassinée. (Il voulut intervenir, mais je n'étais pas d'humeur à supporter la contradiction.) Il ne s'agit pas d'un accident, croyez-moi. Dites à Becker que ce sont ses vieux camarades qui ont fait le coup. Répétez-lui exactement ça. Il comprendra. Et voyez si ça ne lui rafraîchit pas la mémoire. Peut-être qu'il se souviendra de quelque chose qu'il aurait dû me dire depuis longtemps. Si ce meurtre ne le décide pas à nous dire tout ce qu'il sait, c'est qu'il mérite la corde. (On frappa à la porte : Belinsky m'apportait les papiers nécessaires à la fuite de Traudl.) Dites-le-lui bien ! fis-je avant de raccrocher violemment.

Je traversai la pièce pour aller ouvrir.

Brandissant d'un air désinvolte les papiers désormais inutiles, Belinsky entra dans la pièce, trop content de lui pour remarquer mon humeur.

— Ça n'a pas été facile de trouver une carte rose aussi vite, dit-il, mais le vieux Belinsky y est arrivé. Ne me demande pas comment.

— Elle est morte, dis-je d'une voix morne. Son visage se décomposa.

— Merde, lâcha-t-il. C'est trop bête. Comment est-ce arrivé ?

— Elle a été renversée par un chauffard, dis-je en allumant une cigarette et me laissant tomber dans le fauteuil. Elle a été tuée sur le coup. L'avocat de Becker vient de m'apprendre la nouvelle. Ça s'est passé pas très loin d'ici, il y a quelques heures à peine.

Belinsky hocha la tête et s'assit sur le sofa en face de moi. J'évitai de croiser son regard qui, je le sentais, tentait de percer mes pensées. Pendant un moment, il se contenta de secouer la tête, puis il sortit sa pipe, la bourra de tabac et l'alluma.

— Excuse-moi... de te demander ça... fit-il entre deux bouffées, mais tu n'avais... pas changé d'avis... n'est-ce pas ?

— A quel propos ? rétorquai-je avec animosité.

Il retira la pipe de sa bouche et jeta un coup d'œil dans le fourneau avant de la replacer entre ses grosses dents irrégulières.

— Eh bien... sur le fait de la tuer toi-même ?

Lisant la réponse sur mon visage écarlate, il s'empressa de secouer la tête.

— Non, bien sûr que non. C'était une question stupide. Je suis désolé. (Il haussa les épaules.) Mais il fallait bien que je m'en assure. Avoue que c'est une sacrée coïncidence, n'est-ce pas ? L'Org te demande de lui mijoter un petit accident, et juste après elle se fait renverser par une voiture.

— C'est peut-être vous qui l'avez éliminée, m'entendis-je dire.

— Peut-être. (Belinsky se redressa et avança les fesses au bord du sofa.) Voyons voir : je perds tout l'après-midi à obtenir une carte rose et un billet de train pour que la malheureuse Fräulein puisse quitter l'Autriche, et ensuite je la tue froidement en venant te voir ? C'est bien ça ?

— Quelle voiture avez-vous ?

— Une Mercedes.

— De quelle couleur ?

— Noire.

— Un témoin a vu une Mercedes noire s'éloigner à toute vitesse du lieu de l'accident.

— Excuse-moi, mais je n'ai pas encore vu une seule voiture rouler lentement dans Vienne. Et j'ajoute, au cas où tu ne l'aurais

pas remarqué, que la plupart des véhicules non militaires en circulation sont des Mercedes noires.

— Tout de même, insistai-je. Je veux examiner le pare-chocs.

Il écarta les mains d'un air innocent comme s'il s'apprêtait à me réciter le Sermon sur la montagne.

— Comme tu voudras, mais tu risques de trouver des éraflures sur toute la carrosserie. On dirait qu'il existe une loi contre la prudence au volant dans ce pays. (Il tira quelques bouffées de sa pipe.) Écoute, Bernie, si je peux me permettre, il ne faudrait pas jeter le manche après la cognée. La mort de Traudl est certes regrettable, mais il serait absurde que notre collaboration en souffre. Qui sait ? Il s'agit peut-être d'un accident. Tu sais comment conduisent les Viennois. Ils sont pires que les Soviétiques, et ce n'est pas peu dire. Bon Dieu, c'est une vraie course de chars tous les jours. C'est difficile à avaler, c'est vrai, mais il s'agit peut-être d'une simple coïncidence.

Je hochai lentement la tête.

— D'accord. J'admets que ça n'est pas impossible.

— D'un autre côté, il est possible que l'Org ait envoyé plusieurs tueurs à ses troussees, de façon que, si tu la ratais, elle n'échappe pas à un autre. Il n'est pas rare que les assassinats soient arrangés de cette façon. D'après ma propre expérience, en tout cas. (Il s'interrompit et pointa sa pipe vers moi.) Tu sais quoi ? La prochaine fois que tu verras Kônig, ne lui dis rien. S'il en parle, c'est qu'il s'agit probablement d'un accident, et tu pourras te targuer d'avoir accompli ta mission. (Il plongea la main dans la poche intérieure de sa veste et en sortit une enveloppe chamois qu'il balança sur mes genoux.) Ça nous coupe un peu l'herbe sous le pied pour ça, mais nous n'y pouvons rien.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ces documents proviennent d'une section du MVD de Sopron, près de la frontière hongroise. Ils recensent les agents et les méthodes du MVD en Hongrie et en Basse-Autriche.

— Quelle explication dois-je fournir pour en expliquer l'origine ?

— Tu pourrais très bien être en relation avec l'homme qui nous les a remis. C'est le genre d'informations dont ils raffolent. L'homme s'appelle Yuri. C'est tout ce que tu as besoin de savoir

sur lui. Tu trouveras un plan indiquant la boîte aux lettres qu'il utilise. Il y a un pont de chemin de fer près d'une petite bourgade du nom de Mattersbourg. Le pont comporte une voie piétonne, bordée par une rambarde qui est brisée aux deux tiers de sa longueur. La rampe est un tube métallique. Tout ce que tu as à faire est de passer y prélever les documents une fois par mois, et de laisser en échange argent et instructions.

— Comment expliquer que je le connais ?

— Jusqu'à une date récente, Yuri était cantonné à Vienne. Tu lui achetais des papiers d'identité. Mais depuis, il est devenu plus ambitieux et tu n'as pas assez d'argent pour payer ce qu'il veut te vendre. Tu proposes donc ses services à l'Org. Le CIC estime qu'il nous a donné tout ce qu'il pouvait pour l'instant. Ça n'a pas d'importance s'il transmet les mêmes documents à l'Org.

Belinsky ralluma sa pipe dont il tira de longues bouffées en attendant ma réaction.

— A vrai dire, reprit-il, c'est une opération mineure. On peut à peine parler de « renseignement ». D'ailleurs, très peu de ces opérations en méritent l'appellation. Mais ce qui compte, c'est qu'une source pareille, ajoutée à un meurtre apparemment réussi, te placent sous un jour très intéressant pour eux.

— Pardonnez mon manque d'enthousiasme, dis-je d'un ton aigre, mais j'ai l'impression de ne plus savoir pourquoi je suis là.

Belinsky hocha la tête d'un air vague.

— Je croyais que tu voulais sortir ton copain du pétrin.

— Vous ne m'avez pas bien écouté. Becker n'a jamais été mon ami, mais je le crois innocent du meurtre de Linden. Traudl aussi le croyait innocent. Pour moi, tant qu'elle était encore en vie, ça valait de coup d'essayer de sauver Becker. Maintenant, je n'en suis plus si sûr.

— Allons, Gunther, dit Belinsky. Becker en vie, même sans sa fiancée, vaut mieux que Becker mort. Penses-tu que Traudl aurait voulu que tu laisses tomber ?

— Peut-être, si elle avait connu les combines dans lesquelles il trempait. Et les gens avec qui il traitait.

— Ce n'est pas vrai, tu le sais bien. Becker n'était pas un enfant de chœur, c'est certain. Mais d'après ce que tu m'as dit

d'elle, je suis prêt à parier qu'elle était au courant. L'innocence se fait rare ces temps-ci. Surtout à Vienne.

Je soupirai de lassitude en me massant la nuque.

— Vous avez peut-être raison, admis-je. C'est peut-être moi qui me trompe. D'habitude les choses sont un peu plus claires. Un client vient me voir, me règle une avance, et je me mets en chasse. Il m'est même arrivé d'élucider quelques affaires. Ça procure un sentiment agréable, vous savez. Aujourd'hui, trop de gens veulent me dire ce que je dois faire. C'est comme si j'avais perdu mon indépendance. Je n'ai plus l'impression d'être détective privé.

Belinsky secoua la tête comme un commerçant qui vous annonce qu'il est à court d'approvisionnement. Il était surtout à court d'explications. Il en tenta pourtant une dernière.

— Allons, ce n'est sûrement pas la première fois que tu mènes une opération clandestine.

— Bien sûr que non, dis-je, mais au moins je savais où j'allais et dans quel but. On me montrait la photo du criminel. Je savais où était le bien. Mais à présent, tout est flou, et ça commence à me courir.

— Rien ne reste toujours pareil, Fritz. La guerre a changé la vie de tout le monde, pas seulement celle des détectives privés. Maintenant, si tu veux voir des photos de criminels, je peux t'en montrer des tas, sans doute plusieurs milliers. Tous sont des criminels de guerre.

— Des photos de Boches ? Ecoutez, Belinsky, vous êtes américain et juif. Ça vous est beaucoup plus facile qu'à moi de voir où est le bien dans cette histoire. Moi, je suis un Allemand. Pendant une brève mais éprouvante période, j'ai même appartenu à la SS. Si je rencontrais un de vos criminels de guerre, il me tendrait sans doute la main en m'appelant son vieux camarade.

Il ne répondit rien à cela.

J'allumai une autre cigarette et fumai en silence. Lorsqu'elle fut terminée, je secouai la tête avec tristesse.

— Peut-être que c'est Vienne qui me fait ça. Ou d'être loin de chez moi depuis si longtemps. Ma femme m'a écrit. Cela n'allait pas très bien entre nous quand j'ai quitté Berlin. J'étais même

pressé de partir, c'est pourquoi j'ai accepté cette affaire malgré mes réticences. Aujourd'hui, ma femme espère que les choses s'arrangeront entre nous. Eh bien, vous savez, j'ai hâte de la retrouver pour voir si c'est possible. Bah, peut-être... (je secouai la tête)... peut-être que j'ai tout simplement besoin d'un verre.

La bouche de Belinsky se fendit d'un large sourire.

— Voilà qui est parlé, Fritz, dit-il. C'est une des choses que j'ai apprises dans ce boulot : quand t'as un doute, fais-le macérer dans l'alcool.

Il était tard lorsque, de retour du Mélodies Bar, un night-club du 1^{er} Bezirk, Belinsky arrêta sa voiture devant ma pension. A peine avais-je posé le pied par terre qu'une femme surgit d'un porche et s'approcha. C'était Veronika Zartl. Ayant trop bu pour avoir envie de compagnie, je lui adressai un sourire poli.

— Grâce à Dieu, te voilà, dit-elle. Voilà des heures que j'attends. Veronika fit la grimace lorsque de l'intérieur de la voiture nous parvint une obscénité lâchée par Belinsky.

— Que se passe-t-il ? demandai-je à la jeune fille.

— Il faut que tu m'aides. Il y a un homme dans ma chambre.

— C'est sans doute pas la première fois, fit Belinsky. Veronika se mordit la lèvre.

— Il est mort, Bernie. Il faut que tu m'aides.

— Je ne vois pas très bien ce que je pourrais faire, fis-je d'un ton hésitant.

Regrettant que nous ne soyons pas restés plus longtemps au Mélodies, je me dis qu'une fille ne devrait faire confiance à personne en ce moment, avant d'ajouter à haute voix :

— Tu sais, c'est plutôt du ressort de la police.

— Je ne peux pas prévenir la police, grogna-t-elle d'un air impatient. J'aurais tout de suite les Mœurs sur le dos, sans compter la police criminelle autrichienne, l'administration de la santé publique et une enquête judiciaire par-dessus le marché. Je perdrais probablement ma chambre, et tout. Tu comprends ?

— Bon, bon. Que s'est-il passé ?

— Je crois qu'il a eu une crise cardiaque. (Elle baissa la tête.) Je suis désolée de t'importuner, mais je ne connais personne d'autre à qui m'adresser.

Tout en me maudissant, je plongeai la tête par la vitre ouverte de la voiture de Belinsky.

— La dame a besoin d'un coup de main, fis-je sans grand enthousiasme.

— Elle a surtout besoin d'autre chose. (Toutefois il ajouta :) Allez, montez, tous les deux.

Nous roulâmes en direction de Rotenturmstrasse, et Belinsky s'arrêta devant l'immeuble lézardé où Veronika louait une chambre. En sortant de la voiture, je montrai à Belinsky, au-delà des pavés de Stephansplatz, la cathédrale en cours de restauration.

— Essayez de trouver une bâche sur ce chantier, lui dis-je. Je monte jeter un coup d'oeil. Si vous dénîchez quelque chose, rejoignez-nous au deuxième étage.

Il était trop ivre pour discuter. Hochant la tête d'un air absent, il se dirigea vers les échafaudages enserrant la cathédrale pendant que je suivais Veronika dans l'escalier montant à sa chambre.

Un gros homme de couleur homard cuit d'une cinquantaine d'années gisait sur le vaste lit en chêne de Veronika. Comme il est fréquent chez les victimes d'arrêt cardiaque, du vomi couvrait sa bouche et son nez telle une mauvaise brûlure. Je tâtai du doigt le cou moite du défunt.

— Depuis combien de temps est-il ici ?

— Trois ou quatre heures, dit Veronika.

— Tu as bien fait de le couvrir, dis-je. Ferme la fenêtre. (J'ôtai les draps qui recouvraient le corps et soulevai la partie supérieure du buste.) Viens m'aider, fis-je d'un ton péremptoire.

— Que fais-tu ?

Elle m'aida à replier le torse sur les jambes. On aurait dit que nous tentions de fermer une valise trop pleine.

— Je maintiens ce salaud en forme, dis-je. Un peu de chiropractie retardera la rigidité cadavérique et il sera plus facile à transporter dans la voiture. (J'exerçai une forte pression sur sa nuque puis redressai le buste et le reposai sur l'oreiller souillé.) Ce coco-là, dis-je en haletant à la suite de ces efforts, devait avoir une combine pour obtenir des tickets d'alimentation. Il pèse au moins cent kilos. Heureusement que Belinsky est là.

— Est-ce que Belinsky est de la police ?

— Un peu, dis-je, mais ne t'inquiète pas. Il se fiche du menu fretin. Ce sont les gros poissons qui l'intéressent. Il pourchasse les criminels de guerre nazis.

Sur quoi je me mis à faire jouer les articulations des bras et des jambes du cadavre.

— Qu'allez-vous en faire ? demanda Veronika au bord de la nausée.

— On va le déposer sur la voie ferrée. Comme il est à poil, on croira que les Russkofs l'ont dépouillé avant de le balancer du train. Avec un peu de chance, un express lui passera dessus pour achever le maquillage.

— Non, je t'en prie... dit-elle d'une voix faible. Il a été si gentil avec moi.

Quand j'en eus terminé avec le cadavre, je me redressai et resserrai mon nœud de cravate.

— Drôle de boulot après un souper à la vodka. Bon Dieu, où est passé Belinsky ?

Apercevant alors les vêtements du mort plies avec précaution sur le dossier d'une chaise poussée contre les voilages crasseux, j'ajoutai :

— As-tu regardé dans ses poches ?

— Non, bien sûr que non.

— T'as vraiment pas l'habitude de ce boulot, hein ?

— Tu ne comprends pas. C'était un bon ami à moi.

— Ça m'en a tout l'air, fit Belinsky qui venait d'apparaître. (Il exhiba un tissu blanc.) Je n'ai trouvé que ça.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une nappe d'autel, je suppose. Je l'ai trouvée dans un placard de la cathédrale. Ils n'ont pas l'air de s'en servir.

Je dis à Veronika d'aider Belinsky à envelopper son ami dans la nappe pendant que j'inspectais ses poches.

— C'est une chose qu'il fait très bien, dit Belinsky à Veronika. Il m'a fait les poches un jour alors que je respirais encore. Dites-moi, poupée, est-ce que vous et ce gros lard étiez en pleine action quand il a claboté ?

— Fichez-lui la paix, Belinsky.

— Bénis soient ceux qui meurent entre les bras du Seigneur, gloussa-t-il. Quant à moi, je préfère mourir entre les cuisses d'une femme.

J'ouvris le portefeuille du mort et en sortis une liasse de dollars et de schillings que je laissai sur la coiffeuse.

— Que cherches-tu ? s'enquit Veronika.

— Quand je dois faire disparaître le cadavre d'un homme, j'aime bien en savoir un peu plus que la couleur de ses caleçons.

— Il s'appelait Karl Heim, dit-elle d'un ton tranquille. Je trouvais une carte de visite.

— Dr Karl Heim, lus-je. Un dentiste, hein ? Est-ce lui qui t'avait procuré la pénicilline ?

— Oui.

— En voilà un qui prenait ses précautions, murmura Belinsky. Vu l'état de cette piaule, je comprends pourquoi. (Il hocha la tête en direction de la coiffeuse.) Gardez donc le fric, poupée, ça vous aidera à vous payer un décorateur.

Il y avait une autre carte parmi les papiers de Heim.

— Belinsky, fis-je. Avez-vous entendu parler d'un certain commandant Jesse P. Breen, rattaché au DP Screening Project ?

— Bien sûr que oui, dit-il en me prenant la carte des mains. Le DPSP est une section spéciale du 430^e. Breen est l'officier de liaison local du CIC avec l'Org. Si un des hommes de l'Org a des ennuis avec la police militaire US, Breen est censé arranger les choses. À moins qu'il ne s'agisse de quelque chose de vraiment sérieux, comme un meurtre. Et encore, ça ne m'étonnerait pas qu'il parvienne à régler ça en douceur, si la victime n'était ni américaine ni britannique. On dirait que notre ami le gros dentiste est un de tes vieux camarades, Bernie.

Tout en écoutant Belinsky, je fouillai les poches du pantalon de Heim. J'y découvris un trousseau de clés.

— Dans ce cas, ça serait une bonne idée si nous allions toi et moi faire un tour dans le cabinet de notre sympathique docteur, dis-je. J'ai comme l'impression qu'on va y découvrir des choses intéressantes.

Nous abandonnâmes le corps nu de Heim sur une portion de voie déserte aux alentours d'Ostbahnhof, en secteur russe. J'avais hâte de quitter les lieux, mais Belinsky insista pour

attendre dans la voiture qu'un train termine le travail. Au bout d'environ un quart d'heure, un convoi de marchandises à destination de Budapest défila en cahotant, et le corps de Heim fut haché par plusieurs centaines de paires de roues.

— Car toute chair est comme l'herbe, récita Belinsky, et toute beauté semblable à la fleur des champs : l'herbe jaunit et la fleur se fane.

— Arrêtez ça, voulez-vous ? fis-je. Cela me rend nerveux.

— Mais les âmes des justes sont entre les mains de Dieu, et aucun tourment ne les atteint. Comme tu veux, mon petit Fritz.

— Allons-y, dis-je. Partons d'ici.

Nous filâmes vers le nord jusqu'à Währing, dans le 18^e Bezirk. Heim habitait une élégante maison de trois étages sur Türken-schanzplatz, non loin d'un parc assez vaste traversé par une petite ligne de chemin de fer.

— Nous aurions pu balancer notre passager ici, remarqua Belinsky. Juste devant sa porte. Cela nous aurait évité cette balade en secteur russe.

— Ici, nous sommes en zone américaine, lui rappelai-je. La seule façon de se faire virer d'un train est de voyager sans billet. Et encore, ils attendent que le train s'arrête.

— C'est comme ça que tu vois l'oncle Sam, hein ? Mais t'as raison, Bernie. Il est mieux chez les Russkofs. Ce ne serait pas la première fois qu'ils balancent un type d'un train. En tout cas, j'aimerais pas être cheminot chez eux. Trop dangereux, comme boulot.

Nous laissâmes la voiture et nous dirigeâmes vers la maison.

Il n'y avait aucun indice de présence à l'intérieur. Au-dessus du large sourire d'une barrière en bois semblable à un dentier, les taches sombres des fenêtres sur la façade de stuc blanc rappelaient les orbites vides d'un énorme crâne. La plaque de cuivre terni fixée sur un petit poteau – qui, avec une emphase toute viennoise, présentait le Dr Karl Heim comme un spécialiste en interventions orthodontiques – indiquait deux entrées distinctes : celle de la résidence du dentiste et celle de son cabinet.

— Occupez-vous de la maison, dis-je en ouvrant la porte à l'aide du trousseau de clés. Je fais le tour pour aller voir le cabinet.

— À tes ordres, fit Belinsky en sortant une lampe-torche de son pardessus. (Voyant que je la fixai avec insistance, il ajouta :) Qu'est-ce qu'il y a ? T'as peur du noir ou quoi ? (Il rit.) Tiens, prends-la. Je vois dans l'obscurité. Dans mon boulot, c'est indispensable.

Je haussai les épaules et lui pris la torche. Il glissa la main entre les pans de son manteau et en sortit son arme.

— Et en plus, ajouta-t-il en vissant le silencieux, j'aime bien garder une main libre pour tourner les poignées de porte.

— Ne tirez pas sur n'importe qui, lui dis-je en m'éloignant.

Je contournai la maison et entrai dans le cabinet, dont je refermai la porte derrière moi avant d'allumer ma torche. Je dirigeai le pinceau lumineux sur le linoléum, loin des fenêtres, au cas où un voisin surveillerait les lieux.

Je me trouvais dans une salle d'attente pourvue de nombreuses plantes en pot et d'un aquarium contenant des tortues. Ça change des poissons rouges, me dis-je. Comme elles n'avaient plus de propriétaire, je saupoudrai à la surface de l'eau un peu de leur odorante nourriture. C'était ma seconde bonne action de la journée. La compassion devenait une seconde nature chez moi.

J'ouvris le carnet de rendez-vous sur le bureau de réception et braquai dessus le faisceau de la lampe. La clientèle du Dr Heim, s'il en avait une, n'était pas très nombreuse. Les gens n'avaient pas beaucoup d'argent à consacrer à leurs maux de dents, et Heim gagnait sans doute beaucoup mieux sa vie en vendant des médicaments au marché noir. En feuilletant le carnet, je constatai qu'il n'avait pas plus de deux ou trois rendez-vous par semaine. Aux pages des mois précédents, je tombai sur deux noms qui ne m'étaient pas inconnus : Max Abs et Helmut König. Ils s'étaient fait arracher toutes les dents à quelques jours d'intervalle. De nombreux autres clients s'étaient fait arracher les dents, mais je ne reconnus aucun nom.

J'inspectai les placards à dossiers mais les trouvais presque tous vides, à l'exception d'un seul, qui contenait des fiches

concernant des clients d'avant 1940. Le placard semblait ne pas avoir été ouvert depuis, ce qui me parut curieux vu la réputation de méticulosité des dentistes. À vrai dire, le Heim d'avant 1940 faisait preuve d'une grande conscience professionnelle avec ses patients, détaillant les dents restantes et notant pour chacune les soins qu'il leur prodiguait. Avait-il soudain sombré dans la négligence, me demandai-je, ou bien la rareté de sa clientèle avait-elle rendu inutile la tenue de ces dossiers ? Pourquoi tant de patients avaient-ils demandé depuis peu l'extraction de toutes leurs dents ? Il est vrai que de nombreux hommes, dont j'étais, avaient fini la guerre avec une mauvaise dentition. Dans mon cas, c'était le résultat d'une année de disette dans un camp de prisonniers russe. Pourtant, j'avais réussi à conserver toutes mes dents. Et des tas d'autres gens aussi. Alors pourquoi quelqu'un comme Kônig, qui s'était vanté devant moi d'avoir eu de si bonnes dents, se les était-il toutes fait arracher ? À moins qu'il n'ait voulu dire qu'elles étaient bonnes avant de se gâter ? En tout cas, même si Conan Doyle n'aurait pu y trouver matière à une nouvelle, tous ces éléments ne manquaient pas de m'intriguer.

Le cabinet ressemblait à tous ceux qu'il m'avait été donné de visiter. Un peu plus sale, peut-être, mais il faut dire que rien, nulle part, n'était aussi propre qu'avant la guerre. À côté du fauteuil en cuir noir, était installé le gros cylindre contenant l'anesthésique. J'ouvris le robinet en haut de la bonbonne puis, entendant le sifflement du gaz qui s'échappait, le refermai. Tout semblait en état de marche.

Une porte fermée à clé ouvrait sur un petit débarras. C'est là que Belinsky me rejoignit.

— Tu as trouvé quelque chose ? demanda-t-il. Je lui parlai de l'absence de dossiers.

— Très juste, fit-il avec un petit sourire. Ce n'est pas très germanique.

À l'aide de ma torche j'éclairai les rayons du débarras.

— Tiens, tiens, reprit-il. Qu'est-ce que c'est que ça ?

Il tendit le bras et toucha une boîte métallique ronde portant sur le flanc, tracé à la peinture jaune, la formule H2 SO4..

— À votre place je ne toucherais pas à ça. Ce truc ne vient pas d'une panoplie de Parfait Petit Chimiste. À moins que ma mémoire ne me trahisse, il s'agit d'acide sulfurique.

Le faisceau de la torche découvrit alors les mots À MANIPULER AVEC EXTRÊME PRUDENCE, également peints en jaune au-dessus de la formule chimique.

— Ce truc pourrait vous transformer en moins de deux en un petit tas de graisse fondue.

— Casher, j'espère, dit Belinsky. Qu'est-ce qu'un dentiste peut bien faire d'une bonbonne d'acide sulfurique ?

— Pour moi, il y faisait tremper son dentier la nuit.

Sur une étagère proche de la bonbonne étaient empilés des plateaux métalliques en forme de haricot. J'en saisis un et l'éclairai. Belinsky et moi découvrîmes un agglomérat blanchâtre ressemblant à une poignée de pastilles à la menthe aux formes bizarres qui auraient été sucées puis mises de côté par un répugnant petit garçon. Mais il y avait du sang séché sur certaines d'entre elles.

Le nez de Belinsky se fronça de dégoût.

— Nom de Dieu, qu'est-ce que ça peut bien être ?

— Des dents, dis-je. (Je lui passai la torche et en saisis une pour l'examiner à la lumière.) Des dents arrachées. Il y a là plusieurs dentures complètes.

— Je déteste les dentistes, siffla Belinsky.

Il fouilla dans son gilet et en sortit un de ses cure-dents qu'il se mit à mâchonner.

— A mon avis, celles-ci ont échappé à la cuve d'acide.

— Et alors ?

Mais ma soudaine fièvre n'avait pas échappé à Belinsky.

— Quel genre de dentiste ne se livre qu'à des extractions complètes ? fis-je. Son carnet de rendez-vous ne comporte que des extractions complètes. (Je tournai et retournai la dent entre mes doigts.) Diriez-vous que cette molaire était malade ? Elle n'a même pas été plombée.

— Cette dent me paraît tout à fait saine, confirma Belinsky. Je fourrageai de l'index le conglomerat blanc du plateau.

— Comme toutes les autres, remarquai-je. Je ne suis pas dentiste, mais je ne vois pas l'intérêt d'arracher des dents qui n'ont jamais eu besoin d'être soignées.

— Heim était peut-être payé à la pièce. Peut-être aimait-t-il arracher des dents.

— En tout cas, il aimait mieux ça que de tenir à jour ses dossiers. Il n'en existe aucun pour ses patients récents.

Belinsky prit un autre plateau en forme de haricot et en examina le contenu.

— Encore une denture complète, dit-il.

Il prit un autre plateau, dans lequel nous entendîmes rouler quelque chose. À l'examen, cela ressemblait à de minuscules billes de roulement.

— Et ça, qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en saisissant une des billes qu'il contempla avec fascination. Je ne crois pas me tromper en disant que chacune de ces billes contient une dose de cyanure de potassium.

— Des pilules mortelles ?

— Exact. Certains de tes vieux camarades les aimaient bien, petit Boche. En particulier les SS et les hauts responsables de l'Etat et du Parti, qui pensaient avoir le cran de se suicider plutôt que de tomber aux mains des Popovs. Elles ont d'abord été conçues pour les agents secrets allemands, mais Arthur Nebe et les SS ont estimé que l'élite nazie en avait plus besoin. Il suffisait de se faire placer une fausse dent par son dentiste, ou bien d'utiliser une cavité existante pouvant renfermer cette petite merveille. Ni vu ni connu... Quand l'individu en question était capturé, on trouvait parfois dans ses poches un leurre, c'est-à-dire une autre dose de cyanure enfermée dans une capsule de cuivre, pour que nos gens, l'ayant découverte, n'aillent pas se livrer à un examen dentaire. Ensuite, quand le type décidait que le moment était venu, il déboîtait sa fausse dent, en sortait cette capsule et la croquait pour la briser. La mort est presque instantanée. C'est comme ça que Himmler s'est suicidé.

— Goering aussi, à ce qu'on m'a dit.

— Non, fit Belinsky. Il s'est servi d'un leurre qu'un officier américain lui a fait passer clandestinement dans sa cellule.

Qu'est-ce que tu dis de ça, hein ? Un de nos gars qui a eu pitié de ce gros salopard.

Il laissa tomber la capsule dans le plateau qu'il me tendit.

Je versai quelques billes dans ma paume. Il paraissait incroyable que de si petites choses puissent être mortelles. Ces quatre minuscules perles pouvaient tuer quatre hommes. Je n'aurais pas été capable d'apprécier mes repas en sachant que j'en avais une dans la bouche.

— Tu sais ce que je pense, Fritz ? Je pense que pas mal de nazis doivent se balader dans Vienne avec de fausses dents. (Nous regagnâmes le cabinet.) Tu connais les techniques d'identification des cadavres à partir de leur denture, n'est-ce pas ?

— Comme n'importe quel flic, dis-je.

— Cela nous a drôlement servis après la guerre, dit-il. C'était la meilleure façon d'identifier un corps. Beaucoup de nazis ont naturellement cherché à nous faire croire qu'ils étaient morts. Et ils se sont parfois donné du mal pour nous convaincre. On trouvait beaucoup de cadavres carbonisés munis de faux papiers, par exemple. Dans ces cas-là, on faisait examiner les dents par un spécialiste. Même sans dossier dentaire, on peut au moins déterminer l'âge d'un individu d'après ses dents : parodontose, résorption des racines, etc. Cela permettait parfois de prouver que tel cadavre ne correspondait pas aux papiers qu'il portait.

Belinsky s'interrompit et jeta un coup d'œil circulaire au cabinet.

— Tu as tout fouillé ?

J'acquiesçai et lui demandai s'il avait trouvé quelque chose dans la maison. Comme il secouait la tête, je déclarai qu'il valait mieux évacuer les lieux au plus vite.

Il reprit ses explications alors que nous remontions en voiture.

— Prends le cas de Heinrich Müller, le chef de la Gestapo. Il a été vu vivant pour la dernière fois en avril 1945, dans le bunker de Hitler, et on pensait qu'il avait été tué en mai 1945 pendant la bataille de Berlin. Or, lorsque son corps a été exhumé après la guerre, un spécialiste en chirurgie maxillaire travaillant dans un hôpital berlinois situé en secteur britannique a assuré que les

dents du cadavre ne pouvaient en aucun cas être celles d'un homme de 44 ans. Il estimait l'âge du cadavre à moins de 25 ans.

Belinsky mit le contact, lança le moteur et enclencha une vitesse.

Penché sur le volant, il conduisait mal pour un Américain, abusant du double débrayage, faisant grincer la boîte de vitesses et ayant une nette tendance à virer trop court. Il me paraissait évident qu'il avait besoin de toute son attention pour conduire, mais il n'en poursuivit pas moins ses explications, même après avoir manqué de peu un motocycliste.

— Quand on met la main sur un de ces salauds, il a en général de faux papiers, une nouvelle coupe de cheveux, une moustache ou une barbe, des lunettes, tout ce que tu voudras. Heureusement, les dents sont aussi fiables qu'un tatouage ou que des empreintes digitales. C'est pourquoi se faire arracher les dents nous prive d'un précieux moyen d'identification. Après tout, un homme qui n'hésite pas à se tirer un coup de pistolet dans le bras pour effacer son numéro de SS ne verrait sans doute pas de gros inconvénients à se faire poser de fausses dents, non ?

Je songeai à ma propre cicatrice à l'aisselle et convins qu'il avait raison. Pour échapper aux Russes, je n'aurais pas hésité une seconde à me faire arracher les dents si, bien sûr, j'avais eu les moyens de le faire faire sans douleur, comme Max Abs et Helmut König.

— Oui, sans doute.

— C'est sûr et certain. Voilà pourquoi j'ai emporté le carnet de rendez-vous de Heim. (Il se tapota la poitrine à hauteur de sa poche.) Ce peut être intéressant de savoir qui sont ces types affligés de si mauvaises dents. Ton ami König, par exemple. Et aussi Max Abs. C'est vrai après tout, pourquoi un modeste chauffeur SS éprouverait-il le besoin de changer de dents ? À moins qu'il n'ait pas été un simple caporal SS. (Belinsky gloussa d'aise à cette idée.) C'est pour ça que je dois être capable de voir dans le noir. Certains de tes vieux camarades s'y entendent pour brouiller les pistes. Je ne serais pas étonné si nous étions encore à la recherche de certaines de ces ordures nazies quand leurs enfants devront sucrer les fraises pour eux.

— Peut-être, fis-je, mais plus le temps passe, plus il sera difficile de les identifier.

— Ne t'inquiète pas, rétorqua-t-il avec vivacité. On ne manquera pas de volontaires pour témoigner contre ces merdes-là. Sauf si tu penses qu'on devrait laisser en paix des gens comme Müller ou Globocnik ?

— Qui est ce Globocnik ? Il nous invite à une fête ?

— Odilo Globocnik. Il a dirigé l'opération Reinhard au cours de laquelle ont été installés les principaux camps d'extermination en Pologne. Lui aussi est censé s'être suicidé en 45. Tu crois ça, toi ? A Nuremberg, on est en train de juger Otto Ohlendorf, qui commandait un groupe d'action SS. Oui ou non, penses-tu qu'on devrait le pendre pour ses crimes de guerre ?

— Crimes de guerre... répétais-je d'un air las. Ecoutez, Belinsky, j'ai travaillé pendant trois ans au Bureau des crimes de guerre de la Wehrmacht. Alors ne me faites pas de sermon sur ces foutus crimes de guerre, voulez-vous ?

— Je veux juste savoir quelle est ta position, Fritz. D'ailleurs, sur quel genre de crimes de guerre les Boches ont-ils bien pu enquêter, hein ?

— Sur les atrocités commises des deux côtés. Vous avez entendu parler de la forêt de Katyn ?

— Bien sûr. Tu as travaillé là-dessus ?

— Je faisais partie de la commission d'enquête.

— Ça alors !

Comme la plupart des gens à qui j'en faisais part, il eut l'air sincèrement surpris.

— En toute franchise, je trouve absurde d'accuser des soldats de crimes de guerre, dis-je. On devrait punir les assassins de femmes et d'enfants, ça oui. Mais Müller et Globocnik n'ont pas tué que des Juifs et des Polonais. Ils ont assassiné aussi des Allemands.

Peut-être que si vous nous aviez donné une petite chance, nous aurions pu les juger nous-mêmes.

Belinsky quitta Währinger Strasse et prit vers le sud. Nous dépassâmes le long bâtiment de l'hôpital général et arrivâmes dans Alser Strasse où, l'esprit sans doute traversé par la même idée que moi, il ralentit pour adopter une allure convenable. Je

sentis qu'il était sur le point de répondre à ma remarque, mais il préféra demeurer silencieux, comme pour éviter de m'offenser. Il stoppa devant ma pension.

— Traudl avait-elle de la famille ? demanda-t-il.

— Pas que je sache. Il ne lui restait plus que Becker.

Je n'en étais pourtant pas si sûr. La photo où elle figurait avec le colonel Poroshin me trottait encore dans la tête.

— Bah, ça n'est pas le chagrin de cet individu qui m'empêchera de dormir.

— Au cas où vous l'auriez oublié, je vous rappelle qu'il est mon client. Si je vous aide, c'est avant tout pour prouver son innocence.

— En es-tu convaincu ?

— Oui.

— Tu n'ignores pourtant pas qu'il figure sur les listes du Crowcass.

— C'est drôlement chic de votre part, fis-je abasourdi, de m'avoir fait courir comme ça avant de me le dire. Si la chance me sourit et que je remporte la course, est-ce qu'on m'autorisera à toucher ma récompense ?

— Ton ami est un assassin, Bernie. Il a commandé un peloton d'exécution en Ukraine, où il a massacré hommes, femmes et enfants. Pour moi, il mérite la corde, qu'il ait ou non tué Linden.

— Z'êtes drôlement chic, Belinsky, répétais-je avec amertume avant de descendre de voiture.

— Pour moi, Becker n'est que du menu fretin. Je chasse de plus gros poissons. Tu peux m'aider. Tu peux réparer certains dommages dont l'Allemagne s'est rendue coupable. Un geste symbolique, si tu veux. Qui sait ? Si beaucoup d'Allemands font la même chose, on pourra peut-être effacer les comptes ?

— De quoi parlez-vous ? fis-je debout sur la chaussée. Quels comptes ?

Je me penchai à la vitre et vis Belinsky sortir sa pipe.

— Les comptes de Dieu, dit-il d'un ton posé. J'éclatai de rire et secouai la tête avec incrédulité.

— Qu'est-ce qu'il y a ? fit-il. Tu ne crois pas en Dieu ?

— Je ne crois pas en la possibilité de conclure un marché avec lui. Vous parlez de Dieu comme d'un vendeur de voitures

d'occasion. Je vous ai mal jugé. Vous êtes beaucoup plus américain que je ne croyais.

— C'est là où tu te trompes. Dieu aime conclure des marchés. Regarde le contrat qu'il a passé avec Abraham, ou avec Noé. Dieu est un traficoteur, Bernie. Seul un Allemand aurait pu prendre un arrangement pour un ordre.

— Venez-en au cœur du problème, voulez-vous ? Cessez de tourner autour du pot.

Vu son comportement, il avait quelque chose à me dire.

— Je vais être franc...

— Tiens donc ? Vous m'avez dit ça il n'y a pas si longtemps, il me semble.

— Tout ce que je t'ai dit était vrai.

— Mais vous ne m'avez pas tout dit, exact ?

Belinsky hocha la tête et alluma sa pipe. J'eus envie de la lui arracher de la bouche. Au lieu de quoi, je remontai en voiture et fermai la portière.

— Avec votre penchant pour la vérité sélective, vous devriez vous trouver un boulot dans la publicité. Allons, je vous écoute.

— Tu te tais jusqu'à ce que j'aie fini, d'accord ? J'acquiesçai sèchement.

— Bon. Pour commencer, nous – le Crowcass – pensons que Becker n'a pas assassiné Linden. L'arme qui l'a tué a servi à tuer quelqu'un d'autre à Berlin, il y a près de trois ans. Les experts en balistique ont conclu de la comparaison des deux balles qu'elles avaient été tirées par le même pistolet. Becker a un bon alibi pour le premier meurtre : il était prisonnier en Russie. Bien sûr, il aurait pu acquérir l'arme par la suite, mais je ne t'ai pas encore raconté la partie la plus intéressante, la partie qui me fait souhaiter que Becker soit innocent.

» L'arme était un Walther P38 standard des SS. En suivant sa trace dans les fichiers du US Documents Center, nous avons découvert que cette arme faisait partie d'un stock distribué aux officiers supérieurs de la Gestapo. Et que ce pistolet-ci avait été attribué à Heinrich Müller. Sans trop y croire, nous avons comparé la balle qui a tué Linden avec celle extraite du cadavre censé être Müller. Et alors ? Bingo ! L'homme qui a tué Linden pourrait être le même qui a descendu le faux Heinrich Müller. Tu

me suis, Bernie ? C'est le seul indice susceptible de prouver que le Gestapo Müller est encore en vie. Cela signifie qu'il était peut-être à Vienne il y a encore quelques mois, opérant au sein de l'Org dont tu es à présent membre. Il est même peut-être encore là.

» Est-ce que tu comprends l'importance d'une telle éventualité ? Réfléchis-y. Müller a été l'architecte de la terreur nazie. Pendant dix ans, il a dirigé la police secrète la plus brutale que le monde ait jamais connue. Cet homme était presque aussi puissant que Himmler. Peux-tu imaginer combien de gens il a torturés ? Combien d'exécutions il a ordonnées ? Combien de Juifs, de Polonais – et même combien d'Allemands – il a tués ? Bernie, voici l'occasion de venger ces morts allemands. Pour que justice soit faite.

J'eus un rire méprisant.

— C'est comme ça que vous appelez le fait de laisser pendre un homme pour un crime qu'il n'a pas commis ? Corrigez-moi si je me trompe, Belinsky, mais laisser pendre Becker ne fait-il pas partie de votre plan ?

— J'espère que nous n'en viendrons pas là. Mais, si c'est nécessaire, qu'il en soit ainsi. Tant que la police militaire détient Becker, Müller ne s'inquiétera pas. Si ça doit aller jusqu'à la pendaison de Becker, tant pis. Sachant ce que je sais sur lui, ça ne m'ôtera pas le sommeil. (Belinsky détailla mon visage pour tenter d'y lire un signe d'approbation.) Allons, tu es flic. Tu sais comment marchent ces choses-là. Ne me dis pas que tu n'as jamais collé un crime sur le dos d'un type parce que tu ne pouvais pas prouver qu'il était coupable d'un autre crime. Seul le résultat compte, tu le sais bien.

— Bien sûr que je l'ai fait. Mais pas quand une vie était en jeu. Je n'ai jamais joué avec la vie d'un homme.

— Si tu nous aides à retrouver Müller, nous sommes prêts à oublier Becker. (La pipe envoya un bref signal de fumée, qui semblait traduire l'impatience grandissante de son propriétaire.) En bref, je suggère d'envoyer Müller en cellule à la place de Becker.

— Et si je trouve Müller, qu'est-ce qui se passe ? Il ne me laissera pas lui passer les menottes sans réagir. Comment vous le livrerai-je sans me faire descendre ?

— Je m'occupe de ça. Tout ce que tu as à faire, c'est de le localiser avec précision. Ensuite tu me téléphones, et mon équipe du Crowcass se chargera du reste.

— Comment le reconnaîtrai-je ?

Belinsky se tourna et prit derrière lui une méchante serviette en cuir. Il fit glisser la fermeture Eclair et produisit une enveloppe, d'où il sortit une photo d'identité.

— Voilà Müller, dit-il. Il parle avec un fort accent munichois, alors, même s'il a complètement transformé son apparence, tu le reconnaîtras à sa voix.

Il me regarda orienter le cliché vers la lumière de la rue et l'examiner un instant.

— Il doit avoir 47 ans à l'heure actuelle. Pas très grand, des mains de paysan. Il a peut-être gardé son alliance.

La photo n'en apprenait pas beaucoup sur l'homme. Ce n'était pas un visage très expressif ; et pourtant il était remarquable. Müller avait un crâne carré, le front haut et des lèvres minces et tendues. Mais les yeux, surtout, attiraient l'attention, même sur une photo de cette taille. On aurait dit les yeux d'un bonhomme de neige : deux morceaux de charbon, noirs et glacés.

— En voici une autre, dit Belinsky. Ce sont les seules photos existantes de Müller.

Le second cliché était une photo de groupe. On y voyait cinq hommes assis autour d'une table de chêne ronde, comme au restaurant. Je connaissais trois de ces hommes. Le bout de table était occupé par Heinrich Himmler, tripotant son crayon et souriant à Arthur Nebe assis à sa droite. Arthur Nebe : mon vieux camarade, comme aurait dit Belinsky. À la gauche de Himmler, suspendu aux lèvres du Reichsführer-SS, était assis Reinhard Heydrich, chef du RSHA, assassiné par des terroristes tchèques en 1942.

— Quand cette photo a-t-elle été prise ?

— En novembre 1939. (Belinsky se pencha et du bout de sa pipe, indiqua l'un des deux autres individus.) Voilà Müller, dit-il, assis à côté de Heydrich.

La main de Müller avait bougé pendant la demi-seconde d'exposition, de sorte qu'un voile flou dissimulait l'ordre écrit posé devant lui, cependant on distinguait nettement son alliance. Müller avait la tête baissée, ne prêtant guère attention à Himmler. Par rapport à celle de Heydrich, la tête de Müller était petite. Il avait les cheveux coupés court, et même rasés sur les côtés, jusqu'au sommet du crâne où il les laissait pousser sur une surface très restreinte.

— Qui est l'homme assis face à Müller ?

— Celui qui prend des notes ? C'est Franz Joseph Huber, le chef de la Gestapo de Vienne. Tu peux garder ces photos, si tu veux. J'ai les originaux.

— Je ne vous ai pas encore dit que j'allais vous aider.

— Mais tu le feras. Tu le dois.

— Je devrais vous dire d'aller vous faire foutre, Belinsky. Je suis un peu comme un vieux piano : je n'aime pas qu'on me malmène. Mais je suis fatigué. Et j'en tiens un petit coup. J'aurai les idées plus claires demain matin.

J'ouvris la portière et sortis une nouvelle fois de la voiture. Belinsky avait dit vrai : la carrosserie de sa grosse Mercedes noire était éraflée de partout.

— Je t'appellerai demain matin, dit-il.

— Entendu, fis-je avant de claquer la portière. Sur ce, il fila comme le cocher du diable.

Je ne dormis pas bien. Troublé par les paroles de Belinsky, je ne cessai de me retourner dans mon lit, et, après quelques heures d'un sommeil agité, je me réveillai avant l'aube, trempé d'une sueur froide, sans parvenir à me rendormir. Si seulement il n'avait pas parlé de Dieu.

J'étais devenu catholique pendant ma captivité en Russie. Le régime du camp était si dur que je ne pensais pas y survivre et, désireux d'être en paix avec mon âme, j'avais consulté le seul homme d'Eglise présent parmi nous, un prêtre polonais. J'avais été élevé dans la religion luthérienne, mais les nuances doctrinales n'avaient guère d'importance dans cet horrible endroit.

Devenir catholique dans la perspective d'une mort prochaine ne fit que renforcer mon attachement à la vie, et, après mon évasion et mon retour à Berlin, je continuai à aller à la messe et à respecter les obligations de la foi à laquelle j'avais l'impression de devoir ma délivrance.

Ma nouvelle Eglise, qui avait eu des relations douteuses avec les nazis, rejetait à présent toute accusation de culpabilité. Et si l'Eglise catholique n'était pas coupable, ses membres ne l'étaient pas non plus. Il existait, semblait-il, une certaine base théologique pour refuser l'idée d'une culpabilité allemande collective. La culpabilité, expliquaient les prêtres, est une affaire personnelle entre un individu et son Dieu, et rendre coupable une nation entière constituerait un blasphème, car c'était empiéter sur une prérogative divine. Ainsi, il ne restait plus qu'à prier pour les morts et pour les pécheurs, et à oublier le plus vite possible cette honteuse et embarrassante époque.

Beaucoup avaient renâclé de voir cette saleté morale poussée sous le tapis d'un simple coup de balai. Mais une nation en tant que telle ne peut ressentir de culpabilité, c'est à chacun de

l'éprouver personnellement. Je pris soudain conscience de ma part de culpabilité – sans doute la même que celle de beaucoup de mes compatriotes : je n'avais rien dit, je n'avais pas levé le petit doigt contre les nazis. J'avais un grief particulier envers Heinrich Müller, car lui, en tant que chef de la Gestapo, avait eu un rôle prépondérant dans la corruption de la police à laquelle j'avais autrefois été fier d'appartenir. Cette corruption qui lui avait permis de semer la terreur.

Or voilà que se présentait enfin l'occasion de me racheter. En me mettant en chasse de Müller, symbole de ma propre corruption mais aussi de celle de Becker, et en le livrant à la justice, je pourrais peut-être me laver d'une partie de ma culpabilité.

Comme s'il avait pressenti ma décision, Belinsky m'appela tôt. Je lui annonçai que j'acceptais de l'aider à retrouver le Gestapo Muller, non pour le compte du Crowcass, non pour celui de l'US Army, mais pour celui de l'Allemagne. Et surtout, lui avouai-je, pour mon propre compte.

Tôt dans la matinée, après avoir fixé rendez-vous à Kônig pour lui remettre les documents secrets de Belinsky, je me rendis au bureau de Liebl dans Judengasse pour lui demander à rencontrer Becker dans sa prison.

— Je veux lui montrer une photo, expliquai-je.

— Une photo ? fit Liebl d'un ton plein d'espoir. Cette photo pourrait-elle constituer une pièce à conviction ?

Je haussai les épaules.

— Cela dépend de Becker.

Liebl passa aussitôt quelques rapides coups de téléphone en insistant sur la mort de la fiancée de Becker, sur l'existence d'éléments nouveaux et sur la proximité du procès. L'autorisation de visite nous fut très vite accordée. Il faisait beau et nous nous rendîmes à la prison à pied, Liebl maniant son parapluie comme un sergent-chef à la parade.

— Lui avez-vous parlé de Traudl ? lui demandai-je.

— Hier soir.

— Comment a-t-il pris la nouvelle ?

Le vieil avocat haussa ses sourcils grisonnants.

— Etonnamment bien, Herr Gunther. Je m'attendais, comme vous, à ce qu'il soit bouleversé. (Les sourcils s'arquèrent un peu plus, cette fois sous l'effet de la consternation.) Eh bien, pas du tout. Il m'est apparu surtout préoccupé par sa propre situation. Et aussi par les progrès de votre enquête, ou plutôt par leur absence. Herr Becker semble avoir une confiance illimitée en vos talents de détective. Talents que, pour ma part, en toute franchise, je ne perçois pas de manière évidente.

— Vous êtes libre de vos opinions, maître. Vous êtes sans doute comme la plupart des avocats que je connais : si votre propre sœur vous envoyait une invitation à son mariage, vous

exigeriez qu'elle ait été signée devant témoins et expédiée scellée. Peut-être que si votre client s'était montré plus coopératif...

— Vous pensez qu'il nous cache quelque chose, n'est-ce pas ? Vous y avez fait allusion hier au téléphone. Mais, ne sachant pas ce que vous vouliez dire, je n'ai pas pu tirer parti du... (il hésita quelques secondes, ne sachant s'il pouvait raisonnablement utiliser le terme, mais décida que oui)... du chagrin de Herr Becker pour y faire allusion.

— Très délicat de votre part. Mais peut-être que cette photo lui rafraîchira la mémoire.

— Je l'espère. Et peut-être qu'il aura réalisé la perte qu'il a subie et ne dissimulera plus son chagrin.

Un sentiment qui me parut typiquement viennois.

Mais, lorsque nous vîmes Becker, il nous sembla peu affecté. Après que le gardien nous eut laissés seuls tous les trois, en échange d'un paquet de cigarettes, j'essayai de comprendre la raison de cette indifférence.

— Je suis désolé pour Traudl, dis-je. C'était une fille adorable. Il acquiesça d'un air dépourvu d'expression, comme s'il écoutait Liebl développer quelque obscur point de procédure.

— Cela n'a pas l'air de beaucoup vous toucher, remarquai-je.

— Je le prends de la meilleure façon possible, rétorqua-t-il d'une voix posée. Je ne peux rien faire ici. Il n'y a guère de chance qu'on m'autorise à me rendre à son enterrement. Que voulez-vous que je fasse ?

Je me tournai vers Liebl et lui demandai si cela ne le gênait pas de nous laisser seuls un instant, Becker et moi.

— J'aimerais dire deux mots à Herr Becker en privé.

Liebl jeta un coup d'oeil à Becker, qui lui adressa un bref signe de tête. Nous attendîmes que la lourde porte se soit refermée derrière l'avocat.

— Accouchez, Bernie, fit Becker en bâillant à moitié. Qu'est-ce que vous avez derrière la tête ?

— Ce sont vos amis de l'Org qui ont tué Traudl, dis-je.

Je scrutai son long visage étroit pour y déceler une trace d'émotion. Je n'étais pas sûr de ce que j'avais, mais j'étais curieux de voir sa réaction. Il n'en eut aucune.

— Ils m'avaient même demandé de la tuer moi-même.

— Ainsi, fit-il en étrécissant les yeux, vous appartenez à l'Org. (Il parlait avec une sorte de prudence.) Depuis quand ?

— C'est votre ami Kônig qui m'a recruté. Son visage parut se décontracter.

— Ma foi, ça devait arriver tôt ou tard. Pour être franc, j'ignorais si vous faisiez déjà partie de l'Org quand vous êtes arrivé à Vienne. Ils recherchent les gens ayant votre expérience. Si vous avez adhéré, vous devez avoir beaucoup de travail. Je suis très impressionné. Konig vous a-t-il dit pourquoi il voulait que vous supprimiez Traudl ?

— D'après lui, c'était un agent du MVD. Il m'a montré une photo où elle est en compagnie du colonel Poroshin.

Becker sourit avec tristesse.

— Ce n'était pas une espionne, dit-il en secouant la tête, et ce n'était pas non plus ma fiancée. C'était l'amie de Poroshin. Elle s'est fait passer pour ma fiancée pour que je puisse rester en contact avec Poroshin depuis la prison. Liebl l'ignorait. Poroshin disait que vous n'étiez pas très enthousiaste à l'idée de venir à Vienne. Que vous n'aviez pas une très bonne opinion de moi. Au cas où vous viendriez, il se demandait si vous resteriez longtemps. Alors, il a eu l'idée du petit numéro de Traudl, pour vous convaincre qu'il y avait au moins une personne qui m'aimait et qui avait besoin de moi. Poroshin est un sacré psychologue, Bernie. Allons, avouez qu'elle est pour une bonne part dans votre décision de m'aider. Pour vous, une mère et son enfant méritaient le bénéfice du doute, même si moi je ne le méritais pas.

Becker m'observait à présent, guettant mes réactions. Chose curieuse, je n'éprouvais aucune colère. J'avais l'habitude de découvrir, toujours trop tard, que je ne connaissais qu'une partie de la vérité.

— Elle n'était pas infirmière non plus, je suppose.

— Vous vous trompez. Elle travaillait à l'hôpital et volait de la pénicilline que je revendais au marché noir. C'est moi qui l'ai présentée à Poroshin. (Il haussa les épaules.) Pendant un moment, je n'ai pas vu ce qui se passait entre eux. Mais ça ne m'a pas surpris. Traudl aimait s'amuser, comme toutes les femmes

de cette ville. Nous avons même été amants pendant une brève période, mais ces histoires-là ne durent pas à Vienne.

— Votre femme m'a dit que vous aviez procuré de la pénicilline à Poroshin pour soigner sa syphilis. Est-ce exact ?

— Je lui ai bien procuré de la pénicilline, mais pas pour lui, pour son fils. Il souffrait d'une fièvre cérébro-spinale. D'après ce que je sais, il y a une épidémie en ce moment. Et on manque de médicaments, surtout en Russie. À part la main-d'œuvre, on manque de tout en Russie.

» Après ça, Poroshin m'a arrangé quelques petites affaires. Il m'a procuré des papiers, une concession pour vendre des cigarettes, ce genre de choses. Nous sommes devenus amis. Et quand l'Org a voulu me recruter, je lui en ai parlé. Pourquoi pas ? Je prenais Kônig et ses amis pour une bande de baratineurs. Mais j'étais content de me faire de l'argent avec eux, et, franchement, je ne participais guère à leurs activités, à part ce transport de courrier entre Vienne et Berlin. Cependant Poroshin voulait que je me rapproche d'eux, et comme il m'offrait une grosse somme, j'ai accepté. Mais ils sont suspicieux jusqu'à l'absurde, Bernie, et quand je leur ai fait part de mon désir de m'engager plus à fond, j'ai dû me soumettre à un interrogatoire sur mes activités dans la SS et ma captivité en Russie. Cela les embêtait beaucoup que j'aie été relâché. Ils n'en ont pas parlé à l'époque, mais, vu ce qui s'est passé depuis, ils ont estimé difficile de me faire confiance et ils m'ont écarté.

Becker alluma une cigarette et se redressa sur sa chaise.

— Pourquoi n'en avez-vous pas parlé à la police ? Il éclata de rire.

— Vous croyez que je ne l'ai pas fait ? Quand j'ai mentionné l'Org, ces connards ont cru que je voulais parler des Loups-Garous. Vous savez, ce pseudo-groupe terroriste nazi.

— Et c'est là que Shields a eu son idée.

— Shields est un imbécile, siffla Becker avec mépris.

— Bon, mais pourquoi ne pas m'avoir parlé de l'Org ?

— Comme je vous ai dit, Bernie, je ne savais pas s'ils vous avaient recruté à Berlin. Ex-Kripo, ex-Abwehr, vous aviez tout pour les intéresser. Mais, si vous n'aviez pas été membre de l'Org et que je vous en avais parlé, vous auriez posé des questions dans

tout Vienne et vous auriez fini avec une balle dans la tête, comme mes deux associés. Et si vous étiez dans l'Org, je pensais que peut-être vous n'opériez qu'à Berlin, et que vous ne viendriez à Vienne que comme simple détective, mais un détective que je connais et en qui j'ai toute confiance. Vous comprenez ?

J'émis un grognement affirmatif et cherchai mes cigarettes.

— Vous auriez quand même dû m'en parler.

— Peut-être, fit-il en tirant une longue bouffée. Ecoutez, Bernie. Ma proposition tient toujours. Trente mille dollars si vous me tirez de ce trou. Alors, si vous avez le moindre atout dans votre manche...

— J'ai ceci, dis-je en l'interrompant. (Je sortis la photo de Muller, celle au format d'identité.) Reconnaissez-vous cet homme ?

— Je ne pense pas. Mais j'ai déjà vu cette photo. Du moins il me semble. Oui... Traudl me l'a montrée avant votre arrivée à Vienne.

— Vraiment ? Vous a-t-elle dit comment elle était entrée en sa possession ?

— Par Poroshin, je suppose. (Il examina la photo avec plus de soin.) Feuilles de chêne brodées au col, galon d'argent aux épaules. On dirait un Brigadeführer-SS. Qui est-ce ?

— Heinrich Muller.

— Le Gestapo Muller ?

— Officiellement décédé, alors restez discret là-dessus pour l'instant. Je fais équipe avec un agent américain de la Commission des crimes de guerre qui enquête sur l'affaire Linden, lequel travaillait pour ce même organisme. Apparemment, l'arme qui a tué Linden a appartenu à Muller et elle a servi à tuer l'homme qu'on voulait faire passer pour Muller. Donc, Muller est peut-être toujours en vie. Les gens de la Commission aimeraient bien mettre la main sur lui. Autrement dit, vous avez du pain sur la planche.

— Le pain, je veux bien, mais la planche qu'on me réserve est équipée de charnières, avec du vide dessous. Cela ne vous ferait rien de m'expliquer ce que signifie tout ça ?

— Ça signifie que les Américains ne feront rien qui puisse pousser Muller à quitter Vienne.

— En admettant qu'il s'y trouve.

— Exact. Et comme il s'agit d'une opération des services de renseignements, ils ne veulent pas voir la police militaire s'en mêler. Si les charges contre vous devaient être abandonnées, l'Org en déduirait que le dossier va être rouvert.

— Et moi, qu'est-ce que je deviens là-dedans, bon Dieu ?

— L'agent américain dont je vous ai parlé m'a promis votre liberté si vous nous aidez à arrêter Müller. Nous allons tenter de le faire sortir de son trou.

— Et pendant ce temps, le procès suivra son cours, y compris jusqu'à la sentence ?

— C'est à peu près ça.

— Et vous me demandez de me taire pendant tout ce temps ?

— Que pourriez-vous dire ? Que Linden a été tué par un homme mort depuis trois ans ?

— C'est... (Becker balança son mégot dans un coin de la pièce)... c'est dégueulasse.

— Ne jouez pas les enfants de chœur. Ils savent ce que vous avez fait à Minsk. Jouer un peu avec votre vie ne leur fait ni chaud ni froid. Pour être honnête, il leur importe peu que vous soyez pendu ou pas. Ma proposition est votre seule chance, et vous le savez.

Becker opina d'un air morne.

— D'accord, dit-il.

Je me levai pour partir, mais une pensée soudaine m'immobilisa devant la porte.

— Simple curiosité, fis-je, mais pourquoi les Russes vous ont-ils libéré ?

— Vous avez été prisonnier. Vous savez comment ça se passait. On avait tous peur qu'ils découvrent que nous avions été SS.

— C'est pour ça que je vous pose la question. Il hésita un moment.

— Ils devaient libérer un autre prisonnier, dit-il enfin. Il était malade et serait mort très vite. Quel intérêt à ce qu'il soit rapatrié ? (Il haussa les épaules et me regarda droit dans les yeux.) Alors, je l'ai étranglé. J'ai avalé du camphre pour me rendre malade — j'ai bien failli y passer, d'ailleurs — et j'ai pris sa

place. (Je détournai les yeux.) J'étais au désespoir, Bernie. Vous vous souvenez de ce que c'était.

— Oui, je me souviens. (J'essayai de dissimuler mon dégoût mais n'y parvins pas.) Mais si vous m'aviez dit ça avant, je les aurais laissés vous pendre.

Je saisis la poignée de la porte.

— Il est encore temps, pourquoi ne le faites-vous pas ?

Si je lui avais dit la vérité, Becker n'aurait pas compris de quoi je parlais. Il était probablement convaincu que la métaphysique était un produit utilisé dans la fabrication de mauvaise pénicilline pour le marché noir. Je me contentai donc de secouer la tête.

— Disons que j'ai conclu un marché avec quelqu'un, fis-je.

Je rencontrai König au café Sperl, dans Gumpendorfer Strasse, située en secteur français mais proche du Ring. C'était un vaste établissement, plongé dans une pénombre que ne parvenaient pas à dissiper les nombreux miroirs de style art-nouveau accrochés aux murs. Plusieurs tables de billard étaient disposées dans la salle, chacune éclairée par une suspension en cuivre qui semblait avoir été récupérée sur un vieux sous-marin.

Tel le petit chien de la célèbre marque de disques, assis à quelques pas, le terrier de König observait son maître engagé dans une partie solitaire mais appliquée. Je commandai un café et m'approchai de la table.

Il apprécia la disposition des boules, puis enduisit de craie le bout de la queue tout en me saluant d'un hochement de tête.

— Notre compatriote Mozart adorait ce jeu, commenta-t-il en se penchant sur le tapis de feutre. Il y retrouvait sans doute la précision de fonctionnement de son intellect.

Il fixa la boule comme un tireur d'élite visant sa cible, et après un moment de concentration, expédia la blanche contre une rouge puis contre l'autre. La seconde boule rouge longea le bord de la table sur toute sa longueur et vacilla au bord du trou avant d'y disparaître sans bruit, suscitant chez König un murmure qui traduisait sa satisfaction — car il n'existe pas de plus élégante manifestation des lois du mouvement et de la gravité.

— Quant à moi, reprit König, j'aime le billard pour des raisons beaucoup plus sensuelles. J'adore le bruit des boules qui s'entrechoquent et leur façon de rouler en silence sur le tapis. (Il récupéra la rouge et la remplaça sur la table.) Ce que j'aime plus que tout, c'est la couleur du tapis. Savez-vous que les peuples celtes considèrent que le vert porte malheur ? Non ? Ils pensent que le vert est suivi du noir. Sans doute parce qu'autrefois les

Anglais pendaient les Irlandais qui s'habillaient en vert. Ou était-ce les Écossais ?

Pendant un moment, Kônig considéra la surface de la table d'un air gourmand, comme s'il allait se mettre à lécher le tapis.

— Pourtant, regardez, reprit-il dans un souffle. Le vert est la couleur de l'ambition, et aussi de la jeunesse. C'est la couleur de la vie, et aussi de l'éternel repos. Requiem aeternam dona eis. (À contrecœur, il posa la queue sur le feutre et, sortant un gros cigare de sa poche, il se détourna de la table. Croyant qu'on s'en allait, le terrier se leva aussitôt.) Vous m'avez dit au téléphone que vous aviez quelque chose pour moi. Quelque chose d'important. Je lui tendis l'enveloppe de Belinsky.

— Désolé que ça ne soit pas écrit à l'encre verte, dis-je en le regardant extraire les documents. Lisez-vous le cyrillique ?

Kônig secoua la tête.

— Pas plus que le gaélique, croyez-moi. (Il étala pourtant les papiers sur le billard avant d'allumer son cigare. Son chien aboya, il lui intima silence.) Auriez-vous l'amabilité de m'expliquer la signification de ceci ?

— Ces documents détaillent l'organigramme du MVD en Hongrie et en Basse-Autriche.

Je lui souris d'un air détaché et allai m'asseoir à une table proche où le garçon venait de poser mon café.

Kônig hocha lentement la tête, examina les papiers quelques instants, puis les rassembla et les remit dans l'enveloppe qu'il glissa dans sa poche intérieure.

— Très intéressant, fit-il en s'asseyant à ma table. S'ils sont authentiques...

— Oh, mais ils le sont, précisai-je aussitôt.

Il sourit d'un air patient, comme si je n'avais pas la moindre idée du long processus nécessaire à la vérification de ce type d'informations.

— S'ils sont authentiques, répéta-t-il avec fermeté. Comment les avez-vous obtenus ?

Deux hommes s'approchèrent de la table de billard et entamèrent une partie. Kônig se leva, prit sa chaise par le dossier et, d'un signe de tête, m'invita à le suivre.

— Ne vous dérangez pas, dit l'un des joueurs. Nous avons largement la place.

Nous déplaçâmes quand même nos chaises et, une fois à distance convenable, je commençai à débiter à Kônig l'histoire que Belinsky et moi avions mise au point. Kônig secoua la tête avec vigueur et ramassa son chien, qui lui lécha l'oreille.

— Ce n'est ni l'endroit ni le moment d'entrer dans les détails, décréta Kônig. Mais je suis impressionné par vos premiers résultats. (Il haussa les sourcils et observa les joueurs de billard d'un air distrait.) J'ai appris ce matin que vous aviez réussi à procurer des coupons d'essence à mon amie infirmière. Celle qui travaille à l'hôpital général. (Je compris qu'il parlait du meurtre de Traudl.) Vous avez fait ça si vite. Vous avez été très efficace. (Il souffla de la fumée sur le museau du chien assis sur ses genoux, qui renifla et éternua.) Il est si difficile d'obtenir quoi que ce soit à Vienne en ce moment.

Je haussai les épaules.

— Il suffit de connaître les gens qu'il faut, dis-je.

— J'ai l'impression que c'est votre cas, mon ami. (Il tapota la poche de poitrine de son costume de tweed vert où il avait rangé les documents de Belinsky.) Vu les circonstances, il est temps que je vous présente à quelqu'un plus habilité à juger de la qualité de votre informateur. Quelqu'un qui a hâte de vous rencontrer afin de déterminer la façon dont nous pourrions utiliser au mieux vos talents. Nous avions prévu d'attendre quelques semaines avant de procéder à cette rencontre, mais ce nouvel élément change tout. Je vais téléphoner. Veuillez m'excuser quelques minutes. (Il jeta un regard à la salle et désigna une table de billard libre.) Vous n'avez pas envie de vous exercer un peu pendant ce temps ?

— Je ne suis pas très doué pour les jeux d'adresse, dis-je. Je n'ai confiance que dans les jeux de hasard. Ainsi, je ne peux pas m'en vouloir si je perds. J'ai une extraordinaire capacité à m'accabler de reproches.

L'œil de Kônig pétilla.

— Mon cher ami, fit-il en se levant, voilà un trait de caractère qui n'est pas du tout allemand.

Je le regardai s'éloigner vers l'arrière-salle, suivi de son fidèle terrier. Je me demandai à qui il voulait téléphoner : l'homme capable de juger de la qualité de mes sources serait-il Müller lui-même ? Cela semblait trop beau pour être vrai.

Lorsqu'il revint quelques minutes plus tard, Kônig avait l'air tout excité.

— Comme je le pensais, fit-il en hochant la tête d'un air enthousiaste, cette personne désire vous rencontrer et examiner tout de suite ces documents. J'ai ma voiture dehors. Etes-vous prêt ?

Comme celle de Belinsky, la voiture de Kônig était une Mercedes noire. Comme Belinsky, il conduisait trop vite sur la route détrempée par une grosse averse matinale. Je fis remarquer qu'il valait mieux arriver en retard plutôt que de ne pas arriver du tout, mais il ne prêta aucune attention à mes conseils. Mon inquiétude était accentuée par le chien de Kônig, assis entre ses jambes, qui aboya pendant tout le trajet en fixant la route devant lui, comme si c'était lui qui guidait son maître. Je reconnus la route menant aux studios Sievering, mais la voie se divisa en deux, et nous prîmes à nouveau vers le nord, en direction de Grinzing Allée.

— Connaissez-vous Grinzing ? hurla Kônig pour couvrir les aboiements incessants du terrier. (Je lui dis que non.) Alors vous ne connaissez pas encore tout à fait Vienne, déclara-t-il. Grinzing est célèbre pour ses vignobles. L'été, toute la ville vient ici déguster le vin nouveau dans les tavernes. On boit énormément, on écoute un quatuor de Schrammel et on chante de vieilles chansons.

— Ce doit être épatant, fis-je sans grand enthousiasme.

— Je possède deux vignes là-bas. Deux petites parcelles, en réalité. Mais il faut un début à tout. Un homme se doit de posséder quelques terres, vous ne pensez pas ? Cet été, nous irons goûter le vin nouveau. C'est le sang de Vienne !

Grinzing ne donnait pas l'impression d'être une banlieue de Vienne, mais un charmant petit village. Pourtant, en raison de sa proximité avec la capitale, ce charme campagnard paraissait aussi artificiel qu'un décor des studios Sievering. Nous gravâmes une colline par une étroite route en lacet serpentant entre

auberges et jardinets, tandis que Kônig s'extasiait sur la beauté du printemps. Mais la vision de cette province de carte postale ne fit qu'exciter mon mépris de citadin et je me contentai d'émettre quelques grognements et de marmonner une phrase bien sentie à propos des touristes. Aux yeux de quelqu'un vivant parmi les tas de gravats, Grinzing paraissait très vert avec tous ces arbres et ces vignobles. Je m'abstins toutefois de faire part de cette impression à Kônig, de peur d'entendre encore un de ses étranges monologues sur cette couleur malsaine.

Il arrêta la voiture devant un haut mur de brique entourant une maison à la façade jaune et un jardin qui paraissait sortir de chez l'esthéticienne. Elle était imposante, c'était un bâtiment de trois étages avec un toit aux hautes lucarnes. En dehors de sa couleur vive, la façade avait quelque chose d'austère qui donnait à la demeure un caractère officiel, une sorte d'opulent hôtel de ville.

Je franchis la grille à la suite de Kônig, et nous longeâmes une allée tirée au cordeau jusqu'à une lourde porte en chêne cloutée qui semblait craindre l'arrivée de visiteurs armés de piques et de haches. Une fois le seuil franchi, nous marchâmes sur un parquet dont les craquements auraient donné une crise cardiaque à un bibliothécaire.

Kônig me conduisit jusqu'à un petit salon, me demanda d'attendre et s'éclipsa en refermant la porte. J'examinai la pièce, qui trahissait les goûts rustiques du propriétaire en matière de mobilier. Une table grossièrement équarrie était poussée contre la porte-fenêtre et deux fauteuils de bois brut étaient disposés devant une cheminée vide aussi profonde qu'un puits de mine. Je m'assis sur un divan à l'aspect un peu plus accueillant, relaçai mes chaussures et les fis reluire en les frottant sur le tapis élimé. Je dus attendre près d'une demi-heure avant que Kônig ne revienne me chercher. Il me guida alors dans un dédale de pièces et de couloirs, et me fit gravir une volée de marches à l'arrière de la maison. Il se mouvait comme si sa veste était lambrissée de chêne. Ne craignant plus de l'offenser, à présent que j'allais rencontrer quelqu'un de plus important, je lui dis qu'avec une tenue appropriée, il ferait un parfait maître d'hôtel.

Kônig ne se retourna pas, mais il émit un bref ricanement.

— Enchanté de l'apprendre. Mais voyez-vous, si je peux apprécier ce genre d'humour, je vous déconseillerais d'en faire usage avec le général. C'est un homme plutôt cassant.

Il ouvrit une dernière porte et nous pénétrâmes dans une pièce vaste et lumineuse où brûlait un feu de cheminée parmi des hectares de rayonnages vides. Près de la large fenêtre, derrière une longue table de bibliothèque, se tenait un homme en costume gris et au crâne presque rasé, que je crus reconnaître. L'homme se retourna, sourit, et son nez busqué ressuscita, sans doute possible, un visage de mon passé.

— Hello, Gunther, dit-il.

König m'observait d'un air amusé pendant que je clignai des yeux, muet de surprise, devant l'homme qui souriait.

— Croyez-vous aux fantômes, Herr König ? fis-je.

— Non. Et vous ?

— Maintenant, oui. Parce que, si je ne m'abuse, cet homme debout devant la fenêtre a été pendu en 1945 pour avoir comploté contre Hitler.

— Vous pouvez nous laisser, Helmut, dit l'homme. König salua, pivota sur ses talons et quitta la pièce.

Arthur Nebe m'indiqua une chaise devant la table où les documents de Belinsky étaient étalés à côté d'une paire de lunettes et d'un stylo à encre.

— Asseyez-vous, dit-il. Vous voulez boire quelque chose ? (Il eut un petit rire.) On dirait que vous avez besoin d'un verre.

— Ce n'est pas tous les jours que je rencontre un revenant, dis-je. Je le prendrai bien tassé, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

Nebe ouvrit un placard en bois sculpté dont l'intérieur garni de marbre faisait office de bar. Il sortit une bouteille de vodka et deux petits verres qu'il emplit à ras bord.

— Aux vieux camarades, dit-il en levant son verre. (Je souris d'un air hésitant.) Allez-y, buvez. Je ne vais pas redisparaître.

Je vidai mon verre cul sec et respirai profondément quand la vodka enflamma mon estomac.

— La mort vous réussit, Arthur. Vous avez l'air en pleine forme.

— Merci. Je ne me suis jamais senti aussi bien.

J'allumai une cigarette et la gardai quelques instants entre mes lèvres.

— C'était à Minsk, n'est-ce pas ? dit-il. En 1941. La dernière fois que nous nous sommes vus.

— Exact. Vous m'aviez transféré au Bureau des crimes de guerre. Sur ma demande.

— J'aurais pu vous faire arrêter pour ça. Et même fusiller.

— D'après ce que je sais, vous avez pas mal fusillé, cet été-là. (Nebe ne réagit pas.) Pourquoi m'avoir épargné ?

— Parce que vous étiez un sacré bon policier. Voilà pourquoi.

— Vous aussi, dis-je en tirant une longue bouffée. Du moins avant la guerre. Qu'est-ce qui vous a fait changer, Arthur ?

Nebe huma son verre un moment, puis le vida d'un coup.

— Cette vodka est excellente, remarqua-t-il d'une voix calme comme s'il se parlait à lui-même. Bernie, ne vous attendez pas à ce que je vous fournisse des explications. J'avais des ordres à exécuter.

C'était eux ou moi. Tuer ou être tué. Cela a toujours été comme ça chez les SS. Dix, vingt, trente mille – quand, pour sauver votre peau, il vous faut tuer des gens, le nombre de victimes n'a plus guère d'importance. C'était ma solution finale à moi, Bernie : la solution finale à la question de ma propre survie. Vous avez eu de la chance de ne pas avoir à faire le même calcul.

— Grâce à vous.

Nebe haussa les épaules d'un air modeste avant de désigner les papiers étalés devant lui.

— Maintenant que j'ai pris connaissance de ceci, je suis content de ne pas vous avoir fusillé. Bien sûr, ces documents devront être jugés par un expert mais, à première vue, on dirait que vous avez décroché la timbale. J'aimerais toutefois en savoir un peu plus sur votre informateur.

Je lui répétai mon histoire.

— Vous pensez que ce Russe est fiable ? voulut savoir Nebe.

— Il ne m'a jamais déçu, dis-je. Mais, jusqu'à présent, il me procurait seulement des faux papiers.

Nebe remplit nos verres et fronça les sourcils.

— Un problème ? demandai-je.

— Je vous connais depuis dix ans, Bernie, et je ne vous vois vraiment pas en trafiquant de marché noir.

— J'éprouve autant de difficulté à vous voir en criminel de guerre, Arthur. Et à me convaincre que vous n'êtes pas mort.

Nebe sourit.

— Admettons. Mais avec le nombre de personnes déplacées, je m'étonne que vous n'ayez pas repris votre métier de détective.

— Le métier de détective et celui de trafiquant ne sont pas contradictoires, fis-je. Une bonne information a son prix, comme de la pénicilline ou des cigarettes. Plus rare ou meilleure elle est, plus cher elle vaut. Cela a toujours été comme ça. À ce propos, je précise que mon contact désire être rémunéré.

— Cela ne m'étonne pas. Parfois, je me dis que les Russes ont encore plus confiance dans le dollar que les Américains eux-mêmes.

Nebe croisa les mains et plaça ses index de part et d'autre de son nez aquilin. Puis il les joignit et les braqua sur moi comme un pistolet.

— Vous vous êtes bien débrouillé, Bernie. Très bien débrouillé. Mais je dois avouer que je suis toujours aussi étonné.

— Que je sois devenu trafiquant ?

— Il m'est plus facile de comprendre ça que d'accepter l'idée que vous ayez tué Traudl Braunsteiner. L'assassinat n'a jamais été votre fort.

— Je ne l'ai pas tuée, dis-je. König m'a ordonné de le faire, et j'ai pensé en être capable parce qu'elle était communiste. J'ai appris à les haïr pendant ma captivité en Russie. Je les hais assez pour en tuer un. Mais j'ai réfléchi et j'ai compris que je ne pourrais pas le faire. Pas de sang-froid, en tout cas. Peut-être que j'en aurais été capable si c'avait été un homme, mais pas une fille. Je voulais le dire à König ce matin, mais quand il m'a félicité de mon efficacité, j'ai décidé de me taire et de lui laisser croire que je l'avais fait. Je pensais qu'il y aurait une prime à la clé.

— Ainsi, elle a été tuée par quelqu'un d'autre. Comme c'est étrange. Vous n'avez aucune idée de l'identité du tueur ?

Je secouai la tête.

— Alors, c'est un mystère ?

— Comme celui de votre résurrection, Arthur. Comment avez-vous fait ?

— Je n'y suis pas pour grand-chose, dit-il. Ce sont les services secrets qui ont eu l'idée. Durant les derniers mois de la guerre, ils ont falsifié les dossiers des chefs SS et des responsables du parti pour faire croire que nous étions morts. Bon nombre d'entre nous ont été « exécutés » pour avoir participé au complot du comte Stauffenberg contre le Führer. Que représentait une centaine d'exécutions de plus sur une liste qui en comptait plusieurs milliers ? D'autres ont été déclarés victimes d'un bombardement durant le siège de Berlin. Ensuite, il ne restait plus qu'à s'assurer que ces dossiers tomberaient bien aux mains des Américains.

» Les SS ont donc transporté ces dossiers dans une papeterie près de Munich, et son propriétaire, un nazi convaincu, a reçu l'ordre d'attendre que les Yankees frappent à sa porte pour commencer à les détruire. (Nebe rit.) Les journaux ont raconté que les Américains étaient enchantés de leur trouvaille. Quelle bonne prise ils pensaient avoir effectuée ! Bien sûr, la plupart des documents étaient authentiques. Mais les dossiers truqués ont fourni une certaine marge de manœuvre à ceux d'entre nous les plus menacés par leurs ridicules enquêtes sur nos prétendus crimes de guerre. Cela nous a permis de nous forger une nouvelle identité. Rien ne vaut une bonne mort pour retrouver ses aises. (Il rit à nouveau.) Dire que leur sacré Documents Center de Berlin travaille pour nous !

— Que voulez-vous dire ?

Je me demandai si j'allais apprendre quelque chose sur les raisons du meurtre de Linden. Avait-il découvert que les dossiers avaient été falsifiés avant de tomber aux mains des Alliés ? N'aurait-ce pas été une raison suffisante pour le supprimer ?

— Rien. J'en ai dit assez pour l'instant. (Nebe but une nouvelle gorgée de vodka et se lécha les lèvres d'un air connaisseur.) Nous vivons une période intéressante, Bernie. Un homme peut changer de nom et de vie à sa guise. Tenez, moi, par exemple, je m'appelle à présent Nolde, Arthur Nolde, et je suis viticulteur ici. Un revenant, avez-vous dit ? Vous n'êtes pas loin de la vérité. Sauf que les morts nazis sont devenus fréquentables.

Nous avons changé, mon ami. Aujourd'hui, ce sont les Russes les méchants, et nous, qui travaillons pour les Américains, nous sommes du bon côté. Le Dr Schneider – l'homme qui a créé l'Org avec l'aide du CIC – les rencontre régulièrement à notre quartier général de Pullach. Il s'est même rendu aux Etats-Unis pour rencontrer le secrétaire d'Etat. Vous vous rendez compte ? Un officier supérieur allemand reçu par l'un des trois plus hauts responsables américains ? On ne peut obtenir meilleur certificat de bonne conduite par les temps qui courent.

— Si je puis me permettre, je trouve excessif de considérer les Yankees comme des saints. Quand je suis rentré de Russie, j'ai découvert que ma femme se faisait sauter par un capitaine américain. Il m'arrive de penser qu'ils ne valent guère mieux que les Russes.

Nebe haussa les épaules.

— Vous n'êtes pas le seul dans l'Org à le penser, dit-il. Mais je n'ai jamais entendu dire que les Russes demandaient la permission à la dame ou lui offraient des barres de chocolat avant de la violer. Ce sont des bêtes. (Une pensée soudaine le fit sourire.) Encore que certaines de ces femmes devraient leur être reconnaissantes. Sans eux, elles n'auraient peut-être jamais connu ça.

C'était une plaisanterie d'un goût plus que douteux, mais je ris malgré tout avec lui. J'étais déjà suffisamment nerveux pour ne pas risquer de gâcher sa bonne humeur.

— Et qu'avez-vous fait, pour votre femme et son capitaine américain ? demanda-t-il quand son rire se fut calmé.

Quelque chose en moi m'incita à une réponse prudente. Arthur Nebe était un homme intelligent. Avant la guerre, lorsqu'il était chef de la police criminelle, c'était le meilleur flic d'Allemagne. Il aurait été trop risqué de lui dire que j'avais songé à tuer un capitaine de l'armée américaine. Nebe opérait des rapprochements dignes d'examen là où d'autres voyaient seulement la main d'un dieu capricieux. Il n'avait sûrement pas oublié qu'autrefois il avait affecté Becker à une enquête pour meurtre que je dirigeais. S'il subodorait un rapprochement, même fortuit, entre la mort d'un officier américain dans laquelle Becker était impliqué et celle d'un autre Américain dans laquelle

je serais impliqué, il ordonnerait sur-le-champ ma liquidation. La mort d'un officier américain était déjà une affaire grave. La mort d'un second aurait paru plus qu'une coïncidence. Aussi me contentai-je de hausser les épaules et d'allumer une cigarette.

— Comment faire pour la punir sans le toucher ? Les officiers américains n'aiment pas beaucoup être bousculés. Surtout par des Boches. C'est un des privilèges du vainqueur : il n'a à supporter aucune vexation de la part du vaincu. Je suis sûr que vous ne l'avez pas oublié, Herr Gruppenführer. Surtout pas vous.

Je l'observai avec attention. Il avait le sourire rusé d'un vieux renard, mais ses dents avaient l'air d'origine.

— Vous avez raison, dit-il. Il est très risqué de descendre des Américains. (Justifiant ma nervosité, il ajouta après un long moment de silence :) Vous souvenez-vous d'Emil Becker ?

Il aurait été stupide et inutile de faire semblant de me creuser la mémoire. Il me connaissait trop bien pour ça.

— Bien sûr, fis-je.

— C'est sa fiancée que König vous a demandé de tuer. Une de ses fiancées, en tout cas.

— Pourtant, König m'a assuré qu'elle était du MVD, dis-je en fronçant les sourcils.

— C'est vrai. Tout comme Becker. Il a assassiné un officier américain après avoir tenté d'infiltrer l'Org.

Je secouai lentement la tête.

— Un escroc, peut-être, fis-je, mais je ne vois pas Becker en espion russe. (Nebe hochait la tête de manière insistante.) Ici, à Vienne ? (Il acquiesça.) Savait-il que vous étiez en vie ?

— Bien sûr que non. Nous l'utilisions comme courrier de temps à autre. Ce fut une erreur. Becker était un trafiquant, comme vous, Bernie. Un trafiquant prospère, d'ailleurs, mais qui surestimait sa valeur à nos yeux. Il croyait être au centre d'un grand lac alors qu'il en était tellement loin que si une météorite y était tombée, il n'aurait même pas senti les vagues.

— Comment avez-vous découvert son jeu ?

— C'est sa femme qui nous a mis en garde, répondit Nebe. Quand il est rentré de son camp de prisonniers en Russie, nos camarades de l'Org à Berlin ont voulu le sonder pour le recruter. Mais ils ne l'ont pas trouvé chez lui, et, quand ils ont pu parler à

sa femme, Becker avait quitté le foyer conjugal pour venir s'installer à Vienne. Sa femme leur a dit que Becker travaillait avec un colonel russe du MVD. Or, pour je ne sais quelle raison – en réalité si, je le sais : pour une foutue question de manque d'organisation -cette information a mis très longtemps à nous parvenir ici à Vienne. Quand nous l'avons reçue, Becker avait déjà été recruté par un de nos agents.

— Où est-il maintenant ?

— Toujours à Vienne. Mais en prison. Les Américains vont le juger pour meurtre et il sera sans doute pendu.

— Cela tombe bien pour vous, fis-je en avançant prudemment mes pions. Un peu trop bien, d'ailleurs.

— C'est l'instinct professionnel qui parle, Bernie ?

— Je dirais plutôt qu'il s'agit d'une intuition. Comme ça, si je me trompe, je n'aurai pas l'air d'un amateur.

— Vous faites toujours confiance à vos tripes, hein ?

— Surtout depuis que je peux à nouveau les nourrir. Vienne est une ville opulente par rapport à Berlin.

— Vous pensez que c'est nous qui avons tué l'Américain ?

— Tout dépend de qui il était, et si vous aviez une raison de le supprimer. Ensuite, il ne vous restait plus qu'à faire porter le chapeau à quelqu'un. Quelqu'un dont vous vouliez vous débarrasser. Ainsi vous faisiez d'une pierre deux coups. C'est ça ?

Nebe pencha la tête de côté.

— Peut-être, dit-il. Mais n'essayez pas de me rappeler quel excellent détective vous êtes en faisant la bêtise d'essayer de le prouver. Cette histoire est restée en travers de la gorge de certains camarades de notre section viennoise, aussi je vous conseille de la boucler.

» En revanche, si vous voulez exercer vos talents de détective, vous pourriez nous conseiller sur la façon de retrouver un de nos amis disparus. Il s'agit d'un dentiste, le Dr Karl Heim. Deux de nos amis devaient l'accompagner à Pullach ce matin, mais ils ne l'ont pas trouvé chez lui. Il se peut bien sûr qu'il soit parti suivre une cure viennoise... (Nebe voulait dire par là qu'il était parti faire la tournée des bars)... mais on ne peut écarter l'hypothèse d'un enlèvement par les Russes. Les Popovs contrôlent deux bandes de voyous à qui ils accordent, en échange de leurs

services, des concessions pour la contrebande de cigarettes. D'après ce que nous savons, ces deux bandes en réfèrent au colonel russe, l'ami de Becker. C'est sans doute lui qui ravitaillait Becker.

— Sans doute, fis-je, démonté par la confirmation des relations entre Becker et Poroshin. Mais qu'attendez-vous de moi ?

— Que vous parliez à Kônig, dit Nebe. Conseillez-le sur la façon de retrouver Heim. Si vous avez le temps, vous pourriez même lui donner un coup de main.

— Rien de plus simple, fis-je. C'est tout ?

— J'aimerais que vous reveniez me voir demain matin. Nous avons ici un spécialiste du MVD. Je suis sûr qu'il aura grande envie de vous poser des questions sur votre informateur. Dix heures vous conviendrait-il ?

— Dix heures, répétai-je. Entendu.

Nebe se leva et contourna la table pour me serrer la main.

— Cela fait plaisir de revoir un visage d'autrefois, Bernie, même s'il ressemble à ma conscience.

J'eus un pâle sourire et lui pris la main.

— Ce qui est passé est passé, dis-je.

— Exactement, fit-il en posant une main sur mon épaule. A demain, donc. Kônig va vous raccompagner en ville. (Nebe ouvrit la porte et me précéda dans l'escalier qui nous ramena sur le devant de la maison.) Je suis désolé que vous ayez des problèmes avec votre femme. Je pourrais m'arranger pour lui faire parvenir des colis du PX, si vous voulez.

— C'est inutile, m'empressai-je de répondre. (La dernière chose dont j'avais envie, c'était de voir débarquer chez moi des gens de l'Org. Ils poseraient des tas de questions à Kirsten qui ne saurait quoi leur répondre.) Elle travaille dans un bar américain et elle a tous les colis qu'elle veut.

Nous trouvâmes Kônig dans le vestibule, en train de jouer avec son chien.

— Les femmes ! s'exclama Nebe en riant. C'est une femme qui a offert ce chien à Kônig, n'est-ce pas, Helmut ?

— C'est exact, Herr Général.

Nebe se pencha pour chatouiller le ventre de l'animal. Celui-ci roula sur le dos dans une attitude de soumission.

— Et vous savez pourquoi elle lui a fait ce cadeau ? (Je surpris le sourire embarrassé de Kônig et compris que Nebe allait sortir une de ses plaisanteries.) Pour lui enseigner l'obéissance.

J'éclatai de rire avec les deux hommes. Mais depuis que je connaissais mieux Kônig, je savais que Lotte Hartmann aurait été capable de lui faire apprendre la Torah par cœur.

Je regagnai ma pension sous un ciel gris. Une rafale de pluie tambourina contre la porte-fenêtre. Quelques secondes plus tard, il y eut un éclair, et un roulement de tonnerre assourdissant fit s'envoler les pigeons de ma terrasse. Je restai debout devant la fenêtre, à regarder l'orage qui secouait les arbres et faisait déborder les caniveaux jusqu'à ce que l'atmosphère, vidée de son trop-plein d'électricité, retrouve sa clarté et sa douceur.

Dix minutes plus tard, les oiseaux se remettaient à chanter dans les branches, comme pour remercier la bourrasque bienfaisante. Je les enviais pour cette brève cure météorologique. Si seulement mes propres nerfs s'étaient décontractés aussi facilement. A m'efforcer ainsi de conserver quelques pas d'avance sur tous les mensonges – y compris les miens – j'épuisais rapidement mon ingénuité et risquais de perdre le rythme de toute cette affaire. Voire de ma vie.

Il était environ 20 heures lorsque j'appelai Belinsky au Sacher, l'hôtel de Philharmonikerstrasse réquisitionné par les militaires. Je craignais qu'il ne soit sorti, mais il était là, fort calme, comme s'il n'avait jamais douté que l'Org mordrait à l'hameçon.

— J'avais promis de vous appeler, dis-je. Il est un peu tard, mais j'ai été très occupé.

— Cela ne fait rien. Comment ont-ils réagi ? Ils ont avalé l'appât ?

— Si vite qu'ils ont failli m'arracher la main. Kônig m'a emmené à Grinzing, dans une maison qui pourrait être leur quartier général à Vienne. Je n'en suis pas sûr, mais c'est assez grand pour ça.

— Bien. Des nouvelles de Müller ?

— Non. Mais j'ai vu quelqu'un d'autre.

— Oh ? Qui ça ? fit Belinsky d'un ton circonspect.

— Arthur Nebe.

— Nebe ? Tu en es sûr ?

Il paraissait soudain très intéressé.

— Naturellement j'en suis sûr. Je connaissais Nebe avant la guerre. Je pensais qu'il était mort, mais j'ai parlé près d'une heure avec lui cet après-midi. Il veut que j'aide Kônig à retrouver notre ami le dentiste et que je retourne demain à Grinzing pour discuter des lettres d'amour de votre Russe. J'ai l'intuition que Müller sera là.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Nebe m'a parlé d'un spécialiste du MVD.

— En effet, venant d'Arthur Nebe, cette description pourrait convenir à Müller. À quelle heure est fixée la réunion ?

— A 10 heures.

— Cela ne me laisse donc que la nuit pour tout organiser. Donne-moi une minute pour réfléchir.

Il resta silencieux si longtemps qu'au bout d'un moment je me demandai s'il était toujours au bout du fil. Mais je l'entendis prendre une profonde inspiration.

— À quelle distance de la route est située la maison ?

— La route passe, au nord, à vingt ou trente mètres de la façade. Derrière la maison, au sud, il y a une vigne. Je ne sais pas à quelle distance passe la route de ce côté-là. Une haie d'arbres sépare la maison de la vigne. Il y a aussi quelques dépendances.

Je lui décrivis la disposition des lieux du mieux que je le pus.

— Très bien, fit-il avec entrain. Voilà ce que nous allons faire. A partir de 10 heures, mes hommes encercleront la maison. Si Muller est là, tu nous adresseras un signal et nous procéderons à son arrestation. Ce sera la partie la plus difficile parce qu'ils te surveilleront de près. As-tu utilisé les toilettes, là-bas ?

— Non, mais j'en ai repéré au rez-de-chaussée. Si la réunion se tient, comme je le pense, dans la bibliothèque où j'ai vu Nebe, ce seront celles-ci les plus proches. Elles donnent au nord, sur Josefstadt et la route. Il y a une petite fenêtre, avec un store beige. Peut-être pourrais-je utiliser ce store comme signal.

Il y eut à nouveau un bref silence.

— Vingt minutes après le début de la réunion, dit Belinsky, tu vas faire un tour aux toilettes. Là, tu descends le store, tu

comptes cinq secondes et tu le relèves pendant cinq secondes. Fais ça trois fois de suite. J'observerai la maison avec mes jumelles. Quand je verrai le signal, je klaxonnerai trois fois. Mes hommes sauront que c'est le moment d'y aller. Ensuite, tu rejoins les autres et tu restes tranquille en attendant la cavalerie.

— Cela paraît tout simple. Un peu trop, si vous voulez mon avis.

— Ecoute, Fritz, je te dirais bien de poser ton cul sur la fenêtre et de siffler l'air de Dixie⁸ mais ça risquerait d'attirer l'attention. (Il poussa un soupir irrité.) Une opération comme celle-ci nécessite une tonne de paperasses, Gunther. Je dois trouver des noms de code et obtenir des tas d'autorisations, et si notre gibier n'est pas là, nous aurons droit à une enquête approfondie. J'espère que tu as vu juste pour Muller. Pense à moi : je vais passer ma nuit à arranger tout ça.

— Ça, c'est le bouquet, fis-je. C'est moi qui vais crapahuter sur la plage et c'est vous qui râlez parce qu'il y a du goudron dans le sable. Ouais, je suis vraiment désolé de vous donner tout ce travail.

Belinsky éclata de rire.

— Allons, petit Boche. Ne te monte pas le bourrichon pour si peu. Je voulais juste dire que ça serait parfait si nous étions sûrs de la présence de Muller. Comprends-moi. Nous ne savons toujours pas s'il fait partie de l'Org à Vienne.

— Bien sûr que si, mentis-je. Ce matin j'ai été à la prison de la police et j'ai montré à Becker une photo de Müller. Il l'a aussitôt identifié comme étant l'homme qui accompagnait König quand ils ont demandé à Becker de retrouver le capitaine Linden. A moins que Müller soit le petit ami de König, ça signifie qu'il appartient lui aussi à l'Org de Vienne.

— Merde, lâcha Belinsky. Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ? C'était pourtant simple. Il est sûr que c'était Müller ?

— Sans aucun doute. Je l'emmenai ainsi en bateau pendant quelques minutes jusqu'à ce que je sois sûr de lui.) Bon, maintenant calmez-vous. En fait, Becker ne l'a pas identifié. Mais il avait déjà vu la photo. Traudl Braunsteiner la lui avait

⁸ L'hymne des Confédérés.

montrée. Je voulais simplement m'assurer que ça n'était pas vous qui l'aviez donnée à Traudl.

— Toujours aussi méfiant, hein, petit Fritz ?

— Si je dois aller me fourrer dans la gueule du loup pour votre compte, je préfère assurer mes arrières.

— Bon, mais ça ne nous dit toujours pas comment Traudl Braunsteiner a obtenu la photo du Gestapo Müller.

— Par un certain colonel du MVD du nom de Poroshin, à mon avis. Il a accordé à Becker une concession à Vienne en échange de renseignements et de quelques enlèvements. Quand l'Org a approché Becker, il en a aussitôt référé à Poroshin qui lui a ordonné d'en apprendre le plus possible. Après l'arrestation de Becker, ils sont restés en contact grâce à Traudl, qui se faisait passer pour la fiancée de Becker.

— Tu sais ce que ça veut dire, Fritz ?

— Que les Russes sont eux aussi à la recherche de Müller, pardi.

— As-tu pensé à ce qui se passerait s'ils lui mettent la main dessus ? Pour moi, il aura peu de chances d'être jugé en Union soviétique. Je te l'ai dit, Müller a étudié de près les méthodes policières soviétiques. Les Russes veulent Müller parce qu'il pourrait leur être très utile. Il pourrait, par exemple, leur indiquer les agents de la Gestapo infiltrés dans le NKVD, lesquels étaient sans doute toujours en activité au sein du MVD.

— Alors, espérons qu'il sera là demain.

— Dis-moi donc où se trouve cette maison.

Je lui fournis des indications précises et lui rappelai de ne pas être en retard.

— Ces salopards me font peur, ajoutai-je.

— Hé, tu veux que je te dise ? Tous les Boches me font peur. Mais pas autant que les Russes. (Il gloussa de cette façon particulière, que je commençai à apprécier.) Au revoir, petit Fritz, dit-il. Et bonne chance.

Puis il raccrocha, me laissant seul devant le combiné bourdonnant, avec la curieuse impression que la voix désincarnée qui venait de me parler n'existait que dans mon imagination.

La fumée s'accumulait sous le plafond voûté du night-club, aussi épaisse que les brumes de l'enfer. Elle enveloppait la silhouette de Belinsky qui, tel Bela Lugosi sortant d'un cimetière, avançait vers ma table. Bien que l'orchestre jouât avec la grâce d'un danseur de claquettes unijambiste, Belinsky marchait en rythme. Il m'en voulait d'avoir douté de lui et savait que je m'efforçais de comprendre pourquoi il n'avait pas montré la photo de Muller à Becker. Je ne fus donc pas surpris lorsqu'il m'empoigna par les cheveux et me cogna la tête deux fois sur la table en me traitant de sale petit Boche soupçonneux. Je me levai et m'éloignai en vacillant vers la porte, mais Arthur Nebe me bloqua le chemin. Surpris de sa présence en ce lieu, je ne lui opposai aucune résistance lorsqu'il me saisit par les oreilles et me cogna le crâne contre la porte en me disant que si je n'avais pas tué Traudl Braunsteiner, alors je ferais mieux de découvrir qui l'avait fait. Je me dégageai de son emprise et lui répondis que c'était comme découvrir que Rumpelstiltskin s'appelait bien Rumpelstiltskin.

Je secouai la tête et ouvris l'œil dans l'obscurité. On frappa une nouvelle fois à la porte et j'entendis quelqu'un chuchoter.

— Qui est là ? demandai-je en allumant la lampe de chevet et en consultant ma montre.

Le nom qu'on annonça ne me dit rien. Je me levai et passai au salon.

Je jurais toujours entre mes dents en entrebâillant la porte un peu plus que ne l'aurait voulu la prudence. Lotte Hartmann se tenait dans le couloir, dans la robe de soirée étincelante et la veste d'astrakan qu'elle portait lors de notre dernière rencontre. Son regard exprimait curiosité et impertinence.

— Oui ? fis-je. Qu'y a-t-il ? Que voulez-vous ?

Elle renifla d'un air dédaigneux et poussa la porte de sa main gantée, m'obligeant à battre en retraite. Elle entra, referma derrière elle et resta un instant appuyée contre le panneau pour examiner les lieux tandis que l'odeur de tabac, d'alcool et de parfum que dégageait son corps vénal venait me chatouiller les narines.

— Je suis désolée de vous avoir réveillé, dit-elle.

Elle semblait plus intéressée par mes pénates que par ma personne.

— Vous n'en avez pas l'air, rétorquai-je.

Elle fit le tour du salon, jetant un coup d'oeil dans la chambre, puis dans la salle de bain. Elle se mouvait avec la légèreté et l'assurance d'une femme habituée à sentir en permanence le regard d'un homme rivé à ses fesses.

— Vous avez raison, dit-elle en gloussant. Je ne suis pas du tout désolée. Cet endroit n'est pas aussi sordide que je l'imaginais.

— Savez-vous quelle heure il est ?

— Très tard. (Elle rit nerveusement.) Votre logeuse ne voulait rien entendre. J'ai dû lui raconter que j'étais votre sœur et que j'arrivais de Berlin pour vous annoncer une mauvaise nouvelle.

Elle eut un autre petit rire.

— Et c'est vous, la mauvaise nouvelle ?

Elle fit la grimace, mais ce n'était qu'une comédie. Elle était trop contente de son petit stratagème pour prendre ombrage de mon ironie.

— Quand elle m'a demandé si j'avais des bagages, je lui ai dit que les Russes me les avaient volés dans le train. Elle a été très gentille, et a beaucoup compati. J'espère que vous le serez aussi.

— Oh ? C'est pour ça que vous êtes là. Ou bien les Mœurs vous font-ils encore des misères ?

Elle ignora l'insulte, si elle l'avait remarquée.

— Je rentrais chez moi. J'ai passé la soirée au Flottenbar, dans Mariahilferstrasse, vous connaissez ?

Je ne répondis pas. J'allumai une cigarette et me la carrai au coin des lèvres pour éviter de lui lancer une nouvelle méchanceté.

— Ce n'est pas loin d'ici. J'ai eu envie de passer vous voir. Vous comprenez... (sa voix se fit enjôleuse)... je n'ai pas encore eu l'occasion de vous remercier... (elle laissa flotter sa phrase un instant, et je regrettai soudain de ne pas avoir passé ma robe de chambre)... de m'avoir tirée des pattes des Russes. (Elle dénoua le ruban de sa veste et la laissa glisser au sol.) Vous n'allez même pas m'offrir un drink ?

— Je pensais que vous aviez votre compte. J'allai pourtant chercher deux verres.

— Vous ne voulez pas essayer de le découvrir par vous-même ? Elle rit et s'assit sans le moindre signe de déséquilibre. Elle avait l'air de pouvoir supporter une transfusion à l'alcool sans un hoquet.

— Je vous mets quelque chose dedans ? demandai-je en lui montrant sa vodka.

— Peut-être, fit-elle d'un air songeur. Quand j'aurai fini...

Je lui tendis son verre et vidai le mien d'une gorgée. Je tirai une bouffée de ma cigarette en espérant y trouver le courage de la virer à coups de pied dans le derrière.

— Quelque chose ne va pas ? s'enquit-elle d'un air presque triomphant. Je vous rends nerveux ou quoi ?

Plutôt « quoi ».

— Pas moi, rétorquai-je, seulement mon pyjama. Il n'est pas habitué à la mixité.

— Vu son état, il a l'air plus habitué à mixer le ciment.

Elle prit une de mes cigarettes et souffla un nuage de fumée en direction de mon bas-ventre.

— Je peux l'enlever si ça vous gêne, dis-je stupidement. Lorsque j'aspirai la bouffée suivante, je m'aperçus que j'avais les lèvres sèches. Voulais-je la voir partir ou non ? Je ne m'étais pas vraiment précipité pour la mettre dehors en la tirant par sa parfaite petite oreille.

— Bavardons d'abord un peu. Pourquoi ne vous asseyez-vous pas ?

Je m'assis, soulagé de pouvoir encore me plier en deux.

— Bon, dis-je. Si vous me disiez où est votre ami ce soir ? Elle fit la grimace.

— Ce n'est pas un bon sujet de conversation, Persée. Choisissez-en un autre.

— Vous vous êtes engueulés ? Elle grogna.

— Pourquoi, on devrait ? Je haussai les épaules.

— Bah, de toute façon, je m'en balance.

— C'est un salaud, dit-elle, mais je ne veux pas parler de lui. Surtout pas ce soir.

— Qu'est-ce qu'il y a de spécial ce soir ?

— J'ai décroché un rôle dans un film.

— Félicitations. Dans quel film ?

— Un film anglais. C'est un petit rôle, mais il y aura de grandes vedettes. Je jouerai une hôtesse de night-club.

— Eh bien, ça me paraît dans vos cordes.

— N'est-ce pas excitant ? pépia-t-elle. Vous vous rendez compte que je vais jouer avec Orson Welles ?

— Le type de La Guerre des mondes ? Elle haussa les épaules d'un air interdit.

— Je l'ai pas vu, celui-là.

— Peu importe.

— A vrai dire, on n'est pas encore sûr qu'il sera là, mais ils comptent bien le persuader de venir.

— Cela me rappelle quelque chose.

— Comment ?

— J'ignorais que vous étiez actrice.

— Je ne vous l'avais pas dit ? Mon boulot à l'Oriental n'est que provisoire, vous savez.

— Vous avez l'air de très bien vous débrouiller.

— Oh, j'ai toujours eu la main heureuse avec les nombres et l'argent. J'ai travaillé au service des impôts. (Elle se pencha en avant et son expression se fit incisive, comme si elle s'apprêtait à m'interroger sur ma déclaration fiscale.) Je voulais vous demander, poursuivit-elle, le soir où vous avez paumé tout ce fric. Qu'est-ce que vous vouliez prouver ?

— Prouver ? Je ne suis pas sûr de bien vous comprendre.

— Non ? (Son sourire se transforma en regard conspirateur.) Je vois des tas de types bizarres, mon bon monsieur. Je les reconnais du premier coup d'œil. Un jour, j'écritrai un livre là-dessus. Comme Franz Joseph Gall. Vous connaissez ?

— Ma foi non.

— C'est le médecin autrichien qui a découvert la phrénologie. Cela vous dit quelque chose ?

— Bien sûr, dis-je. Et que concluez-vous des bosses que j'ai sur le crâne ?

— Je pense que vous n'êtes pas du genre à laisser filer tout cet argent sans une bonne raison, ajouta-t-elle en haussant un sourcil dessiné avec art. Et j'ai ma petite idée là-dessus.

— Je vous écoute, la pressai-je tout en me resserrant un verre. Vous arriverez peut-être mieux à lire dans mon esprit que sur mon crâne.

— Ne jouez pas les durs, me lança-t-elle. Nous savons tous les deux que vous êtes le genre d'homme qui aime faire son petit effet.

— Et alors ? Ai-je réussi ?

— Je suis ici, non ? Qu'est-ce que vous voulez de plus ? Tristan et Yseult ?

C'était donc ça. Elle croyait que j'avais perdu pour ses beaux yeux. Pour jouer au gros bonnet.

Elle vida son verre, se leva et me le tendit.

— Versez-moi encore un peu de votre philtre d'amour pendant que je vais me repoudrer.

Tandis qu'elle allait dans la salle de bain, je remplis nos verres d'une main qui était loin d'être ferme. Je n'aimais pas spécialement cette femme, mais je ne trouvais rien à redire à son corps : il était parfait. Je me doutais que mon esprit soulèverait quelques objections à cette petite partie de rigolade une fois que ma libido aurait été soulagée, mais, à cet instant, je ne pouvais rien faire d'autre que rester assis en jouissant du moment présent. Pourtant, je n'étais pas préparé à ce qui se passa ensuite.

Je l'entendis ouvrir la porte de la salle de bain et dire quelque chose d'anodin à propos de son parfum, mais, quand je me retournai avec nos deux verres, je constatai que son parfum était la seule chose qu'elle portait. À vrai dire, elle avait gardé ses chaussures, mais mes yeux mirent un moment à descendre de ses seins jusqu'en dessous de son triangle pubien. À part ses

talons hauts, Lotte Hartmann était aussi nue que la lame d'un assassin, et sans doute aussi traîtresse.

Elle se tenait dans l'embrasure de la porte de ma chambre, les mains le long des cuisses, se délectant de me voir me poulécher les babines sans dissimuler mon intention de me mettre autre chose sous la langue. J'aurais peut-être dû lui faire un petit sermon. J'avais vu pas mal de femmes nues dans ma jeunesse, certaines plutôt bien roulées. J'aurais pu la repousser comme on rejette à l'eau un poisson, mais la sueur qui couvrait mes paumes, le feu qui brûlait mes narines, la boule dans ma gorge et la douleur sourde mais insistante qui battait entre mes jambes me soufflaient que la machina avait d'autres idées quant à la suite des événements que le deus qui l'habitait.

Ravie de l'effet qu'elle produisait chez moi, Lotte sourit et me prit son verre des mains.

— J'espère que ça ne vous dérange pas que je sois toute nue, dit-elle, mais votre peignoir est trop beau et j'ai eu l'étrange impression que vous me l'arracheriez du dos.

— Pourquoi voulez-vous que ça me dérange ? Ce n'est pas comme si je n'avais pas fini de lire le journal. D'ailleurs, j'aime bien avoir une femme à poil dans les parages.

Ses fesses frémirent paresseusement lorsqu'elle traversa la pièce. Elle but sa vodka et laissa tomber son verre vide sur le divan.

Soudain j'eus envie de voir son cul se secouer comme de la gélatine contre mon ventre. Elle dut lire dans mon esprit car, se penchant en avant, elle agrippa le radiateur comme un boxeur les cordes du ring, écarta légèrement les jambes et me présenta son derrière, comme si elle s'apprêtait à subir une fouille. Elle me jeta un coup d'oeil par-dessus son épaule en agitant un peu les fesses, puis fit de nouveau face au mur.

J'avais connu des invitations plus éloquentes mais je ne me souvenais plus quand. Et je m'en fichais comme de ma première chemise. Le sang me bourdonnait dans les oreilles, anesthésiant mes derniers neurones encore intacts malgré l'alcool et l'adrénaline. J'envoyai voler mon pyjama et m'avançai vers elle.

Je suis trop âgé et pas assez mince pour partager mon lit avec autre chose qu'une gueule de bois ou une cigarette. Aussi, ce fut

peut-être la surprise qui me tira d'un agréable sommeil aux alentours de 6 heures du matin. Lotte, qui sinon m'aurait sans doute empêché de dormir, n'était plus blottie dans mes bras et, pendant un bref instant de soulagement, je crus qu'elle était partie. Mais j'entendis alors un petit sanglot étouffé provenant du salon. Je me glissai à contrecœur hors du lit, enfilai mon pardessus et allai voir ce qui se passait.

Nue comme un ver, Lotte était recroquevillée au pied du radiateur où le sol était chaud. Je m'accroupis à son côté et lui demandai pourquoi elle pleurait. Une grosse larme dévala sa joue maculée et s'accrocha à sa lèvre comme une verrue translucide. Elle s'en débarrassa d'un coup de langue et renifla. Je lui tendis mon mouchoir.

— Qu'est-ce que ça peut te faire, maintenant que tu t'es bien amusé ? dit-elle avec amertume.

Elle n'avait pas tort mais, par politesse, j'émis les protestations d'usage. Lotte m'écouta et, lorsque sa vanité fut satisfaite, ébaucha un petit sourire pincé comme celui d'un enfant à qui vous venez de donner 50 pfennigs ou une poignée de bonbons.

— Tu es gentil, fit-elle enfin avant d'essuyer ses yeux rougis. Ça va aller à présent. Merci.

— Si tu me racontais ce que tu as sur le cœur ? Lotte me jeta un regard en coin.

— Dans une ville comme Vienne ? Donnez-moi d'abord vos tarifs, docteur. (Elle se moucha, puis eut un petit rire sans joie.) Tu ferais peut-être un bon psychanalyste.

— Tu m'as l'air d'avoir toute ta tête, fis-je en l'aidant à s'asseoir dans un fauteuil.

— Je ne prendrais pas de pari là-dessus.

— Est-ce un avis professionnel ?

J'allumai deux cigarettes et lui en tendis une. Elle la fuma l'air désespéré et sans aucun plaisir apparent.

— C'est l'avis d'une femme assez folle pour avoir une relation avec un homme qui vient de la gifler comme un clown de cirque.

— König ? Il ne me fait pas l'impression d'un type violent.

— Tu ne t'en es pas aperçu à cause de la morphine qu'il prend.

— Il est toxicomane ?

— Toxicomane, je ne sais pas. Mais il a commencé à en prendre quand il était SS. Peut-être pour supporter ce qu'il voyait, ensuite il lui en a fallu de plus en plus jusqu'à la fin de la guerre.

— Alors pourquoi t'a-t-il frappée ? Elle se mordit la lèvre.

— Pas pour me donner des couleurs, en tout cas.

Je ris. Je devais lui reconnaître ça, c'était une coriace.

— Surtout avec un bronzage pareil, dis-je.

Je ramassai sa veste d'astrakan qui gisait à l'endroit où elle l'avait laissée tomber et lui en couvris les épaules. Lotte la serra autour de son cou avec un sourire amer.

— Un type qui se permet de me balancer sa main dans la figure, dit-elle, ne me la posera plus jamais ailleurs. Ce soir, c'est la première et la dernière paire de baffes qu'il me donne. (Tel un dragon, elle souffla un nuage de fumée par les narines.) C'est ce qu'on récolte quand on essaie d'aider les gens, je suppose.

— Qui voulais-tu aider ?

— Helmut est arrivé à l'Oriental vers 10 heures hier soir, raconta-t-elle. Il était d'humeur massacrate. Il m'a demandé si je me souvenais d'un dentiste qui venait parfois jouer au club. (Elle haussa les épaules.) Bien sûr que je m'en souvenais. Il jouait mal, mais quand même pas aussi mal que toi tu prétends jouer.

Elle me jeta un regard plein d'incertitude. D'un signe de tête, je la pressai de poursuivre.

— Continue, dis-je.

— Helmut voulait savoir si ce dentiste, le Dr Heim, était passé au club ces jours-ci. Moi, je ne l'avais pas vu. Il a voulu savoir si d'autres filles l'avaient vu. Je lui ai dit de s'adresser d'abord à l'une d'elles, une fille très mignonne, qui a une vie pas marrante. Les médecins allaient toujours avec elle. Sans doute parce qu'elle paraissait vulnérable. Certains hommes aiment bien ça. Comme cette fille était assise au bar, je la lui ai indiquée.

Je sentis mon estomac virer au sable mouvant.

— Comment s'appelle cette fille ? demandai-je.

— Veronika quelque chose, répondit-elle avant d'ajouter en percevant mon inquiétude : Pourquoi ? Tu la connais ?

— Un peu, dis-je. Que s'est-il passé ensuite ?

— Helmut et un de ses amis ont emmené Veronika à côté.

— Dans la boutique du chapelier ?

— Oui. (Elle parlait d'une voix basse et comme honteuse.)

Connaissant le caractère d'Helmut... (elle fit la grimace à cette idée)... j'étais inquiète. Veronika est une chic fille. Un peu gourde, mais gentille. Elle a eu une vie difficile, mais elle a du cran. Peut-être trop. Je me suis dit que si elle savait quelque chose, elle ferait mieux de le dire à Helmut, vu son humeur, et même de le lui dire tout de suite. Il n'est pas du genre patient. Cela aurait évité qu'il devienne méchant. (Elle fit une nouvelle fois la grimace.) Helmut, il vaut mieux ne pas l'irriter.

» Je les ai donc rejoints. Quand je suis entrée, Veronika pleurait. Ils l'avaient déjà pas mal bousculée et je leur ai dit d'arrêter. C'est là qu'il m'a giflée. Deux fois. (Elle porta les mains à ses joues, comme si le souvenir ravivait la douleur.) Ensuite, il m'a poussée dans le couloir et il m'a dit de m'occuper de mes oignons et de ne pas me mêler de ça.

— Et après ?

— J'ai été aux toilettes, puis j'ai fait quelques bars, et je suis venue ici. Dans l'ordre chronologique.

— Est-ce que tu sais ce qui est arrivé à Veronika ?

— Elle est partie avec Helmut et l'autre type.

— Tu veux dire qu'ils l'ont enlevée ? Lotte haussa les épaules d'un air maussade.

— Sans doute, oui.

— Où ont-ils pu l'emmener ? fis-je en me levant pour regagner la chambre.

— Je ne sais pas.

— Essaie de te souvenir d'un endroit possible.

— Tu vas la chercher ?

— Comme tu l'as dit tout à l'heure, elle a déjà eu assez d'ennuis, dis-je en m'habillant. En plus, c'est moi qui l'ai mise dans ce pétrin.

— Toi ? Comment ça ?

Tout en finissant de m'habiller, je lui dis qu'en revenant de Grinzing, j'avais expliqué à Kônig comment retrouver la trace d'une personne disparue – comme par exemple le Dr Heim.

— Je lui ai dit de commencer par vérifier tous les endroits où il avait l'habitude de se rendre.

J'omis toutefois de dire à Lotte que les choses n'auraient jamais dû en arriver là, puisque je croyais avoir convaincu Kônig d'attendre la fin de la réunion prévue à Grinzing pour se lancer à la recherche du dentiste. Alors, l'arrestation de Muller — et peut-être de Nebe et de Kônig lui-même — par Belinsky et les gens du Crowcass aurait rendu caduque la recherche du Dr Heim.

— Pourquoi pensaient-ils que tu pourrais les aider ? demanda Lotte.

— Avant la guerre j'étais détective dans la police de Berlin.

— J'aurais dû m'en douter, fit-elle d'un air dédaigneux.

— Pas forcément, fis-je en redressant mon nœud de cravate et en coinçant une cigarette au coin de ma bouche pâteuse. Mais moi j'aurais dû me douter que ton ami de cœur serait assez arrogant pour tenter de retrouver Heim tout seul. J'ai été stupide de croire qu'il attendrait. (Je mis mon pardessus et attrapai mon chapeau.) Tu crois qu'ils l'ont emmenée à Grinzing ?

— Maintenant que j'y repense, j'ai l'impression qu'ils allaient chez elle. S'ils n'y sont pas, va voir à Grinzing.

— Espérons qu'elle est chez elle. Mais c'était peu probable.

Lotte se leva. La veste lui couvrait les seins et le buste, mais pas le buisson ardent qui, la veille au soir, s'était ouvert à moi de façon si convaincante, et d'où j'étais ressorti aussi endolori qu'un lapin écorché.

— Et moi ? dit-elle d'une voix calme. Qu'est-ce que je vais faire ?

— Toi ? Je désignai son corps nu d'un signe de tête.) Cache ta boîte à magie et rentre chez toi.

La matinée était claire et glaciale. Alors que je traversais le parc s'étendant devant le nouvel hôtel de ville pour me rendre au centre-ville, deux écureuils accoururent pour me saluer et mendier un morceau à grignoter. Mais, sur le point de me rejoindre, ils perçurent l'inquiétude qui voilait mon visage et l'angoisse qui transpirait de mes chaussettes. Peut-être même remarquèrent-ils la bosse que présentait la poche de mon pardessus. En tout cas, ils se ravisèrent. Prudentes créatures. Après tout, il n'y avait pas si longtemps, on tirait encore les petits mammifères dans Vienne pour les manger. Ils s'enfuirent donc, traçant un éclair de fourrure dans la verdure.

Dans les ruines où vivait Veronika, on était habitué à voir des gens, surtout des hommes, entrer et sortir à toute heure du jour et de la nuit. Même si la propriétaire avait été la plus misanthrope des lesbiennes, je doute qu'elle m'ait prêté grande attention en me croisant dans l'escalier. Mais l'immeuble était désert et je montai jusqu'à la chambre de Veronika sans rencontrer âme qui vive.

Je n'eus pas à enfoncer la porte. Elle était grande ouverte, comme tous les tiroirs et les placards de l'appartement. Je me demandai quel besoin ils avaient eu d'en rajouter alors que la preuve qu'ils cherchaient était pliée sur le dossier de la chaise où l'avait laissée le Dr Heim.

— Quelle conne, marmonnai-je avec colère. Pourquoi avoir pris la peine de se débarrasser du cadavre, si c'était pour laisser son costume dans la chambre ?

D'un geste brutal je refermai un tiroir. Le choc dérangerait un des dessins pathétiques de Veronika, qui tomba de la commode en tourbillonnant comme une grosse feuille morte. Sans doute par dépit, König avait mis la chambre sens dessus dessous avant d'emmener Veronika à Grinzing. En effet, vu l'importante

réunion qui devait s'y tenir ce matin-là, je ne voyais pas quel autre endroit ils auraient pu choisir. En admettant qu'ils ne l'aient pas encore tuée. Cependant, si Veronika leur avait dit la vérité, à savoir que Heim avait eu une crise cardiaque et que deux de ses amis l'avaient aidée à se débarrasser du corps, sans mentionner mon nom ou celui de Belinsky, ils l'avaient peut-être laissée en paix. Restait toutefois la possibilité qu'ils la torturent un peu afin de s'assurer qu'elle leur avait tout dit. Alors, le temps que j'arrive pour essayer de l'aider, ils m'auraient déjà désigné comme l'homme qui s'était débarrassé du corps de Heim.

Je me souvins de ce que Veronika m'avait raconté de sa vie de juive sudète durant la guerre, comment elle s'était cachée dans des toilettes, des sous-sols crasseux, des placards et des greniers, avant d'être internée dans un camp de personnes déplacées pendant six mois, à la fin de la guerre. « Une vie pas marrante », avait dit Lotte Hartmann. Plus j'y pensais, plus je me disais qu'elle n'avait sans doute jamais connu ce qu'on appelle la vie.

Consultant ma montre, je m'aperçus qu'il était 7 heures. Il restait donc trois heures avant la réunion, et un peu plus avant que Belinsky ne surgisse avec « la cavalerie », comme il disait. Ceux qui avaient enlevé Veronika étant ce qu'ils étaient, il était bien possible qu'elle ne survive pas jusque-là. Il m'apparut que je n'avais d'autre choix que d'aller la tirer moi-même de leurs griffes.

Je pris mon revolver, basculai d'un coup de pouce le barillet à six balles pour m'assurer qu'il était plein, et sortis. Dans la rue, je montai dans un taxi en attente à la tête de station de Kârtnetstrasse et demandai au chauffeur de me conduire à Grinzing.

— Où ça, dans Grinzing ? fit-il en démarrant.

— Je vous l'indiquerai quand nous y serons.

— C'est vous le patron, rétorqua-t-il en fonçant vers le Ring. Si je vous demande ça, c'est que tout sera fermé à cette heure-ci. Et vous n'avez pas l'air d'aller vous promener dans les bois. Pas avec un manteau comme celui-ci. (La voiture cahota dans les nids-de-poule.) Et puis, vous n'êtes pas autrichien. Ça s'entend à votre accent. Vous avez plutôt l'air d'un pifke. Est-ce que je me trompe ?

— Épargnez-moi votre baratin sur la grande école de la vie, voulez-vous ? Je ne suis pas d'humeur.

— Entendu, monsieur. Je vous demandais ça au cas où vous voudriez vous amuser un peu. Voyez-vous, à quelques minutes de voiture après Grinzing, sur la route de Cobenzl, il y a un hôtel — le Schloss-Hôtel Cobenzl. (Il donna un brusque coup de volant pour éviter un autre nid-de-poule.) Il a été transformé en camp pour personnes déplacées. Il y a là des filles que vous pouvez avoir pour quelques cigarettes. Même à cette heure matinale, si ça vous dit. Un homme vêtu d'un beau manteau comme le vôtre pourrait s'en payer deux ou trois en même temps. Vous pourriez leur demander de vous taire un petit spectacle entre elles, si vous voyez ce que je veux dire. (Il éclata d'un rire vulgaire.) Certaines de ces filles, monsieur... Elles ont grandi dans les camps de transit. Elles ont pas plus de moralité que des lapins, je vous le dis. Elles font tout ce que vous leur demandez. Croyez-moi, monsieur, je sais de quoi je parle. Moi-même j'éleve des lapins. (Ses propos le firent glousser d'aise.) Je pourrais vous arranger quelque chose, monsieur. Sur la banquette arrière. Pour une petite commission, ça va sans dire.

Je me penchai vers lui. Je ne sais pourquoi je pris la peine de lui répondre. Peut-être tout simplement parce que je déteste les macs. Ou bien parce que sa gueule à la Trotski ne me revenait pas.

— Cela pourrait être amusant, fis-je d'une voix de dur à cuire, si j'étais pas tombé sur ce piège en Ukraine. Des partisans avaient laissé une grenade dégoupillée dans un tiroir entrouvert, avec une bouteille de vodka qui dépassait. Quand j'ai vu ça, j'ai ouvert le tiroir, et la grenade a pété. Ça m'a arraché le filet mignon et sa garniture de légumes. J'ai failli claquer de commotion et d'hémorragie. Quand je suis sorti du coma, j'ai failli crever de désespoir. Maintenant, si je vois ne serait-ce qu'un bout de fesse, je risque de devenir dingue de frustration et de massacrer par jalousie le premier type qui me tombe sous la main.

Le chauffeur me jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Désolé, dit-il avec nervosité. Je ne voulais pas...

— N'en parlons plus, fis-je en réprimant un sourire. Lorsque nous arrivâmes à hauteur de la maison jaune, j'ordonnai au chauffeur de continuer jusqu'au sommet de la colline. J'avais décidé d'effectuer mon approche par-derrière, à travers les vignes.

Les compteurs des taxis viennois étant alors largement dépassés, il était d'usage de multiplier la somme indiquée par cinq pour obtenir le prix de la course. Pourtant, lorsque je dis au chauffeur de s'arrêter, il ne me demanda que les 6 schillings inscrits au compteur, et c'est d'une main tremblante qu'il accepta mon argent. La voiture était déjà loin quand je me rendis compte qu'il avait oublié d'ajuster son tarif.

Je me retrouvai debout sur le bas-côté boueux, me demandant pourquoi je n'avais pas tenu ma langue, puisque j'avais prévu de demander au taxi de m'attendre. A présent, si je retrouvais Veronika, je ne saurais comment l'emmener. Moi et ma grande gueule, pensai-je. Ce pauvre connard ne faisait que me proposer un service. Il avait pourtant eu tort sur un point : il y avait un café ouvert, le Rudelshof, un peu plus loin dans Cobenzlgasse. Si je devais être descendu, je préférerais avoir le ventre plein.

Le café était un endroit charmant pour un amateur de taxidermie. Je m'assis sous les yeux de verre d'une belette mitée et attendis que le patron, dont la bedaine paraissait elle aussi empaillée, se traîne jusqu'à ma table.

— Que Dieu vous garde, fit-il. Nous avons une matinée magnifique.

Je reculai devant son haleine chargée.

— Je vois que vous en avez déjà profité, ne pus-je m'empêcher d'ironiser.

Il haussa les épaules d'un air absent et prit ma commande. J'eus l'impression que le taxidermiste avait expédié mon petit-déjeuner viennois à 5 schillings entre deux empaillages : le café était plein de marc, le petit pain avait la fraîcheur d'une statuette de plâtre et l'œuf était si dur qu'il semblait avoir été taillé dans le roc. Pourtant, je mangeai le tout. J'avais l'esprit si occupé que j'aurais sans doute avalé la belette si on me l'avait présentée sur un toast.

Je sortis du café, descendis la route jusqu'à hauteur de la vigne d'Arthur Nebe et escaladai le mur.

Il n'y avait pas grand-chose à voir. Les ceps, plantés en rangées rectilignes, étaient encore tout jeunes et m'arrivaient à peine aux genoux. Ici et là, des appareils ressemblant à des réacteurs d'avion étaient juchés sur de hauts tréteaux : il s'agissait de chaudières destinées à protéger les jeunes pousses des gelées tardives. Les chaudières étaient encore tièdes. La vigne devait couvrir environ un hectare et n'offrait guère d'endroit où se cacher. Je me demandai comment Belinsky allait s'y prendre pour déployer ses hommes. À part ramper entre deux rangées sur toute la longueur, la seule solution consistait à longer le mur jusqu'à la haie d'arbres située derrière la maison jaune et ses dépendances.

Parvenu sous le couvert des arbres, j'épiaï le moindre signe de vie et, n'en voyant aucun, m'avançai avec précaution jusqu'au moment où j'entendis des voix. Près de la plus vaste des dépendances, un long hangar en bois, deux hommes que je ne connaissais pas se tenaient debout et parlaient entre eux. Chacun portait sur son dos un bidon en métal relié par un tuyau de caoutchouc à un long tube en cuivre qu'il tenait à la main. Sans doute des pulvérisateurs.

Leur conversation terminée, ils se dirigèrent vers l'autre bout de la vigne afin de déclencher leur attaque contre les bactéries, champignons et autres insectes qui menaçaient les ceps. J'attendis qu'ils se soient éloignés pour quitter ma cachette et me glisser dans le hangar.

Une odeur de fruit moisi m'emplit les narines. De grands baquets en chêne et des cuves de stockage étaient alignés comme autant d'énormes fromages. Je marchai sur le sol dallé jusqu'à l'autre bout de la bâtisse, où une porte s'ouvrait sur un autre bâtiment, construit à angle droit de la maison.

Ce second hangar abritait des centaines de tonneaux en chêne qui, couchés sur le flanc, semblaient attendre quelque saint-bernard géant. Un escalier s'enfonçait sous terre. Cela me paraissant un endroit adéquat pour séquestrer quelqu'un, j'allumai la lumière et descendis les marches pour jeter un coup d'œil. Je ne vis que des milliers de bouteilles de vin rangées dans

des casiers, chacun pourvu d'un petit panneau portant quelques chiffres à la craie dont la signification m'échappait. Je remontai à la surface, éteignis la lumière et m'approchai d'une fenêtre. Veronika était plus probablement dans la maison.

Par la fenêtre, j'apercevais une petite cour pavée située à l'ouest du corps d'habitation. Devant une porte ouverte, un gros chat noir m'épiait. A côté de la porte, une fenêtre donnait dans la cuisine. Sur le rebord était posé un gros récipient brillant, bassine ou chaudron. Au bout de quelques instants, le chat approcha à pas prudents du bâtiment où je me cachais, puis se mit à miauler bruyamment en direction de quelque chose situé juste à l'extérieur de ma fenêtre. Pendant une seconde ou deux, l'animal me fixa de ses yeux verts puis soudain, sans raison apparente, s'enfuit. Je reportai mon attention sur la fenêtre et la porte de la cuisine. Au bout de quelques minutes, je quittai le hangar aux tonneaux et me risquai dans la petite cour.

Je n'avais pas fait trois pas lorsque je reconnus le claquement d'une culasse que l'on arme, puis sentis le froid d'un canon appuyé contre ma nuque.

— Les mains derrière la tête, grogna une voix.

J'obéis. L'arme qu'on appuyait sous mon oreille avait le poids d'un .45. Suffisant pour m'amputer d'une bonne partie du cerveau. Je grimaçai lorsque l'inconnu enfonça l'arme entre ma mâchoire et ma veine jugulaire.

— Un seul geste et je te transforme en pâtée pour les cochons, dit-il en explorant mes poches où il trouva mon revolver.

— Je vous signale que j'ai rendez-vous avec Herr Nebe, dis-je.

— Je connais pas de Herr Nebe, rétorqua-t-il d'une voix épaisse.

On aurait dit que sa mâchoire ne fonctionnait pas bien, mais je m'abstins de tourner la tête pour m'en assurer.

— C'est vrai, j'oubliais, il a changé de nom.

Je m'efforçai de me souvenir de la nouvelle identité de Nebe pendant que l'inconnu reculait de quelques pas.

— Maintenant avance sur ta droite, intima-t-il. Vers les arbres. Attention de pas te prendre le pied dans tes lacets.

D'après sa voix, c'était un gros type pas très futé. Il parlait allemand avec un drôle d'accent : presque prussien, mais pas

tout à fait. Cela ressemblait au vieux prussien que parlait mon grand-père, ou à l'allemand que j'avais entendu en Pologne.

— Vous faites erreur, dis-je. Demandez donc à votre patron. Je m'appelle Bernhard Gunther. Il y a une réunion à 10 heures ce matin. Je dois y assister.

— Il est pas encore 8 heures, grogna-t-il. Comment que ça se fait que tu sois si en avance ? Et comment que ça se fait que tu entres pas par la porte comme tout le monde ? Pourquoi que t'arrives par la vigne et que tu fouines dans les hangars ?

— Je suis en avance parce que j'ai des magasins de vins à Berlin et que je voulais en profiter pour visiter la propriété.

— Pour visiter, t'as bien visité. T'es un sale petit fouineur, voilà tout. (Il eut un ricanement de crétin.) J'ai ordre de descendre les fouineurs comme toi.

— Hé, attendez une minute, je...

J'étais à demi tourné lorsque son arme s'abattit sur moi. En tombant, j'eus le temps de distinguer un gros type chauve à la mâchoire tordue. Il me saisit par la peau du cou pour me remettre sur pied et je me demandai pourquoi je n'avais pas piégé tout le pourtour de mon col avec des lames de rasoir. Il me poussa dans un petit sentier menant à une clairière où se trouvaient plusieurs grandes poubelles. Une petite fumée et une odeur écoeurante s'élevaient du toit d'une petite cabane en brique où l'on brûlait les ordures. A côté de quelques sacs de ciment, une plaque de tôle rouillée était posée sur un soubassement de brique. L'homme m'ordonna de la soulever.

Cela me vint tout d'un coup. C'était un Letton. Un gros lard de Letton. S'il travaillait pour Arthur Nebe, il avait dû appartenir à une division SS lettone ayant sévi dans un camp de la mort polonais. Les endroits comme Auschwitz comportaient de nombreux gardiens lettons. Les Lettons étaient déjà des antisémites fervents alors que Moses Mendelssohn était encore l'enfant chéri de l'Allemagne.

Tirant de côté la plaque de tôle, je découvris une sorte de puits de vidange ou de fosse à fumier. En tout cas, ça en avait l'odeur. Le chat de tout à l'heure surgit d'entre deux sacs marqués « oxyde de calcium » posés près de la fosse. Il miaula d'un air méprisant, comme pour me dire : « Je t'ai prévenu qu'il

y avait quelqu'un dans la cour, mais tu ne m'as pas écouté. » L'acre odeur de chaux qui s'élevait de la fosse me donna la chair de poule. « Eh oui, miaula le chat comme dans une nouvelle d'Edgar Poe, l'oxyde de calcium est un alcali bon marché qui sert à traiter les sols acides. Un produit qu'on s'attend à trouver dans un vignoble. Mais on l'appelle aussi chaux vive, et la chaux vive est très efficace pour accélérer la décomposition des cadavres. »

Je compris avec horreur que le Letton avait la ferme intention de me tuer. Et moi, tel un philologue, je m'évertuais à définir son accent et à me remémorer des formules chimiques apprises à l'école.

Je pus alors l'observer à mon aise. A peine avait-on remarqué sa carrure de cheval de cirque que l'attention était attirée par son visage : tout le côté droit était déformé comme sous l'effet d'une énorme chique, avec un œil de verre. Sa difformité lui permettait d'embrasser sa propre oreille. Privé d'affection, comme tout individu affligé d'une telle gueule, c'étaient sans doute les seuls baisers qu'il recevrait jamais.

— Mets-toi à genoux, grogna-t-il avec la voix d'un homme de Néandertal à qui il manquerait deux ou trois chromosomes essentiels.

— Vous n'allez quand même pas tuer un vieux camarade ! fis-je, au désespoir, tout en m'efforçant de me souvenir du nouveau nom de Nebe, ou même de celui d'un des régiments lettons de l'époque.

Je renonçai à appeler à l'aide, car il m'aurait tué aussitôt sans l'ombre d'une hésitation.

— T'es un vieux camarade ? articula-t-il sans trop de difficultés.

— Obersturmführer du Premier letton, fis-je avec une nonchalance forcée.

Le Letton cracha dans les fourrés et me considéra de son œil protubérant. L'arme, un gros Colt automatique en acier bleuté, restait pointée sut ma poitrine.

— Le Premier letton, hein ? T'as pourtant pas l'air d'un Let.

— Je suis prussien, dis-je. Ma famille habitait Riga. Mon père travaillait dans les chantiers navals de Dantzig. Il a épousé une Russe.

Je prononçai quelques mots en russe pour le lui prouver, sans pouvoir me souvenir si on parlait russe ou allemand à Riga. Ses yeux s'étrécirent, l'un plus que l'autre toutefois.

— En quelle année a été créé le Premier letton ?

J'avalai ma salive et me concentrai. Le chat émit un miaulement encourageant. Je me dis que la création d'un régiment SS letton ne pouvait qu'avoir suivi l'opération Barbarossa de 1941.

— En 1942, dis-je.

Il eut un sourire horrible et secoua la tête avec une lenteur sadique.

— En 1943, rectifia-t-il en avançant de deux pas. C'était en 1943. Maintenant mets-toi à genoux ou je te crève le bide.

Je m'agenouillai avec lenteur au bord de la fosse et sentis l'humidité du sol à travers le tissu de mon pantalon. Je connaissais suffisamment bien la méthode SS pour savoir ce qu'il allait faire : une balle dans la nuque, mon corps qui tombe dans la fosse, quelques pelletées de chaux vive par-dessus. Il passa derrière moi en me contournant à bonne distance. Le chat s'assit pour assister à la scène, la queue passée autour de l'arrière-train. Je fermai les yeux et attendis.

— Rainis, fit une voix.

Quelques secondes s'écoulèrent. Je n'osais même pas ouvrir les yeux pour vérifier si j'étais vraiment tiré d'affaire.

— Ça va, Bernie. Vous pouvez vous relever.

Je lâchai un hoquet de soulagement en vidant d'un coup mes poumons. Les genoux tremblants, je me relevai et, me retournant, aperçus Arthur Nebe, debout à quelques mètres derrière son affreux Letton. Je fus contrarié de voir qu'il souriait.

— Content de voir que ça vous amuse, Dr Frankenstein, dis-je. Votre foutu monstre a failli me tuer.

— Mais bon sang, Bernie, qu'est-ce que vous croyez ? fit Nebe. Cela ne devrait pas vous étonner. Rainis ne faisait que son travail.

Le Letton acquiesça d'un air morne et rengaina son Colt.

— Je l'ai attrapé en train de fouiner, dit-il en guise d'explication.

Je haussai les épaules.

— La matinée est belle, dis-je. J'ai eu envie de visiter un peu Grinzing. J'admiraïs votre vignoble quand King-Kong m'a enfoncé son arme dans l'oreille.

Le Letton sortit mon revolver de sa poche et le tendit à Nebe.

— Il avait un flingue, Herr Nolde.

— Au cas où vous lèveriez du petit gibier, c'est ça, Bernie ?

— On n'est jamais trop prudent par les temps qui courent.

— Heureux de vous l'entendre dire, fit Nebe. Cela m'évite d'avoir à vous présenter des excuses. (Il soupesa mon arme avant de l'empocher.) Je garde ça pour l'instant, si ça ne vous fait rien. Les armes rendent certains de nos amis nerveux. Rappelez-moi de vous la rendre quand vous partirez.

Il se tourna alors vers le Letton.

— Bon, Rainis, l'incident est clos. Tu n'as fait que ton devoir. Va donc te préparer un petit-déjeuner.

Le monstre hocha la tête et partit en direction de la maison, le chat sur les talons.

— Je parie qu'il peut manger son propre poids en cacahuètes. Nebe eut un mince sourire.

— Certains élèvent des chiens enragés pour se protéger. Moi, j'ai Rainis.

— Ma foi, j'espère qu'il est bien dressé. (Je soulevai mon chapeau et m'essuyai le front avec mon mouchoir.) À votre place, je ne le laisserais pas entrer dans la maison. Je le garderais attaché à une chaîne dans la cour. Où se croit-il ? A Treblinka ? Ce salaud mourait d'envie de me descendre, Arthur.

— Oh, ça ne m'étonne pas. Il aime tuer.

Nebe refusa d'un signe de tête la cigarette que je lui proposais, mais il dut m'aider à allumer la mienne car ma main tremblait comme si j'essayais d'expliquer quelque chose à un Apache sourd comme un pot.

— C'est un Letton, expliqua Nebe. Il était caporal au camp de concentration de Riga. Quand les Russes l'ont capturé, ils lui ont cassé la mâchoire à coups de botte.

— Je les comprends, croyez-moi.

— Cela lui a paralysé la moitié du visage, et il en a eu le cerveau un peu ramolli. Il a toujours été un tueur sans pitié, mais

depuis c'est presque une bête. D'ailleurs, il est aussi fidèle qu'un chien.

— Je pensais bien qu'il avait ses bons côtés. Riga, hein ? (D'un signe de tête, j'indiquai la fosse et l'incinérateur.) Cette petite installation lui rappelle des souvenirs, je suppose. (Je tirai sur ma cigarette avant d'ajouter :) À bien y réfléchir, ça doit vous rappeler le bon vieux temps à tous les deux. Nebe fronça les sourcils.

— J'ai l'impression que vous avez besoin d'un verre, dit-il d'un ton posé.

— Je n'en serais en effet pas surpris. Veillez seulement à ce qu'il n'y ait pas de chaux dedans. Je pense que j'ai perdu à jamais le goût pour la chaux.

Je suivis Nebe dans la maison, puis dans la bibliothèque où nous avons parlé la veille. Il ouvrit le placard à alcools pour me servir un cognac qu'il posa sur la table devant moi.

— Pardonnez-moi de ne pas me joindre à vous, dit-il en me regardant vider mon verre. D'habitude, je prends un cognac avec mon petit-déjeuner, mais ce matin, je préfère garder la tête froide. (Il me gratifia d'un sourire indulgent tandis que je reposais mon verre vide sur la table.) Ça va mieux ?

J'acquiesçai.

— Dites-moi, fis-je, avez-vous retrouvé votre dentiste disparu, le Dr Heim ?

A présent que je n'avais plus à m'inquiéter de mes perspectives de survie immédiate, Veronika occupait à nouveau mes pensées.

— Il est mort, je le crains. C'est regrettable, mais au moins nous savons ce qui lui est arrivé et surtout, nous avons la certitude qu'il n'est pas tombé aux mains des Russes.

— Que lui est-il arrivé ?

— Crise cardiaque. (Nebe émit ce petit rire sec que je me souvenais d'avoir entendu si souvent à l'Alex, le quartier général de la police criminelle berlinoise.) Il était avec une fille. Une pute.

— Vous voulez dire qu'il est mort pendant qu'ils... ?

— Exactement. Mais il y a pire façon de mourir, vous ne trouvez pas ?

— Après ce qui vient de m'arriver, ce n'est pas moi qui vous contredirai, Arthur.

— Je comprends, fit Nebe avec un sourire presque penaud.

Je passai un moment à trouver la formulation adéquate pour m'enquérir du sort de Veronika.

— Et qu'est-ce qu'elle a fait ? demandai-je. Cette fille, je veux dire. Elle a appelé la police ? (Je fronçai les sourcils.) Non, ce serait étonnant.

— Pourquoi dites-vous ça ?

Je haussai les épaules devant l'évidence de l'explication.

— Je suppose qu'elle ne tenait pas à avoir des ennuis avec les Mœurs. Je parie qu'elle s'est débarrassée du cadavre. Elle a dû demander à son mac de le balancer quelque part. (Je haussai un sourcil interrogateur.) Alors ? Est-ce que je me trompe ?

— Non, vous ne vous trompez pas. (Il parut admirer ma faculté de déduction.) Vous avez vu juste, comme d'habitude. (Petit soupir de nostalgie.) Quel dommage que nous ne soyons plus dans la Kripo. Vous ne pouvez pas savoir à quel point tout ça me manque.

— À moi aussi.

— Oui mais vous, vous pourriez être réintégré. Vous n'êtes pas recherché, n'est-ce pas, Bernie ?

— Quoi ? Pour travailler avec les communistes ? Non merci. (Je fis la moue et adoptai un air contrarié.) Et puis, il vaut mieux que je ne rentre pas à Berlin pour le moment. Un soldat russe a essayé de me dévaliser dans le train. J'étais en état de légitime défense, et je crois que je l'ai tué. On m'a vu quitter le lieu du crime les vêtements couverts de sang.

— » Le lieu du crime », répéta Nebe en savourant la phrase comme un bon vin. Comme c'est agréable de pouvoir à nouveau parler avec un détective.

— Simple curiosité professionnelle, Arthur : comment avez-vous retrouvé la fille ?

— Oh, ça n'est pas moi, c'est Kônig. Grâce à vous, qui lui avez indiqué la façon de retrouver ce pauvre Heim.

— Je lui ai juste rappelé la procédure de routine. Vous auriez pu tout aussi bien le faire, Arthur.

— Peut-être. En tout cas, l'amie de Kônig a reconnu Heim sur une photo. Il fréquentait le night-club où elle travaille. D'après elle, Heim en pinçait particulièrement pour une des filles de la boîte. Il ne restait plus à Helmut qu'à faire cracher le morceau à cette fille. Aussi simple que ça.

— Soutirer un renseignement à une allumeuse n'est jamais « aussi simple que ça », dis-je. C'est aussi difficile que de faire blasphémer une nonne. L'argent est la seule façon de faire parler ce genre de fille sans laisser de traces. (J'attendis que Nebe me contredise, mais il garda le silence.) D'un autre côté, un bon passage à tabac coûte moins cher et diminue les risques d'erreur. (Je souris comme si je n'éprouvais aucun scrupule à talocher une entraîneuse s'il en allait de l'efficacité d'une enquête.) Et à mon avis, Kônig n'est pas du genre à gaspiller son argent, pas vrai ?

A ma déception, Nebe se contenta de hausser les épaules avant de consulter sa montre.

— Vous lui demanderez tout à l'heure, dit-il.

— Il doit venir à la réunion ?

— Il sera là. (Nebe jeta un deuxième coup d'oeil à sa montre.)

En attendant, je vais devoir vous laisser. J'ai encore une ou deux choses à terminer avant 10 heures. Peut-être est-il préférable que vous restiez dans la maison. Les mesures de sécurité ont été renforcées aujourd'hui, et il vaut mieux éviter tout nouvel incident, n'est-ce pas ? Je vais vous faire apporter du café. Vous pouvez faire du feu, si vous voulez. La bibliothèque est toujours assez fraîche.

Je tapotai mon verre.

— Cela m'a réchauffé.

— Resservez-vous si vous en avez envie.

— Merci, fis-je en tendant la main vers la carafe. Ce n'est pas de refus.

— Mais n'exagérez pas. Vous aurez à répondre à de nombreuses questions au sujet de votre contact russe, et je ne voudrais pas que vos dires soient mis en doute parce que vous êtes ivre.

Il gagna la porte en faisant craquer le parquet.

— Ne vous faites pas de souci, dis-je en balayant du regard les étagères vides. Je vais me plonger dans la lecture.

Le nez aquilin de Nebe se fronça sous l'effet de la contrariété.

— Oui, quel dommage que tous ces livres aient disparu. L'ancien propriétaire possédait une superbe bibliothèque, mais quand les Russes sont arrivés, ils les ont brûlés pour alimenter la

chaudière. (Il secoua tristement la tête.) Que voulez-vous faire avec de tels sous-hommes ?

Après le départ de Nebe, je suivis son conseil et allumai un feu. Cette activité me permit de me concentrer sur la suite des événements. Tandis que s'embrasait l'édifice de petit bois et de bûches que j'avais construit, je me dis que l'amusement de Nebe au sujet des circonstances de la mort de Heim semblait indiquer que l'Org croyait aux explications de Veronika.

Il est vrai que j'ignorais toujours où se trouvait la jeune fille, mais j'avais la quasi-certitude que Kônig n'était pas encore à Grinzing. De plus, sans mon arme, je ne voyais pas comment j'aurais pu quitter la maison et me lancer à la recherche de Veronika. Puisqu'il ne restait que deux heures avant la réunion de l'Org, la meilleure chose à faire était d'attendre l'arrivée de Kônig en espérant qu'il apaiserait mes craintes. Et s'il avait tué ou blessé Veronika, je lui réglerais personnellement son compte lorsque Belinsky et ses hommes surgiraient.

Je saisis le pique-feu et tisonnai les braises. Le serviteur de Nebe m'apporta du café, après quoi je m'allongeai sur le divan et fermai les yeux.

Les flammes dansaient, le bois crépitait en me réchauffant le flanc. Derrière mes paupières closes, le rouge vif tourna au mauve profond, puis à quelque chose de plus reposant encore...

— Herr Gunther ?

Je redressai brusquement la tête. M'assoupir dans une position inconfortable avait rendu mon cou aussi rigide que du cuir neuf. Je croyais n'avoir dormi que quelques minutes mais, en consultant ma montre, je m'aperçus que plus d'une heure avait passé. Je fis pivoter ma tête sur mes épaules.

Un homme en costume de flanelle grise était assis près du divan. Il se pencha vers moi en me tendant la main. C'était une main large et musclée, étonnamment ferme pour un homme d'une si petite taille. Bien que je ne l'aie jamais rencontré, je compris vite à qui j'avais affaire.

— Je suis le Dr Moltke, dit-il. J'ai beaucoup entendu parler de vous, Herr Gunther.

Il avait un tel accent bavarois que ses paroles semblaient surmontées d'un faux-col de mousse.

Je hochai vaguement la tête. Son regard me troublait profondément. Il avait les yeux d'un hypnotiseur de music-hall.

— Enchanté de faire votre connaissance, Herr Doktor, dis-je.

Lui aussi avait changé de nom. Lui aussi était censé être mort, comme Arthur Nebe. Et pourtant cet homme n'était pas un nazi ordinaire fuyant la justice, si tant est qu'il existât une justice en Europe en cette année 1948. Je ressentis une étrange impression à l'idée de serrer la main de celui qui, malgré les troubles circonstances de sa « mort », était sans doute l'homme le plus recherché au monde. J'avais devant moi le Gestapo Heinrich Müller en personne.

— Arthur Nebe m'a parlé de vous, dit-il. Savez-vous que nous nous ressemblons, vous et moi ? J'étais détective dans la police, comme vous. J'ai commencé par être sergent de ville et j'ai appris le métier sur le tas, à la dure. Comme vous, je me suis peu à peu spécialisé : alors que vous passiez aux affaires criminelles, j'ai été chargé de la surveillance des fonctionnaires communistes. J'ai été amené à étudier de près les méthodes de la police soviétique, que j'ai fini par admirer. Pour un policier, il est impossible de ne pas apprécier leur professionnalisme. Le MVD, qui a succédé au NKVD, est sans doute la meilleure police secrète au monde. Meilleure même que la Gestapo. Pour la simple raison, à mon sens, qu'à la différence du communisme, le national-socialisme n'a pas su inspirer cette foi nécessaire à une attitude conséquente envers la vie. Et savez-vous pourquoi ?

Je secouai négativement la tête. Son long monologue bavarois semblait traduire une cordialité inexistante chez lui.

— Parce que, Herr Gunther, à la différence du communisme, nous n'avons pas véritablement réussi à attirer les intellectuels et les classes ouvrières. Moi-même, par exemple, je n'ai adhéré au parti qu'en 1939. Staline a su s'y prendre mieux. Je ne le vois plus du tout de la même façon aujourd'hui qu'il y a quelques années.

Je fronçai les sourcils, me demandant si Müller se livrait à un test, ou à une simple plaisanterie. Pourtant, il paraissait sérieux. Sérieux jusqu'à en paraître pompeux.

— Vous admirez Staline ? demandai-je d'un ton incrédule.

— Il dépasse de loin tous les leaders occidentaux. Même Hitler était un nain par rapport à lui. Pensez un peu à quoi Staline et son parti sont parvenus. Vous avez été interné dans un de leurs camps. Vous les connaissez bien. Il paraît même que vous parlez russe. On sait toujours sur quel pied danser avec les Russes. Ils vous collent contre un mur pour vous fusiller ou bien vous décorent de l'Ordre de Lénine. Ce n'est pas comme avec les Américains ou les Anglais. (Une expression de dégoût apparut soudain sur le visage de Muller.) Ils parlent de justice et de moralité, mais ils laissent l'Allemagne mourir de faim. Ils nous abreuvent de sermons sur l'éthique, mais ils condamnent nos vieux camarades à la pendaison un jour, et le lendemain, ils les recrutent dans leurs services de renseignements. On ne peut pas faire confiance à des gens comme ça, Herr Gunther.

— Pardonnez-moi, Herr Doktor, mais je croyais que nous travaillions pour les Américains.

— Vous vous trompez. Nous travaillons avec les Américains. Mais, au bout du compte, nous travaillons pour l'Allemagne. Pour une nouvelle Patrie.

L'air songeur, il se leva et se dirigea vers la fenêtre. Il avait l'air d'un curé de campagne délibérant avec sa conscience. Il croisa les mains, puis les décroisa avant de porter ses poings fermés à ses tempes.

— Il n'y a rien à admirer en Amérique. Au contraire de la Russie. Mais les Américains ont le pouvoir. Ce qui leur donne ce pouvoir, c'est le dollar. Voici pourquoi nous nous battons contre la Russie. Nous avons besoin des dollars américains. Tout ce que l'Union soviétique peut nous donner, c'est un exemple : l'exemple de ce que la loyauté et le dévouement peuvent réaliser, même sans argent. Alors, pensez un peu de quoi les Allemands seraient capables avec un dévouement égal et de l'argent américain.

J'étouffai un bâillement.

— Pourquoi me dites-vous tout ça, Herr... Herr Doktor ?

Pendant une terrible fraction de seconde j'avais failli l'appeler Herr Muller. A part Arthur Nebe, et peut-être le baron von Bolschwing qui m'avait interrogé, il n'existait sans doute personne qui connût la véritable identité de Moltke.

— Nous travaillons pour un nouvel avenir, Herr Gunther. L'Allemagne est certes dépecée pour l'instant, mais viendra un moment où nous serons à nouveau une grande puissance. Une grande puissance économique. Tant que notre organisation coopère avec les Américains dans leur lutte contre le communisme, ils nous laisseront reconstruire l'Allemagne. Et demain, avec notre industrie et notre technologie, nous pourrons réaliser ce que Hitler n'aurait jamais pu réaliser. Ce à quoi Staline — oui, même Staline avec ses formidables plans quinquennaux — n'ose même pas rêver. L'Allemagne n'aura peut-être plus jamais la primauté militaire, mais elle parviendra à la première place grâce à l'économie. C'est le mark, pas la svastika, qui soumettra l'Europe. Doutez-vous de mes prévisions ?

Imaginer l'industrie allemande autrement que sous la forme d'un vaste champ de ruines me paraissait grotesque.

— Je me demandais simplement si tous les membres de l'Org pensaient la même chose que vous.

Il haussa les épaules.

— Pas tout à fait, non. Il existe des opinions divergentes, sur les mérites de nos alliés comme sur les défauts de nos ennemis. Mais tous sont d'accord sur l'idée d'une nouvelle Allemagne. Que cela nous prenne cinq ou cinquante ans.

Pendant quelques secondes, Muller explora ses narines d'un air absent, puis il inspecta ses doigts et les essuya sur les rideaux de Nebe. Piètre illustration, me dis-je, de cette nouvelle Allemagne qu'il appelait de ses vœux.

— En tout cas, je voulais saisir cette occasion pour vous remercier personnellement de votre initiative. J'ai étudié les documents transmis par votre contact, et il est hors de doute qu'il s'agit de matériel exceptionnel. Les Américains vont être excités comme des puces quand nous les leur communiquerons.

— J'en suis heureux.

Müller revint vers moi et reprit place sur sa chaise.

— Pensez-vous qu'il puisse continuer à transmettre des renseignements d'une telle qualité ?

— J'en suis certain, Herr Doktor.

— C'est parfait. Vous savez, ça n'aurait pas pu tomber à un meilleur moment. La Compagnie pour la mise en valeur industrielle du sud de l'Allemagne a demandé au Département d'Etat américain une augmentation de ses subventions. Les renseignements fournis par votre informateur pèseront lourd dans la balance. Tout à l'heure, pendant la réunion, je demanderai que notre section viennoise accorde une priorité absolue à cette nouvelle source.

Sur ce, il s'empara du tisonnier et l'enfonça avec brutalité dans les braises rougeoyantes. Il n'était pas très difficile de l'imaginer faisant la même chose à quelqu'un.

— Vu l'intérêt que présente cette source à mes yeux, reprit-il le regard perdu dans les flammes, j'ai toutefois une faveur à vous demander, Herr Gunther.

— Je vous écoute, Herr Doktor.

— J'avoue que j'espérais vous convaincre de me laisser traiter moi-même cet informateur.

Je réfléchis quelques instants.

— Il me faudra d'abord lui demander son avis. Il a toute confiance en moi. Cela risque de prendre un certain temps.

— Bien sûr, je comprends.

— Et, comme je l'ai dit à Nebe, il veut de l'argent. Beaucoup d'argent.

— Dites-lui que je me charge de tout. Un compte suisse. Tout ce qu'il veut.

— Pour l'instant, c'est une montre suisse qu'il veut, improvisai-je. Une Doxas.

— Pas de problème, fit Muller en souriant. Vous comprenez ce que j'ai voulu dire sur les Russes ? Ils savent exactement ce qu'ils veulent. Une belle montre. Eh bien, je la lui trouverai, sa montre. (Muller reposa le tisonnier sur son présentoir et se redressa d'un air satisfait.) Donc, si je comprends bien, vous ne rejetez pas ma proposition ? Inutile de dire que vous serez largement récompensé pour nous avoir procuré une telle source.

— Puisque vous parlez d'argent, dis-je, j'avais pensé à un chiffre. Muller écarta les mains, m'engageant à parler.

— Vous n'ignorez peut-être pas que j'ai perdu récemment une grosse somme aux cartes, dis-je. Tout mon argent, en réalité,

c'est-à-dire environ 4 000 schillings. Peut-être accepteriez-vous d'arrondir à 5 000 ?

Il pinça les lèvres en hochant la tête.

— Cela ne me paraît pas déraisonnable. Vu les circonstances. Je souris. Cela m'amusait de voir Muller jaloux de son domaine réservé au sein de l'Org au point de m'acheter en quelque sorte mon rôle d'intermédiaire auprès du Russe de Belinsky. Il était évident qu'ainsi, la réputation d'expert du MVD dont il jouissait au sein de l'Org serait affermie. L'air décidé, il abattit les deux mains sur ses cuisses.

— Bien. Je suis heureux que nous nous soyons mis d'accord. Notre petite conversation a été très agréable. Nous reparlerons de tout ça après la réunion.

J'y compte bien, me dis-je. Mais la suite de la conversation se déroulerait sans doute à la Stiftskaserne, à moins que les gens du Crowcass n'aient prévu un autre endroit pour interroger Muller.

— Il nous faudra discuter de la procédure à adopter pour contacter votre source. Arthur m'a dit que vous aviez déjà mis au point une boîte aux lettres.

— Tout est arrangé, lui dis-je. Je vous fournirai tous les détails. Je consultai ma montre. Il était 10 heures passées. Je me levai et rectifiai mon nœud de cravate.

— Oh, ne vous inquiétez pas, fit Muller en me tapant sur l'épaule. (Il était presque jovial depuis qu'il avait obtenu ce qu'il désirait.) Ils nous attendront, je vous le garantis.

Mais à cet instant, la porte de la bibliothèque s'ouvrit et le baron von Bolschwing passa la tête par l'ouverture. Il désigna sa montre.

— Herr Doktor, nous devons absolument commencer.

— Eh bien, allons-y ! fit Muller d'un air triomphal. Nous en avons terminé. Vous pouvez dire aux autres d'entrer.

— Merci beaucoup, fit le baron d'une voix maussade.

— Ces réunions... persifla Muller. On n'en sort plus dans cette organisation. Cela n'en finit pas. C'est pire que de vous torcher le cul avec un pneu. Comme si Himmler était encore en vie.

Je souris.

— Tiens, à propos, fis-je. Il faut que j'aille où le roi va seul.

— Vous trouverez ça dans le couloir, dit-il.

Je sortis, m'excusant auprès d'Arthur Nebe et du baron, qui entraient dans la bibliothèque avec les autres. Tous de vieux camarades. Des hommes au regard dur, au sourire flasque et à l'estomac bien rempli. Arrogants avec ça, comme s'ils n'avaient jamais perdu une guerre ni fait quoi que ce soit dont ils puissent avoir honte. C'était là le visage de la nouvelle Allemagne sur laquelle avait brodé Müller.

Mais toujours aucun signe de Kônig.

Dans l'odeur aigre des toilettes, je commençai par verrouiller avec soin la porte, vérifiai l'heure puis regardai par la fenêtre pour tenter d'apercevoir la route au-delà des arbres qui jouxtaient la maison. Comme le vent agitait les branches, il était difficile de voir clairement la campagne alentour, mais je crus distinguer au loin la calandre d'une grosse voiture noire.

J'attrapai le cordon du store et, tout en espérant qu'il était fixé plus solidement que celui de ma salle de bain berlinoise, je l'abaissai, comptai cinq secondes puis le relevai cinq autres secondes. Après avoir répété trois fois la manœuvre, comme convenu, j'attendis le signal de Belinsky et fus très soulagé d'entendre une voiture corner trois fois dans le lointain. Ensuite, je tirai la chasse et ouvris la porte.

Le chien de Kônig se tenait dans le couloir, à mi-chemin entre les toilettes et la porte de la bibliothèque. Il huma l'air et me considéra comme s'il me reconnaissait. Puis il fit demi-tour et s'engagea dans l'escalier qu'il descendit. Le meilleur moyen de retrouver Kônig était de me laisser guider par son clébard. Je lui emboîtai donc le pas.

Le chien s'arrêta devant une porte du rez-de-chaussée, et émit un petit aboiement plaintif. Dès que j'eus ouvert la porte, il s'engouffra dans un couloir menant à l'arrière de la maison. Il s'arrêta une fois de plus et fit mine de creuser sous une autre porte qui menait à la cave. Pendant quelques secondes, j'hésitai à ouvrir, mais lorsque le chien se mit à japper, je jugeai plus prudent de le faire avant que ses aboiements n'alertent Kônig. Je tournai la poignée, poussai le panneau et, constatant que cela n'avait aucun effet, le tirai. La porte s'ouvrit avec un discret grincement, noyé par ce que je pris d'abord pour le miaulement d'un chat dans les profondeurs de la cave. À l'instant même où

l'air frais me caressa le visage, je compris qu'il ne s'agissait pas d'un chat, et un frisson me parcourut. Le terrier contourna la porte entrouverte et descendit les marches de bois.

Avant même d'avoir atteint, sur la pointe des pieds, le bas de l'escalier, où un casier à bouteilles me dissimulait à la vue, j'avais reconnu dans les gémissements la voix de Veronika. Ce qui se déroulait se passait d'explications. Veronika était assise sur une chaise, nue jusqu'à la taille, le visage livide. Un homme était assis face à elle, les manches relevées, et il triturait le genou de la jeune fille avec un objet métallique sanguinolent. König se tenait derrière Veronika, empêchant la chaise de tomber et étouffant de temps à autre ses hurlements avec un chiffon.

Dépourvu d'arme, je pus heureusement profiter de la distraction momentanée de König qui venait d'apercevoir son chien.

— Lingo, fit-il en examinant l'animal. Comment es-tu arrivé jusqu'ici ? Je croyais t'avoir enfermé.

Au moment où il se pencha pour prendre le chien, je surgis de derrière le casier.

L'autre type était toujours assis sur sa chaise lorsque j'abattis de toutes mes forces mes deux paumes en coquille sur ses deux oreilles. Il cria et s'écroula par terre, serrant son crâne à deux mains en hurlant de douleur, les tympans crevés. Je vis alors ce qu'il faisait à Veronika. Un tire-bouchon saillait à angle droit de son genou.

König avait presque dégainé son arme lorsque je me jetai sur lui en le frappant à l'aisselle avant de lui assener une manchette sur le nez. Ces deux coups suffirent à le neutraliser. Il recula en chancelant, le nez pissant le sang. Un troisième coup était superflu, mais maintenant qu'il n'étouffait plus ses cris, les hurlements de douleur de Veronika me poussèrent à lui expédier un coup vicieux de l'avant-bras dans le sternum. Il perdit connaissance avant même d'avoir touché le sol. Le chien cessa aussitôt d'aboyer et entreprit de le ressusciter à grands coups de langue.

Je ramassai l'arme de König, la glissai dans la poche de mon pantalon et me hâtai de détacher Veronika.

— C'est fini, lui dis-je. Nous allons sortir d'ici. Belinsky sera là d'une minute à l'autre avec la police.

J'essayai de ne pas voir la boucherie qu'était devenu son genou. Elle gémit d'une voix pitoyable lorsque je détachai le dernier lien enserrant ses jambes ensanglantées. Elle avait la peau froide et tremblait de tous ses membres, prélude évident à l'état de choc. J'ôtai ma veste pour la lui mettre autour des épaules, mais elle s'empara de ma main et la serra.

— Retire-le, me dit-elle, les dents serrées. Pour l'amour du ciel, retire-moi ça du genou.

Gardant un œil sur l'escalier au cas où un des hommes de Nebe viendrait fureter – on devait s'inquiéter de mon absence à la réunion – je m'agenouillai devant elle pour examiner la blessure et l'instrument qui l'avait causée. C'était un tire-bouchon ordinaire, avec une poignée de bois toute gluante de sang. La pointe de l'instrument était enfoncée de plusieurs millimètres dans l'articulation, et il était impossible de le retirer sans que Veronika souffre autant que quand on l'avait vissé. Le moindre effleurement de la poignée la faisait hurler.

— Je t'en prie, retire-le, me pressa-t-elle en percevant mon hésitation.

— Très bien, dis-je, mais agrippe-toi à la chaise. Ça va faire mal. (Je coinçai sa jambe avec l'autre chaise pour l'empêcher de me balancer un coup de pied dans l'aine et m'assis.) Prête ?

Elle ferma les yeux et acquiesça.

Je tournai la poignée dans le sens contraire des aiguilles d'une montre. Au premier tour son visage vira au violacé, et elle hurla à s'en faire éclater les poumons. Au deuxième tour, Dieu merci, elle perdit connaissance. Pendant un bref instant, j'examinai l'instrument que je venais de retirer, puis le lançai en direction de l'homme dont j'avais fait éclater les oreilles. Effondré dans un coin, la respiration rauque entre deux gémissements, le tortionnaire de Veronika était mal en point. Le coup que je lui avais porté était cruel, et, bien que je ne l'aie encore jamais utilisé, je savais par mon entraînement militaire qu'il pouvait entraîner une hémorragie cérébrale mortelle.

Le sang coulait à flots du genou de Veronika. Pour lui faire un bandage, je décidai de me servir de la chemise de l'homme que j'avais rendu sourd. Je la lui arrachai du dos.

Après avoir plié le tissu, je l'appliquai contre la blessure et maintins le tout en place en nouant les manches. Mon pansement aurait constitué un bon exemple de premier secours. Pourtant, la respiration de la jeune fille s'était affaiblie, et elle ne pourrait sortir de là que sur un brancard.

Près de quinze minutes s'étaient déjà écoulées depuis que j'avais adressé le signal à Belinsky, mais rien n'indiquait que l'opération avait débuté. Combien de temps faudrait-il à ses hommes pour investir la place ? Je n'avais pas entendu le moindre bruit dénotant un affrontement. Avec des gens comme le Letton dans les parages, il était évident que Muller et Nebe ne se laisseraient pas arrêter sans résister.

König gémit et remua faiblement la jambe comme un insecte agonisant. J'éloignai le chien d'un coup de pied et me penchai pour l'examiner. Sous la moustache, sa peau avait pris une couleur livide, et, à voir la quantité de sang qui lui inondait les joues, j'avais probablement séparé le cartilage de l'os nasal de la partie supérieure de sa mâchoire.

— J'ai peur que vous ne puissiez plus apprécier de cigare avant longtemps, lui dis-je.

Je sortis le Mauser de König de ma poche et en vérifiai la culasse. Par la trappe d'éjection j'aperçus le brillant d'une cartouche à percussion centrale insérée dans la chambre. Je sortis le chargeur et en comptai six autres, alignées comme des cigarettes. D'un coup de paume je renfonçai le chargeur dans la crosse et, du pouce, armai le percuteur. Il était temps d'aller voir ce qui était arrivé à Belinsky.

Je remontai l'escalier de la cave et restai un moment derrière la porte à épier le moindre son. Je m'inquiétai d'un bruit de respiration, puis réalisai qu'il s'agissait de la mienne. Je levai l'arme à hauteur de ma tête, ôtai la sécurité avec l'ongle du pouce et poussai la porte.

Pendant une fraction de seconde, j'aperçus le chat noir du Letton, puis j'eus l'impression que le plafond s'écroulait sur ma tête. J'entendis une petite détonation semblable au bruit d'un

bouchon de Champagne qui saute, et faillis éclater de rire en comprenant que c'était là tout ce que percevait mon cerveau du coup de feu que, sans le vouloir, je venais de tirer. Je m'écroulai au sol, aussi étourdi qu'un saumon jeté sur la rive. Mon corps entier vibrait comme un câble de téléphone. Je me souvins trop tard que le Letton marchait d'un pas étonnamment léger pour un homme de sa corpulence. Il s'agenouilla auprès de moi et grimaça un sourire avant d'abattre une seconde fois sa matraque. Alors, l'obscurité m'envahit.

Il y avait un message pour moi, tracé en lettres capitales comme pour en souligner l'importance. Je m'efforçai d'accommoder, mais les lettres dansaient devant mes yeux. La vue brouillée, j'entrepris de déchiffrer chaque caractère. C'était laborieux, mais je n'avais d'autre choix. Je finis par mettre les lettres bout à bout. Le message disait : « CARE USA ». Cela paraissait important, mais je ne comprenais pas en quoi. Je me rendis compte que c'était seulement une partie du message, la dernière. J'avalai ma salive en refoulant la nausée qui m'envahissait et déchiffrai la première partie, qui disait : « GR.WT 261bs. CU.FT. 0'10". » Qu'est-ce que ça pouvait bien signifier ? Je tentais en vain de percer le code lorsque j'entendis un bruit de pas, puis une clé qui tournait dans la serrure.

Mon esprit s'éclaircit de manière douloureuse lorsque deux paires de mains robustes me remirent debout sans ménagement. D'un coup de pied, l'un des hommes écarta le carton vide du colis Care et ils me tirèrent hors de la pièce.

Mon cou et mon épaule me faisaient si mal que ma peau se hérissa en chair de poule lorsqu'ils me soulevèrent par les aisselles, mes bras étant menottes devant moi. J'étais submergé par une furieuse envie de vomir et essayai de me recoucher par terre, où j'étais relativement bien. Mais les deux cerbères ne lâchaient pas prise et me débattre ne faisait qu'accentuer la douleur ; je me laissai donc traîner dans un passage humide, encombré de tonneaux brisés, puis en haut d'un escalier, jusqu'à une plate-forme surplombant une grande cuve en chêne. Là, les deux hommes me jetèrent sur une chaise.

Une voix, celle de Muller, leur ordonna de me donner du vin.

— Je veux qu'il soit conscient pendant son interrogatoire.

Je sentis qu'on poussait un verre entre mes lèvres, puis qu'on basculait mon crâne douloureux en arrière. Je bus. Après avoir

vidé le verre, je sentis un goût de sang dans ma bouche. Je crachai droit devant moi, sans me préoccuper où ça tombait.

— De la piquette, m'entendis-je coasser. Du vin pour la cuisine.

Muller rit et je tournai la tête dans sa direction. Malgré leur faible puissance, les ampoules nues me brûlaient les yeux. Je fermai les paupières et les rouvris.

— Bien, reprit Muller. Je vois que vous avez encore de l'énergie. Il vous en faudra pour répondre à mes questions, Herr Gunther, je vous assure.

Muller était assis sur une chaise, bras et jambes croisés, semblant attendre le début d'une audition. Nebe était assis à côté de lui, plus tendu que l'ancien chef de la Gestapo. Ensuite venait Kônig, en chemise propre, pressant un mouchoir sur son nez comme s'il était victime d'un virulent rhume des foins. A leurs pieds, sur le sol de pierre, gisait Veronika sans connaissance et, à l'exception du pansement qu'elle portait au genou, entièrement nue. Comme moi, elle portait des menottes, bien que son état rendît cette précaution superflue.

Je tournai la tête vers la droite. À quelques mètres se tenaient le Letton et une autre brute que je ne connaissais pas. Le Letton souriait d'un air ravi, sans aucun doute excité à la perspective de m'humilier à loisir.

Nous nous trouvions dans le plus grand des hangars. Au-delà des fenêtres, la nuit contemplait avec une sombre indifférence le déroulement de la scène. On entendait quelque part le ronronnement sourd d'un générateur. Remuer la tête ou le cou m'était si douloureux que je préfèrai fixer mon regard sur Muller, droit devant moi.

— Posez-moi les questions que vous voulez, dis-je, vous n'obtiendrez rien de moi.

Tout en prononçant ces mots, je me rendis toutefois compte qu'entre les mains expertes de Muller, j'avais aussi peu de chances de rester muet que d'être choisi pour désigner le prochain pape.

Il trouva ma bravade si absurde qu'il éclata de rire en secouant la tête.

— Il y a des années que je n'ai pas conduit d'interrogatoire, dit-il avec un brin de nostalgie. Mais vous vous apercevrez vite que je n'ai pas perdu la main.

Muller se tourna vers Nebe et Konig comme pour quêter leur approbation. Les deux hommes hochèrent la tête d'un air sombre.

— Je parie que t'as remporté des prix pour ça, espèce de répugnant nabot.

A ces mots, le Letton se sentit autorisé à me frapper en travers de la joue. La violence du coup projeta ma tête en arrière et une douleur fulgurante me descendit jusqu'aux orteils en m'arrachant un cri de souffrance.

— Non, non, Rainis, dit Muller sur le ton du père calmant un enfant. Laissons Herr Gunther s'exprimer. Il a beau nous insulter, il finira bien par nous dire ce que nous voulons savoir. Ne le frappe plus sans mon ordre.

— Vous taire ne servirait à rien, Bernie, intervint Nebe. Fratilein Zartl nous a raconté comment vous et votre ami américain aviez fait disparaître le corps du pauvre Heim. Je me demandais pourquoi vous étiez si préoccupé du sort de cette fille. Maintenant nous le savons.

— Nous en avons même appris beaucoup plus, dit Muller. Pendant que vous faisiez votre petit somme, Arthur ici présent s'est fait passer pour un policier et a visité votre chambre. (Il sourit avec suffisance.) Cela n'a pas été difficile. Les Autrichiens sont des gens si dociles, si respectueux de la loi. Arthur, dites à Herr Gunther ce que vous avez découvert.

— Des photos de vous, Heinrich. Je suppose que ce sont les Américains qui les lui ont données. Qu'en dites-vous, Bernie ?

— Allez vous faire foutre. Nebe poursuivit, imperturbable.

— Il y avait aussi le dessin de la pierre tombale de Martin Albers. Vous vous souvenez de ce malheureux incident, Herr Doktor ?

— Oui, fit Muller. Ce fut une grande imprudence de la part de Max.

— Je suppose, Bernie, que vous avez deviné que Max Abs et Martin Albers ne faisaient qu'un. Max était un homme sentimental, aux idées vieillottes. Il ne pouvait se contenter de se

faire passer pour mort, comme nous autres. Non, il lui fallait à tout prix une pierre tombale, pour que son décès ait l'air respectable. Une attitude très viennoise, vous ne trouvez pas ? Je vous soupçonne d'avoir informé les MP que Max avait pris le train pour Munich. Mais vous ne pouviez pas savoir que Max possédait des papiers d'identité et des permis de déplacement à différents noms. Les faux papiers étaient une des spécialités de Max, voyez-vous. C'était un faussaire de génie. En tant qu'ancien chef des opérations clandestines du SD à Budapest, il était l'un des meilleurs dans son domaine.

— Lui aussi, je suppose, était un des faux conspirateurs contre Hitler, dis-je. Son nom a été ajouté à la liste des exécutés. Comme le vôtre, Arthur. Je dois reconnaître que vous avez été très prévoyants.

— C'était l'idée de Max, dit Nebe. Ingénieux, mais très facile à organiser avec l'aide de König. König commandait le peloton d'exécution à Plotzensee et il pendait les conspirateurs par centaines. C'est lui qui nous a fourni les détails nécessaires.

— Ainsi que les crocs de boucher et la corde à piano, sans aucun doute.

— Herr Gunther, fit König d'une voix indistincte sous le mouchoir qu'il maintenait pressé contre son visage. J'espère avoir l'occasion de vous faire la même chose.

Müller fronça les sourcils.

— Nous perdons du temps, fit-il avec nervosité. Nebe a dit à votre logeuse que la police autrichienne craignait que vous n'ayez été enlevé par les Russes. Elle s'est montrée très coopérative. Il semble que la location de votre appartement soit réglée par le Dr Ernst Liebl. Nous savons maintenant qu'il s'agit de l'avocat d'Emil Becker. Nebe pense que vous avez été engagé par Becker pour l'innocenter du meurtre du capitaine Linden. Je suis du même avis. Tout coïncide.

Müller adressa un signe de tête à l'un des affreux, qui s'approcha de Veronika et la souleva de ses bras épais comme des pylônes. Elle n'eut aucune réaction et, à part sa respiration rendue plus sonore et plus difficile du fait que sa tête roulait sur ses épaules, on aurait pu croire qu'elle était morte. Elle paraissait droguée.

— Laissez-la en dehors de tout ça, Müller, dis-je. Je vous dirai tout ce que vous voulez savoir.

Müller fit mine d'être étonné.

— Nous verrons bien. (Il se leva, imité par Nebe et Kônig.) Rainis, occupe-toi de Herr Gunther.

Le Letton me remit sur pied. Le simple effort de me retrouver debout me fit presque défaillir. Il me tira sur quelques mètres jusqu'à la grande cuve en chêne de la dimension d'un petit bassin à poissons. La cuve était reliée, par une solide colonne de métal montant jusqu'au plafond, à une plaque métallique pourvue de deux ailes en bois semi-circulaires semblables aux rallonges d'une table. L'affreux qui transportait Veronika descendit dans la cuve et y allongea le corps inanimé de la jeune fille. Ensuite, il ressortit et abaissa les deux demi-cercles de chêne qui formèrent une sorte de couvercle menaçant.

— Ceci est un pressoir à vin, annonça Müller d'un ton anodin. Je me débattis faiblement entre les gros bras du Letton qui me réduisaient à l'impuissance. J'avais l'impression d'avoir l'épaule ou la clavicule brisée. Je lâchai une bordée d'insultes sous les hochements de tête approbateurs de Muller.

— Votre sollicitude pour cette demoiselle est encourageante, fit-il.

— C'est elle que vous cherchiez ce matin, n'est-ce pas ? dit Nebe. Quand Rainis vous a surpris.

— Oui, d'accord, c'était elle. Maintenant laissez-la tranquille, pour l'amour du ciel. Arthur, je vous donne ma parole qu'elle ne sait rien.

— Oui, je suis au courant, admit Muller. En tout cas pas grand-chose. C'est aussi l'avis de Kônig, qui est quelqu'un de très convaincant. Mais vous serez flatté d'apprendre qu'elle a tu pendant longtemps le rôle que vous avez joué dans la disparition de Heim. N'est-ce pas, Helmut ?

— Oui, général.

— Mais elle a fini par tout nous dire, poursuivit Muller. Juste avant votre héroïque intervention. Elle nous a dit que vous aviez eu des relations sexuelles et que vous aviez été gentil avec elle. C'est pourquoi elle s'était adressée à vous pour se débarrasser du corps de Heim. Et c'est pour cela que vous êtes venu la chercher

ici quand Kônig l'a emmenée. À ce propos, je dois d'ailleurs vous féliciter. Vous avez tué de manière très habile un des hommes de Nebe. Dommage qu'un homme de vos capacités n'ait plus d'avenir au sein de notre organisation. Mais beaucoup de points restent encore obscurs, et je compte sur vous, Herr Gunther, pour nous aider à les éclaircir.

Il jeta un regard circulaire et constata que l'homme qui avait déposé Veronika dans la cuve se tenait à présent près d'un petit tableau électrique comportant quelques interrupteurs.

— Savez-vous comment on fabrique le vin ? s'enquit-il en contournant la cuve. Le pressage, comme son nom l'indique, est le processus permettant d'écraser le raisin pour en extraire le jus. Autrefois, comme vous le savez sans doute, on pressait le raisin en le piétinant dans de grandes barriques. Mais les pressoirs modernes fonctionnent à l'air comprimé ou à l'électricité. Le pressage se fait en plusieurs fois, déterminant la qualité du vin puisque la première pression donne le meilleur vin. Une fois qu'on a extrait jusqu'à la moindre goutte de jus, le résidu – Nebe appelle ça « la galette » -est expédié à la distillerie. Ou bien, comme c'est le cas ici, il est transformé en engrais. (Muller tourna la tête vers Arthur Nebe.) Arthur, me suis-je bien exprimé ? Nebe eut un sourire indulgent.

— C'est tout à fait ça, Herr Général.

— Je déteste tromper les gens, fit Muller d'un ton enjoué. Même quelqu'un qui va mourir. (Il se tut et jeta un coup d'oeil au fond de la cuve.) Quoiqu'en ce moment précis, ça n'est pas votre vie qui représente le problème le plus pressant, si je puis me permettre cette petite plaisanterie.

Le rire gras du Letton me résonna dans les oreilles, et je fus submergé par son haleine empestant l'ail.

— Je vous enjoins donc de nous répondre de façon claire et rapide, Herr Gunther. La vie de Fräulein Zartl en dépend.

Il adressa un signe de tête à l'homme debout près du tableau de contrôle, lequel enfonça un bouton qui déclencha un bruit mécanique s'amplifiant peu à peu.

— Ne nous jugez pas trop sévèrement, Herr Gunther, reprit Muller. Nous vivons des temps difficiles où tout manque. Si nous avions du sodium de penthotal, nous vous l'aurions injecté. Nous

aurions pu en acheter au marché noir. Mais vous admettez, je pense, que cette méthode est aussi efficace qu'un sérum de vérité.

— Allez-y, posez-moi vos foutues questions.

— Ah, je vois que vous êtes pressé de répondre. C'est parfait. Alors, dites-moi qui est ce policier américain ? Celui qui vous a aidé à faire disparaître le corps de Heim.

— Il s'appelle John Belinsky. Il travaille pour le Crowcass.

— Comment l'avez-vous rencontré ?

— Il savait que j'avais été engagé pour prouver l'innocence de Becker. Il m'a proposé de travailler avec lui. Au départ, il a prétendu qu'il voulait savoir pourquoi le capitaine Linden avait été assassiné, mais ensuite il m'a avoué que c'était vous qui l'intéressiez. Il voulait savoir si vous étiez pour quelque chose dans la mort de Linden.

— Ainsi, les Américains se doutent qu'ils ne détiennent pas le coupable ?

— Non. Enfin, oui. La police militaire pense que Becker est l'assassin de Linden. Mais les gens du Crowcass en doutent. L'arme qui a servi à l'assassinat a été identifiée comme ayant déjà tué quelqu'un à Berlin. Vous, Müller. Les références de cette arme figurent dans les archives SS du Berlin Documents Center. Le Crowcass n'en a pas informé la police militaire de peur qu'ils vous effraient et vous poussent à quitter Vienne.

— Et vous vouliez infiltrer l'Org pour leur compte ?

— Oui.

— Sont-ils certains que je me trouve à Vienne ?

— Oui.

— Pourtant, jusqu'à ce matin, vous ne m'aviez jamais vu. Expliquez-moi comment ils ont appris ma présence, je vous prie.

— Les documents du MVD que je vous ai remis étaient censés vous faire sortir du bois. Vous aimez être considéré comme un expert en la matière. L'idée était que, face à des renseignements de cette qualité, vous voudriez aussitôt vous charger de leur traitement. Si vous assistiez à la réunion de ce matin, je devais prévenir Belinsky depuis la fenêtre des toilettes. Je devais abaisser et relever trois fois le store. Belinsky surveillait la maison à la jumelle.

— Et ensuite ?

— Des agents devaient investir la maison. Ils auraient dû vous arrêter. S'ils réussissaient à vous mettre la main dessus, ils relâchaient Becker, c'était convenu.

Nebe se tourna vers un de ses sbires et désigna la porte d'un geste du menton.

— Prends quelques hommes et allez jeter un coup d'œil. On ne sait jamais.

Muller haussa les épaules.

— D'après vous, la seule preuve qu'ils aient de ma présence à Vienne, c'est ce signal que vous leur avez adressé depuis la fenêtre des toilettes. C'est bien ça ? (J'acquiesçai.) Mais alors, pourquoi Belinsky et ses hommes ne sont-ils pas venus m'arrêter comme prévu ?

— Croyez bien que je me pose la même question.

— Allons, Herr Gunther. Cela ne tient pas debout, vous en conviendrez. Je vous demande de dire la vérité. Comment voulez-vous que je croie ces sornettes ?

— Me serais-je lancé à la recherche de cette fille sans être assuré que les hommes de Belinsky ne tarderaient pas ?

— A quelle heure deviez-vous leur adresser ce signal ? demanda Nebe.

— Je devais quitter momentanément la réunion vingt minutes après son début.

— À 10 h 20, donc. Alors pourquoi cherchiez-vous Fraulein Zartl à 7 heures du matin ?

— Je me suis dit qu'elle ne tiendrait peut-être pas le coup jusqu'à l'arrivée des Américains.

— Vous auriez pris le risque de faire échouer une telle opération pour une... (Muller fronça le nez de dégoût)... pour une vulgaire petite pute ? (Il secoua la tête.) J'ai beaucoup de mal à le croire. (Il adressa un signe au type devant le tableau électrique. L'homme appuya sur un deuxième bouton et le système hydraulique de la machine se mit en marche.) Allons, Herr Gunther. Si ce que vous dites est vrai, pourquoi les Américains n'ont-ils pas accouru à votre signal ?

— Je vous dis que je n'en sais rien ! explosai-je.

— Alors proposez-nous des hypothèses, intervint Nebe.

— Ils n'ont jamais eu l'intention de vous arrêter, dis-je en formulant mes propres soupçons. Tout ce qui les intéressait, c'était d'avoir confirmation que vous étiez toujours en vie et que vous travailliez pour l'organisation. Ils se sont servis de moi et, une fois qu'ils ont su ce qu'ils voulaient, ils m'ont laissé tomber comme une vieille chaussette.

Je tentai de me libérer de l'emprise du Letton tandis que le lourd pressoir amorçait sa descente. Veronika était toujours inconsciente, la poitrine paisiblement soulevée à chaque inspiration, inconsciente de la menace. Je secouai la tête.

— J'ignore pourquoi ils ne sont pas intervenus, je vous le jure, dis-je.

— Bon, essayons d'y voir clair, fit Muller. La seule preuve qu'ils aient que je suis toujours en vie, à part cette douteuse expertise balistique dont vous avez parlé, c'est votre signal par la fenêtre.

— Oui, c'est ça.

— Une dernière question. Savez-vous, et les Américains savent-ils pourquoi le capitaine Linden a été tué ?

— Non, répondis-je. (M'avisant toutefois que les réponses négatives n'étaient pas ce qu'attendaient mes interlocuteurs, j'ajoutai :) Nous pensons qu'il disposait de certaines informations concernant les activités de criminels de guerre au sein de l'Org. Qu'il était venu à Vienne pour enquêter à votre sujet. Nous avons cru tout d'abord que c'était König qui lui fournissait ces informations. (Je secouai la tête en essayant de me souvenir des diverses théories que j'avais échafaudées pour expliquer la mort de Linden.) Ensuite, nous avons supposé qu'il aurait pu fournir des informations à l'Org pour vous aider à recruter de nouveaux membres. Arrêtez cette machine, nom de Dieu !

Veronika fut masquée à ma vue lorsque la plaque du pressoir s'emboîta au sommet de la cuve. Il ne lui restait plus que deux ou trois mètres de survie.

— Je ne sais pas pourquoi il est mort, bon sang ! Müller parla de la voix lente et posée d'un chirurgien.

— Nous devons en être tout à fait sûrs, Herr Gunther. Permettez-moi de répéter ma question...

— Je ne sais pas.

— Pourquoi avons-nous été contraints d'abattre Linden ? Je secouai la tête avec désespoir.

— Dites-moi la vérité, insista Müller. Que savez-vous encore ? Vous n'êtes pas juste envers cette jeune femme. Dites-nous ce que vous avez découvert.

Le grincement de la machine augmenta encore. Il me rappelait le bruit de l'ascenseur de mes anciens bureaux de Berlin. Que je n'aurais jamais dû quitter.

— Herr Gunther, reprit Müller d'une voix pressante. Dans l'intérêt de cette pauvre fille, je vous en prie.

— Pour l'amour du ciel...

Il se tourna vers le type debout près du panneau de contrôle et secoua sa tête presque rasée.

— Je ne peux rien vous dire de plus ! criai-je.

Le presseur vibra en entrant en contact avec le corps. Le ronronnement mécanique monta de quelques octaves pour permettre à la force hydraulique de vaincre la résistance qu'elle rencontrait, puis retrouva son régime normal quand le presseur atteignit le terme de son implacable descente. Le bruit cessa sur un signe de tête de Müller.

— Vous ne pouvez pas ou vous ne voulez pas, Herr Gunther ?

— Ordure, lâchai-je envahi de dégoût. Espèce de salopard.

— Je ne pense pas qu'elle ait beaucoup souffert, dit-il avec une indifférence étudiée. Elle était droguée. C'est plus que vous ne pouvez attendre de nous quand nous répéterons ce petit exercice dans, disons... (il consulta sa montre)... dans douze heures. Cela vous laisse le temps de réfléchir. (Il se pencha au bord de la cuve.) Naturellement, je ne peux pas vous promettre de vous tuer tout de suite, comme cette fille. J'aurai peut-être envie de vous presser deux ou trois fois avant qu'on répande votre fumier dans les vignes. Comme avec les raisins. Mais si vous me dites ce que je veux savoir, je vous promets une mort moins douloureuse. Je suis sûr que vous préféreriez une pilule, n'est-ce pas ?

Je fis la grimace et l'abreuva d'injures. Muller cligna des yeux d'un air las et secoua la tête.

— Rainis, dit-il, tu peux cogner encore une fois sur Herr Gunther avant de le raccompagner dans ses quartiers.

De retour dans ma cellule, je massai, au-dessus du foie la côte flottante, que le Letton de Nebe avait atteinte d'un coup de poing particulièrement violent. Je m'appliquai aussi, mais en vain, à occulter le souvenir de la mort de Veronika.

J'avais rencontré des hommes torturés par les Russes pendant la guerre. Selon eux, le plus dur était l'incertitude – de savoir si vous alliez mourir, si vous supporteriez la douleur. C'était certainement vrai. L'un d'eux m'avait enseigné un moyen d'atténuer la douleur. Respirer à fond en avalant de grandes goulées d'air pouvait provoquer un étourdissement au léger effet anesthésique. Le seul ennui, c'était que cet ami était resté sujet à des poussées d'hyperventilation qui avaient fini par entraîner une crise cardiaque fatale.

Je me reprochais amèrement mon égoïsme. Une jeune fille innocente, déjà persécutée par les nazis, était morte d'avoir collaboré avec moi. Quelque part, une voix me rétorquait que c'était elle qui m'avait demandé de l'aide, et qu'ils l'auraient peut-être torturée et tuée même sans mon implication. Mais je n'étais pas d'humeur à m'accorder les circonstances atténuantes. N'aurais-je pas pu avouer à Muller un détail concernant la mort de Linden qui l'aurait satisfait ? Que lui dirais-je quand ils remettraient ça avec moi ? Voilà que je repensais à ma petite personne. Pourtant, il m'était impossible d'échapper au regard de basilic de mon égoïsme. Je ne voulais pas mourir. Et surtout, je ne voulais pas mourir à genoux, en implorant pitié comme un héroïque soldat italien.

L'imminence de la souffrance aide à se concentrer, Muller ne l'ignorait certainement pas. A force de penser à la pilule empoisonnée qu'il m'avait promise si je lui disais ce qu'il attendait de moi, je me remémorai un élément capital. Bataillant avec mes menottes, je parvins à enfoncer une main dans la poche

de mon pantalon et, à l'aide de mon petit doigt, à en retourner le tissu, d'où tombèrent dans ma paume les deux pilules récupérées dans le cabinet du Dr Heim.

Je ne savais pas très bien pourquoi je les avais emportées. Par simple curiosité, peut-être. A moins qu'une intuition m'ait soufflé que j'aurais peut-être besoin moi aussi d'un moyen de partir sans douleur. Pendant un long moment, je considérai les deux petites pilules de cyanure avec un mélange de soulagement et de fascination morbide. Puis, je dissimulai l'une d'elles dans l'ourlet de mon pantalon, et gardai l'autre en main – celle que j'avais décidé de cacher dans ma bouche et qui donc, selon toute probabilité, me tuerait. Avec une ironie qu'accentuait ma situation, je me dis que je devais une fière chandelle à Arthur Nebe pour avoir détourné au profit des hauts responsables SS, puis de moi-même, ces pilules destinées à l'origine aux agents secrets du Reich. Peut-être la pilule qui roulait dans ma paume avait-elle appartenu à Nebe ? C'est à de telles spéculations, ô combien hasardeuses, que se résume la philosophie d'un homme promis à une mort prochaine.

Je portai la pilule à ma bouche et la coinçai avec précaution entre deux molaires. Lorsque viendrait le moment, aurais-je le courage de croquer la petite sphère ? Avec ma langue, je fis passer la pilule par-dessus les dents et la coinçai au creux de ma joue. Je pouvais sentir la petite boule sous la chair en passant les doigts sur ma mâchoire. Était-elle visible ? Le seul éclairage de la cellule consistait en une ampoule nue qui semblait ne tenir aux chevrons que grâce aux toiles d'araignée. J'étais pourtant persuadé qu'on remarquerait tout de suite le renflement.

Une clé tourna dans la serrure. J'allais être fixé sur la question.

Le Letton entra, son gros Colt dans une main, un petit plateau dans l'autre.

— Éloigne-toi de la porte, aboya-t-il.

— Qu'est-ce que tu m'apportes ? fis-je en glissant en arrière sur les fesses. Un repas ? Peux-tu dire à la direction que je préférerais une cigarette ?

— Estime-toi heureux comme ça, grogna-t-il. (Il s'accroupit prudemment et posa le plateau sur le sol poussiéreux. Je vis un

pot de café et une grosse tranche de strudel.) Le café est frais. Et le strudel est fait maison.

Pendant une fraction de seconde, j'eus l'idée stupide de lui sauter dessus, sans penser que, dans mon état, j'étais aussi lesté qu'une cascade gelée. Je n'avais pas plus de chance de terrasser l'énorme Letton que d'engager avec lui un dialogue socratique. Il dut cependant déceler une lueur d'espoir sur mon visage, sans toutefois noter la présence de la pilule dans ma joue.

— Vas-y, dit-il. Tente quelque chose. Ne te gêne pas. Comme ça, je pourrais te faire sauter la rotule.

Il recula jusqu'à la porte en riant comme un grizzly débile et la referma avec violence.

A voir sa corpulence, Rainis devait aimer manger. À part tuer ou tourmenter des gens, c'était peut-être même son unique plaisir. Il devait être un peu glouton. Si je ne touchais pas au strudel, Rainis ne résisterait sans doute pas à l'envie de se jeter dessus. Et si j'y enfonçais une de mes pilules, le gros Letton, même après ma mort, mangerait le gâteau et s'empoisonnerait. Ce serait une pensée réconfortante, à l'heure où je quitterais ce monde, de songer qu'il ne tarderait pas à me suivre.

Je résolus de boire mon café tout en réfléchissant à cette possibilité. Ignorant si l'eau chaude pouvait dissoudre la pilule, je la recrachai et, me disant celle-ci ferait aussi bien l'affaire pour l'exécution de mon plan pathétique, je l'enfonçai dans le gâteau du bout de l'index.

Avec ou sans pilule, je l'aurais dévoré avec joie tant j'étais affamé. Ma montre indiquait qu'il s'était écoulé plus de quinze heures depuis mon petit-déjeuner viennois, et le café était excellent. Seul Arthur Nebe pouvait avoir ordonné au Letton de m'apporter cette collation.

Une autre heure s'écoula. Il en restait huit avant qu'ils ne viennent me tirer de là. J'attendrais jusqu'à ce qu'il n'y ait plus aucun espoir, plus aucun sursis possible avant de croquer la pilule. J'essayai, sans grand succès, de dormir. Je commençai à comprendre les sentiments de Becker devant la perspective de la potence. Pourtant, avec la pilule qui me restait, j'étais mieux loti que lui.

Il était presque minuit lorsque j'entendis à nouveau la clé dans la serrure. Craignant qu'on ne me fouille, je transférai en hâte ma seconde pilule de l'ourlet de mon pantalon à ma joue. Mais ce n'était pas Rainis venant chercher mon plateau, c'était Arthur Nebe en personne, armé d'un automatique.

— Ne me forcez pas à m'en servir, Bernie, dit-il. Vous le savez, je n'hésiterais pas à vous descendre. Vous feriez mieux de reculer jusqu'au mur.

— De quoi s'agit-il ? Une petite visite de politesse ?

Je m'éloignai de la porte. Il me lança un paquet de cigarettes et des allumettes.

— En quelque sorte.

— J'espère que vous n'êtes pas venu parler du bon vieux temps, Arthur. Je ne me sens pas d'humeur sentimentale. (Je regardai le paquet de cigarettes. Des Winston.) Muller sait-il que vous fumez des clopes américaines, Arthur ? Prenez garde, ça pourrait vous attirer des ennuis. Muller a des idées bien arrêtées sur les Amerloques. (J'allumai une cigarette et aspirai la fumée avec délectation.) Mais je vous en remercie.

Nebe alla prendre une chaise dans le couloir et s'y installa.

— Muller a ses propres idées sur l'avenir de l'Org, dit-il. Mais on ne peut mettre en doute son patriotisme et sa détermination. C'est un homme impitoyable.

— Tiens, je n'avais pas remarqué.

— Je lui reprocherais toutefois une certaine tendance à juger les gens selon ses propres critères trop rigides. Ce qui signifie qu'il vous croit vraiment capable de vous taire et de laisser mourir cette fille. (Il sourit.) Mais je vous connais bien. Je lui ai dit que vous étiez un sentimental. Jusqu'à la stupidité, parfois. Du genre à risquer votre peau pour quelqu'un que vous connaissez à peine. Même pour une fille de bar. Vous étiez déjà comme ça à Minsk, je le lui ai dit. Vous auriez préféré être envoyé sur le front plutôt que de tuer des innocents. Des gens à qui vous ne deviez rien.

— Cela ne fait pas de moi un héros, Arthur. Juste un être humain.

— Cela fait de vous le genre de type avec qui Müller est habitué à traiter : un homme de principes. Müller sait ce qu'un

homme comme vous peut endurer sans avouer. Il a vu des tas de gens se sacrifier et sacrifier leurs amis plutôt que de parler. C'est un fanatique. Le fanatisme est la seule chose qu'il comprenne. Et il pense que vous êtes aussi un fanatique. Il est convaincu que vous lui cachez quelque chose. Moi, je vous connais assez pour savoir qu'il n'en est rien. Si vous saviez pourquoi Linden a été tué, vous nous l'auriez dit.

— Ah ! ça fait du bien de savoir qu'il y a au moins une personne pour me croire. Cela me sera d'un grand réconfort quand vous me transformerez en engrais. Mais dites-moi, Arthur, pourquoi me racontez-vous tout ça ? Pour me prouver que vous êtes meilleur psychologue que Muller ?

— Pour vous faire comprendre que, si vous dites à Muller ce qu'il veut savoir, vous vous épargnerez pas mal de souffrances. Je détesterais voir souffrir un vieil ami. Et, croyez-moi, il vous fera souffrir.

— Je n'en doute pas. Ce n'est pas le café qui m'a empêché de dormir, sachez-le bien. Allons, que signifie ce numéro ? C'est le vieux duo du brave flic et du teigneux ? Je vous le répète, je ne sais pas pourquoi Linden a été descendu.

— Moi, je pourrais vous le dire.

La fumée de ma cigarette me fit cligner de l'œil.

— Attendez un peu, dis-je. Vous êtes en train de me dire que vous allez m'apprendre ce qui est arrivé à Linden afin que je puisse le répéter à Muller et m'épargner un destin pire que la mort, c'est ça ?

— C'est à peu près ça, oui.

Je haussai les épaules et grimaçai de douleur.

— De toute façon, je n'ai rien à perdre, fis-je en souriant. Mais vous pourriez aussi me faire évader, Arthur. En souvenir du bon vieux temps.

— Vous l'avez dit vous-même, nous ne sommes pas là pour évoquer nos souvenirs. D'ailleurs, vous en savez trop. Vous avez vu Muller. Vous m'avez vu, moi. Alors que je suis mort, ne l'oubliez pas.

— Ne le prenez pas mal, Arthur, mais je préférerais que ça soit le cas. (Je pris une autre cigarette, que j'allumai au mégot de la précédente.) Bon, je vous écoute. Pourquoi Linden a-t-il été tué ?

— Linden était de culture germano-américaine. Il a même enseigné l'allemand à l'université de Cornell. Pendant la guerre, il a fait un peu de renseignement, puis il est devenu officier dans les services de dénazification. C'était un type astucieux, et bientôt il s'était monté une jolie petite combine. Il vendait des certificats Persil, pour blanchir de vieux camarades, vous comprenez. Ensuite, il a été nommé enquêteur administratif au CIC et officier de liaison du Crowcass au Documents Center de Berlin. Il n'en a pas abandonné pour autant ses contacts dans le milieu du marché noir, et nous avons vite compris qu'il sympathisait avec la cause de l'organisation. Nous l'avons contacté à Berlin et lui avons offert de l'argent pour nous rendre un petit service de temps en temps.

» Je vous ai dit qu'un certain nombre d'entre nous s'étaient fait passer pour morts et avaient adopté de nouvelles identités. Eh bien, l'idée venait d'Albers — c'est-à-dire du Max Abs qui vous intéressait tant. Or le point faible d'une fausse identité, surtout quand on doit en changer aussi vite, c'est l'absence de passé. Réfléchissez-y, Bernie : c'est la guerre mondiale, tous les Allemands en bonne santé entre 12 et 65 ans sont mobilisés, et pourtant, moi, Alfred Nolde, je n'ai aucun état de service à faire valoir ? Où étais-je pendant tout ce temps ? Que faisais-je ? Nous pensions nous être mis à l'abri en adoptant de nouveaux noms et en laissant nos faux dossiers tomber aux mains des Américains, mais, en réalité, cela n'a fait que nous poser de nouveaux problèmes. Nous ne nous attendions pas à ce que le Documents Center soit aussi efficace. Il permettait de vérifier chaque réponse figurant sur les formulaires de dénazification.

» Beaucoup d'entre nous se sont mis très tôt à travailler pour les Américains, et aujourd'hui, tout naturellement, ça arrange les Yankees de fermer les yeux sur le passé des membres de l'Org. Mais demain ? Les politiciens ont pour habitude de changer souvent de stratégie. Tenez, en ce moment, nous combattons le communisme main dans la main. Mais cela sera-t-il encore le cas dans cinq ou dix ans ?

» Aussi Albers a-t-il eu une idée. Il a créé de toutes pièces des dossiers concernant le passé d'un certain nombre de hauts responsables, dont lui-même. Nous nous sommes attribué au

sein de la SS et de l'Abwehr des fonctions plus modestes que celles que nous avons occupées en réalité. Moi-même, en tant qu'Alfred Nolde, j'étais sergent dans la section Personnel de la SS. Mon dossier contient des tas de détails sur moi, y compris mes fiches dentaires. J'ai mené une guerre tranquille, propre. J'ai été nazi, c'est vrai, mais pas criminel de guerre. Vous confondez avec un autre. Que je ressemble à un certain Arthur Nebe n'est qu'une coïncidence.

» Le Documents Center est régi selon une discipline sévère. Mais s'il est impossible d'en sortir des dossiers, il est relativement simple d'en y introduire. On ne vous fouille pas à l'entrée, seulement à la sortie. C'était ça, le boulot de Linden. Une fois par mois, Becker livrait à Berlin les faux dossiers établis par Albers. Et Linden les archivait. En tout cas, ça a fonctionné comme ça jusqu'à ce qu'on découvre les liens de Becker avec les Russes.

— Pourquoi les faux dossiers étaient-ils fabriqués ici et non à Berlin ? demandai-je. Vous auriez pu vous passer d'un courrier.

— Parce qu'Albers ne voulait pas entendre parler de Berlin. Il préférait Vienne, ne serait-ce que parce que c'est le premier échelon de la Ratline⁹. D'ici, il est facile de passer en Italie, puis au Moyen-Orient ou en Amérique latine. Beaucoup d'entre nous sont partis vers le Sud. Comme les oiseaux migrateurs en hiver, vous voyez ?

— Alors, qu'est-ce qui a cloché ?

— Linden est devenu trop gourmand, voilà ce qui a cloché. Il savait qu'on lui transmettait de faux documents, mais il ne comprenait pas à quoi ils servaient. Il a donc photographié les documents qu'on lui remettait et a fait appel aux services d'un couple d'avocats juifs – des chasseurs de nazis – pour découvrir à quoi correspondaient ces dossiers et qui étaient ces hommes.

— Vous voulez parler des Drexler, n'est-ce pas ?

— Ils travaillaient avec le groupe interarmées sur les crimes de guerre. Les Drexler ne se sont sans doute jamais doutés à quel

⁹ Littéralement : Enfléchure (Échelle de corde établie dans les haubans des grands voiliers). La Ratline était la principale filière d'évacuation clandestine des nazis recherchés.

point les motivations de Linden étaient intéressées. Pourquoi auraient-ils eu des soupçons ? Linden avait de solides références. En tout cas, ils ont vite remarqué un détail concernant ces faux dossiers : nous avons pour habitude de conserver les initiales de nos anciens noms. C'est un vieux truc. Cela vous permet de vous sentir mieux dans votre nouvelle peau, d'inscrire avec plus de naturel vos initiales au bas des pages d'un contrat, par exemple. Les Drexler ont fait le rapprochement entre ces nouveaux noms et les noms de camarades disparus ou présumés morts. Ils ont demandé à Linden de comparer le dossier d'Alfred Nolde avec celui d'Arthur Nebe, celui d'Heinrich Muller avec celui d'Heinrich Moltke, celui de Max Abs avec celui de Martin Albers, etc.

— C'est pourquoi vous avez fait assassiner les Drexler.

— Exactement. Cela s'est passé après la venue de Linden à Vienne. Il voulait plus d'argent. Le prix de son silence. Müller lui a donné rendez-vous et l'a tué. Nous savions que Linden avait contacté Becker, pour la simple raison qu'il nous l'avait dit lui-même. Alors, nous avons décidé de faire d'une pierre deux coups. D'abord, nous avons laissé les cartons de cigarettes dans l'entrepôt où Linden a été tué de façon à incriminer Becker. Ensuite, König est allé dire à Becker que Linden avait disparu. Nous avions prévu que Becker allait se mettre à poser des questions partout à propos de Linden, qu'il passerait à son hôtel, bref, qu'il se ferait remarquer. Pendant ce temps, König remplaçait l'arme de Becker par celle de Müller. Il ne nous restait plus qu'à avertir la police que Becker avait tué Linden. Nous ignorions que Becker connaissait l'endroit où avait été descendu Linden, et le voir retourner sur les lieux pour récupérer les cigarettes a été pour nous une excellente surprise. Les Américains l'ont cueilli la main dans le sac. L'affaire était parfaitement ficelée. Pourtant, si les Américains avaient été plus sérieux, ils auraient découvert les contacts de Linden et Becker à Berlin. Mais ils n'ont même pas pris la peine de pousser leur enquête au-delà de Vienne. Ils sont contents de leur prise. Ou du moins, jusqu'à maintenant, nous pensions qu'ils l'étaient.

— Avec ce qu'il savait, pourquoi Linden n'a-t-il pas pris la précaution de laisser une lettre à quelqu'un au cas où il serait

liquidé ? Une lettre destinée à la police expliquant ce qui se passait ?

— Oh, mais il l'a fait, répondit Nebe. Sauf que l'avocat berlinois qu'il a choisi pour ça se trouve être membre de l'Org. Quand il a appris la mort de Linden, il a lu la lettre et l'a transmise au chef de notre section berlinoise. (Nebe planta son regard dans le mien et hocha plusieurs fois la tête d'un air grave.) Voilà, Bernie. C'est de ça que Muller veut s'assurer. Il veut savoir si vous êtes au courant ou pas. Maintenant que vous le savez, vous pourrez le lui dire et vous éviter la torture. Naturellement, je préférerais que cette conversation reste confidentielle.

— Je garderai le secret, Arthur. Toute ma vie. Et je vous remercie. (Je sentis ma voix se briser un peu.) J'apprécie ce que vous faites.

Nebe hocha de nouveau la tête et regarda autour de lui d'un air embarrassé. Son regard s'arrêta sur la tranche intacte de strudel.

— Vous n'aviez pas faim ?

— Je n'ai pas beaucoup d'appétit, dis-je. À cause de mes petits soucis, je suppose. Donnez-le donc à Rainis.

J'allumai une troisième cigarette. Avais-je mal vu, ou une lueur avait-elle traversé son regard ? Je n'en espérais pas tant. Mais ça valait la peine de tenter le coup.

— Ou prenez-le, si vous avez faim.

Pour le coup, Nebe se passa la langue sur les lèvres.

— Vous êtes sûr ? demanda-t-il poliment. J'acquiesçai avec désinvolture.

— Eh bien, si vous n'en voulez vraiment pas, dit-il en prenant l'assiette sur le plateau. C'est ma bonne qui l'a fait. Elle travaillait chez Demel autrefois. Son strudel est le meilleur que j'aie jamais goûté. Ça serait dommage de le laisser perdre, n'est-ce pas ?

Sur quoi il mordit dedans.

— Je ne suis pas très porté sur les gâteaux, mentis-je.

— Mais mon pauvre Bernie, c'est tragique de se trouver à Vienne quand on n'aime pas ça. Vous êtes dans la capitale mondiale de la pâtisserie. Vous auriez dû venir avant la guerre : Gerstner, Lehmann, Heiner, Aida, Haag, Sluka, Bredendick — ils

faisaient des gâteaux comme vous n'en trouverez nulle part ailleurs. (Il prit une autre bouchée.) Venir à Vienne sans aimer la pâtisserie ? C'est comme si un aveugle faisait un tour de grande roue au Prater. Vous ne savez pas ce que vous manquez. Vous ne voulez vraiment pas goûter ?

Je secouai fermement la tête. Mon cœur battait si fort que je craignais qu'il ne l'entende. Et s'il ne mangeait pas tout ?

— Merci, je n'ai pas faim.

Nebe eut un air désolé et mordit une nouvelle fois dans le gâteau. Ses dents ne sont pas d'origine, songeai-je en remarquant leur blancheur uniforme. Je les avais connues en bien moins bon état.

— De toute façon, dis-je avec nonchalance, je dois surveiller mon poids. J'ai pris plusieurs kilos depuis que je suis à Vienne.

— Moi aussi, fit-il. Mais vous savez, vous devriez vraiment...

Il ne termina pas sa phrase. Il toussa et suffoqua en redressant violemment la tête. Se raidissant soudain, il émit un horrible sifflement, comme un mauvais joueur de tuba, et crachota des fragments de gâteau. L'assiette tomba par terre, puis il s'effondra. Je me jetai sur lui pour lui prendre son automatique avant qu'il n'ait le temps de tirer, alertant ainsi Muller et ses sbires. Je m'aperçus avec horreur que l'arme était chargée, et que l'index moribond de Nebe appuyait sur la détente.

Mais le percuteur claqua dans le vide. Il n'avait pas ôté la sécurité.

Les jambes de Nebe remuaient faiblement. L'une de ses paupières se ferma mais l'autre, plus perverse, resta ouverte. Son dernier soupir fut un long gargouillis dégageant une forte odeur d'amande. Puis il resta sans mouvement, le visage virant déjà au bleu. Dégoûté, je recrachai ma propre pilule. La mort de Nebe ne m'émouvait guère. Quelques heures plus tard, il m'aurait regardé mourir de la même façon.

Je récupérai l'arme dans sa main inerte devenue grisâtre puis, après avoir fouillé en vain ses poches à la recherche de la clé des menottes, je me levai. J'avais terriblement mal au crâne, à l'épaule, aux côtes et même au pénis, mais je me sentais en bien meilleure forme maintenant que je tenais le Walther P38. Une

arme semblable à celle qui avait tué Linden. J'actionnai le chien pour un tir semi-automatique, comme l'avait fait Nebe avant de pénétrer dans ma cellule, mais, contrairement à lui, j'ôtai aussi la sécurité avant de franchir la porte avec précaution.

Je traversai le passage humide et gravis l'escalier menant à la salle du pressoir où Veronika avait trouvé la mort. Une seule ampoule brillait du côté de la porte. Je m'y dirigeai en m'efforçant de détourner mon regard de la cuve. Si j'étais tombé sur Müller à ce moment-là, je l'aurais fait descendre dedans et l'aurais pressé comme un citron bavarois. Un autre que moi aurait peut-être pris le risque d'affronter les gardes et serait monté dans les étages pour tenter de l'arrêter ou, plutôt, de le descendre. Une journée pareille avait de quoi vous faire sortir de vos gonds. Mais je préférais tenter de sauver ma peau.

J'éteignis la lumière et ouvris la porte. N'ayant pas ma veste, je frissonnai. La nuit était glaciale. Je longuai la rangée d'arbres où le Letton avait failli m'exécuter et me dissimulai derrière des buissons.

La vigne était illuminée par les brûleurs. Des hommes déplaçaient les braseros montés sur roues le long des rangées afin de les positionner aux endroits stratégiques. D'où j'étais, les flammes ressemblaient à des lucioles géantes tournoyant dans l'air. Il me fallait trouver un autre itinéraire pour m'échapper de la propriété de Nebe.

Je retournai vers la maison, longuai le mur à pas de loup, dépassai la cuisine et me dirigeai vers le jardin de façade. Aucune lumière ne brillait aux fenêtres du rez-de-chaussée, mais, au premier étage, une lampe projetait sur la pelouse un carré de lumière grand comme une piscine. Je m'immobilisai au coin de la maison et humai l'air. Quelqu'un fumait une cigarette sous le porche.

Après un moment qui me parut une éternité, j'entendis des pas sur le gravier. D'un coup d'œil rapide jeté à l'angle du mur, je distinguai la silhouette de Rainis qui se dirigeait vers la grille ouverte. Une grosse BMW grise était garée face à la route.

Evitant la lumière en provenance de la maison, je traversai la pelouse et le suivis. Arrivé à la voiture, il ouvrit le coffre et fouilla à l'intérieur. Lorsqu'il rabattit le hayon, je m'étais approché à

moins de cinq mètres de lui. Il se retourna et se figea en voyant le Walther braqué sur son crâne difforme.

— Mets la clé sur le contact, lui dis-je à voix basse.

La perspective de me voir m'évader enlaidit encore le visage du Letton.

— Comment t'es sorti ? fit-il d'un ton méprisant.

— J'ai trouvé une clé dans le strudel, dis-je. (Du canon de mon arme je désignai celles qu'il tenait.) La clé, répétais-je. Dans le contact. Doucement.

Il recula d'un pas et ouvrit la portière côté conducteur. Il se pencha et j'entendis cliqueter le trousseau tandis qu'il insérait la clé. Se redressant, il posa avec nonchalance sa chaussure sur le marchepied et s'appuya au toit du véhicule en me gratifiant d'un sourire couleur de robinet rouillé.

— Vous voulez que je la lave avant de partir ?

— Une autre fois, Frankenstein. Je préférerais que tu me donnes la clé de ça, dis-je en lui montrant les bracelets.

— La clé de quoi ?

— La clé des menottes.

Il haussa les épaules sans cesser de sourire.

— J'ai aucune clé pour aucunes menottes. Vous me croyez pas, vous me fouillez, vous verrez.

Ce langage me fit faire la grimace. Ce Letton à moitié débile n'avait aucune idée de la grammaire. Pour lui, une conjonction était sans doute un gitan jouant au bonneteau sur un coin de trottoir.

— Je sais que tu as cette clé, Rainis. C'est toi qui m'as passé les menottes, tu te souviens ? Je t'ai vu mettre la clé dans ta poche.

Il resta silencieux. J'avais une furieuse envie de le descendre.

— Ecoute-moi bien, espèce de gros trou du cul letton. Quand je te dis de faire quelque chose, t'as intérêt à obéir. Ceci est un flingue, pas une foutue brosse à cheveux. (Je fis un pas en avant et ajoutai entre mes dents :) Alors tu trouves cette clé ou je te creuse une belle serrure dans ta sale gueule.

Rainis fit mine de tâter ses poches, puis sortit une clé argentée de son gilet, qu'il pinça entre le pouce et l'index et laissa pendre comme un gardon.

— Pose-la sur le siège du conducteur et écarte-toi de la voiture. Comme je m'étais rapproché, Rainis put lire sur mon visage ma haine farouche à son égard. En conséquence, il n'essaya pas de jouer au plus fin et laissa tomber la petite clé sur le siège. Mais je m'étais trompé en le jugeant stupide et soudainement docile. Une erreur sans doute due à la fatigue.

Il hocha la tête en direction d'une des roues.

— Vous feriez mieux de me laisser regonfler ce pneu, dit-il.

Je baissai les yeux, mais les relevai aussitôt. Le Letton bondissait sur moi, les mains tendues vers mon cou comme les griffes d'un tigre. Je tirai. Le Walther cracha une fois. En moins d'un clin d'œil, une nouvelle balle s'inséra dans la chambre. Je tirai encore. Les détonations résonnèrent dans le jardin et montèrent au ciel comme pour emporter l'âme du Letton vers son jugement dernier. À mon avis, elle serait vite renvoyée en bas, et même sous terre. Le grand corps du Letton s'effondra à plat ventre sur le gravier et demeura immobile.

Je me précipitai vers la voiture et bondis sur le siège en m'asseyant sur la clé des menottes. J'eus à peine le temps de démarrer. Je tournai la clé de contact et la voiture, neuve à en juger par l'odeur, rugit. J'entendis des cris derrière moi. Je pris le pistolet, me penchai au-dehors et tirai une ou deux balles en direction de la maison. Puis, je jetai l'arme sur le siège passager, manœuvrai le levier de vitesses, claquai la portière et enfonçai l'accélérateur. Les pneus arrière patinèrent sur le gravier quand la BMW bondit en avant. Pour l'instant, peu importaient les menottes : la route devant moi descendait la colline en ligne droite.

La voiture tangua dangereusement lorsque je dus lâcher le volant pour passer en seconde. Je braquai brutalement pour éviter une voiture en stationnement et faillis envoyer la BMW dans une barrière. Si seulement je pouvais atteindre la Stiftskaserne, je raconterais à Roy Shields les circonstances de la mort de Veronika. Si les Américains étaient assez rapides, ils pourraient au moins coincer ces salauds pour ce crime-là. Les explications concernant Muller et l'Org attendraient. Une fois Muller sous les verrous, je réglerais leur compte à Belinsky, au Crowcass, au CIC et à leur bande de pourris.

J'aperçus des phares dans le rétroviseur. Sans être sûr que la voiture me suivait, j'enfonçai encore l'accélérateur mais dus aussitôt freiner à cause d'un brusque virage vers la droite. La voiture heurta le trottoir et rebondit au milieu de la chaussée. Mon pied enfonça à nouveau l'accélérateur dans les hurlements du moteur en surrégime. Il m'était impossible de passer en troisième car les virages continuaient.

Au croisement de Billrothstrasse et du Gürtel j'évitai de justesse une camionnette d'arrosage. Je ne vis le barrage qu'au dernier moment. Sans le camion placé au travers de la route juste au-delà des fragiles barrières, je n'aurais même pas tenté de m'arrêter. Mais pour éviter la collision, je donnai un violent coup de volant et, la chaussée venant d'être arrosée, mes roues arrière partirent en dérapage.

Pendant quelques secondes, les images défilèrent comme un film en accéléré : les barrières, les policiers militaires américains agitant les bras ou me prenant en chasse, la route que je venais de parcourir, la voiture qui m'avait suivi, une rangée de boutiques, une grande vitrine. La BMW oscilla sur deux roues, puis une avalanche de verre s'abattit sur moi quand elle percuta une des boutiques. Le choc me projeta sur le siège du passager et je m'écrasai contre la portière pendant qu'un objet dur entraît par la vitre côté conducteur. Quelque chose de tranchant me piqua sous le coude, mon crâne heurta la tôle et je perdis conscience.

Cela ne dura probablement pas plus de quelques secondes. À un moment, il y eut beaucoup de bruit, de mouvement, de douleur et de chaos, et l'instant suivant, le silence régnait. Seul le chuintement d'une roue tournant à vide m'apprit que j'étais toujours en vie. J'avais de la chance, le moteur avait calé et ma crainte que la voiture n'explose se révélait non fondée.

Entendant des bruits de pas parmi le verre brisé et des voix américaines annonçant qu'on venait me chercher, je voulus crier pour les encourager, mais, à ma surprise, ma gorge n'émit qu'un murmure inaudible. Quand je voulus lever le bras pour manœuvrer la poignée de la portière, je perdis à nouveau connaissance.

— Eh bien, comment allons-nous aujourd'hui ?

Assis sur une chaise à côté de mon lit, Roy Shields se pencha et tapota mon bras plâtré qu'un cordon et une poulie maintenaient en l'air.

— Pratique, ce système, commenta-t-il. Un salut nazi permanent ? Merde, vous autres Allemands arrivez même à rendre patriotique un bras cassé.

Je jetai un regard autour de moi. On aurait pu se croire dans un hôpital normal, s'il n'y avait eu les barreaux aux fenêtres et les tatouages sur les avant-bras des infirmières.

— Où suis-je ?

— À l'hôpital militaire de la Stifstkaserne, m'informa-t-il. Pour votre propre sécurité.

— Depuis quand suis-je ici ?

— Cela fait près de trois semaines. Vous n'y êtes pas allé de main morte. Fracture du crâne. Clavicule cassée, bras cassé, plusieurs côtes cassées. Vous avez déliré depuis votre arrivée.

— Vraiment ? Sans doute à cause du fohn. Shields gloussa, puis son visage s'assombrit.

— Tant mieux si vous n'avez pas perdu votre sens de l'humour, dit-il. J'ai de mauvaises nouvelles pour vous.

Je fouillai dans mon classeur mental. La plupart des fiches étaient éparpillées par terre, mais celles que je ramassai me rappelèrent quelque chose. Quelque chose sur lequel j'avais travaillé. Un nom.

— Emil Becker, fis-je en me remémorant son visage singulier.

— Il a été pendu avant-hier, m'apprit Shields en haussant les épaules en manière d'excuse. Je suis désolé, vraiment désolé.

— Eh bien, on dirait que vous n'avez pas perdu de temps, remarquai-je. C'est ça, la fameuse efficacité américaine ? Ou bien un de vos amis a-t-il des intérêts dans le marché du chanvre ?

— Inutile de vous apitoyer, Gunther. Qu'il ait ou non tué Linden, Becker méritait la corde.

— Ça ne me paraît pas une bonne publicité pour la justice américaine.

— Allons, vous savez bien que c'est un tribunal autrichien qui a prononcé la sentence.

— Vous leur aviez fourni l'encre et le papier, je suppose ?
Shields détourna un instant le regard, puis se passa la main sur le visage d'un geste irrité.

— Merde, vous êtes flic. Vous connaissez la musique. Ce genre de chose arrive dans n'importe quel système. C'est pas parce que vous marchez dans la merde qu'il vous faut acheter une nouvelle paire de pompes.

— Peut-être, mais ça vous apprend à marcher sur la route et à ne pas essayer de couper à travers champs.

— Gros malin. Je ne sais même pas pourquoi nous avons cette conversation. Vous ne m'avez pas encore présenté le moindre début de preuve innocentant Becker du meurtre de Linden.

— Vous pourriez demander un nouveau procès ?

— Un dossier n'est jamais complet, répondit Shields avec un haussement d'épaules. Une affaire n'est jamais vraiment classée, même quand tous les protagonistes sont morts. Il me manque encore une ou deux pièces du puzzle.

— Vous n'êtes vraiment pas doué pour les puzzles, Shields.

— Peut-être bien, Herr Gunther, rétorqua-t-il d'une voix plus sèche. Mais, je vous le rappelle, vous vous trouvez dans un hôpital américain, soumis à la juridiction américaine. Si vous avez bonne mémoire, vous vous souviendrez que je vous ai conseillé de ne pas vous mêler de cette affaire. Mais maintenant que vous êtes mouillé jusqu'au cou, il va falloir nous fournir quelques explications. Vous ne l'ignorez pas, la possession d'une arme à feu par un citoyen allemand ou autrichien est contraire aux consignes figurant dans le manuel de sécurité publique du Gouvernement militaire autrichien. Ce seul délit peut vous coûter cinq ans de prison. Ensuite il y a la voiture que vous conduisiez. Et enfin, sans même parler de vos menottes et de votre absence de permis de conduire, il reste le détail d'avoir forcé un barrage militaire. (Il se tut le temps d'allumer une

cigarette.) Alors vous avez le choix : vous vous mettez à table ou on vous flanque en taule.

— Voilà qui est clair et net.

— Je suis un type clair et net. Comme tous les flics. Bon, je vous écoute.

Je me laissai aller avec résignation contre mon oreiller.

— Je vous préviens, Shields, il vous manquera peut-être autant de pièces qu'avant. Je doute de pouvoir prouver la moitié de ce que je vais vous dire.

L'Américain croisa ses bras musclés et se laissa aller contrer le dossier de sa chaise.

— Les preuves, c'est pour le tribunal, mon vieux. Moi, je suis détective. Ce que vous me direz ira dans mes dossiers personnels.

Je lui racontai à peu près tout. Lorsque j'eus terminé, il hocha la tête d'un air lugubre.

— Eh bien, fit-il, voilà un putain d'os à ronger.

— Pour ça, oui, soupirai-je. Mais je suis vidé. Si vous avez des questions, gardez-les pour la prochaine fois. J'aimerais piquer un petit somme.

Shields se leva.

— Je repasserai demain. Une dernière question, toutefois. Ce type du Crowcass...

— Belinsky ?

— Ouais, Belinsky. Comment se fait-il qu'il ait quitté le terrain au milieu de la partie ?

— J'en sais pas plus que vous.

Il haussa les épaules.

— Bah, je vais demander autour de moi. Nos rapports avec les services de renseignements se sont améliorés depuis l'histoire de Berlin. Le Gouverneur militaire américain leur a expliqué, ainsi qu'à nous, que nous devons présenter un front uni au cas où les Russes tenteraient la même chose ici.

— Que s'est-il passé à Berlin ? demandai-je. Qu'est-ce que les Russes pourraient tenter ici ?

Shields fronça les sourcils.

— Vous n'êtes pas au courant ? Ma foi, c'est vrai, comment auriez-vous pu ?

— Écoutez, ma femme est toujours à Berlin. Ça vous ennuerait de me dire ce qu'il s'y passe ?

Il se rassit, juste au bord de la chaise, ce qui rendit encore plus évident son embarras.

— Les Soviétiques ont imposé un blocus total de Berlin, dit-il. Ils ne laissent rien entrer ni sortir. Nous devons ravitailler la ville par avion. Ça s'est passé le jour où votre ami a fait son baptême de l'air au bout d'une corde. Le 24 juin. (Il eut un mince sourire.) Il paraît que la situation est assez tendue là-bas. Beaucoup de gens pensent qu'il va y avoir un règlement de comptes entre nous et les Russes. Moi, ça m'étonnerait pas. On aurait dû leur foutre une raclée il y a déjà longtemps. Mais rassurez-vous, on n'abandonnera pas Berlin. Si tout le monde garde la tête froide, on devrait vite voir le bout du tunnel.

Shields alluma une cigarette qu'il ficha entre mes lèvres.

— Je suis désolé pour votre femme, dit-il. Vous êtes mariés depuis longtemps ?

— Sept ans, répondis-je. Et vous ? Etes-vous marié ? Il secoua la tête.

— Non, je n'ai pas rencontré la fille idéale, je suppose. Est-ce que je peux vous poser une question ? Ça n'a pas créé de problème entre vous ? Je veux dire, que vous soyez détective, tout ça ?

Je réfléchis une minute.

— Non, finis-je par répondre. Tout se passe très bien.

J'étais le seul patient de l'hôpital. Cette nuit-là, la corne d'une péniche descendant le canal me réveilla, et je restai les yeux ouverts dans le noir tandis que le mugissement se fondait dans l'éternité comme le son de la trompette du jugement dernier. Alors que je scrutai la profondeur insondable de la nuit, avec le seul chuintement de ma respiration pour me rappeler ma condition de mortel, il me sembla que mon regard portait au-delà de ce puits noir, vers la plus tangible des réalités : la mort elle-même, mince silhouette mangée aux mites, drapée de lourd velours noir, toujours prête à appliquer un tampon de chloroforme sous le nez de sa victime avant de l'emporter, dans une voiture noire, vers quelque horrible camp pour personnes déplacées où les ténèbres sont permanentes et d'où personne ne

peut s'échapper. Avec la lumière du jour venant caresser les barreaux de la fenêtre, je repris courage, même si je savais que les Russkofs de la Mort n'ont guère de considération pour ceux qui les affrontent sans peur. Qu'un homme soit prêt à mourir ou non, son requiem retentit de la même façon.

Plusieurs jours s'écoulèrent avant que Shields ne revienne me voir à l'hôpital. Cette fois, il était accompagné de deux hommes, des Américains, vu leurs coupes de cheveux et leurs visages replets. Ils portaient des costumes aussi voyants que celui de Shields, mais leurs visages étaient plus mûrs, plus réfléchis. Des Bing Crosby portant des serviettes, fumant la pipe et limitant l'expression d'une émotion à l'arc hautain d'un sourcil. Des avocats ou des enquêteurs. Ou des types du CIC. Shields procéda aux présentations.

— Voici le commandant Breen, dit-il en désignant le plus âgé des deux. Et le capitaine Medlinskas.

Des enquêteurs, donc. Mais pour le compte de qui ?

— Qui êtes-vous ? demandai-je. Des internes en médecine ? Shields eut un sourire mi-figue mi-raisin.

— Ces messieurs aimeraient vous poser quelques questions. Je ferai l'interprète.

— Dites-leur que je me sens beaucoup mieux et que je les remercie pour les fruits. Peut-être que le plus grand pourrait me passer le bassin ?

Shields m'ignora. Ils approchèrent trois chaises et, tels les juges d'un concours canin, s'assirent autour du lit, Shields le plus près de moi. On ouvrit les serviettes, on sortit des calepins.

— Je ne parlerai qu'en présence de mon avocat, dis-je.

— Est-ce vraiment nécessaire ? fit Shields.

— C'est à vous de me le dire. Mais j'ai comme l'impression que ces deux-là ne sont pas des touristes et qu'ils ne vont pas me demander de leur indiquer les meilleures boîtes de Vienne pour lever une jolie fille.

Shields fit part de mes inquiétudes aux deux hommes. Le plus âgé grommela quelque chose au sujet des criminels.

— Le commandant dit qu'il ne s'agit pas d'une affaire criminelle, traduisit Shields. Mais si vous désirez un avocat, nous en ferons venir un.

— Si ça n'est pas une affaire criminelle, comment se fait-il que je me trouve dans un hôpital militaire ?

— Vous portiez des menottes quand on vous a extirpé de cette voiture, soupira Shields. Il y avait un pistolet sous le siège et une mitrailleuse dans le coffre. On allait tout de même pas vous emmener à la maternité.

— Ça ne fait rien, ça ne me plaît pas. Je ne pense pas que le bandage que j'ai autour de la tête vous donne le droit de me traiter en idiot. Qui sont ces gens ? On dirait des espions. Je les reconnais du premier coup d'œil. Je peux sentir l'odeur de l'encre invisible sur leurs doigts. Dites-le-leur. Dites-leur que les types du Crowcass et du CIC me donnent des ulcères à l'estomac. J'ai fait confiance à un des leurs et je m'en suis mordu les doigts. Dites-leur que si je me retrouve dans ce lit, c'est à cause d'un agent américain du nom de Belinsky.

— C'est justement à son propos qu'ils veulent vous interroger.

— Ouais ? Dites-leur que je me sentirais plus à l'aise s'ils pouvaient se passer de leurs calepins.

Les deux hommes parurent comprendre. Ils haussèrent les épaules d'un même mouvement et rangèrent les calepins dans leur serviette.

— Encore une chose, dis-je. J'ai une grande expérience des interrogatoires. Ne l'oubliez pas. Si j'ai la moindre impression de me faire cuisiner en vue d'établir des inculpations contre moi, je coupe court à l'entrevue.

Le plus âgé des deux hommes, Breen, remua sur sa chaise et croisa les mains sur ses genoux. Ça ne le rendait pas plus séduisant. Lorsqu'il prit la parole, son allemand ne se révéla pas aussi mauvais que je m'y attendais.

— Je n'y vois aucune objection, dit-il d'une voix posée.

Puis ils commencèrent. Le commandant posait les questions, tandis que le capitaine hochait la tête et intervenait de temps à autre dans son mauvais allemand pour me demander de préciser tel ou tel point. Pendant près de deux heures je répondis à leurs questions — ou les détournai. Je ne refusai qu'une ou deux fois de répondre, lorsqu'il me sembla qu'ils voulaient franchir les limites de notre accord. Peu à peu, cependant, je m'aperçus que leur intérêt pour moi était avant tout motivé par le fait que ni le 970^e

CIC en Allemagne, ni le 430^e CIC en Autriche n'avait entendu parler d'un homme nommé John Belinsky. De même, aucun John Belinsky n'était rattaché de près ou de loin au Crowcass de l'armée américaine. La police militaire, pas plus que l'armée, ne comptait d'individu de ce nom-là. Il y avait bien un John Belinsky dans l'Air Force, mais il avait près de 50 ans. La Navy avait trois John Belinsky, mais ils étaient tous en mer. Moi, j'avais l'impression de flotter à la dérive.

Les deux Américains insistèrent sur la nécessité de garder le silence sur ce que j'avais découvert concernant les liens entre l'Org et le CIC. Rien n'aurait pu mieux me convenir, car cela impliquait qu'on me laisserait partir dès que je serais rétabli. Mais mon soulagement fut tempéré par la curiosité insistante de mes interlocuteurs quant à l'identité réelle et aux objectifs de John Belinsky. Aucun de mes interrogateurs ne me fit part de son opinion. Mais j'avais ma petite idée.

Au cours des semaines suivantes, Shields et les deux Américains repassèrent m'interroger plusieurs fois. Ils se montrèrent à chaque fois d'une correction si scrupuleuse qu'elle en était presque comique. Leurs questions concernaient exclusivement Belinsky. À quoi ressemblait-il ? De quel quartier de New York avait-il prétendu être originaire ? Avais-je gardé le souvenir du numéro de sa voiture ?

Je leur dis tout ce dont je me souvenais. Ils visitèrent sa chambre du Sacher mais n'y trouvèrent rien : il avait quitté l'hôtel le jour même où il m'avait promis d'intervenir à Grinzing « avec la cavalerie ». Ils planquèrent dans les bars qu'il m'avait dit fréquenter. Ils se renseignèrent auprès des Russes. Lorsqu'ils voulurent voir le capitaine Rustaveli, l'officier géorgien de l'International Patrol qui avait procédé, sur initiative de Belinsky, à l'arrestation de Lotte Hartmann et de moi-même, il avait été rappelé d'urgence à Moscou.

Il était trop tard. Beaucoup d'eau avait coulé sous les ponts, et il était clair à présent que Belinsky travaillait pour les Russes. Pas étonnant, confiai-je à mes nouveaux amis américains, qu'il ait joué de la rivalité entre le CIC et la police militaire. J'étais très fier de l'avoir senti aussi vite. A l'heure qu'il était, il avait sans

doute informé son patron du MVD du recrutement de Heinrich Muller et d'Arthur Nebe par les Américains.

Je gardai toutefois le silence sur plusieurs points. D'abord sur le colonel Poroshin. Je ne tenais pas à leur apprendre qu'un officier supérieur du MVD avait arrangé ma venue à Vienne. J'étais déjà suffisamment embarrassé pour leur expliquer d'où je tenais mon permis de déplacement et mon autorisation de vente de cigarettes. Je leur racontai que j'avais déboursé une grosse somme pour graisser la patte à un officier russe, et ils furent satisfaits de cette explication.

À la réflexion, je me demandais si ma rencontre avec Belinsky faisait partie du plan de Poroshin. Qu'en était-il des circonstances qui m'avaient décidé à travailler avec lui ? Belinsky avait-il descendu les deux déserteurs dans le seul but de me démontrer à quel point il détestait les Russes ?

Je gardai également le silence sur l'explication d'Arthur Nebe quant à la falsification par l'Org, avec l'aide du capitaine Linden, des dossiers du US Documents Center de Berlin. Ceci, décidai-je, était leur problème. Je n'avais aucune envie d'aider un gouvernement qui pendait des nazis les lundis, mardis et mercredis, et qui en recrutait dans ses services de renseignements les jeudis, vendredis et samedis. Sur ce plan-là au moins, Heinrich Muller n'avait pas tort.

Quant à Muller lui-même, le commandant Breen et le capitaine Medlinskas étaient convaincus que je m'étais trompé d'individu. Ils m'assurèrent que l'ancien chef de la Gestapo était mort depuis longtemps. Selon eux et ils insistèrent, Belinsky, pour des raisons qui lui étaient propres, m'avait montré les photos d'un autre. La police militaire avait procédé à une fouille approfondie de la propriété de Nebe à Grinzing. On n'y avait rien découvert de particulier, hormis que le propriétaire, un certain Alfred Nolde, était en voyage d'affaires à l'étranger. Aucun cadavre n'avait été retrouvé, ni aucune trace permettant de conclure que des assassinats avaient eu lieu dans ou aux abords de la maison. Si les deux Américains admettaient qu'une organisation regroupant d'anciens soldats allemands aidait les États-Unis dans leur combat contre le communisme international, il était tout à fait inconcevable à leurs yeux qu'une

telle organisation regroupât des criminels de guerre nazis en fuite.

J'écoutai sans réagir ce tissu d'absurdités, trop las de toute cette affaire pour me préoccuper de ce qu'ils croyaient, ni surtout de ce qu'ils voulaient me faire croire. Réprimant ma réaction spontanée devant leur aveuglement, les envoyer se faire foutre, je me contentai de hocher poliment la tête comme un parfait Viennois. Me déclarer d'accord avec eux me paraissait le meilleur moyen de hâter ma remise en liberté.

Shields se montra toutefois de moins en moins obligeant. À mesure que les jours s'écoulaient il s'acquittait de sa tâche d'interprète avec une réticence et une hargne grandissantes. À l'évidence, il me croyait, et était fort mécontent de voir les deux officiers plus soucieux de dissimuler que de mettre au jour les implications de mes révélations. À la grande contrariété de Shields, Breen nous fit part de sa satisfaction à voir l'affaire Linden enfin résolue. La seule consolation de Shields résidait en ce que le 796^e régiment de police militaire, à peine remis du scandale cuisant de l'affaire des soldats russes déguisés en MP américains, avait à son tour une pierre à jeter dans le jardin du CIC : un espion russe, se faisant passer pour un agent du 430^e CIC, pourvu d'une carte d'identité authentique de cet organisme, avait logé dans un hôtel réquisitionné par l'armée, conduit un véhicule attribué à un officier américain et, d'une manière générale, s'était promené à sa guise dans les secteurs réservés aux seuls soldats américains. Mais ce n'était là qu'une piètre consolation pour un policier animé d'un respect presque fétichiste pour l'ordre comme l'était Roy Shields. Il m'était facile de sympathiser, j'avais moi-même plus d'une fois éprouvé ce sentiment.

Pour les deux derniers interrogatoires, Shields fut remplacé par un autre homme, un Autrichien, et je ne le revis plus jamais.

Jamais Breen et Medlinskas ne me dirent s'ils étaient parvenus au terme de leur enquête, ni si mes réponses les avaient satisfaits. Ils se contentèrent de laisser les choses en suspens. C'est ainsi qu'agissent les gens des services de sécurité.

Mon état s'améliora grandement au cours des deux ou trois semaines suivantes. Je fus à la fois amusé et choqué d'apprendre

de la bouche du médecin de la prison qu'à mon arrivée à l'hôpital, on m'avait découvert une blennorragie.

— Vous avez eu doublement de la chance, dit-il. D'abord qu'on vous amène ici, où nous avons de la pénicilline. N'importe où ailleurs que dans un hôpital militaire américain, on vous aurait donné du Salvarsan, et ce truc-là vous brûle la queue comme les postillons de Lucifer. Et ensuite, de n'avoir qu'une simple chaudepisse, et non la syphilis russe. Les putes de Vienne en sont infectées. Vous autres Boches n'avez jamais entendu parler des capotes anglaises ?

— Les Parisiens ? Bien sûr que si. Mais on ne les utilise pas. On les donne aux nazis de la Cinquième colonne qui percent des trous dedans et les refilent aux GI's pour qu'ils chopent la vérole en baisant nos femmes.

Le docteur éclata de rire. Mais, au fond de lui, il croyait à mon histoire. Ce fut l'une des nombreuses réactions qui me décontenancèrent au cours de ma convalescence, tandis que, mon anglais s'améliorant, je fus bientôt en mesure de converser avec les deux infirmières américaines de l'hôpital. En effet, même quand nous bavardions et plaisantions, il y avait toujours quelque chose de bizarre dans leur regard, et que, sur le coup, je n'arrivais pas à identifier.

Je compris quelques jours après ma sortie de l'hôpital. Et j'en fus presque malade. Ces Américaines avaient peur de moi, tout simplement, parce que j'étais allemand. Comme si, lorsqu'elles me regardaient, elles voyaient défiler les bandes d'actualités sur Bergen-Belsen ou Buchenwald. En réalité, une question papillotait dans leurs yeux : comment avez-vous pu laisser faire ça ? Comment avez-vous pu tolérer de telles horreurs ?

Sans doute, pendant plusieurs générations, quand ils croiseront notre regard, les citoyens des autres nations nous poseront-ils la même question muette.

Par une belle matinée de septembre, vêtu d'un costume mal coupé prêté par les infirmières de l'hôpital, je regagnai ma pension de Skodagasse. La gérante, Frau Blum-Weiss, m'accueillit avec chaleur, m'informa qu'elle avait rangé mes bagages au sous-sol, me remit un message qui m'était parvenu à peine une demi-heure auparavant et me demanda si je désirais prendre un petit-déjeuner. J'acceptai avec plaisir et, après l'avoir remerciée d'avoir pris soin de mes affaires, lui demandai si je lui devais de l'argent.

— Le Dr Liebl a réglé la note, Herr Gunther, rétorqua-t-elle. Mais si vous voulez reprendre votre ancienne chambre, il n'y a pas de problème. Elle est libre.

Comme j'ignorais quand je pourrais rentrer à Berlin, je lui donnais mon accord.

— Le Dr Liebl m'a-t-il laissé un message ? demandai-je alors que je connaissais déjà la réponse puisqu'il n'avait pas tenté de me contacter durant mon long séjour à l'hôpital.

— Non, dit-elle. Aucun message.

Ensuite, elle me conduisit à mon ancienne chambre pendant que son fils montait mes bagages. Je la remerciai encore une fois et lui dis que je prendrais mon petit-déjeuner dès que je me serais changé.

— Tout est là, dit-elle tandis que son fils déposait mes sacs dans l'entrée. J'ai demandé un reçu pour les papiers que les policiers ont emportés.

Sur ce elle me gratifia d'un charmant sourire, me souhaita à nouveau un agréable séjour et sortit en refermant la porte derrière elle. En bonne Viennoise, elle ne me posa aucune question sur la cause de mon absence.

Dès qu'elle eut quitté la chambre, j'ouvris mes sacs et découvris, avec autant de surprise que de soulagement, que

j'étais toujours en possession de 2 500 dollars en liquide et de quelques cartouches de cigarettes. Je m'étendis sur le lit et fumai une Memphis avec un sentiment proche de l'extase.

Je pris connaissance du message pendant mon petit-déjeuner. Il consistait en une seule phrase, rédigée en cyrillique : « Rendez-vous au Kaisergruft, à 11 heures ce matin. » Le mot n'était pas signé, mais je savais qui en était l'auteur. Lorsque Frau Blum-Weiss vint débarrasser ma table, je lui demandai qui avait apporté le message.

— Un écolier, Herr Gunther, dit-elle en rassemblant mon couvert sur un plateau. Un gamin.

— J'ai un rendez-vous au Kaisergruft, dis-je. Pouvez-vous me dire où ça se trouve ?

— La Crypte impériale ?

Elle s'essuya avec soin la main sur son tablier amidonné, comme si elle allait rencontrer le Kaiser en personne, puis se signa. L'évocation de la monarchie avait le don d'imposer un grand respect aux Viennois.

— Eh bien, ça se trouve dans l'église des Capucins, sur le côté ouest du Neuer Markt. Mais allez-y tôt, Herr Gunther. Ce n'est ouvert que le matin, de 10 heures à midi. Je suis sûre que ça vous intéressera.

Je souris et la remerciai d'un hochement de tête. Elle avait raison, j'allais sûrement trouver cela fort intéressant.

Le Neuer Markt n'avait rien d'une place de marché. Quelques tables y avaient été disposées comme une terrasse de café, mais l'on y voyait des clients qui ne consommaient pas, des garçons qui ne montraient aucun empressement à servir, et aucune trace de bar, ni de machine à café. Le tout avait un air de provisoire, même au vu des critères très élastiques de la Vienne convalescente. Il y avait également quelques badauds, comme si un crime venait d'être commis et que tout le monde attendait l'arrivée de la police. Mais je ne prêtai guère attention à la scène et, comme onze coups sonnaient au clocher voisin, je me hâtai en direction de l'église.

Heureusement pour le zoologiste qui avait baptisé un singe de leur nom, l'habit des moines capucins était plus remarquable que la banale église que je découvris. Contrairement à la plupart des

autres lieux de culte de la ville, la Kapuzinerkirche donnait l'impression d'avoir flirté avec le calvinisme à l'époque de sa construction, à moins que le trésorier de l'Ordre ne se soit enfui avec la caisse des tailleurs de pierres, car aucune décoration n'ornait le bâtiment. L'église était si banale que, depuis le début de mon séjour, j'étais passé devant plusieurs fois sans la voir. Je l'aurais d'ailleurs manquée une fois de plus si je n'avais entendu un groupe de soldats américains arrêtés sous un porche parler de « macchabées ». Ma familiarité avec l'anglais tel que le parlaient les infirmières de l'hôpital militaire m'apprit que ces soldats avaient l'intention de visiter le même endroit que moi.

Je m'acquittai du droit d'entrée d'un schilling auprès d'un vieux moine renfrogné et pénétrai dans un long couloir qui devait faire partie du monastère. Un étroit escalier s'enfonçait dans la crypte.

En réalité, il ne s'agissait pas d'une crypte, mais de huit caveaux reliés entre eux, bien moins sombres que je ne l'avais imaginé. La simplicité des murs blancs en partie recouverts de marbre contrastait avec l'opulence des reliques exposées.

On avait rassemblé là les restes de plus d'une centaine de Habsbourg à la célèbre mâchoire, mais le guide précisait que leurs cœurs étaient conservés dans des urnes de formol enfouies sous la cathédrale Saint-Etienne. C'était autant de témoignages du caractère mortel des rois tels que ceux que vous auriez pu trouver quelque part au nord du Caire. Il ne manquait personne, à l'exception toutefois de l'archiduc Ferdinand, enterré à Graz, qui n'avait sans doute pas encore digéré l'insistance des autres à lui conseiller la visite de Sarajevo.

Les membres de la branche la moins reluisante de la famille, originaire de Toscane, étaient enfermés dans de simples cercueils de plomb, empilés comme des bouteilles dans un casier au fond de la plus longue crypte. Je m'attendais presque à voir quelque vieillard forcer un ou deux couvercles histoire d'essayer son marteau et ses nouveaux burins. Bien entendu, les Habsbourg dotés du plus gros ego avaient bénéficié des sarcophages les plus imposants. Equipés d'une paire de chenilles et de tourelles, il n'aurait rien manqué à ces énormes cercueils de cuivre aux ornements morbides pour prendre Stalingrad. Seul

l'empereur Joseph II avait fait preuve d'une certaine retenue dans le choix de sa boîte. Mais seul un guide autrichien pouvait décrire son cercueil de cuivre comme « dépouillé à l'extrême ».

Je trouvais le colonel Poroshin dans le caveau de François-Joseph. Il m'adressa un sourire chaleureux et me tapa sur l'épaule.

— J'avais raison, je le savais : vous lisez le cyrillique.

— Et vous, vous ne lisez pas mes pensées ?

— Bien sûr que si, dit-il. Vous vous demandez ce que nous allons bien pouvoir nous dire, après tout ce qui s'est passé. Surtout dans un lieu pareil. Vous pensez que, dans un autre endroit, vous auriez pu tenter de me tuer.

— Vous devriez monter un numéro, Palkovnik Poroshin. Vous pourriez égaler le Professeur Schaffer.

— Vous vous trompez. Le Professeur Schaffer est un hypnotiseur, pas un voyant. (Il fouetta sa paume de ses deux gants comme s'il venait de marquer un point.) Moi, je ne suis pas un hypnotiseur, Herr Gunther.

— Ne vous sous-estimez pas. Vous êtes arrivé à me faire croire que j'étais détective privé et que je devais venir à Vienne pour tenter d'innocenter Emil Becker. C'est la plus profonde hypnose à laquelle j'aie jamais été soumis.

— J'ai peut-être utilisé mon pouvoir de suggestion, dit Poroshin, mais vous avez agi de votre propre volonté. (Il soupira.) Dommage pour ce pauvre Emil. J'espérais vraiment que vous prouveriez son innocence, vous auriez tort de penser le contraire. Mais, pour utiliser un terme des échecs, c'était un peu mon gambit viennois : sous des apparences inoffensives, il recelait de nombreuses et subtiles possibilités d'attaque. Dans ce cas, il faut pouvoir compter sur un cavalier fort et vaillant.

— Moi ?

— Tochno (Exactement). Et nous avons gagné la partie.

— Ça vous ennuerait de m'expliquer en quoi ?

Poroshin désigna un cercueil proche de celui de l'empereur François-Joseph.

— Le prince Rudolf, dit-il. Il s'est suicidé dans le fameux pavillon de chasse de Mayerling. Les grandes lignes de l'épisode sont connues, mais les circonstances et le mobile restent

obscur. La seule chose à peu près certaine, c'est qu'il repose dans ce cercueil. Cette certitude me suffit. Mais tous les gens dont nous pensons qu'ils se sont suicidés ne sont pas aussi morts que le pauvre Rudolf. Heinrich Muller, par exemple. Prouver qu'il était toujours en vie, voilà qui valait la peine qu'on y travaille. Nous avons gagné la partie quand nous l'avons prouvé.

— Sauf que j'ai menti, dis-je d'un ton insouciant. Je n'ai jamais vu Muller. J'ai dit ça à Belinsky uniquement parce que je voulais qu'il vienne à Grinzing m'aider à sauver Veronika Zartl, la fille de l'Oriental.

— Oui, je l'admets, les arrangements que Belinsky a conclus avec vous étaient loin d'être parfaits. Mais je sais que vous mentez car Belinsky est bien allé à Grinzing avec une équipe. Ces agents n'étaient pas des Américains, c'était mes propres hommes. Chaque voiture quittant la maison jaune de Grinzing a été prise en filature, y compris la vôtre. Lorsque Muller et ses amis ont découvert que vous vous étiez évadé, ils ont été pris d'une telle panique qu'ils se sont aussitôt enfuis. Nous les avons suivis discrètement jusqu'à ce qu'ils se croient en sécurité. Depuis, nous avons formellement identifié Herr Muller. Alors, vous voyez : vous n'aviez pas menti.

— Mais pourquoi ne l'avez-vous pas arrêté ? À quoi cela peut-il vous servir de le laisser en liberté ?

Poroshin adopta une expression malicieuse.

— Dans mon métier, il n'est pas toujours de bonne politique d'arrêter un ennemi. Parfois, il est plus utile en liberté. Depuis le début de la guerre, Muller était un agent double. Vers la fin 1944, il a cherché, c'est bien compréhensible, à quitter Berlin pour se réfugier à Moscou. Vous imaginez ça, Herr Gunther ? Le chef de la Gestapo fasciste coulant des jours paisibles dans la capitale du socialisme démocratique ? Dès que les services de renseignements américains ou britanniques en auraient eu vent, ils auraient alerté la presse internationale. Notre embarras les aurait réjouis un bon moment. Aussi avons-nous décidé de ne pas autoriser Muller à venir à Moscou.

» Le seul problème, c'est qu'il en savait long sur nous et qu'il connaissait l'identité de dizaines d'agents de la Gestapo et de l'Abwehr disséminés en Union soviétique et en Europe de l'Est. Il

importait donc de le neutraliser avant de lui refuser l'entrée dans notre pays. Nous l'avons alors persuadé de nous dévoiler les noms de tous ces agents, en échange de quoi nous lui fournissions des informations qui, sans contribuer à l'effort de guerre allemand, pouvaient se révéler d'un intérêt considérable pour les Américains. Evidemment, toutes ces informations étaient fausses.

» Bref, nous avons tout fait pour retarder la défection de Muller. Nous lui répétions qu'il fallait attendre encore un peu et qu'il n'avait rien à craindre. Mais quand nous avons été prêts, nous lui avons dévoilé que, pour diverses raisons d'ordre politique, sa défection pourrait ne pas être sanctionnée. Nous espérions que cela le pousserait alors à offrir ses services aux Américains, comme nombre de ses collègues. Le général Gehlen, par exemple. Le baron von Bolschwing. Ou même Himmler, que les Anglais ont refusé parce qu'il était trop connu – et peut-être un peu trop fou, pas vrai ?

» Peut-être avons-nous fait un mauvais calcul. Muller a-t-il trop attendu pour quitter le Führerbunker ? Martin Bormann et les SS qui le gardaient l'ont-ils intercepté ? Qui sait ? En tout cas, Muller a fait mine de se suicider. Il nous a fallu longtemps pour prouver qu'il était toujours en vie. Muller est un homme très intelligent.

» Lorsque nous avons appris l'existence de l'Org, nous avons attendu que Muller se manifeste à nouveau au grand jour. Or il s'est obstiné à rester dans l'ombre. De temps en temps, un rapport signalait sa présence ici ou là, mais sans jamais de preuve. C'est seulement lorsque le capitaine Linden a été tué que nous avons identifié le numéro de série de l'arme du crime comme celui de l'arme ayant appartenu à Muller. Mais vous connaissez déjà cette partie de l'histoire, je crois.

J'acquiesçai.

— Belinsky m'a raconté, dis-je.

— Un homme remarquable. Sa famille vient de Sibérie. Ils sont rentrés en Russie après la Révolution, quand Belinsky n'était encore qu'un petit garçon. Mais il avait déjà acquis un vernis américain. Bientôt, toute la famille a travaillé pour le NKVD. Belinsky a eu l'idée de se faire passer pour un agent du

Crowcass. Le Crowcass et le CIC travaillent souvent sur les mêmes affaires, et d'ailleurs le Crowcass comprend de nombreux agents du CIC. En outre, il est fréquent que la police militaire américaine ignore les opérations conjointes CIC-Crowcass. Les Américains sont encore plus byzantins que nous dans la structure de leurs organisations. Si Belinsky était plausible à vos yeux, il l'était tout autant à ceux de Muller : assez pour le faire sortir de son trou lorsque vous lui diriez qu'un agent du Crowcass était sur sa piste, et pas assez pour qu'il s'enfuie en Amérique latine où il ne nous serait plus d'aucune utilité. Après tout, Muller pouvait rechercher la protection de certains agents du CIC, moins réticents que ceux du Crowcass à accorder leur aide à des criminels de guerre.

» C'est exactement ce qui s'est passé. En ce moment même, Muller se trouve là où nous voulions qu'il soit : chez ses amis américains à Pullach. Il les aide. Il les fait profiter de sa grande connaissance du renseignement soviétique et des méthodes de notre police secrète. Il se vante du réseau d'agents loyaux qu'il croit toujours en place. C'est la première phase de notre plan de désinformation des Américains.

— Très astucieux, dis-je avec une admiration sincère. Quelle sera la seconde ?

Le visage de Poroshin se fit plus philosophe.

— Lorsque nous jugerons le moment opportun, nous ferons savoir à la presse internationale que l'ex-chef de la Gestapo Heinrich Müller travaille pour les services de renseignements américains. Alors, c'est nous qui jouirons de leur embarras. Nous pouvons attendre dix ans, vingt ans, peu importe. Mais, à condition que Muller soit toujours en vie, cela finira par arriver.

— Et si la presse internationale ne vous croyait pas ?

— La preuve ne sera pas difficile à fournir. Les Américains sont d'excellents archivistes. Regardez ce Documents Center qu'ils ont créé. D'ailleurs, nous avons d'autres agents. Si nous leur indiquons où et quoi chercher, il ne sera pas difficile de trouver une preuve.

— Vous semblez avoir pensé à tout.

— Plus que vous n'imaginez. Maintenant que j'ai répondu à vos questions, j'en ai une à vous poser, Herr Gunther. Aurez-vous l'amabilité d'y répondre ?

— Je ne vois pas ce que je pourrais vous apprendre, Palkovnik. C'est vous qui jouez, pas moi. Comme vous dites, je ne suis qu'un cavalier dans votre gambit viennois.

— Il y a pourtant un détail qui m'intrigue. Je haussai les épaules.

— Posez votre question.

— Revenons un instant au jeu d'échecs. Vous savez qu'on doit parfois faire des sacrifices. Becker, par exemple. Et vous, bien sûr. Mais il arrive parfois qu'on perde une pièce sans l'avoir prévu.

— Votre reine ?

Il fronça les sourcils pendant quelques secondes.

— Si vous voulez. Belinsky m'a dit que c'est vous qui aviez tué Traudl Braunsteiner. Il a mené cette affaire avec une grande détermination. L'intérêt particulier que j'éprouvais pour Traudl n'avait guère d'importance pour lui. Je sais qu'il l'aurait tuée sans hésitation. Mais vous...

» J'ai demandé à un de nos agents de consulter votre dossier au Documents Center. Vous m'aviez bien dit la vérité. Vous n'avez jamais été membre du Parti. Tout le reste y figure aussi, comme votre demande de transfert hors de la SS et le fait qu'en agissant ainsi vous risquiez l'exécution. Alors, un sentimental ? Peut-être.

Mais un tueur ? Je vous le dis sans ambages, Herr Gunther : ma tête me dit que vous ne l'avez pas tuée. Mais je dois le ressentir ici aussi. (Il se frappa l'estomac.) Ici surtout.

Il me fixa de ses pâles yeux bleus, mais je ne cillai pas ni ne détournai le regard.

— L'avez-vous tuée ?

— Non.

— Est-ce vous qui l'avez renversée ?

— Belinsky avait une voiture. Pas moi.

— Dites-moi que vous n'avez pris aucune part à son assassinat.

— J'allais la mettre en garde. Poroshin hocha la tête.

— Da, dit-il, dagavareelees (D'accord). Vous dites la vérité.

— Slava bogu (Dieu merci).

— Vous avez raison de le remercier. (Il se frappa une nouvelle fois l'estomac.) Si je ne l'avais pas ressenti ici, je vous aurais tué vous aussi.

— » Vous aussi » ? fis-je en fronçant les sourcils. (Qui d'autre était mort ?) Belinsky ?

— Oui, malheureusement. À force de fumer cette pipe infernale. Fumer est une habitude dangereuse. Vous devriez arrêter.

— Comment est-il mort ?

— Un vieux truc de la Tchéka. Une petite quantité de tétryl placée dans l'embout, et reliée par une mèche au fond du fourneau. Quand on allume la pipe, on allume aussi la mèche. Très simple, et très mortel. Ça lui a arraché la tête. (Poroshin prononça ces mots d'une voix presque indifférente.) Vous voyez ? Je pensais que vous ne l'aviez pas tuée. Je voulais seulement être sûr de ne pas avoir à vous tuer aussi.

— En êtes-vous sûr à présent ?

— Tout à fait sûr, dit-il. Ça vous permettra, non seulement de sortir d'ici vivant...

— Vous m'auriez descendu là ?

— L'endroit convient plutôt bien, vous ne trouvez pas ?

— Oh oui, très poétique. Comment auriez-vous procédé ? Une morsure au cou ? Ou avez-vous piégé un des cercueils ?

— Il existe des poisons de toutes sortes, Herr Gunther. (Il me montra un petit canif dans sa paume ouverte.) On enduit la lame de tétrodothine. La moindre éraflure, et bye-bye ! (Il remit le couteau dans la poche de sa tunique et haussa les épaules avec gaucherie.) Je disais donc, non seulement vous pourrez sortir d'ici vivant, mais si vous vous rendez au café Mozart, vous y trouverez quelqu'un qui vous attend. Ma surprise parut l'amuser.

— Vous ne devinez pas ? fit-il, ravi.

— Ma femme ? Vous l'avez fait sortir de Berlin ?

— *Kanyeska* (Bien sûr). Sinon, je ne vois pas comment elle aurait pu faire. Berlin est encerclée par nos tanks.

— Kirsten m'attend au café Mozart ? Il acquiesça et consulta sa montre.

— Depuis un quart d'heure, dit-il. Ne la faites pas attendre plus longtemps. Une jolie femme comme elle, seule dans une ville comme Vienne... Mieux vaut être prudent aujourd'hui. Nous vivons une époque difficile.

— Vous êtes très inattendu, colonel, lui dis-je. Il y a à peine cinq minutes vous étiez prêt à me tuer sur la foi d'une simple crampe d'estomac. Maintenant vous me dites que vous avez fait venir ma femme de Berlin. Pourquoi m'aidez-vous ? *Ya nye paneemayoo* (Je ne comprends pas).

— Disons simplement que tout ceci relève du côté chevaleresque et futile du communisme, *vot i vsyo* — c'est tout. (Sur ce, il claqua des talons comme un authentique Prussien.) Au revoir, Herr Gunther. Qui sait ? Nous nous reverrons peut-être.

— J'espère que non.

— C'est dommage. Un homme de vos capacités... Il fit demi-tour et s'éloigna à grands pas.

Je sortis de la Crypte impériale d'un pas aussi léger que Lazare. Dehors, sur Neuer Markt, la foule devant l'étrange terrasse où l'on ne servait pas de café avait encore grossi. J'aperçus alors la caméra et les projecteurs, puis les cheveux roux de Willy Reichmann, le chargé de production des studios Sievering. Il parlait en anglais avec un homme tenant un mégaphone. C'était sans doute le tournage du film anglais dont m'avait parlé Willy : celui qui devait avoir pour décor les rares ruines encore visibles à Vienne. Le film dans lequel Lotte Hartmann, celle qui m'avait refilé une blenno bien méritée, avait obtenu un rôle.

Je m'arrêtai quelques instants, essayant d'apercevoir la maîtresse de Kônig, mais je ne la vis nulle part. Pourtant, elle n'avait sûrement pas quitté Vienne avec lui en renonçant à son premier rôle.

— Mais enfin, qu'est-ce qu'ils font ? fit l'un des badauds. Un autre répondit :

— C'est censé être la terrasse du café Mozart. Des ricanements parcoururent la foule.

— Quoi, de ce côté-ci ? fit une autre voix.

— Ils doivent préférer la place vue d'ici, répliqua une quatrième voix. C'est la licence poétique.

L'homme au mégaphone cria « Silence », puis « Moteur », et « Action ! ». Deux comédiens, dont l'un tenait un livre comme une sainte icône, se serrèrent la main avant de s'asseoir à l'une des tables.

Je laissai la foule à son spectacle et marchai à pas vifs vers le sud de la place, en direction du véritable café Mozart et de la femme qui m'y attendait.

Note de l'auteur

En 1988, une agence d'investigation du gouvernement américain demanda à Ian Sayer et à Douglas Botting, qui travaillaient à leur histoire du Counter-Intelligence Corps américain intitulée *America's Secret Army : The Untold Story of the Counter-Intelligence Corps*, d'examiner un dossier contenant des documents signés par des agents du CIC à Berlin à la fin de l'année 1948 concernant le recrutement de Heinrich Muller comme conseiller du CIC. Le dossier indiquait que les Soviétiques étaient parvenus à la conclusion que Heinrich Muller n'était pas mort en 1945 et qu'il était peut-être utilisé par les services de renseignements occidentaux. Sayer et Botting rejetèrent ces documents en les taxant de « faux mis au point par une personne habile mais quelque peu perturbée ». Ce point de vue fut corroboré par le colonel E. Browning, chef des opérations du CIC à Francfort à l'époque où ces documents sont censés avoir été rédigés. Browning déclara que la seule évocation d'une hypothèse aussi délicate que le recrutement de Muller comme conseiller du CIC était absurde. « A regret, écrivaient les deux auteurs, nous devons conclure que le sort du chef de la Gestapo du Troisième Reich demeure, sans doute pour toujours, enveloppé de mystère et de spéculations. »

Les enquêtes effectuées par un journal britannique et un magazine américain n'ont jusqu'ici apporté aucun élément nouveau.

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE.....	4
1	6
2	11
3	18
4	27
5	35
6	40
7	52
8	58
9	63
10	68
11	72
12	83
13	92
14	99
15	106
16	120
17	130
18	135
DEUXIÈME PARTIE.....	142
19	143
20	155
21	157
22	167
23	174
24	178
25	187
26	192
27	203
28	220
29	222
30	229
31	243

32	247
33	257
34	268
35	282
36	293
37	307
38	317
Note de l'auteur.....	328